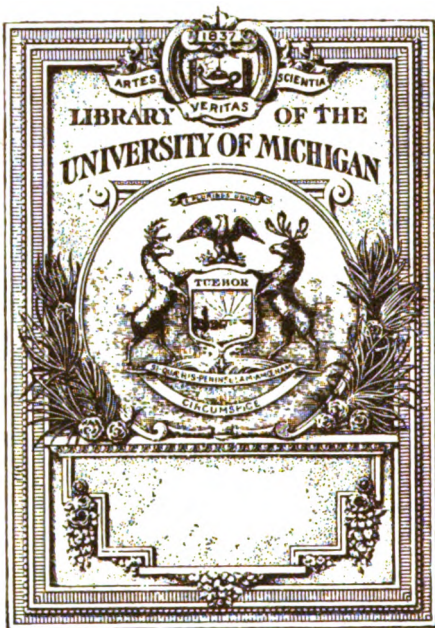


B 490629



AP
21
.P20

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

5—Alphabet phonétique.	
6—Abréviations.	
7—Le genre des noms communs dans notre parler populaire....	ADJUTOR RIVARD.
15—Questions de grammaire	A. L.
19—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
23—Glanures	“ “
28—Le français chez les Canadiens anglais.....	R.
30—Questions et réponses.	
31—Sarclures.....	LE SARCLEUR.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire

COTISATIONS ET ABONNEMENTS POUR 1904-1905 SONT MAINTENANT DUS

ALPHABET PHONETIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (gâteau); *s* = *s* dure (sa); *æ* = *eu* français (heureux); *w* = *ou* semi-voyelle (oui); *y* = *i* semi-voyelle (pied); *û* = *u* semi-voyelle (huile); *ê* = *e* féminin (je); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (coucou); *ε* = *ch* français (chez).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de agneau). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, da*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de patte), *e* (*e* de péril), *o* (*o* de botte), *æ* (*eu* de jeune). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de pâte), *é* (*e* de chanté), *ó* (*o* de pot), *é* (*eu* de eux). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de il part), *è* (*e* de père), *ò* (*o* de encore), *è* (*eu* de peur). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de sans), *ẽ* (*in* de vin), *õ* (*on* de pont), *æ̃* (*un* de lundi). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *â·, î·*, etc.; de deux points, elles sont longues: *â:, î:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *â', î'*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *ô[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

BULLETIN
DU
PARLER FRANÇAIS AU CANADA

III

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

VOL. III

SEPTEMBRE 1904—SEPTEMBRE 1905

PUBLIÉ PAR

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC



Imprimeur-Éditeur
ÉDOUARD MARCOTTE
Imprimeur
82, rue Saint-Pierre
QUÉBEC



Éditeur-Dépositaire
HONORÉ CHAMPION
Libraire
9, Quai Voltaire
PARIS

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

1111, 1111

ALPHABET PHONETIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pie*); *û* = *u* semi-voyelle (*huile*); *é* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *c* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *l* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *k* (son voisin de *k+y*), *g* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *t*, *d* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti*, *du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *â* (*â* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *ê* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *ê* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ã* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a'*, *i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:*, *i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *á*, *í*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

ABRÉVIATIONS

acc.= acception	fig.= figurément	pop.= populaire
adj.= adjectif, —tivement	fr.= français	pron.= prononciation
adv.= adverbe, —bialement	fr.-can.= franco-canadien	propt= proprement
anc.= ancien	gr.= graphie	rem.= remarques
ang.= anglais, anglicisme	gram.= grammaire	s.= substantif
arch.= archaïsme	intr.= intransitif	sign.= signifier, —fication
barb.= barbarisme	lat.= latin	sing.= singulier
can.= canadien	litt.= littéralement	sol.= solécisme
cf.= comparez	loc.= locution	t.= terme
dial.= dialectologie, dialectal	m.= masculin	tech.= technique
ex.= exemple	m. s.= même signification	tr.= transitif
f.= féminin	néol.= néologisme	v.= verbe, voyez
	phon.= phonétique	var.= variante
	pl.= pluriel	vx = vieux

SIGNES ABRÉVIATIFS

- * Devant le mot qui forme la tête d'un article du *Lexique*, l'astérisque indique parfois que, si l'on a cru utile de présenter quelques observations sur ce mot, il ne s'en suit pas nécessairement qu'on ne puisse l'employer même dans le discours soigné ; ce mot peut être un mot reçu dans la langue française, un néologisme de bon aloi, un archaïsme qu'on aime à conserver, un mot étranger qui n'a pas en français d'exact équivalent, etc. Devant un mot latin, l'astérisque indique une forme hypothétique, non attestée.
 - ← Ce signe indique l'étymologie, la filiation, l'origine du mot, de la locution, de la tournure, de la prononciation, qui suit ou qui précède, suivant le sens de la flèche.
 - Le tiret marque certaines subdivisions dans le texte d'un article.
 - = Le tiret double annonce la signification, la traduction, l'équivalent de ce qui précède.
 - || Le tiret double vertical indique les acceptions d'un mot, ou le sens attribué, dans le parler français au Canada, au mot qui fait le sujet d'un article lexicographique. Le terme propre français, le mot qu'on propose de substituer à celui qui forme la tête de l'article, quand il y a lieu, suit ce signe.
 - | Le trait vertical indique un emploi spécial du mot dont il s'agit, une locution particulière où il entre.
- Dans le *Lexique*, les noms d'auteurs sont imprimés en PETITES CAPITALES et les titres d'ouvrages en *italiques*.

LE GENRE DES NOMS COMMUNS

DANS NOTRE PARLER POPULAIRE

Le parler populaire du Canada français altère le genre d'un certain nombre de noms communs, faisant les uns du féminin, les autres du masculin, en dépit de l'usage.

L'objet de cette étude est à la fois de signaler les plus considérables de ces altérations et d'en chercher la raison. Ces phénomènes morphologiques, en effet, se peuvent expliquer; les causes qui les produisent sont aujourd'hui connues.

Avant d'aborder l'étude de notre parler populaire, on aimera peut-être à se rappeler quelques notions élémentaires sur l'origine et les causes de variation des genres en français.

La distinction entre les genres, dans les langues romanes, est de nature purement formelle, sauf dans les noms de personnes et d'animaux, où elle a une signification intrinsèque, le genre répondant dans ce cas à une idée de sexe.

Le latin avait trois genres: le *masculin*, le *féminin* et le *neutre*. A l'époque romane, le neutre disparut. Or la plupart des neutres latins passèrent dans le gallo-roman, et par là dans le français, sous la forme du singulier, assez semblable à celle du masculin; ceux-là devinrent masculins: *donum*, n. s. ➡ *don*, m. s. D'autres furent adoptés par le gallo-roman sous la forme du pluriel, semblable par la terminaison en *-a* au singulier féminin de la 1^{re} déclinaison; ces derniers devinrent habituellement féminins: *pira*, n. pl. ➡ *poire*, f. s.⁽¹⁾ C'est ainsi que le neutre singulier *folium* avait donné en vieux français le masculin *li feuil*, et que le neutre pluriel *folia* donna le féminin singulier *la feuille*. De même, *granum*, n. s. ➡ *grain*, m. s., et *grana*, n. pl. ➡ *graine*, f. s.; *filum*, n. s. ➡ *fil*, m. s., et *fila*, n. pl. ➡ *file*,

(1) *Abréviations*: n.: neutre; m.: masculin; f.: féminin; s.: singulier; pl.: pluriel.

f. s. A une certaine époque, le vieux français a voulu rendre le genre masculin aux noms féminins sortis de neutres pluriels; de là, les variations dans le genre de certains mots, comme *étude*, *e pace*, *évangile*, *foudre*, *œuvre*, *orgue*, etc. Quant aux noms masculins ou féminins en latin, le genre étymologique a généralement persisté en français: *murus*, m. \Rightarrow *mur*, m.; *mortem*, f. \Rightarrow *mort*, f.

C'est ce qu'explique Meyer-Lübke en quelques mots très clairs: «En général les mots romans ont le même genre que les mots latins, avec cette restriction que les neutres, la plupart du temps, à cause de leur similitude presque complète de forme avec les masculins, en ont adopté le genre, et que, lorsqu'il s'opère un changement de genre, ce n'est au fond rien au're qu'un changement de suffixe ou un changement de thème.»⁽¹⁾

Mais diverses causes troublantes ont traversé ces règles générales, de sorte que tel mot qui étymologiquement devait être masculin est devenu féminin, et que tel autre régulièrement féminin a été fait du masculin.

Parmi ces causes de trouble, la philologie a reconnu et déterminé:

1° *L'influence d'une double forme étymologique.*—Par exemple, *formicum*, n., avait donné le *fourmi*, m.; mais *formicam*, f., existait aussi et *fourmi* est devenu féminin.

2° *L'action de la terminaison.*—Féminine, la terminaison tend à donner aux substantifs le genre féminin; masculine, le genre masculin. La désinence *-e* peut venir de l'*a* final latin de la première déclinaison, et dans ce cas le genre est étymologique: *rosa*, f. \Rightarrow *rose*, f.; *-e* peut aussi être euphonique, et le genre alors n'est pas régulièrement tiré du latin: *rythmus*, m. \Rightarrow *rime*, f. L'action de la terminaison masculine est moins énergique que l'autre.

3° *L'action de la voyelle initiale.*—L'élision de l'article et la liaison de l'adjectif devant les noms commençant par une syllabe pure ou inverse ne laissent pas distinguer les deux genres; de là, la tendance populaire à faire ces noms du féminin. Dans la langue classique, cette action ne se fait guère sentir isolément: elle vient plutôt à l'aide de la terminaison féminine pour déterminer un changement de genre: *opalus*, m. \Rightarrow *opale*, f. Dans les

(1) *Grammaire des Langues romanes*, tome II, *Morphologie*, art. 362, p. 448 de la traduction Doutrepont.

parlers populaires, la voyelle initiale exerce son influence même sur les mots à terminaison masculine.⁽¹⁾

4° *L'influence analogique.*—Un substantif rappelle par sa forme, par le suffixe qui le termine, par sa fonction, un autre mot d'un genre différent; il prend le genre de celui-ci: c'est l'influence des formes analogues (*front*, f. en latin, devenu masculin par analogie avec *pont*, *mont*, etc.), des suffixes (*art*, f. en vieux français, devenu masculin par analogie avec le suffixe *-art*), et des termes voisins (*minuit*, f. encore au XVII^e siècle, devenu masculin par analogie avec *midi*).

5° *L'action syntactique.*—L'ellipse d'un substantif change parfois le genre d'un autre substantif auquel le premier, sous-entendu, se rapporte: *la fête de tous les saints* = *la Toussaint*. Le sexe sous-entendu produit le même effet: *mon cher enfant*, m., *ma chère enfant*, f.

6° *Le retour au genre latin.*—Ce retour, qui s'est fait pour certains mots à la fin du moyen âge, a été l'œuvre des savants. Cette cause n'a donc aucune influence sur les parlers populaires.

Il n'en est pas ainsi des autres causes troublantes, et les altérations de genre faites par le peuple se rattachent à l'une ou à l'autre. C'est ce rapprochement que je voudrais faire en étudiant quelques-uns des mots auxquels le peuple canadien-français attribue un genre qu'ils n'ont pas dans le français littéraire d'aujourd'hui.

Remarquons-le d'abord, les influences énumérées sont de deux sortes. Les unes, qui se rapportent aux formes latines, aux doubles étymologies, à la confusion du féminin singulier et du neutre pluriel, n'ont pu s'exercer directement sur notre parler; les autres, l'action des initiales et des terminaisons, l'analogie, l'action syntactique, sont toujours actives, et les altérations qui leur sont dues ont pu se produire au Canada. Lors donc qu'on explique par les premières quelque changement de genre, cela suppose que le passage d'un genre à l'autre s'est fait dans le vieux français ou dans les patois des provinces, avant le XVIII^e siècle et que nous avons reçu de nos pères ces archaïsmes, classiques ou dialectologiques. Quant aux influences de la deuxième catégorie, il n'en est pas de même; sans doute, les altérations qui en résultent peuvent nous être venues de France; mais elles peuvent aussi être d'origine canadienne. On constate en effet que les

(1) Voir DARMESTETER, *Cours de Gramm. histor.*, 2^e partie, p. 53; G. de GUER, *Le Parler pop. dans la Commune de Thaon*, p. 147.

altérations de genre non attestées dans le vieux-français ou les patois se rapportent plutôt à quelqu'une de ces influences toujours vivantes qui s'exercent encore sur notre parler.

C'est pourquoi j'ai pris soin de marquer dans les listes suivantes, d'un astérisque (*) les noms dont le genre canadien est attesté dans l'ancien français, et d'une croix (†) ceux qui sont aussi de ce genre dans les parlers populaires de France.

I—Substantifs masculins (féminins au Canada)

<i>âge</i> * †	<i>éclair</i>	<i>horoscope</i> *
<i>air</i> †	<i>élan</i>	<i>hôtel</i>
<i>almanach</i>	<i>emplâtre</i> *	<i>incendie</i> *
<i>amiante</i>	<i>esclandre</i> *	<i>intervalle</i> *
<i>arc</i>	<i>espace</i> * †	<i>légume</i> †
<i>arc-en-ciel</i>	<i>esquelette</i> (squelette) * †	<i>lèze</i> (lè) †
<i>argent</i> †	<i>été</i> *	<i>orage</i> * †
<i>autel</i>	<i>étang</i> †	<i>organe</i> *
<i>balustre</i> *	<i>examen</i>	<i>orteil</i>
<i>bol</i> †	<i>exemple</i> * †	<i>ouvrage</i> * †
<i>char</i> * †	<i>évangile</i> *	<i>plaine</i> (plane) † (1)
<i>cigane</i> (cigare) * †	<i>gages</i>	<i>poison</i> * †
<i>couple</i>	<i>hiver</i> †	<i>soucisse</i> (sourcil) * †
<i>échange</i> *	<i>honneur</i> *	

Classons ces 41 altérations de genre d'après les causes qui ont pu les produire.

1° *L'influence d'une double forme étymologique.*

Je ne sache pas que le substantif *arc* ait jamais été féminin en français, et l'on pourrait en expliquer le genre canadien par l'action de la voyelle initiale.

Mais c'est plutôt, semble-t-il, l'influence d'une double forme étymologique qui détermine le féminin de *arc*, bien que l'action sur notre parler en ait été secondaire et se soit fait sentir par l'intermédiaire d'un produit français. En effet, le français *arc*, m., ← *arcum*, et *arche*, f., ← * *arca*. Nous confondons ces deux produits, autrefois synonymes (2), et nous les faisons tous deux du féminin.

(1) *Platane* est fém. en normand.

(2) GODEFROY.

A l'influence des formes étymologiques doubles, se rattache la confusion du neutre singulier et du neutre pluriel. *Char* peut être placé dans cette série. *Carrum*, n. s., a donné *char*, m. s.; *carra*, n. pl., donnait, en vieux français, le pluriel *charre* ⁽¹⁾. Cette forme du pluriel, caractérisée par l'addition d'un *e*, ne s'est pas développée en français ⁽²⁾; mais le produit du neutre pluriel a plutôt été pris pour un féminin singulier. C'est ainsi que *graine* (← *grana*, n. pl.), qui étymologiquement serait le pluriel de *grain* (← *granum*, n. s.), est un substantif féminin. On trouve en effet *charre*, f. s., dans le vieux français, au sens de *charretée* ⁽³⁾. *Charre* est encore féminin en Touraine au sens de *charrette* ⁽⁴⁾, et en Poitou au sens de bac pour transporter les charrettes et d'ouverture pratiquée dans une haie pour les laisser passer. ⁽⁵⁾

C'est encore à la confusion de l'étymologie par les neutres pluriels et par les neutres singuliers: *emplastra*—*emplastrum*, *scandala*—*scandalum*, *spatia*—*spatium*, *evangilia*—*evangelium*, *exempla*—*exemplum*, *incendia*—*incendium*, que le vieux français a dû les féminins *emplâtre* (fém. quelquefois au XVII^e et au XVIII^e s.), *esclandre*, *espace* (fém. au XVI^e s.), *évangile*, *exemple* et *incendie*. *Evangile*, par exemple, tiré du n. pl. *evangilia*, et d'abord féminin ⁽⁶⁾, est devenu masculin d'après le n. s. *evangelium* au XVI^e s.; *exemple*, *espace* et *emplâtre* ont eu le même sort; *incendie* avait pour synonyme dans le vieux français *incension*, f. ⁽⁷⁾

Ces vocables, tous à initiale vocalique et à terminaison féminine, ont facilement conservé chez nous le genre féminin qu'ils avaient autrefois.

2^o L'ction de la terminaison.

L'action de la terminaison a été assez forte pour rendre féminins en vieux français les noms suivants: *âge*, des deux genres au XVII^e siècle ⁽⁸⁾; *échange*; *squelette*, féminin quelquefois au XVII^e siècle; *horoscope*, masculin depuis le XVIII^e siècle seulement, des deux genres avant cette époque; *orage*, souvent du féminin au

(1) « Cinquante carre qu'en fera charier. » (Roland, v. 131.)

(2) *Mil* et *mille* en sont des débris.

(3) GODEFROY, *Lexique*.—Du CANGE, *Gloss. lat.*, Vo *Fornilia*, t. III, p. 372, col. I.

(4) LA CURNE, Vo *Charre*.

(5) FAYRE, *Gloss. du Poitou*, 79.

(6) DARMESTETER, *Cours de Gram. hist.*, *Morphologie*, p. 45. GODEFROY.

(7) GODEFROY.

(8) « Cette âge ferrée ». (MALH., *Les larmes de Saint-Pierre*, v. 14.) Voir MÉNAGE, *Observ. sur Malh.*, p. 228.

XVII^e siècle ⁽¹⁾; *organe*; *ouvrage* ⁽²⁾; *intervalle*, d'abord du féminin, puis d'un genre douteux au XVII^e siècle, masculin depuis cette époque seulement; *balustre*, fém. au XVII^e s.; *sourcille*, forme de *sourcil* en vieux français ⁽³⁾.

Notre parler fait encore tous ces noms du féminin; il y ajoute: *gages* (le vieux français avait *gagie*, féminin), *cigare* (féminin dans Chateaubriand et encore aujourd'hui dans le Midi de la France), *légume*. *Légume* a été emprunté au latin *legumen*; *legumen* avait gardé le genre neutre dans le gallo-roman et avait d'abord donné *leün*; le peuple en France fait *légume* du féminin, comme si le latin populaire avait fait *legumen* du masculin et avait dit à l'accusatif *leguminem*; cette dernière forme eût donné régulièrement un féminin *légume*.

3° *L'action de l'initiale.*

La voyelle initiale rend féminin. chez nous, quelques mots à terminaison masculine: *air*, *almanach*, *autel*, *éclair*, *élan*, *étang*, *hiver* ⁽⁴⁾, *hotel*, *orteil*, *examen*.

Sur *examen*, il faut faire la même remarque que sur *légume*: nous le traitons comme si la 3^e déclinaison à radical terminé par *n* ne se fût pas maintenue dans sa forme classique de l'accusatif jusqu'au gallo-romain.

4° *L'influence analogique.*

Couple, au sens de mâle et femelle, devient féminin d'après *couple*, au sens de réunion accidentelle de deux choses de même nature. *Couple* (← *copulam*, f.), féminin d'abord, était bientôt devenu masculin; au XVI^e siècle, le mot est des deux genres; au XVII^e, plusieurs grammairiens hésitent encore à déterminer l'emploi du masculin et du féminin.

Le genre de *bol* est sans doute analogique et emprunté au terme voisin *tasse*, f.

Été (← *ætatem*, f.) subit encore l'influence du suffixe féminin *-tatem* = *-té* (f.). Ce mot avait d'abord gardé le genre latin; il n'a été fait du masculin, en français, que d'après *hiver*; mais nous avons vu que le substantif *hiver*, chez nous, est féminin.

Le suffixe masculin *-orem* a formé en gallo-romain des noms abstraits féminins, sous l'influence du suffixe féminin *-ura* = *ure*. Au XV^e siècle, on voulut rendre aux noms en *-eur* le genre latin;

(1) « Cette diablesse d'orage ». (Sév., 24 juillet 1694.)

(2) « Ouvraigne, s. f. » (GODEFROY, *Lexique*.)

(3) GODEFROY.

(4) Le vx franç. avait *hivernée* = saison d'hiver. (GODEFROY, *Lexique*.)

mais plus tard, ces noms redevinrent féminins, sauf *honneur*, *deshonneur* et *labeur*. *Honneur* a gardé chez nous le genre que ce mot avait en français avant le XV^e siècle.

Poison (← *potionem*, f.) était féminin en vieux français comme en latin. Ce genre nous a été transmis et s'est conservé peut-être sous l'influence de *boisson*. ⁽¹⁾

5° L'action syntactique.

Le genre féminin d'*amiante*, dans notre parler populaire, peut être rattaché à l'action de la terminaison. Cependant, il y a aussi action syntactique par l'élision du substantif féminin *pierre*: *la (pierre) amiante*.

Le genre féminin de *lèze* (pour *lê*) peut-il se rattacher à l'ancienne fonction du mot? *Lê* vient de *latum*, et était autrefois adjectif: *une étoffe lée* = une étoffe large. Ou faut-il y voir l'influence analogique de *largeur*?

II—Substantifs féminins (masculins au Canada)

<i>âtre</i> *	<i>erreur</i> * †
<i>ancré</i> *	<i>garantie</i>
<i>auge</i> *	<i>garde-robe</i> *
<i>caution</i>	<i>guide (harnais)</i> †
<i>collation</i>	<i>nuée</i>
<i>créosote</i>	<i>offre</i> *
<i>échappatoire</i>	<i>oie</i> * †
<i>écritoire</i>	<i>ride</i>
	<i>tarière</i> * †

1° Il faut peut-être rattacher le genre masculin archaïque de *âtre* (← *acra*, *acrum*) et de *auge* ⁽²⁾ (← * *alviam*, *alveum*), à l'influence de la double forme étymologique.

2° La terminaison masculine a déterminé le genre populaire masculin de *collation* ⁽³⁾, à moins que ce soit l'influence analogique de *repas*, *dîner*, *souper*, *déjeuner*.

Offre, masculin en vieux français, des deux genres au XVI^e et au XVII^e siècle, est féminin depuis le XVIII^e. Le genre masculin a vieilli, en français, sous l'action de la terminaison; mais il est resté dans notre parler populaire, qui considère, et avec raison,

(1) « Donner de la poison. » (MALHERBE, *Bienf. de Sénèque*, III, 24.)

(2) Masc. dans Cotgrave.

(3) Quelques-uns disent aussi *ce maison* pour *cette maison*; *maison* est masc. dans Villhardouin.

offre comme substantif verbal d'*offrir*. Le vieux français avait aussi le masculin *offrement* = action d'*offrir* ⁽¹⁾.

3° *Ancre*, *créosote*, *échappatoire*, *écritoire*, *ride*, *nuée*, *garantie* et *caution*, sont devenus masculins d'après des termes voisins ou analogues: *chancre*, *créosol*, *subterfuge*, *pupitre*, *pli*, *nuage*, *garant*. *Ancre* a été masculin au XVI^e et au XVII^e siècle; *écritoire* vient d'un masculin latin (*scriptorium*) et a été fait féminin en français à cause de sa terminaison.

Oie (← *auca*, dérivé de *avis*) a-t-il subi l'influence analogique d'*oiseau*? ou le genre masculin qu'il prend dans notre parler populaire vient-il du sexe sous-entendu?... En tout cas, La Fontaine l'a fait du féminin ⁽²⁾.

Tarière est une altération du vieux français *tarere* ou *tarare* (← *taratrum*), qui était masculin. Le suffixe *-ière*, se substituant à la terminaison *-ere*, a déterminé le genre féminin du mot. Nous avons conservé le genre étymologique (le masculin); peut-être l'analogie avec *taraud*, m., autrefois synonyme de *tarière* ⁽³⁾, y a-t-il contribué.

Guide, pièce du harnais, est resté masculin dans le parler populaire, sous l'influence du même mot, masculin dans les autres sens.

Quant à *erreur*, ce substantif, masculin en latin, était devenu féminin en français ⁽⁴⁾, puis masculin au XV^e siècle, pour redevenir féminin ⁽⁵⁾. Cette dernière évolution ne s'est pas faite dans le parler populaire: *erreur* y est resté masculin. Dans la langue littéraire, le retour des noms abstraits en *-eur* au genre féminin n'a pas affecté les trois mots *honneur*, *deshonneur* et *labeur*; dans le langage du peuple, *honneur* a été atteint, *erreur* ne l'a pas été.

En français, le mot composé *garde-robe* a été, suivant les règles, masculin, tant que ses éléments (verbe + complément) n'ont pas été complètement soudés ⁽⁶⁾; il a pris le genre de sa terminaison, quand il n'a plus été senti comme composé. *Garde-robe* est encore un composé pour le peuple, et partant reste masculin.

ADJUTOR RIVARD.

(1) GODEFROY, *Lexique*.

(2) *Lettre*, 18 août 1689.

(3) ROBERT ESTIENNE, *Dict. françois-latin*.

(4) Le vieux français disait aussi *erré*, m. = erreur. (GODEFROY, *Lexique*.)

(5) V. ce qui a été dit sur *honneur*.

(6) *Garde-robe*, s. m. = vêtement qu'on mettait par dessus la robe. (GODEFROY, *Lexique*.)

QUESTIONS DE GRAMMAIRE

Nous avons déjà publié dans le *Bulletin* ⁽¹⁾ les conclusions de M. E. Faguet sur la correction grammaticale de la langue française chez les auteurs du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle. Elles se résument à ceci : tout ce qui est du dix-septième siècle, fût-il tombé en désuétude, est excellent, est français de bonne souche et de bon aloi et irrépréhensible ; ce qui est du dix-huitième siècle doit être accepté avec une certaine prudence ; ce qui est du dix-neuvième siècle, *quelque grand que soit le nom de l'auteur*, n'a aucune autorité de soi, et doit toujours être vérifié par un retour et une référence au dix-septième siècle.

Les grammairiens ne sont pas tous de l'opinion de M. Faguet, et il leur arrive trop souvent de juger la langue des grands écrivains d'après l'usage actuel.

Le dimanche 12 juin, il y avait grande fête dans la ville de Verviers, à l'occasion de la visite du prince et de la princesse Albert, futurs souverains de Belgique. Or, le collège Saint-François-Xavier avait tendu en travers de la rue une banderolle où se lisaient ces mots :

Vive le Prince et la Princesse

Ce malheureux *Vive*, au singulier, a soulevé la conscience grammaticale des maîtres d'école de la région, et un journal « avancé » s'est permis d'offrir aux professeurs du collège des leçons de grammaire et d'orthographe. A cette occasion M. E. Ragon publie, dans l'*Enseignement chrétien* du 11 juillet, un article intéressant qui confirme les conclusions de M. Faguet. Nous le reproduisons dans ses principales parties.

« Eh bien, il me plaît singulièrement, ce *Vive* audacieux, perché dans les airs comme une protestation énergique contre l'ignorance, si commune, hélas ! du vrai français. Il me plaît, par son élégance, sa légèreté, et aussi parce qu'il a pour lui le droit, quoiqu'en *dise* la routine et les routiniers. »

(1) Vol. I, page 86.

Si dans le français moderne plusieurs sujets au singulier amènent *généralement* le pluriel du verbe, il n'en était pas tout à fait ainsi au XVII^e siècle. En effet, l'usage général voulait, quand deux sujets étaient unis par *et*, que le verbe s'accordât avec le plus rapproché.

« Les exemples foisonnent. En voici une poignée. *Une lenteur et une infortune qui les exposait à la risée* (RACINE). *Un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit* (LA BRUYÈRE). *Le bien et le mal est en ses mains* (Id.). *L'intelligence et le vrai courage était son partage naturel* (BOSSUET). *Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistait à former les hommes* (BOSSUET). »

Nous pouvons ajouter encore : *Les délices et la paresse lui ôte le mouvement* (MALHERBE). *Il a un sérieux et une solidité qui plaît fort* (SÉVIGNÉ). *Le bon sens et le bon esprit convient à tous les âges* (LA ROCHEFOUCAULD). *La crainte et la pudeur les retiendra* (RACINE). *La vertu de son père et son illustre sang, à son ambition assure ce haut rang* (CORNEILLE).

« Sans doute les grammairiens à l'ancienne mode n'ont vu là que des licences, des inadvertances même ; les plus prudents se sont ingéniés à justifier cette syntaxe par la synonymie, ou la gradation des termes. Tant pis pour ces grammairiens. Les faits protestent contre leurs arrêts et démentent leurs théories.

« C'est surtout quand le verbe est en tête de la phrase que s'impose l'accord avec le sujet le plus rapproché. Pour être plus décisif, je choisirai de préférence des exemples où les sujets désignent des personnes, où, par conséquent, il ne peut être question de synonymie ou de gradation.

« *Quelle était en secret ma honte et mes chagrins* (RACINE). *Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux ?* (BOILEAU). *Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété* (BOSSUET). *Que veut cet équipage et cet air affairé ?* (MOLIÈRE). *Je ne veux point vous dire la joie que m'a donné votre laquais et votre lettre* (SÉVIGNÉ). *Qu'importe sa piété, sa joie et sa vengeance ?* (VOLTAIRE). *Tombe Argos et ses murs* (LEMERCIER). *Que lui importe le nom, la parure et les habitudes de la beauté ?* (G. SAND). *N'était la fièvre et les insurrections* (PAUL-LOUIS COURRIER).

« En voilà plus qu'il n'en faut, j'espère, pour justifier le verbe *vive* au singulier dans l'inscription de Verviers, d'autant mieux, comme le remarque M. Clédât, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, qu'un verbe peut s'accorder seulement avec l'un

de ses sujets, *surtout* lorsqu'il est à un temps où la troisième personne du singulier se prononce comme la troisième du pluriel ⁽¹⁾. »

A ces explications M. Ragon en ajoute une autre qui à elle seule suffirait à légitimer le singulier *vive*, même devant un sujet pluriel.

« Qu'est-ce que le mot *vive* ? C'est un cri, une exclamation qui exprime un mouvement subit de l'âme ; bref, c'est une interjection. Or l'interjection est invariable. Quand je crie : *Vive le Roi !* cela signifie proprement : Puisse le roi vivre longtemps ! Mais cela veut dire en fait : J'acclame le roi, j'applaudis le roi. Et quand les écoliers crient : *Vive les vacances !* l'idée de vivre a complètement disparu ; il ne reste que celle-ci : J'acclame les vacances, je les mets au premier rang des choses agréables.

« Il est donc naturel, si l'on songe plutôt à l'interjection qu'au verbe, de laisser invariable le mot *vive*, quels que soient les mots qui suivent. Et de fait cette manière d'écrire se rencontre à toutes les époques de notre langue.

« *Vive le Roy et son fils !* (MONSTRELET, XV^e siècle). *Vive le Seigneur et Gédéon !* (SACY, traduction de la Bible). *Ma foi, vivè Mignot et tout ce qu'il apprête !* (BOILEAU, sat. III, 65). *Vive les gens qui nous font du bien !* (Dict. de TRÉVOUX, 1740). *Vive les gens d'esprit*, se dit, soit sérieusement, soit en se moquant, des gens qui s'imaginent avoir trouvé un bon expédient (LITTRÉ, au mot *Esprit*).

« On peut, dans tous ces exemples, préférer le pluriel *vivent* : c'est affaire de goût. Mais si quelque sot prétendait me l'imposer, ce pluriel, je lui rirais au nez et lui dirais : Monsieur, vive les gens d'esprit !

« Il est à remarquer, en effet, que les gens qui se croient ferrés sur l'orthographe officielle (et quelle orthographe, grand Dieu !) sont souvent d'une ignorance crasse sur la langue même. Autant ils soint pointilleux à l'égard des lettres et des traits d'union, autant ils sont insoucians de la juste valeur des mots, de l'élégance des phrases, de la pureté du langage. La presse nous inonde de barbarismes, de solécismes, d'impropriétés flagrantes. Personne ne proteste. Que dis-je ? On se laisse gagner par la contagion. En revanche, si un homme qui a étudié la

(1) Clédat, *Grammaire raisonnée de la langue française*, p. 165 (Paris, LE SOUDIER, 1884).

question se permet d'orthographier autrement que tout le monde, je veux dire avec simplicité, avec logique, à la française, s'il ose écrire *toste* (avec l'Académie, avec Hatzfeld, avec Alfred de Vigny, le bon goût et la raison) au lieu de *toast*, cette abomination anglaise, s'il écrit *je cous* comme *j'absous*, des *chous* comme des *trous*... *goufre* comme *soufre*, *gajure* (de gager) comme *parure*, *coupure*, *allure* (de parer, couper, aller), un *reporteur* de journal, un *Boxeur* chinois, un *oukase*, de façon à éviter des prononciations ridicules—cet homme, quelque savant qu'il soit, sera regardé comme un ignorant et le dernier des typographes corrigera dédaigneusement son manuscrit.

« Conclusion : avant de condamner une manière d'écrire ou de parler, il est prudent de tourner sept fois sa langue dans sa bouche. »

A. L.

A V I S

Nous rappelons aux membres de la Société du Parler français au Canada et aux abonnés du *Bulletin* que les cotisations et les abonnements pour 1904-1905 sont maintenant dûs et doivent être acquittés dans le cours du mois de septembre.

Les directeurs des maisons d'éducation de la Province sont priés de nous envoyer sans retard les noms et les abonnements (à prix réduit) des élèves qui désirent recevoir le *Bulletin* cette année.

Le 22 septembre courant, à l'Université Laval, à 8 heures du soir, séance de l'Assemblée générale : *Élection des officiers* pour 1904-1906.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Babiche (*bàbie*) s. f.

1° || Lanière de cuir; *spécialt*, lanière de peau de chevreuil, de caribou, d'orignal, d'anguille. *Ex.*: Coudre avec de la *babiche* = brédir, *c.-à-d.* assembler à l'aide de lanières.

FR. *Babiche*: petit chien à long poil, DARM.

DIAL. *Babiche* se dit pour *lèvre* dans le centre de la France, JAUBERT, et dans le Poitou, FAVRE.

ÉTYM. Le fr. *babiche* est pour *barbiche*, *barbichon*, petit chien barbet, DARM. Le mot patois français est une corruption de *babine*. Le mot canadien est donné comme sauvage par CLAPIN. ELLIOTT, *Speech Mixture in Canada, Transactions of the Modern Language Association of America*, vol. II, p. 172, le rattache, après BRINTON, au suffixe verbal algonquin *-bij* = attacher.

FR.-CAN. Au Canada, la *babiche* est surtout employée dans la fabrication des souliers sans semelles faits à domicile.

Babicher (*bàbice*) v. tr.

1° || Donner une correction (à un enfant).

2° || Maltraiter en paroles. *Ex.*: Il l'a *babiché* comme il faut = il l'a arrangé de la belle manière.

Balestron (*balèstrō*) s. m.

|| Baleston, livarde.

FR. *Baleston* ou *livarde*: perche qui sert à tendre la voile d'une embarcation, LAR.

Baboune (*bàbu'n*) s. f.

|| Individu qui a de grosses lèvres, qui a l'air idiote.

DIAL. *Baboune* se dit pour *lèvre* dans le centre de la France, JAUBERT; *babouines* a aussi ce sens dans la Bresse Louhannaise, GUILLEMAUT, et dans le pays de Caux, MAZE.

ÉTYM. Cf. le fr. *babine*: lèvre de certains animaux, et *baboue*: moue; aussi le fr. *babouin* et l'ang. *baboon*: sorte de singe à lèvres proéminentes.

Bachelier (*bâcèlyè*) s. m.

|| Jeune homme, garçon, jeune homme à marier.

FR. Vieilli en ce sens, DARM.

ÉTYM. Cf. l'ang. *bachelor*, m. s., qui vient du vx fr. *bachelor*, du bas lat. *baccalarem*, WEESTER, MOISY A.-N.

Bachot (*bâcô*) s. m.

|| Mauvais bateau.

FR. *Bachot* : petit bateau plat, DARM.

FR.-CAN. Au Canada, *bachot* se dit d'un mauvais bateau, quelles que soient ses dimensions et sa forme.

Bacon (*bé:kâ'n*, var. *bé:ki'n*) s. m.

|| Lard salé et fumé.

VX FR. *Bacon* est un vieux mot français, qui signifiait *porc*. BESCH. : « *Bacon*, chair de porc », GODEFROY ; « porc engraisé et salé, lard salé et fumé », DU CANGE ; « lard », LACOMBE ; « chair de cochon salée », LA CURNE. « J'estime que ce mot, dit BOREL, s'emploie à tout ce qui est séché à la fumée, qu'on appelle pour cela boucané. » On trouve aussi *bacon* dans NICOT, OUDIN, MÉNAGE, RICHELET.

Deux flèches de lard apelez *bacons*, d'où vient le mot de *baconner* pour saler. FAUCH., *Anc. Poés. fr.*, liv. II, p. 175.

FR. LAROUSSE donne ce mot comme appartenant à l'argot.

DIAL. LE DUCHAT, sur Rabelais, t. I, p. 95, dit que « dans le Lyonnais, dans le Dauphiné, dans le Poitou et dans la Lorraine, *bacon*, c'est du lard, en Angleterre même ». *Bacon* est encore usité dans les parlers normand, MOISY, Bois, bressois, GUILLEMAUT, savoyard, FENOUILLET, wallon et picard, CORBLET.

ÉTYM. *Bacon* ← bas lat. *baco*, cochon. Cf. ang. *bacon*, lard.

PHON. La prononciation du mot *bacon*, sinon le mot lui-même, est chez nous empruntée à l'anglais ; de *bacon* nous avons fait *bé:kâ'n*, puis *bé:ki'n*, comme *wá:gi'n* de *wagon*.

Bacul (*baçu*) s. m.

|| Palonneau, palonnier.

FR. *Bacul* : large croupière que l'on met aux bêtes de trait, DARM.—*Palonneau*, *palonnier* : pièce de bois de l'avant-train d'une voiture à laquelle s'attachent les traits des chevaux, DARM.

DIAL. « On appelle *baculs* en diverses provinces les palonneaux d'un chariot, les morceaux de bois où l'on attache les

traits, » LA CURNE. *Bacul* a ce sens dans la Normandie, MOISY, BOIS, MAZE, BUTET-HAMEL, *Patois de la région de Vire*, *Rev. des parlars pop.*, t. I, p. 102, et dans le Bas-Maine, DOTTIN.

Bâdrer (bò:dré) v. tr. ← ang. *to bother*, m. s.

|| Ennuyer, tracasser, importuner, gêner, fatiguer, incommoder, inquiéter, tourmenter. *Ex.*: *Bâdrez-moi pas* = ne m'importunez point.—Je suis *bâdré* par cette affaire-là depuis huit jours = cette affaire me tracasse, m'inquiète depuis huit jours.

Bâdrant (bò:drā) adj. ← fr.-can. *bâdrer*. V. ce mot.

|| Ennuyant, incommodant, inquiétant. *Ex.*: Individu *bâdrant* = ennuyant, importun.—Travail *bâdrant* = incommodant, qui dérange.

Bâdrement (bò:dèrmā) s. m. ← fr.-can. *bâdrer*. V. ce mot.

|| Tracas, souci, ennui, dérangement, contrariété. *Ex.*: Pas de *bâdrement*! dira-t-on, pour imposer silence à un contradicteur importun.

Bâdrage (bò:drā:j) s. m. ← fr.-can. *bâdrer*. V. ce mot.

|| Ennui, tracas, contrariété, embarras.

Bâdreux (bò:dré), **bâdreuse** (bà:dré:z) adj. et s. m. et f. ← fr.-can. *bâdrer*. V. ce mot.

|| Ennuyeux, importun, individu fatigant, mal venu. *Ex.*: Il choisit toujours le moment où je suis accablé d'affaires pour me rendre visite, c'est un *bâdreux* = c'est un importun.

DIAL. Cf. le boulonnais *badren*: badaud, niais, HAIGNERÉ.

Backgammon (bàgàmòn) s. m. ← ang. *backgammon*, m. s.

|| Trictrac.

Fr. LAROUSSE enregistre *backgammon*: « Jeu anglais analogue au trictrac, et qui se joue de même avec un cornet et des dés. »

Bagosse (bàgòs) s. f.

2° || Whiskey de fabrication clandestine, le plus souvent de qualité inférieure.

2° || Étoffe de coton bleue.

ÉTYM. Cf. le fr. *bagasse* ou *bagace*: 1° résidu des cannes à sucre qui ont passé au moulin, LAR.; 2° tiges de la plante qui fournit l'indigo, quand on les retire de la cuve après la fermentation, LITTRÉ.

Bagoulard (*bagulá:r*) m. s.

|| Bavard, individu qui parle inconsidérément, à tort et à travers.

FR. *Bagou*: loquacité banale; appartient à la langue familière; on peut le rattacher au verbe *bagouler*, qui se trouvait dans le vx fr., DARM. *Bagoulard* appartient au parler populaire commun, TIMMERMAN, DOTTIN, MAZE, etc.

Bagouler (*bagulé*) v. intr.

|| Bavarder, parler inconsidérément, à tort et à travers, avoir du bagou (fam.).

VX FR. *Bagouler*, m. s., DARM.

DIAL. Le peuple emploie encore *bagouler*, presque partout en France, TIMMERMAN, L. et F., DOTTIN, JAUBERT, BOIS, etc.

ÉTYM. Vraisemblablement composé de la particule péjorative *ba*, et *goule*, pour *gueule*, DARM.

Baise-la-piastre (*bé:z la pyàs*) s. m. et f.

|| Avare, individu mesquin.

Bal à gueule (*bâl a gæl*).

|| Réunion où l'on danse au son de la voix, sans musique instrumentale.

Bal à l'huile (*bâl a l'öil*).

|| Soirée pour laquelle aucune dépense n'a été faite.

Balaj (*balè*), **balet** (*balèt*) s. m.

1° || Branches de cèdre qui servent à faire des balais. *Ex.* : Il y a du *balet* en masse dans mon clos = il y a beaucoup de cèdre dans mon champ.

2° | *Aller au balet* = aller cueillir des branches de cèdre ; *fig.*, débarrasser quelqu'un de sa présence. *Ex.* : Va-t-en *au balet* ! = va-t-en, va-t-en au diable, à tous les diables, aux cinq cents diables !

3° | *Envoyer quelqu'un au balet* = l'envoyer cueillir des branches de cèdre ; *fig.*, s'en débarrasser, l'envoyer au diable.

4° | *Cheveux taillés en balai* = cheveux coupés d'égale longueur, comme les crins d'un balai.

DIAL. Dans le centre de la France, on fait des balais avec du genêt, et l'on dit : « Un champ de balais », pour un champ où le genêt abonde, JAUBERT, « du balai », pour du genêt, LAPAIRE. — Dans le Bas-Maine, on prononce *balèt* = petit balai, DOTTIN.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

GLANURES

LAURÉATS.—Dans la *Revue des poètes* du mois de juin—qui aime les beaux vers doit lire la *Revue des poètes*—portrait (p. 121) d'Arsène Vermeuzen, le bon poète d'Auvergne, lauréat du prix Archon-Despérouses. Dans sa séance du 26 mai, l'Académie française a réparti le prix Archon-Despérouses, dont la valeur est de 2.500 fr., de la manière suivante :

1^o 1.000 fr. à M. Arsène Vermeuzen, auteur de *Mon Auvergne* ;

2^o 500 fr. à M. Léon Larguier, pour la *Maison du Poète* ; 500 fr. à M. H. Malteste, pour l'*Encens perdu* ; et 500 fr. à notre compatriote M. W. Chapman, pour les *Aspirations*.

Le volume de M. Chapman a été l'objet de plusieurs appréciations flatteuses en France.

CHANSONS POPULAIRES ET TRADITIONS DU NIVERNAIS.—C'est le titre d'une importante collection de chansons, contes, légendes et traditions populaires du Nivernais, actuellement sous presse. Ce recueil, qui a coûté de longues années de recherches à M. Achille Millien, est une véritable encyclopédie de la littérature populaire du pays nivernais. Les chansons sont accompagnées de leurs airs notés avec soin par M. J.-G. Pénavaire. Recueillis dans le centre de la France, ces chants et ces légendes ne peuvent que présenter pour nous un vif intérêt. Du reste, le nom du grand poète et de l'ardent régionaliste de Beaumont-la-Ferrière dit assez quel caractère aura cette œuvre. On y souscrit au prix de 80 francs ; mieux encore, en s'abonnant à la *Revue du Nivernais* (Étranger 17 fr. par an), on recevra l'ouvrage, livraison par livraison, sans attendre la mise en librairie.

LES GOUTTELETTES.—Extrait d'un article de M. Jean Lionnet sur les *Gouttelettes* de M. Pamphile Lemay (*Revue des poètes*, juillet, p. 160) :

« L'Académie française a couronné deux poètes de là-bas : Fréchette jadis et, cette année même, Chapman. Les lit-on ? J'en doute fort. Pourtant il faudrait les lire, et lire quelques-uns de ceux qui ne sont pas lauréats.

« En voici un, M. Pamphile Lemay, qui nous a envoyé son dernier livre, intitulé modestement : *Les Gouttelettes*. Ce sont des sonnets, rien que des sonnets. Il semble que le bon poète de Québec, à la fin de sa carrière, ait voulu—toute proportion gardée—écrire lui aussi ses *Trophées*. Rassurez-vous pourtant : il n'imité pas Hérédia.

« Les sujets sur lesquels il s'exerce sont infiniment divers : *Sonnets bibliques*, *Sonnets évangéliques*, *Souffles religieux*, *Dans l'antiquité*, *Au foyer*, etc., etc. Nous passons du grandiose et du solennel au familier. Or je ne dis pas que M. Pamphile Lemay ne réussisse pas parfois dans le solennel et dans le grandiose (j'ai trouvé beau le sonnet intitulé le *Déluge*) ; mais j'avoue—il me le pardonnera, j'espère—que je le préfère dans le familier, parce que ce familier est canadien. Ce que nous aimons surtout chez nos cousins d'outre-mer, c'est eux-mêmes. Quand ils nous parlent des Hébreux, des Grecs et des Romains, nous écoutons

d'une oreille distraite—on en a tant parlé chez nous!—mais, dès qu'ils nous parlent du Canada français, notre attention se réveille et devient vite émue.

« *Au foyer et Sonnets rustiques*, tels sont les deux chapitres que j'ai lus avec le plus de plaisir—et que je relirai. On y trouve tout le Canada traditionnel, chrétien, familial et rural. Ah! quelle douce, quelle pénétrante simplicité! La vie apparaît forte, primitive, saine, joyeuse. »

Et M. Lionnet termine par une citation, le sonnet *Un souvenir*.

Le *Mois littéraire et pittoresque* de juillet a aussi consacré une note, plus courte, mais aussi bienveillante, à « ces *Gouttelettes*, toujours pures, toujours fraîches de foi chrétienne, de noble et saint amour, de sereine philosophie ».

SOCIÉTÉ ROYALE.—M. l'abbé Camille Roy, licencié ès lettres, professeur de rhétorique au Séminaire de Québec, l'un des directeurs de notre Société et des plus zélés collaborateurs du *Bulletin*, a été élu, au mois de juin dernier, membre de la Société royale du Canada. Nos félicitations!

MATIÈRES A DISCOURS.—Extrait de la *Chronique du Bulletin italien* (Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi), juillet-septembre, p. 227: « Il fut un temps, qui n'est pas encore très loin de nous, où l'on avait l'habitude de faire faire aux grands élèves de nos lycées des « discours » français: *Cyprien, évêque de Carthage, aux fidèles de son diocèse, Appollbnius de Chalcédoine à Marc-Aurèle, Michel de Montaigne au Sénat romain*, etc. On leur dictait une « matière » où l'on avait soigneusement condensé toutes les idées du sujet; parfois même, le plan du devoir s'y trouvait tout fait, si bien que les jeunes gens n'avaient plus qu'à « développer » suivant les préceptes de la rhétorique et les exemples des *Conciones*. Cette gymnastique oratoire avait du bon. Elle enseignait ce que nos vieux maîtres appelaient les « convenances », c'est-à-dire l'art d'approprier sa parole aux circonstances de toutes sortes où l'on est sensé se trouver. On a renoncé à ce genre d'exercices. On l'a remplacé par de petites dissertations morales et littéraires qu'on juge plus à la portée des intelligences de seize ans—et qui le sont peut-être moins,—et qu'on croit plus utiles à leur éducation—et sur ce point encore il est permis d'avoir des doutes. »

L'ART DES VERS.—Plusieurs de nos lecteurs, sans doute, suivent avec intérêt la série de fines analyses et de justes remarques que M. Auguste Dorchain écrit, sous ce titre, pour les *Annales politiques et littéraires*. Nous leur signalons aussi les *Études sur le vers français* de M. Maurice Grammont, non moins intéressantes. Dans cet ouvrage, que la *Revue des Langues romanes*, de Montpellier, a publié par larges tranches, M. Grammont étudie les moyens d'expression dont dispose la poésie française, la valeur sémantique des différents rythmes et celle des différents sons; puis, passant à un autre ordre d'idées, il recherche « ce qui fait qu'un vers donné est ou n'est pas harmonieux, ou qu'il est plus ou moins harmonieux, quels que puissent être d'ailleurs ses défauts ou ses qualités à d'autres points de vue ». L'expression du vers, l'harmonie du vers, tels sont les deux problèmes d'esthétique qu'il veut résoudre. La publication de ces remarquables études, commencée en 1903, s'est terminée dans le numéro de mai-juin de la *Revue*. En terminant, et après une ingénieuse recherche qui le met en mesure de déterminer le degré d'harmonie d'un vers ou d'une pièce de vers, M. Grammont compare entre eux, à ce point de vue spécial, un certain nombre de poètes français, et il les place dans l'ordre suivant: Racine, Hugo, Musset,

Leconte de Lisle, Boileau, Lamartine. Lamartine le moins harmonieux des six!... Plusieurs seront tentés de se récrier; qu'ils lisent d'abord la démonstration de M. Grammont!

LA LANGUE FRANÇAISE DÉFORMÉE PAR L'ORTHOGRAPHE. — Dans une étude très documentée, parue sous ce titre dans la *Revue Universitaire* du 15 juin, M. Auguste Renard, professeur au lycée de Caen, après avoir établi quel travail de déformation s'opère actuellement dans la langue française, conclut que, pour « enrayer ce mouvement et conserver à la langue l'intégrité et la pureté de ses sons, » le moyen le plus sûr est de réformer l'orthographe. « Les conditions nouvelles dans lesquelles on apprend aujourd'hui le français, l'enseignement par les yeux donné à tous les enfants, le rôle de guide phonétique attribué dans les écoles à l'orthographe, font de la réforme de cette science, aujourd'hui si pleine d'incohérences et de contradictions, une nécessité. »

N'EST-IL PAS MIEUX? — Le *Terroir breton* publiait naguère la *Victoire de Mgr Saint-Ronan*, écrite en vieux français par le poète Léon Le Berre. Léon Le Berre, autrement nommé dans la langue des bardes *Ab Alor*, a composé, en « l'antique parleur d'oïl, » dont il manie habilement les formes naïves, une « pastorale noëlesque », les *Epousailles de Brébiot*, que nous avons lue dans les derniers numéros de la *Revue de Bretagne*. Pourquoi le poète breton a-t-il adopté ce langage? « De ce, sont moult de raisons » dit-il, et, entre autres, « j'ay cuydé ce faysant ouvrer, ciseler, fouiller une fasson d'escu et bouclier à l'encontre d'iceulx qui soy jactent de à nous en imposer, prétendant les Brets estre ignares en françoys ». Et puis, s'il « escript côm d'antan, » c'est que le « vieil françois » lui paraît encore « plus entendable » que le jargon mêlé d'anglais de certains journaux de Paris: « N'est-il pas mieulx de parler françoys en françoys? »

En effet, n'est-il pas mieux?

L'ORIGINE ET LE PARLER DES CANADIENS FRANÇAIS. — A propos de la plaquette publiée sous ce titre chez Champion, M. Robert de la Villehervé écrit dans sa revue, la *Province* (juin p. 50):

« On sait avec quelle inlassable activité, au Canada, la Société du parler français poursuit son œuvre, qui pour tant de raisons nous est chère. Une de ses plus récentes publications, *l'Origine et le parler des Canadiens français*, par M. Stanislas-A. Lortie; 1^o Sur l'origine des Canadiens français, par M. Adjutor Rivard, et je remarque dans cette dernière des observations sur le mélange, dans les discours des paysans, de termes de la langue vulgaire et de vocables uniquement dialectaux, dont pourraient, et devraient, faire leur profit quantité des nos écrivains « patoisants » qui, les trois quarts du temps, péchent par abus. »

Deux autres amis de notre œuvre ont rendu compte, dans les termes les plus sympathiques, de cette brochure: M. Ch.-Th. Féret, dans la *Vie normande*; M. Fernand Halley, dans la *Revue picarde et normande*.

Nous lisons dans la *Tradition*, la revue internationale du folklore que rédige, à Paris, M. de Beaurepaire Froment (juillet, p. 212):

« On sait qu'une partie de la population du Canada est de race française, et qu'elle se multiplie rapidement, au point que la reconnaissance de la domination anglaise par les Canadiens-Français est platonique et de bonne volonté de leur part. On croit que le Canada fut à peu près exclusivement peuplé par des

émigrants venus de la Normandie, du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. Or si ces provinces fournirent en effet au Canada la plus grande portion migratrice, les principales autres provinces françaises baillèrent aussi leur appoint, considérable pour quelques-unes, notamment la Bretagne et surtout l'Île-de-France...» (M. Lortie étudie l'origine et le chiffre des émigrants français au Canada, de 1608 à 1700. M. Rivard)...«étudie en même temps quelle a pu être la part des divers dialectes patois, apportés par les émigrants, dans la formation de la langue canadienne-française. La tâche est malaisée à tirer parfaitement au clair, mais la conclusion de M. Adjutor Rivard est juste dans son ensemble, que le dialecte canadien est formé de la fusion de vieux patois, de vieux dialectes français, car il n'y a jamais eu de langue générale naturelle uniforme dans un territoire, pour peu qu'il soit étendu, le français n'étant qu'un patois parvenu, le dialecte de l'Île-de-France imposé littérairement au reste de la nation.»

L'HISTOIRE DE LA SEIGNEURIE DE LAUZON.—M. Henri Froidevaux rend compte, dans le *Polybiblion* de juillet (p. 43), des trois premiers volumes de l'*Histoire de la seigneurie de Lauzon* de M. J.-Edmond Roy. Voici la fin de cette étude :

« Nous connaissons peu de lectures aussi intéressantes et aussi instructives à la fois que celle des trois volumes dans lesquels M. Roy, à l'aide de documents manuscrits : papiers de famille, archives de paroisses, greffes de notaires, dossiers des tribunaux, a étudié l'organisation, le genre de vie, les idées, les croyances des habitants de la seigneurie de Lauzon. C'est une œuvre consciencieuse, originale et forte qui, dans son genre et toutes proportions gardées, mérite d'être placée sur les rayons d'une bibliothèque coloniale, à côté des histoires générales du Canada dont nous avons tout à l'heure nommé les auteurs (Garneau et Ferland).»

UN CONCOURS.—À l'occasion du 70^{ème} anniversaire de sa fondation, l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montreal a ouvert un concours. Elle pose à nos écrivains la question suivante : « Quel est l'acte le plus patriotique dans l'histoire de la race française au Canada ? » Le *Bulletin de la Caisse Nationale d'économie* publie les réponses. L'une des meilleures réponses pourrait bien être celle de Madeleine. Madeleine dépose la palme devant Louis Hébert, qui le premier « ouvrit les flancs de la terre canadienne et fit le geste auguste dont nous vivons depuis des siècles ! » Elle aurait sans doute un prix, s'il y avait des prix. Mais il n'y en a pas.

ÉMIGRÉ SANS LE SAVOIR.—L'*Avenir du Sud de la Californie* de Los Angeles, annonçait, le trente avril dernier, que « M. Jean Bernard, journaliste de Paris, avait décidé de fonder une école de journalisme français à San Francisco », et ajoutait qu'on avait déjà « recueilli de nombreuses adhésions ». M. Jean Bernard, professeur de journalisme à l'Ecole des Hautes études sociales, et seul journaliste parisien de ce nom, a été fort surpris d'apprendre son arrivée à San Francisco. L'*Informateur des Gens de lettres* du 7 juin reproduit une lettre de lui, où il déclare n'avoir jamais eu l'intention d'émigrer. Nos voisins, quelque beau jour, annonceront que l'Académie française a décidé de se transporter à Chicago !

A, PROPOS DES FEUX DE LA SAINT-JEAN.—Dans le *Bouais-Jan* du 23 juin (p. 184), dessin de M. Jean Hamelin : *Feux de la Saint-Jean*. A ce propos, M. Valéry Pouillat conte qu'à Cherbourg, à la Saint-Jean, on n'allume pas de feux, mais qu'une autre vieille, très vieille tradition, celle des *rondances*, s'est longtemps

maintenue. « Voici exactement ce que j'ai vu et entendu. Dans maint carrefour on unissait deux fenêtres se faisant vis-à-vis par une corde qui en son milieu supportait une couronne de feuillage. Le soir venu, une quarantaine de personnes faisaient un grand rond en se tenant par la main sous la couronne; quelqu'un entonnait une vieille ronde conservée pieusement, et la *rondance* se mettait en branle; au refrain, repris en chœur, le mouvement était accéléré selon l'entrain du moment. On venait là en famille: le père avec sa femme et ses grands enfants, les vieux suffisamment alertes avec les jeunes... Vers dix heures au plus tard, quand sonnait le couvre-feu,—encore une vieille coutume qui remonte loin,—la ronde s'arrêtait et chacun allait se préparer par un bon sommeil au travail du lendemain. »

Cette vieille tradition normande des *rondances* de la Saint-Jean a-t-elle jamais été connue au Canada ?

GENUS IRRITABILE YATUM.—Deux poètes vivaient en paix (?); un... *prix* survint, et voilà la guerre allumée !—On accuse M. Chapman d'avoir pillé la *Légende d'un peuple*; M. Chapman répond que M. Fréchette lui a pris ses plus beaux vers. Là-dessus, grand tapage.—« Plagiaire ! »—« Plagiaire et demi ! »—« Plagiaire et menteur ! »—Les poètes lauréats sont donc aussi irritables que les autres.

UNE NOUVELLE REVUE.—Une nouvelle revue vient de paraître, *Jérusalem*, périodique richement illustré, et paraissant le 24 de chaque mois, sur papier de luxe. Elle traite de toutes les questions se rapportant à la Palestine et donne les nouvelles de la Terre Sainte. Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée à l'éditeur, Paris, 5, rue Bayard.

LE FRANÇAIS CHEZ LES CANADIENS ANGLAIS

Nous aimons à signaler dans le *Bulletin* tout ce qui touche au progrès de la langue française au Canada.

L'Université McGill, à Montréal, a inauguré cette année des cours de vacances sur la langue française, qui ont été donnés du 5 au 25 juillet dernier. Les cours étaient divisés en deux séries : cours élémentaires et cours supérieurs, et chaque série comportait un certain nombre de leçons et de conférences se rapportant à la prononciation, à la diction, à la lecture et à l'explication des auteurs, à la phonétique, à la grammaire, à la littérature et à d'autres sujets analogues. L'enseignement a été donné entièrement en français. Trente-six élèves ont suivi ces cours de vacances. Le cours de diction a été donné par M. Colonnier; celui de phonétique française, par M. H. Walter. Outre les cours indiqués au programme, divers conférenciers ont été appelés à traiter des sujets spéciaux. Notre collègue, M. Ed. Fabre-Surveyer a bien voulu nous communiquer l'extrait suivant d'une conférence qu'il a faite sur notre historien Garneau devant les élèves des cours de vacances de McGill :

« *La langue française*, a dit Théodore de Banville, *est une patrie*.—Et quelle patrie ! Une patrie qui comprend non seulement tout ce pays merveilleux que les étrangers eux-mêmes appellent « la belle France », mais encore l'Algérie et ses villes ensoleillées ; qui se prolonge jusqu'au cœur de la florissante Belgique ; que l'on retrouve dans les chalets de la Suisse, sur le bord de ses lacs, aux sommets de ses montagnes et de ses glaciers ; une patrie qui jaillit du sein des mers à Jersey et à Guernesey ; une patrie qui survit dans les forêts et les plantations de la Louisiane et jusqu'au fond de cette malheureuse Acadie, où flotte encore, indécise et protectrice, l'ombre immortelle d'Évangéline ; une patrie qui compte en Europe autant d'ambassadeurs qu'il y a de têtes couronnées et de chefs d'état, et de par tout le monde autant de sujets qu'il y a de cerveaux qui pensent, d'intelligences qui contemplent ; une patrie, enfin, qui s'agite ici, joyeuse et fière, des rivages de la Gaspésie aux champs féconds de Prescott et de

Renfrew, parmi les vignes d'Essex et sur les plaines immenses du Nord-Ouest, et jusque dans les centres industriels et prospères de ces états de l'Union américaine que l'on appelle encore la Nouvelle-Angleterre, en attendant que la force de événements les ait fait surnommer le Nouveau-Canada.

« *La langue française est une patrie.* Aussi, ce soir, Mesdames et Messieurs, en vous présentant François-Xavier Garneau, l'historien national du Canada, je crois vous présenter un de vos compatriotes. C'est un compatriote dont vous pouvez être fiers, car il a porté haut et ferme, et il a déployé à tous les vents, l'étendard de cette patrie qui nous est commune : la langue française ! Si, il y a dix ans, M. Gailly de Taurines pouvait dire à ses compatriotes de France : « La littérature canadienne, on peut l'affirmer hautement, doit prendre une place honorable dans la littérature française, » c'est à Garneau, plus qu'à tout autre peut-être, qu'en revient l'honneur.

« Dès 1866, Octave Crémazie, le Malherbe de la poésie canadienne, a pu dire, du fond de son exil, avec la triple autorité du talent, du malheur et de l'éloignement : « Nous n'avons que deux œuvres hors ligne, les monuments élevés par MM. Garneau et Ferland. »

A lire.—Nous avons déjà signalé à nos lecteurs l'excellente revue mensuelle, *Feuilles nouvelles*, que dirige, à Paris, Madame de Lamiraudie. Nous avons lu avec plaisir dans le numéro du mois d'août le commencement de l'histoire, attachante et pittoresque, tragique à ses heures, de l'*Abbaye-aux-Bois* par Mme de Lamiraudie elle-même. L'abonnement aux *Feuilles nouvelles*, pour l'étranger, est de 12 francs. S'adresser à M. Paillart, 11, rue Cassette, Paris, ou à M. J.-P. Garneau, rue de la Fabrique, à Québec.

Vient de paraître.—*Etude de Littérature canadienne-française*, par Ch. Ab der Halden. (Chez Rudeval, 4 fr.)

QUESTIONS ET RÉPONSES.

N. B.—Nous recevons presque tous les jours des membres de la Société et des abonnés du *Bulletin* des questions sur la langue française (vocabulaire, étymologie, grammaire, signification des mots, etc.). A l'avenir, nous répondrons dans le *Bulletin* même à ces questions, pensant être agréables par là non seulement à nos correspondants, mais aussi aux autres personnes que la solution des mêmes difficultés pourraient intéresser. Les noms de nos correspondants ne seront pas donnés; mais nous ne répondrons qu'aux questions signées par un membre de la Société ou par un abonné du *Bulletin*.

1.—*Appelable* est-il un mot français? Peut-on dire qu'une cause est ou n'est pas *appelable*?

Le mot *appelable* ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie, non plus que dans le *Dictionnaire Général*, mais il est français et signifie: dont on peut appeler. «Une instance *appelable*.»

2.—Quel nom donne-t-on en français à l'appareil que les anglais appellent *safety razor*?

Un *safety razor* est, en français, un...*pogonotome*! Un mot aussi barbare n'est pas fait pour être retenu, et il nous paraîtrait beaucoup plus simple de dire: «rasoir de sûreté».

3.—«*Allégué*, dit le *Dictionnaire de nos fautes* de Rinfret, est un participe et non un substantif. Ne dites pas: Un *allégué*, mais: Une *allégation*.» De même, Clapin relève *allégué*, qu'il traduit par *allégation*. En effet, Darmesteter ne dit pas que le participe du verbe *alléguer* est employé substantivement. J'avais signalé ce mot, dans un rapport à la Société du parler français, comme employé couramment au barreau, à Québec et à Montréal; je ne le trouve pas cependant dans le *Bulletin* d'observations que vous avez distribué.

Darmesteter ne dit pas que le participe du verbe *alléguer* peut être employé substantivement, mais il ne dit pas qu'il ne peut pas l'être. *Allégué*, substantif masculin, est français. Un *allégué* est une chose qu'on allègue. Voyez Littré.

4.—Est-il correct de dire: «Il y a un temps pour chaque chose»?

Correct, mais lourd, et calqué peut-être sur l'anglais: *There is a time for every thing*. Combien plus simple de dire: «Chaque chose a son temps»!

SARCLES

*. Certain document officiel parle « d'intérêts *antagonistiques* entre les colons et les marchands de bois ».

Le scribe qui a inventé ce barbare adjectif aurait dû être appelé à comparaître à la barre de l'Assemblée législative et à faire là amende honorable à la langue française de l'avoir odieusement outragée.

*. « Bulletin de la *température*: gros vent d'ouest, ciel nuageux, pluie ».

Pourquoi le titre « Bulletin de la *température* », si l'on n'a rien à dire de la température? Nous avons déjà dit à la page 222 du vol. II. du *Bulletin*, que la température est le degré de chaleur d'un corps, d'un lieu, et que pour indiquer l'état de l'atmosphère, il faut dire *le temps*, ou *bulletin météorologique*.

*. « *Dr Larivière's* régulateur de la santé. »

Le français n'est pas déclinable, docteur, et vous pouvez annoncer vos drogues et vos emplâtres sans recourir au cas génitif anglais.

*. « Sur ses terrains toute personne *passant seront poursuivie par la loi*. »

En grosses lettres blanches, sur pancarte bien en vue, voilà ce qu'on peut lire, en arrivant aux terrains de certaine exposition... (Ne cherchez ni à Québec, ni à Montréal.) Plus à plaindre qu'à blâmer, les propriétaires!

*. « Cette carte présentée à la porte *vous admettra dans la salle*. »

C'est en ces termes qu'une société conviait naguère ses membres à une « importante assemblée ». Que voilà donc une carte serviable! Avec elle, pas besoin de gardien à l'entrée.

*. « Nous donnons des *reçus au comptant*. »

L'anglais *cash receipt* est peut-être plein de sens; mais que peut bien vouloir dire *reçu au comptant*? Les timbres que certains vendeurs de Montréal et de Québec remettent aux acheteurs qui paient comptant, sont des *bons d'escompte* ou des *bons pour marchandises*.

. Les administrateurs du Chemin de fer Intercolonial demandent des soumissions, en anglais : « for the construction of a station and a *dwelling* for the agent at * », et, en français : pour la construction d'une gare et d'une *bâtisse* pour l'agent à *** »

S'il est canadien-français, l'infortuné *chef de gare* n'aura donc pour tout logement, qu'une *bâtisse*, c'est-à-dire, la maçonnerie d'un bâtiment. S'il est anglais, à la bonne heure ! l'heureux « agent » aura pour demeure « a *dwelling* », c'est-à-dire une *maison*, une *habitation*.

**. « L'astérisque (*) indique les questions qui ne seront posées qu'aux candidats aux brevets pour école modèle et pour académie. »

Quand on veut former des candidats au brevet de capacité, on doit éviter les fautes d'impression qui ressemblent à des fautes d'orthographe. Écrivez *astérisque* et non *astérique*.

**. « Plusieurs animaux nouveaux ont été ajoutés dans le parc par chemin de fer. »

Et l'on parle d'établir ici une école de journalisme?... Que ce soit donc une école élémentaire !

**. « Il y a plusieurs rapports contre les propriétaires de chiens et de trottoirs en mauvais état. »

Pauvres bêtes !

**. « C... est mort à la suite d'une orgie épouvantable durant laquelle il a ingurgité *simultanément* neuf pintes de whiskey depuis dimanche. »

Simultanément neuf pintes !... n'est-ce pas merveilleux ? *Simultanément*, c'est-à-dire, en même temps, d'un seul mouvement du coude, boire neuf pintes de whiskey ! Quelle lampée, mes amis ! Le malheureux en est mort. Qui sait ? peut-être cet accident ne lui serait-il pas arrivé, s'il avait bu ses neuf pintes l'une après l'autre, de suite ?

**. « En proportion de son capital la réserve de cette banque est au nombre des plus considérables de celle d'aucune banque du Canada. »

Je veux bien croire que cette banque a un fonds de réserve aussi considérable que les meilleures institutions du même genre au Canada. Mais pourquoi les banquiers anglais, avant d'écrire dans nos journaux, ne vont-ils point à l'école ?

LE SARCLEUR.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

33—Société du parler français au Canada: Rapport du Secrétaire général pour l'année 1903-1904.....	ADJUTOR RIVARD.
40—Cartouche et Mandrin au Canada	Mgr J.-C. K.-LAFLAMME.
44—Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale	L'abbé AMÉDÉE GOSSELIN.
51—La simplification de l'orthographe française.....	ADJUTOR RIVARD.
58—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
62—Glanures.....	“ “
65—Questions et réponses	“ “
66—Sarclores.....	LE SARCLEUR.
67—Compte rendu : GILLIÉRON ET EDMONT, <i>Atlas linguistique de la France</i>	A. R. LAGLANDERIE.
68—Anglicismes	LE COMITÉ DU BULLETIN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

 Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire

COTISATIONS ET ABONNEMENTS POUR 1904-1905 SONT MAINTENANT DUS

ALPHABET PHONETIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pied*); *ÿ* = *u* semi-voyelle (*huile*); *ê* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *c* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ṇ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ*, *ḍ* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti*, *du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *é* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *è* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ãn* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *ȧ*, *i̇*, etc.; de deux points, elles sont longues: *ä*, *ï*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *á*, *í*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1903-1904

La Société du Parler français au Canada entre dans sa troisième année d'existence.

Dès le mois de septembre 1903, on pouvait dire qu'elle était sortie de la période d'épreuve, par où avait dû fatalement passer une entreprise de ce genre. Les premières difficultés écartées, elle a pu, en sa deuxième année, poursuivre plus librement ses études.

Le *Bulletin* ne fait paraître au dehors qu'une faible partie des travaux qui se font au sein de la Société ou sous sa direction. Ce rapport, même, ne saurait en donner une idée complète; car les comités ne tiennent pas compte des études spéciales qu'ils sont appelés à faire pour répondre aux correspondants sur des questions de grammaire, de prononciation, de lexicologie, pour dépouiller les bulletins d'observations et les rapports des *Cercles affiliés*, pour préparer les matériaux sur lesquels doit travailler le Comité d'étude central, pour transcrire, classer et rédiger les articles du *Lexique franco-canadien*, etc. Cependant, les notes qui suivent montreront, croyons-nous, que l'année 1903-1904 a été heureuse.

1° — LES MEMBRES

Le 1^{er} septembre 1903, la Société du Parler français au Canada comptait 383 membres: 140 membres actifs et 243 membres adhérents.

Pendant l'année, la mort a enlevé quelques-uns de nos collègues:

L'abbé H.-R. Casgrain, qui fut, dès la naissance de notre société, l'un de ses plus zélés partisans; l'auteur du *Pèlerinage*

au pays d'*Évangéline* s'intéressait vivement à nos travaux, il y collaborait même, et nous avons publié dans le *Bulletin* du mois de mars dernier un article qu'il avait écrit peu de jours avant sa mort.

Le Révérend Père C. Beaudry, des Clercs de Saint-Viateur, supérieur du Collège Joliette; ce vénérable religieux avait été l'ami et le collaborateur de M. J.-A. Manseau, l'auteur du *Dictionnaire des locutions vicieuses au Canada*, paru en 1881; aussi vit-il avec plaisir la fondation de notre Société, et c'est à lui, sans doute, que nous devons les nombreuses marques de sympathie qui nous sont venues de l'institution qu'il dirigeait.

Le Révérend Frère Paulian, directeur de l'École Saint-Jean-Baptiste, à Québec, qui fut le premier, croyons-nous, à introduire notre *Bulletin* dans l'école.

M. l'abbé Winter.

M. Édouard Bouffard, avocat.

De nouvelles adhésions ont été enregistrées. Nous avons reçu, entre autres, des demandes d'inscription de la part de personnes qui, d'abord, s'étaient montrées plutôt hostiles à notre projet; l'un de ces nouveaux adhérents nous écrivait: «Je suis allé à Canossa et n'en parlons plus, car je suis avec vous de tout cœur...»

Aujourd'hui, les membres de la Société sont au nombre de 482: 132 membres actifs et 350 membres adhérents. Si au nombre des membres régulièrement inscrits, on ajoute celui des abonnés au *Bulletin*, on trouve que près de 800 personnes s'intéressent à notre œuvre, lisent notre revue, suivent nos travaux.

Avant de passer à un autre chapitre, nous voulons féliciter M. l'abbé Camille Roy, l'un des directeurs de notre Société et des plus zélés collaborateurs de notre *Bulletin*, qui, au mois de juin dernier, a été élu membre de la *Société Royale du Canada*.

2° — LE BUREAU DE DIRECTION

Après l'élection des officiers, le 24 septembre 1903, le Bureau de direction se trouvait constitué de la manière suivante:

Président d'honneur, Monseigneur O.-E. Mathieu.

Président, l'honorable M. P. Boucher de la Bruère.

Vice-président, Monseigneur J.-C. K.-Laflamme.

Archiviste, M. l'abbé S.-A. Lortie.

Secrétaire et trésorier, M. Adjutor Rivard.

Directeurs, l'honorable M. A. Turgeon, M. J.-P. Tardivel, M. Paul de Cazes, M. J.-E. Prince, M. l'abbé Camille Roy.

Le 29 février 1904, M. J.-P. Tardivel ayant démissionné, M. Eugène Rouillard lui a succédé comme directeur.

Grâce à l'organisation meilleure et au fonctionnement plus régulier des comités spéciaux, le Bureau n'a dû se réunir que cinq fois, cette année.

3° — LE COMITÉ D'ÉTUDE ET L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

En 1902-1903, il avait été tenu 17 séances de l'Assemblée Générale, et 14 rapports du Comité d'étude avaient été examinés et adoptés. Mais on constata qu'une séance par mois eût été suffisante. En conséquence, l'Assemblée Générale n'a tenu cette année qu'une séance par mois, et elle a adopté 9 rapports du Comité d'étude. Ces rapports, moins nombreux, étaient plus considérables et mieux préparés; les séances, moins fréquentes, étaient plus longues; en somme, il s'est fait plus d'ouvrage et de meilleure besogne que l'année dernière; 435 articles lexicographiques ont été étudiés, 131 de plus qu'en 1902-1903.

On aurait pu souhaiter seulement qu'un plus grand nombre de membres assistassent aux séances.

4° — LES CERCLES D'ÉTUDE AFFILIÉS

Aucun nouveau cercle d'étude n'a été affilié cette année.

Quelques-uns de ceux qui avaient été établis en 1902 ont paru avoir moins de vie; mais d'autres ont poursuivi leurs études et nous ont envoyé de fort intéressants relevés. C'est de plus aux cercles affiliés surtout qu'est dû le résultat satisfaisant de l'enquête dont nous parlerons plus loin.

Espérons qu'en 1904-1905, les cercles d'étude continueront à nous aider, et qu'il s'en formera de nouveaux là où il n'en existe pas encore, surtout dans les maisons d'éducation.

5° — L'ENQUÊTE

L'enquête générale sur le parler populaire franco-canadien s'est continuée. Nous avons recueilli, classé et enregistré sur nos fiches au-delà de 1000 observations, sans compter celles qui se rapportaient aux formes commençant par la lettre « A ».

Sur ces dernières, en effet, une enquête spéciale a été faite. Au mois de mars dernier, un bulletin d'observations sur les termes commençant par « A » fut préparé, imprimé et distribué aux membres, aux abonnés, etc. Jusque là, la Société avait étudié les mots franco-canadiens qui lui étaient signalés, sans s'occuper d'une façon particulière de l'usage plus ou moins répandu de ces mots dans le pays; elle a voulu, tout en continuant ses travaux ordinaires, constater, au moyen de ce questionnaire, l'étendue des aires occupées par les produits déjà étudiés, et en établir, s'il était possible, la distribution topographique; en même temps, elle espérait bien faire une riche moisson de formes nouvelles et compléter ainsi la lettre « A » de son glossaire. Son espérance n'a pas été déçue. Nous avons reçu jusqu'à ce jour 207 réponses. Les bulletins rentrés renferment 43,651 observations, réparties sur 392 formes ou sens déjà relevés et sur 641 nouveaux vocables, nouveaux produits phonétiques ou nouvelles acceptions. Les premières ne sont pas moins précieuses que les autres pour l'établissement de notre *Atlas dialectologique*. Nous offrons nos plus sincères remerciements aux membres de la Société et aux abonnés de notre revue qui ont répondu à notre appel; ils ont saisi l'objet de cette enquête et compris l'importance du relevé que nous leur demandions de faire. Grâce à ces collaborateurs dévoués, nous avons maintenant, sur les formes commençant par « A », des observations recueillies dans toutes les parties de la Province, et des observations remarquablement claires et précises. Sans doute elles ne sont pas complètes: un glossaire n'est jamais complet. Cependant, nous croyons que peu de produits importants ont été oubliés. Les matériaux ainsi recueillis ont été étudiés, et 513 formes nouvelles ont été ajoutées à ce qui a paru dans le *Bulletin*. Le tout est actuellement l'objet d'une révision soignée et d'un nouveau travail de rédaction.

6° — LE « BULLETIN »

Le *Bulletin* forme cette année un volume de 335 pages in-8 Jésus.

Il ne nous appartient pas d'apprécier notre revue; mais il nous plaît singulièrement de penser que les nombreuses lettres de félicitations que nous avons reçues à ce sujet n'ont pas été dictées uniquement par l'indulgente sympathie de nos lecteurs. A l'étranger même, en France, le *Bulletin* compte un bon nombre

d'amis. Nous pourrions citer ici le témoignage de plusieurs revues européennes, et des plus considérables parmi celles qui s'occupent de philologie romane et de dialectologie française. Qu'il nous suffise de reproduire ce que disait la *Romania*, dans son numéro de janvier dernier (p. 138). Notre ami, M. James Geddes, professeur de langues romanes à l'Université de Boston, en nous communiquant cet extrait, nous écrivait : « Cela ne pourrait être mieux, car cette revue (*Romania*) n'a pas de supérieure. » On sait en effet quelle est l'importance de ce périodique, fondé par MM. Gaston Paris et Paul Meyer, et que dirigent maintenant ce dernier et M. Thomas, avec le concours des philologues les plus distingués de l'Europe. L'approbation de la *Romania* est recherchée avant tout par ceux qui publient des ouvrages se rapportant à la philologie romane. Voici la notice que M. Meyer lui-même a consacrée à notre Société et à son *Bulletin*, dans la *Romania* :

« Il se publie depuis l'an dernier, à Québec, sous les auspices de l'Université Laval (Paris, Champion), un *Bulletin du parler français au Canada*, qui porte un excellent témoignage du progrès des études linguistiques dans ce pays auquel la France est attachée par tant de souvenirs. Ce *Bulletin*, qui est l'organe d'une « Société du parler français au Canada », paraît mensuellement (sauf en juillet et août); le prix de l'abonnement pour les pays de l'Union postale est 8 f. par an. Un « Lexique canadien-français » y est en cours de publication; il y a en outre dans chaque numéro des articles sur quelque point spécial de l'histoire du parler canadien (par exemple, dans le numéro de septembre, un « Lexique de l'industrie du sucre d'érable »). Le système de transcription est celui de MM. Gilliéron et Rousselot. Tous ces travaux sont faits avec méthode, et les efforts de la « Société du parler français au Canada » méritent tous les encouragements. »

7° — LA BIBLIOTHÈQUE

Voici la liste des livres que la Société a ajoutés à la bibliothèque mise à la disposition du Comité d'étude :

- Le *Glossaire de la langue d'oïl* de Bos.
- Le *New dictionary of americanisms* de Sylva Clapin.
- Le *Courrier de Vaugelas*. (10 volumes.)
- La *Monographie du patois savoyard* de Fenouillet.
- Le *Vocabulaire du patois boulonnais* de Haigneré.
- Le *Dictionnaire patois de la Bresse Louhannaise* de Guillemaut.

L'Etude sur le patois de la commune de Gage de Heuillard.

Le Technological dictionary de Hoyer et Kreuter; anglais-français.

Le Patois berrichon de Lapaire.

L'Etude sur le langage de la banlieue du Havre de Maze.

Le Dictionnaire explicatif franco-anglais et anglo-français de Méliot.

Le Glossaire patois du département de l'Ille-et-Vilaine de Orain.

Le Dictionnaire de Trévoux. (8 volumes.)

Le Glossaire du patois de Châtenois de Vautherin.

Le Recueil de locutions françaises traduites par leurs équivalents anglais de Billaudeau.

L'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont; fascicules 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11. (Don de l'éditeur, M. Honoré Champion, dépositaire pour la France de notre *Bulletin*.)

Le Dictionnaire français-montagnais du R. P. Lemoine. (Don du R. P. Tourangeau.)

Les Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série. 13 vol. (Don de l'Université de Lyon.)

Les Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi. 3 volumes. (Don de l'Université de Bordeaux.)

La Revue des langues romanes. 1 volume (année écoulée). (Don de la Société des langues romanes.)

Le Pays normand. 2 volumes. (Don de M. Léon Le Clerc, de Honfleur.)

A cette liste, il faut ajouter les revues avec lesquelles le *Bulletin du parler français* échange :

L'Album universel, de Montréal.

Le Journal de Françoise, de Montréal.

La Semaine religieuse, de Montréal.

Le Bulletin des recherches historiques, de Lévis.

La Semaine religieuse, de Québec.

La Nouvelle-France, de Québec.

Les Modern language notes, de Baltimore.

Le Paris-Canada, de Paris.

Le Bouais-Jan, de Paris.

Le Polybiblion, de Paris.

La Tradition, de Paris.

La Revue latine, de Paris.

L'Argus des Revues, de Paris.

- La *Revue des traditions populaires*, de Paris.
 La *Revue septentrionale*, de Paris.
 La *Mutualité Maintenon*, de Paris.
 L'*Enseignement chrétien*, de la Chapelle Saint-Mesmin, Loiret.
 La *Revue de philologie française*, de Lyon.
 La *Province*, du Havre.
 La *Revue du Nivernais*, de Beaumont-la-Ferrière, Nièvre.
 La *Revue de Bretagne*, de Redon, Ille-et-Vilaine.
 Le *Terroir breton*, de Nantes.
 La *Revue picarde et normande*, de Rouen.
 La *Vie normande*, de Paris.
 Le *Mois littéraire et pittoresque*, de Paris.
 Les *Contemporains*, de Paris.
 La *Revue de linguistique et de philologie comparée*, de Paris.
 Les *Feuilles nouvelles*, de Paris.
 La *Revue des Charentes*, de Paris.
 Le *Bulletin du Glossaire des parlers de la Suisse romande*, de Berne.
 Le *Bolettino di filologia moderna*, de Venise.
Vox, de Paris.
 La *Revue des poètes*, de Paris.
 L'*Informateur des gens de lettres*, de Paris.
 La *Revue des langues romanes*, de Montpellier.
 Le *Bulletin italien*, publication de l'Université de Bordeaux.
 La *Revue bourguignonne*, publication de l'Université de Dijon.
 Le *Bulletin de l'Université et de l'Académie de Lille*.
 Les *Annales de Bretagne et la Bibliothèque armoricaine*, publications de l'Université de Rennes.
 La *Revue forézienne et vellave*, de Saint-Étienne, Loire.
 Le *Clocher breton*, de Lorient, Morbihan.
 L'*Hermine*, de Kérazur, Ille-et-Vilaine.

Le Secrétaire,

ADJUTOR RIVARD.

Québec, le 1^{er} septembre 1904.

Approuvé par le Bureau de direction, le 16 septembre 1904.

Le Président,

BOUCHER DE LA BRUÈRE.

CARTOUCHE ET MANDRIN AU CANADA

Nous ne connaissons plus guère ici que le nom de ces deux fameux brigands français du 18^e siècle. A ceux qui voudraient se renseigner davantage, je conseillerais de lire le très intéressant livre intitulé : *Les Brigands*, que vient de publier M. Funck Brentano, chez Hachette. Ils y puiseront une masse de renseignements des plus intéressants. Dans *Les Brigands* de M. Brentano, on retrouve toutes les qualités de fine érudition et de style qui caractérisent les nombreux ouvrages de l'auteur.

« Cartouche et Mandrin, y est-il dit, sont demeurés les brigands les plus célèbres de notre histoire. Leur réputation s'est même répandue à l'étranger. En Allemagne, comme en France, on dit communément, quand on veut parler d'un bandit redoutable : C'est un Cartouche, ou : C'est un Mandrin. »

Cartouche était parisien. Il *travailla* surtout à Paris, et c'est là qu'il fut exécuté en 1721, après un procès retentissant, qui passionna littéralement la Cour et la ville. Mandrin, plutôt contrebandier que voleur, opéra en Dauphiné, sa province natale. La Bourgogne, autre province de frontière, reçut aussi sa visite ; à preuve, la ville de Beaune qu'il rançonna en 1754, tout comme il avait déjà fait à Bourges, comme il fit quelques jours plus tard à Autun.

Il fut pris par les archers français, le 11 mai 1755, à Rochefort, en Savoie. Amené à Valence, son procès eut lieu vers le milieu de mai. Les procédures en furent abrégées, afin d'éviter tout embarras diplomatique avec le duc de Savoie, sur le territoire duquel il avait été pris par des soldats français. Il fut roué, comme l'avait été Cartouche, le 26 mai de la même année.

Cartouche et Mandrin ont eu jadis leur popularité au Canada, popularité qui a bien duré près d'un siècle. Une chanson, ou mieux une complainte dialoguée se chantait *au temps passé*, dans laquelle chacun des voleurs célébrait ses exploits. C'était comme un dialogue des morts qui aurait été composé à l'occasion de leur rencontre aux enfers.

Certes, cette poésie n'est pas de haute valeur, bien qu'en certains endroits elle ne manque pas d'allure. L'orthographe cloche

parfois, et les rimes sont souvent remplacées par de simples assonances, quand elles ne font pas tout à fait défaut. Cependant, je me rappelle les grands effets qu'elle produisait sur nos âmes d'enfants, lorsque, aux réunions de l'hiver, un oncle à moi, doué d'une voix de stentor, entonnait le fameux refrain. Il jouait le rôle de Cartouche et un ami lui donnait la réplique en personnifiant Mandrin. Nous étions loin de comprendre les allusions historiques ou géographiques qu'on y trouve, mais le drame en lui-même nous saisissait, grâce à la mimique et aux éclats de voix des acteurs.

Plus tard, il m'est arrivé d'entendre cette chanson fredonnée par l'aveugle qui stationne à la porte Saint-Jean. Quelques années après, en 1903, je la retrouvais à Deschambault. Il y a tout lieu de croire qu'on la rencontrera ailleurs, et il serait intéressant de connaître les endroits de notre province où elle a été en honneur, ainsi que les variantes, nécessairement nombreuses, qu'elle doit offrir.

Maintenant, quelle en est l'origine? A-t-elle été composée en Canada? S'il en est ainsi, elle a dû l'être par des personnes bien au courant de l'histoire des brigands qui en sont les héros. Les faits historiques qu'elle mentionne sont trop exacts et trop nombreux pour qu'il en soit autrement.

A-t-elle été écrite en France? M. Funck Brentano dit que Cartouche et Mandrin furent très populaires, qu'on fit en leur honneur des poèmes enthousiastes, qu'on leur composa « mille et une épitres ». Cette poésie en est peut-être une. Mais, dans ce cas, nous pouvons préciser la date de son arrivée au pays. Toutes les relations entre le Canada et la France ont été interrompues en 1759. D'autre part, Mandrin a été exécuté en 1755. Ce serait donc entre ces deux dates que notre complainte, si elle a été composée en France, aurait été transportée au Canada, probablement par les soldats qui nous arrivaient de France à cette époque.

D'un autre côté, M. Funck Brentano, à qui j'en ai envoyé une copie, m'informe que notre chanson canadienne est inconnue en France. Alors, elle aurait été faite ici, par des soldats demeurés au pays après 1760, et qui avaient encore présents à la mémoire les hauts faits des illustres brigands. Elle daterait donc des premières années de la domination anglaise.

Cette conclusion se trouve singulièrement confirmée par ce que me disait M. Z. Bouillé, de qui je tiens la version de Deschambault.

M. Bouillé était déjà un vieillard en 1903 (il est mort l'année suivante) et il me disait l'avoir apprise de sa grand'mère. Par conséquent, l'apparition de cette chanson au Canada doit remonter aux dernières années du 18^e siècle.

Dans le texte que le *Bulletin* reproduit plus bas, j'ai fondu deux versions légèrement différentes : celle de M. Bouillé et celle de mon vieil oncle. Cette dernière avait deux couplets de plus que celle de Deschambault. Me permettra-t-on d'ajouter que je la crois plus authentique ? Voici pourquoi. Le grand-père de mon oncle était un soldat du régiment du Berry. Il fut blessé pendant la retraite qui suivit la bataille des plaines d'Abraham, et il était encore à l'Hôpital-Général, où on lui avait amputé une jambe, quand les restes des régiments français partirent pour l'Europe. Il a dû apprendre de ses anciens compagnons d'armes la complainte de Cartouche, à moins qu'il ne l'ait apporté lui-même de France ; c'est de lui que mon vieil oncle l'avait apprise. Par conséquent, il est probable que son texte est le plus complet, et que les autres n'en donnent que des variantes.

COMPLAINTÉ DE CARTOUCHE ET DE MANDRIN

CARTOUCHE

Ah ! j'ai une joie parfaite
De te voir, mon cher Mandrin.
As-tu joué de ton reste ?
Tu me parais tout chagrin.
Dis-moi donc ce qui t'afflige ;
A quoi sert d'être mutin ?
Est-ce ma vue qui t'oblige
A faire ainsi le calin ?

MANDRIN

Comment ferais-j' bonne mine
Après ce que j'ai souffert ?
J'ai reçu la discipline
A grands coups de barr' de fer. (1)
Les bras on m'a fait étendre
Dessus une triste croix.
Je n'ai pas pu me défendre
Contre bien plus fort que moi.

CARTOUCHE

Pauvre Mandrin, je t'admire,
Tous tes membres sont rompus.
Il faudrait pour te guérir
Un peu d'huile de cartahu. (2)
Je connais un honnête homme
Qui te guérirait fort bien
Par une emplâtre de gomme
Qu'il te mettrait sur les reins.

MANDRIN

Je vois bien que tu te moques
Et que tu te ris de moi.
Par ton discours tu provoques
Mon grand courroux contre toi.
Dis-moi le nom, vilain monstre,
De ton cadavre infecté.
Jamais pareille rencontre
Ne m'a tant épouventé.

(1) Allusion au supplice de la roue.

(2) Le cartahu est une manœuvre simple ou formant palan, destinée à hisser des objets à bord. « L'huile de cartahu » équivaut donc à ce que nous appellerions de l'huile de barreau de chaise.

CARTOUCHE

Si j'ai l'air un peu farouche,
Ne t'en épouvante pas.
Je suis ce vaillant Cartouche;
Quoi ! ne me connais-tu pas ?
Mon nom est dessus la terre
En lettres de sang gravé,
Et toute l'eau de la mere
Ne pourrait pas l'effacer.

MANDRIN

Quoi ! c'est toi, cruel infâme,
Va, je n'en suis pas surpris ;
Car partout on te réclame
Pour un filou de Paris. (1)
L'histor' de ton industrie
Est indigne de renom,
Et le livre de ta vie
Est un miroir de fripon.

CARTOUCHE

Ah ! paysan de village, (2)
Tu es sot, je le vois bien.
Tu parles bien à ton aise,
En ce lieu tu ne crains rien.
Si j'avais été du monde
Et que j't'eusse rencontré,
J'aurais raccourci ta ronde
Sans qu'il t'en eût rien coûté.

MANDRIN

Qu'aurais-tu fait, pauvre Blaise.
Qu'aurais-tu fait, dis-moi donc ?
Aurais-tu osé te battre
A l'encontr' du Bourguignon ?
Moi qui ai forcé des villes
Et qui leur ai fait des lois, (3)
Croirais-tu, pauvre imbécile.
Que j'aurais eu peur de toi ?

CARTOUCHE

C'est pour orner ton langage
Que tu te dis conquérant.
On ne voit sur ton visage
Aucun trait d'homme puissant.
Mandrin, prends-moi pour ton maître
Et tremble quand tu me vois ;
Tu n'es pas à comparaitre
A un homme comme moi.

MANDRIN

Ne dis-tu pas que je tremble ?
Pauvre sot, tu te méprends.
Si nous avions pris ensemble,
Tu t'en s'rais souv'nu longtemps.
Sais-tu que j'ai à ma suite
Des brigades de soldats,
Que si tu ne prends la fuite,
Un jour tu les connaîtras ?

CARTOUCHE

Dis, où était ta vaillance
Le jour que tu fus rompu ?
Sur la place de Valence, (4)
Que ne te défendais-tu ?
Tu t'es pourtant laissé prendre
Et fait garroter comme un veau.
Le courage d'Alexandre
T'a conduit sur l'échafaud.

MANDRIN

Quand tu parles de ma prise,
Tu augmentes ma douleur.
Une semblable méprise
Me fait encor mal au cœur.
Parlons un peu de la tienne,
Je vois que tu n'en dis mot ;
Que ne brisais-tu tes chaînes
Quand t'étais mis au cachot ?

(1) Cartouche était parisien de naissance.

(2) Mandrin était né dans une petite ville de Dauphiné.

(3) Mandrin rançonna et prit deux ou trois villes de Bourgogne.

(4) Autre allusion au supplice de la roue que Mandrin subit à Valence.

CARTOUCHE

Oui, il est vrai, je l'avoue,
 J'ai subi le même sort ;
 Jusqu'en face de la roue
 J'attendais mon réconfort. (1)
 Si j'ai souffert le supplice,
 Je ne m'y attendais pas.
 Les Messieurs de la justice
 Ont trop fort pressé mes pas.

MANDRIN

Que sont devenus les restes
 De tout's tes subtilités ?
 Toi qui étais si alerte,

Si fort et si dégagé.
 Malgré toutes tes roueries,
 Il t'a fallu une fois
 Perdre comme moi la vie,
 Après tant de grands exploits.

CARTOUCHE

Mandrin, quittons-l  nos farces
 Et tous nos tours de frippons.
 Faisons-nous faire un carosse
 Dans lequel nous nous mettrons.
 Il ne manqu' que le brancare,
 Les deux roues nous serviront ; (2)
 Par un heureux coup d'hasare
 Un jour nous le trouverons.

C. LAPLAMME, père.

RELATION PAR LETTRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE (3)

Sous ce titre, le Révérend Père de Rochemonteix, si avantageusement connu au Canada par son bel ouvrage : *Les Jésuites et la Nouvelle France*, a publié, au commencement de la présente année, un manuscrit sans nom d'auteur, conservé à la bibliothèque royale de Berlin et qui, jusqu'à présent, semblait peu ou point connu.

Dans la préface qu'il met en tête de l'ouvrage, le Révérend Père se demande quel est l'auteur de cette relation, et, après un sérieux examen, il en vient à la conclusion qu'elle n'a pu être écrite que par un missionnaire et probablement par le Révérend Père Silvy, S. J.

(1) Jusqu'au dernier moment, Cartouche esp ra que ses complices le d livreraient. Ce ne fut que sur l'échafaud, pour ainsi dire, qu'il perdit tout espoir et se décida à faire des aveux.

(2) Mauvais calembour ; troisième allusion au supplice des deux brigands.

(3) *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale* (années 1709 et 1710), éditée et annotée par le P. Camille de Rochemonteix, S. J. Letouzey et An , Paris, 1904.

Quant au nom de celui à qui était destinée cette Relation, toutes les suppositions sont permises et nous allons en risquer une. Ne serait-ce pas pour les intendants Raudot et à leur demande que ces lettres auraient été écrites?

Sur le point de quitter le Canada et voulant sans doute réunir le plus de renseignements possible sur les mœurs et coutumes des Canadiens et des sauvages, à qui les Raudot auraient-ils pu mieux s'adresser qu'au Père Silvy qui, pendant plusieurs années, avait parcouru le pays en tous sens et vécu la vie de ces peuples? Et ce qui nous porte à croire qu'il a pu en être ainsi, c'est qu'il existe une *Suite* à cette relation. Dans une série de mémoires attribués à Raudot et conservés à Paris, aux Archives de la Marine ⁽¹⁾, il s'en trouve un concernant les sauvages de l'Amérique du Nord, intitulé: *Suite de la relation par lettres de l'Amérique septentrionale*. Au verso de ce mémoire M. Margry a mis en note: « Cette relation est faite par M. Raudot fils sur les mémoires du S^r de Louvigny pour ce qui regarde les sauvages. » ⁽²⁾

Raudot connaissait donc la *relation* puisqu'il en a donné la *suite*, grâce aux renseignements que lui avait fournis M. de Louvigny. Voilà pourquoi nous avons pensé qu'elle avait pu être faite à sa demande.

Quoiqu'il en soit, la *Relation par lettres* semble être disparue des archives de Paris; du moins, nous n'en avons vu la mention nulle part. Par bonheur, il en reste des copies, particulièrement celle de Berlin dont le P. de Rochemonteix nous donne l'histoire aussi intéressante que mouvementée, et qu'il nous décrit ainsi:

« La *Relation*, dit-il, comprend quatre-vingt-neuf lettres, sans signature. Les cinquante-six premières sont datées de Québec; quarante-six écrites en 1709 et dix en 1710; les suivantes ne portent ni lieu d'origine ni date de l'année. Le mois n'est indiqué sur aucune lettre; il est laissé en blanc. » (p. V.)

« C'est un petit in-quarto de 322 pages, y compris la table des matières. L'in-quarto est dans un parfait état de conservation; l'écriture est grande, belle, très nette; on reconnaît aisément celle d'un copiste. Ici et là, mais rarement, des phrases inachevées, des mots et des noms propres différemment orthographiés, des

(1) Correspondance générale, Canada, Vol. 122, Mémoires sur le Canada. Cf. BRYMNER, *Rapport sur les Archives*, 1887, p. CCVII.

(2) BRYMNER, *loc. cit.*

noms de peuplades ou de villes transcrits d'une main maladroite et illettrée, enfin quelques corrections de la main du censeur Moreau de Mautour, preuves assez claires que l'écriture n'est pas de l'auteur. » (p. XII.)

« Le *permis d'imprimer* donné par Moreau de Mautour est du 25 août mil sept cent vingt-cinq. »

Voilà en quelques mots le manuscrit de Berlin, tel que nous le présente le P. de Rochemonteix.

On nous permettra, avant d'aller plus loin, de relever une petite erreur, faute d'impression, sans doute : les lettres écrites en 1709 sont au nombre de quarante-trois et non de quarante-six ; pour 1710, il faut lire treize au lieu de dix. (Roch., pp. 112 et suivantes.)

Mais cette copie de la *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale* est-elle la seule que l'on connaisse ? Non, et l'Université Laval, à Québec, en possède une dont nous voulons dire un mot ici.

Ce manuscrit a été donné à l'Université Laval en 1902 par le regretté abbé Casgrain, qui l'avait reçu en 1895 par l'entremise de M. Pasquier, alors archiviste à Foix. Celui-ci le tenait de M. Emile Cartailhac, bien connu en Europe par ses travaux sur les questions préhistoriques.

M. Cartailhac, écrivant à M. Casgrain, disait à propos de ce manuscrit : « M. Pasquier, l'éminent archiviste de l'Ariège, vous a envoyé un manuscrit qui vous intéresse, j'en suis heureux et je vous prie de me faire le plaisir de l'accepter ; vous en disposerez à votre gré. »

A l'intérieur de la couverture est écrit au crayon : « Ex libris Emile Cartailhac, février 1895. »

Où, quand et comment M. Cartailhac s'est-il procuré ce manuscrit, il ne le dit pas.

Cette copie de la *Relation* est un in-quarto mesurant 12 pouces sur 8, en beau papier fort, avec couverture en toile et tranche rouge marbrée. Cet in-quarto est dans un parfait état de conservation ; il contient cent dix feuillets, mais n'a ni table des matières, ni *permis d'imprimer*. L'écriture, ni trop grosse, ni trop fine, est très régulière et très belle. Elle est certainement d'un copiste, mais d'un copiste qui entendait son métier.

Les corrections, peu nombreuses, ne sont pas de la même main, mais d'une écriture plus grosse et caractéristique.

Pour le fond, à part la dernière lettre dont nous parlerons plus loin, cette copie ne diffère pas de celle qu'a publiée le P. de Rochemonteix.

Les différences portent plutôt sur la forme et elles sont assez nombreuses, quoique en général sans importance, à notre avis.

En voici quelques exemples. La lettre B indique la copie de Berlin, la lettre Q celle de Québec. Nous soulignons les variantes.

1^{re} LETTRE

B. ...pouvait-on espérer autre chose *des* peuples qui sont nez de pères et de mères *oisifs* ? *Les soldats ont peuplé* ce pays, etc.

Q. ...pouvait-on espérer autre chose *de* peuples qui sont nez de pères et de mères *fainéant* (sic), *ce sont les soldats qui ont formé* ce pays, etc.

B. ...ont inspiré à leurs enfans *au lieu du travail*...

Q. ...ont inspiré... *au lieu de l'envie du travail*...

B. ...vous serez surpris *d'apprendre*...

Q. ...vous serez surpris *de ce que je vous marque*...

B. ...*rendent leurs enfans laborieux*...

Q. ...*font travailler leurs enfans*...

2^e LETTRE

B. ...la chasse à laquelle *il s'occupe*...

Q. ...la chasse à laquelle *il va*...

B. ...sur le bord de M^r le comte *Dar*....

Q. ...sur le bord de M^r le comte *d'Arquian*.

Cette dernière différence est à noter parce qu'elle nous fait connaître ce nom, dont la copie de Berlin ne nous donne que les trois premières lettres. Et il n'y a pas à s'y tromper, il s'agit bien de M. d'Arquian. Ce comte était un capitaine de vaisseau. En 1705 il commandait le *Héros*, et, le 4 juillet, le roi lui adressait un mémoire dont voici les grandes lignes : « Se rendra à Québec sur le *Héros*. Accompagnera les flûtes *Le Profond* et *La Loire*, destinées pour l'Acadie et Plaisance, aussi loin qu'il pourra. Evitera un combat naval, etc. » ⁽¹⁾

Ceci est confirmé par un état des services de Granville qui, en 1705, se dit sur le bord de M. le comte d'Arquian, commandant le *Héros*. ⁽²⁾

(1) RICHARD, *Supplément au Rapport de 1899*, p. 370.

(2) Archives du Séminaire.

Encore quelques lignes et nous aurons fini avec ces variantes, dont il serait facile d'allonger la liste.

3^e LETTRE

B. ...Les Canadiens ont autant de *force et de vigueur qu'ils ont de bravoure et d'adresse...*

Q. ...Les Canadiens ont autant de *force et sont aussy vigoureux qu'ils sont braves et adroits...*

B. ...comme ils marchent... dans des pays *difficiles...*

Q. ...comme ils marchent... dans des pays *tremblans...*

4^e LETTRE

B. ...ces raquettes ont environ... et quinze à seize pouces *de large.*

Q. ...quinze à seize pouces *dans leur plus large.*

5^e LETTRE

B. ...il y a des arbrisseaux parmy lesquels est le bluet et l'*atoca.*

Q. ...l'*acota.*

Acota pour *atoca* est probablement une erreur de copiste.

Mais en voilà assez, croyons-nous, pour faire voir la nature des différences que présentent les deux copies.

Enfin, les alinéas dans le manuscrit de Québec ne correspondent pas toujours avec ceux de la copie de Berlin, et dans celle-ci les numéros des lettres sont en chiffres romains, tandis que dans l'autre ils sont en caractères arabes.

Cette copie de Québec est-elle ancienne, aussi ancienne que celle de Berlin? Nous ne voudrions pas trop l'affirmer, mais nous le croyons et voici pourquoi.

Le papier, l'encre, l'écriture, toute la partie matérielle, pour ainsi dire, est bien de l'époque. Le papier porte, en caractères filigraniques, le nom de *L. Laroche* et nous avons souvent rencontré ce même filigrane dans les documents de la première partie du XVIII^e siècle.

Le manuscrit de Québec n'a ni table des matières ni *permis d'imprimer*. Pour ce dernier, la raison est évidente; on n'a dû faire qu'une copie officielle pour l'impression et c'est celle de

Berlin; elle seule pouvait avoir ce permis. Mais on ne peut en dire autant de la table des matières que rien n'empêchait d'ajouter, si elle eût été faite. Nous en concluons que notre copie a été prise ou bien sur l'original ou au moins sur une des premières copies.

Enfin le *Relation* de Québec renferme une lettre de plus que celle de Berlin. Voilà une différence notable. Pourquoi le manuscrit officiel ne contient-il pas, en entier, cette 90^e lettre qui se trouve dans celui de Québec et qui est intitulée: « Des missionnaires du Canada » ?

En faisant la copie définitive, destinée à l'impression, on l'aura peut-être jugée inutile, trop longue ou hors de propos et on se sera contenté d'en insérer, dans la 89^e lettre, les parties les plus importantes.

La suppression des dernières lignes, où il s'agit de Louis XIV et de Pontchartrain, s'explique, du moins, aisément. En 1725, il y avait déjà dix ans que l'*Invincible Monarque* était mort et que son *digne ministre* avait été remplacé et les compliments que l'auteur leur avait adressés n'avaient plus leur raison d'être à cette époque.

Les copies faites avant 1715 étaient sans doute des reproductions exactes du manuscrit original et il n'est pas impossible que celle de Québec soit de ce nombre. Les variantes que nous avons données plus haut prouvent assez que les manuscrits n'ont pas été copiés l'un sur l'autre.

On le voit, il y a bien des suppositions dans ce que nous venons d'écrire; nous les donnons pour ce qu'elles valent. Notre but a été de faire connaître la copie de Québec et de compléter celle de Berlin en publiant la 90^e lettre qui ne s'y trouve qu'en partie.

Nous donnons cette lettre en entier, mettant en italiques les passages déjà imprimés dans l'édition du P. de Rochemonteix, lettre 89^e.

DES MISSIONNAIRES DU CANADA

Toutes les missions dont je vous ay parlé sont conduittes par les Révérends Peres Jesuites, excepté celle du saut au Recolé et des Népissiriniens qui le sont par des prêtres du Séminaire de Montréal, celles des Mikemats et Gaspésiens qui le sont par un prêtre du Séminaire de Québec et par un Révérend Pere Recolé, aussi bien que celle du fort frontenac et du fort Pontchartrain du détroit.

Je crois de voir à la ferveur de tous les Missionnaires un récit des risques qu'ils courent, des peines et fatigues qu'ils souffrent, et des travaux qu'ils endurent et de la patience qu'il faut qu'ils aient.

Le feu et d'être percé de flèches sont les risques qu'ils courent, les Iroquois ont brûlé des Missionnaires, les Illinois en ont attaché au Poteau et percé de flèches, des yvrognes ou des sauvages qui font semblant de l'être viennent leur jeter des pierres dans le tems qu'ils vont auertir dans le village pour la Prière, d'autres les chassent de leurs cabanes en les maltraitant quand ils viennent pour les instruire, vomissant mille blasphèmes et mille injures contre eux ; rien de toutes ces choses ne les rebute ; ces missionnaires retournent à la charge et à force de leur montrer de bons exemples par leur patience tachent de les convertir. Quelle peine et quelle fatigue n'est-ce point d'être toujours au milieu des sauvages qui n'ont aucune Reconnaissance de tous les biens qu'on leur fait, soit par les présens, soit par les soins qu'on se donne d'eux dans leurs maladies. Car ces missionnaires font l'office de Medecins et chirurgiens parmy eux ayant des drogues et la plû part sachant seigner, d'y être seul à leur discrétion avec un ou deux françois bien éloignez de cette colonie, toujours dans la puanteur car ils sentent très mauvais avec l'huile et la graisse dont ils se frottent, de se trouver obligé de vivre et manger comme eux, les suivre dans des voyages qu'ils font ou l'on reste souvent, faute de vivres des sept et huit jours sans manger, de se trouver réduit quelque fois à mourir de faim et toujours à faire mauvaise chère, être exposé à leurs mauvais discours et toujours en but à leurs importunités. Tous ces maux ne font qu'augmenter l'ardeur de ces Missionnaires et l'Envie qu'ils ont de les convertir. Dieu bénissant leurs travaux et leurs peines, et les depenses que Sa Majesté fait pour l'entretien qu'Elle donne à tous ces Missionnaires, lesquels ne subsistent aussy bien que toute cette colonie que par ses bontez, établira de plus en plus son Eglise parmy ces sauvages, lesquels augmenteront tous les jours leurs prières pour notre Invincible Monarque dont la Piété et la libéralité ne se lassent point de leur produire les secours spirituels et temporels.

Il les continueront aussy toujours pour Monseigneur le comte de Pontchartrain digne ministre d'un si grand roi dans le département duquel il ont le bonheur d'être comme les peuples de cette colonie.

Je suis Monsieur, Vôte, etc.

Si nous n'avons rien dit de la valeur intrinsèque du manuscrit, ce n'est pas qu'elle fasse défaut, mais notre article était déjà assez long. D'ailleurs nous aurons peut-être l'occasion d'en parler plus tard.

En terminant, nous pouvons dire que le P. de Rochemonteix a rendu service à l'histoire du Canada en donnant cette belle édition de la copie de Berlin, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

AMÉDÉE GOSSELIN, p^{re}.

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

A la suite d'un vote déposé par MM. Belot, Bernès, Clairin et Devinat dans la séance tenue par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, en France, le 5 décembre 1901, un arrêté ministériel avait été pris, en date du 11 février 1903, constituant une commission chargée de préparer un projet de simplification de l'orthographe française⁽¹⁾. Cette Commission était composée de MM. Bernès, Clairin, Comte, Croiset, Devinat, Gréard, Meyer, membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique, Havet, de l'Institut, Brunot et Thomas, professeurs à l'Université de Paris, Carnaud et Cornet, députés; elle a été présidée par M. Paul Meyer, M. Clairin agissant comme secrétaire.

Après avoir examiné et discuté, dans plus de vingt séances, les principales questions que soulève l'orthographe officielle, la Commission a adopté un certain nombre de solutions, que M. Meyer a été chargé de résumer dans un rapport. Grâce à l'obligeance de l'auteur, qui a bien voulu nous communiquer une épreuve de ce travail, nous pouvons dès maintenant en donner un résumé sommaire.

Avant d'entrer en matière, M. Meyer indique quels sont les principes qui ont guidé la Commission.

« L'orthographe idéale serait celle qui figurerait chaque son par un signe unique, et qui par conséquent disposerait d'un nombre de signes égal au nombre des sons à noter. Cette conception du caractère et de l'objet de l'orthographe n'a évidemment rien de chimérique. Toutefois, appliquée à l'orthographe française, elle ne saurait aboutir à des résultats pratiques qu'à la condition de modifier d'abord en une assez grande mesure notre alphabet.

« La Commission n'avait point qualité pour entreprendre ce travail: le but assigné à ses études était plus rapproché et comportait des solutions immédiatement applicables. Elle n'avait pas à réformer notre orthographe en la constituant sur des bases rationnelles. Elle devait simplement travailler à la simplifier,

(1) Les propositions soumises au Conseil supérieur de l'Instruction publique ont été exposées et discutées dans le *Bulletin*, vol. II, page 225.

c'est-à-dire, dans les cas où divers modes ont été employés pour la représentation d'un son, choisir le plus simple et le plus clair de ces modes, et en faire l'application la plus générale possible. La Commission n'a même pas cru pouvoir suivre ce système avec une logique rigoureuse. . . . Dans l'avenir on la taxera de timidité plutôt que de témérité, mais elle a pensé qu'il convenait de procéder avec prudence et que toutes les modifications désirables ne devaient pas être introduites à la fois. Elle est persuadée, d'ailleurs, que certaines des solutions qu'elle a adoptées pourront être étendues dans l'avenir à des graphies qu'elle n'approuve pas, mais auxquelles, pour le présent, elle n'a pas voulu toucher. Surtout elle s'est soigneusement gardée de proposer des changements qui, dans une réforme plus complète, ne pourraient être maintenus. Elle espère du moins que les nouvelles façons d'écrire qu'elle propose n'appelleront pas de modifications ultérieures et pourront être conservées dans tout système orthographique à venir.

« Cette perspective de réformes successives apportées à notre orthographe effraiera peut-être les personnes accoutumées à considérer la manière d'écrire une langue comme soumise à des règles fixes et immuables. Mais puisqu'on ne peut entraver la marche d'un idiome, puisqu'il est aussi impossible d'en fixer à tout jamais la prononciation que d'en arrêter définitivement le vocabulaire, il faut bien admettre que l'orthographe n'est pas une institution permanente et intangible, qu'elle doit au contraire subir de temps à autre des modifications pour rester en accord avec la prononciation. Du reste, il suffit d'une connaissance même superficielle de l'histoire de notre langue pour se persuader que rien n'a été moins immuable que notre orthographe. Sans remonter aux temps anciens, où l'écriture n'était assujettie à aucune règle fixe, où chacun notait les sons selon sa propre prononciation, d'après des méthodes assez vagues, à ne prendre comme point de départ que la première édition du dictionnaire de l'Académie (1694), on remarque que chaque édition nouvelle de ce dictionnaire a changé l'écriture de mots nombreux. . . . Seulement, beaucoup des changements ainsi introduits à différentes époques, et dont la plupart méritent d'être approuvés, ont le défaut d'avoir été proposés sans vues d'ensemble et d'après une méthode incertaine. Dans tels mots on a supprimé des lettres qui ne se prononçaient plus (et qui dans plusieurs cas ne s'étaient jamais prononcées), dans tels autres on les a laissé subsister. Parfois même, par un retour en

arrière, on a compliqué une orthographe qui avait été simplifiée. La troisième édition du dictionnaire de l'Académie écrit *dompter*, quand les précédentes écrivaient *domter*. On écrit *charrier*, *charriage* avec deux *r*, tandis qu'on les écrivait autrefois avec une seule, comme *chariot*. Des irrégularités de ce genre compliquent bien inutilement l'étude de notre langue et risquent par surcroît d'en corrompre la prononciation. La Commission s'est efforcée de les supprimer tout en innovant le moins possible. A vrai dire, elle n'a rien innové du tout. Entre les modifications qu'elle propose, et qui ont toutes pour but de noter plus simplement et plus clairement les sons, il n'en est aucune qui ne soit autorisée par l'analogie ou par l'histoire de la langue. Dans beaucoup de cas elle n'a eu qu'à recourir à l'ancien usage pour trouver la forme la meilleure. Au cours de son examen, elle a rencontré beaucoup de lettres, dites étymologiques, qui n'ont aucune valeur phonétique ni historique. Elle les a, le plus souvent, supprimées. Les critiques qui lui seront adressées de ce chef ne l'émeuvent guère. Les linguistes, dont c'est le métier de trouver l'origine des mots, ne demandent pas à l'orthographe de les guider dans leurs recherches : ils lui demandent seulement, comme tout le monde, de représenter les sons le mieux possible. »

Après ces considérations d'ordre général, M. Meyer expose les changements proposés par la Commission. Le cadre de cet article, l'espace surtout qui lui est réservé ne nous permettent pas de reproduire en entier cette partie du Rapport. Nous ne pouvons qu'en donner ici un résumé sommaire, renvoyant les lecteurs, pour les détails et pour les explications qui justifient chaque réforme, au Rapport même, dont les prochaines revues françaises leur apporteront sans doute le texte.

SIGNES DIACRITIQUES

1.—**ACCENTS.**—L'accent grave est réservé à la lettre *e* marquant le son *e* ouvert (*è*).

On écrira donc, sans accent, *a* pour *à*, *la* pour *là*, *déjà* pour *déjà*, *ou* pour *où*, et d'autre part, avec l'accent grave, *évènement* pour *événement* (cf. *avènement*), *cèderai*, *règlerai*, *complèterai*, et de même tous les mots où *e*, suivi d'une syllabe où se trouve un *e* muet, marque le son ouvert. Cette règle ne s'appliquera pas aux particules *e* et *de*, en composition, dans les cas où la prononciation fermée de l'*e* est bien établie (*égrener*, *dégrever*, etc.).

L'accent aigu est retranché dans *irréligeux* et *énamourer*, qui s'écriront *irreligeux* (cf. *religieux*) et *enamourer* (cf. *enivrer*).

L'accent circonflexe placé sur les voyelles *i* et *u* et sur les diphtongues qui sont longues par nature, est supprimé. On écrira *du* pour *dù*, *assidument* pour *assidùment*, *voute* pour *voùte*, *flute* pour *flùte*, *ile* pour *ilè*, *mourut* pour *mourùt*, *maître* pour *maìtre*, *tint* pour *tìnt*, etc. Mais l'accent circonflexe est attribué à l'*o* de *zone*, qui a le son fermé : *zône*. Aucune décision n'est prise pour *téléphone* et *aphone*, dont la prononciation n'est pas fixée.

2.—**TRÉMA**.—L'emploi du tréma est étendu aux mots où l'introduction d'une *h* pour marquer la séparation de deux voyelles semble indiquer une aspiration qui n'existe pas (comme dans *ébahir*, qu'on écrira *ébaîr*), et à deux mots où *y* est le signe de l'*i* semi-voyelle et non syllabique : on écrira *baïadère*, *maïonnaise*, comme *aïeul*, *bïonnette*, etc., et non plus *bayadère*, *mayonnaise* ; pour la même raison, *cahier* deviendra *caïer*. Mais le tréma est supprimé dans *Noel*, où l'*e* a un son ouvert suffisamment marqué par la consonne qui suit. Le tréma sera donc attribué aux voyelles qui ne forment pas diphtongue avec les voyelles précédentes et à l'*i* semi-voyelle.

VOYELLES

3.—**A**.—Le son *a* sera noté par *a* dans *femme*, qu'on écrira *fame*, et dans les adverbes en *-emment* (*ardament* pour *ardemment*, etc.).

4 et 5.—**EN** et **IEN**.—La graphie *-iant* est substituée à *-ient* dans les mots où cette dernière se rencontre avec le son *â* : *cliant*, *oriant*, etc., pour *client*, *orient*, etc.

6.—**AON**.—Le groupe *aon* prononcé *â* (*facn*, *paon*, etc.) s'écrira *an* (*fan*, *pan*, etc.).

7.—**EU**.—Le son *œ*, partout où il n'est pas précédé de *c* ou de *g*, s'écrira *eu* (*neu*, *seur*, *veu*, etc., et non plus *nœu*, *sœur*, *vœu*, etc.).

D'autre part, le signe composé *eu* sera remplacé par *u*, où il marque le son *u* (*j'us*, *il a u*, *que j'usse*, *gajure*, *manjure*, etc., pour *j'eus*, *il a eu*, *que j'eusse*, *gageure*, *mangeure*, etc.).

8.—**IN**.—*Dessin* et *dessein* étant le même mot pris en deux acceptions, le second *e* de *dessein* est supprimé.

9.—**Y**.—La réforme est réservée à plus tard, sauf ce qui est dit à l'article 2.

CONSONNES

10.—CONSONNES PARASITES.—Règle générale, toutes les consonnes parasites non prononcées sont supprimées. On écrira donc : *cors* (corps), *las* (lacs), *ni* (nid), *neu* (nœud), *doit* (doigt), *pois* (poids), *puis* (puits), *rempar* (rempart), *sculter* (sculpter), *set* (sept), *vint* (vingt), etc., *donter* (dompter), *pront* (prompt), *tens* (temps), etc.

Aux trois premières personnes de l'indicatif présent des verbes, où s'est introduit un *d* qui ne se prononce pas et qui, à la troisième personne, sonne *t* dans les cas de liaison, ce *d* est supprimé et remplacé par *t* à la troisième personne : *je prens*, *il prent* (je prends, il prend), *je cous*, *il cout* (je couds, il coud), etc.

De même, le substantif *différend* s'écrira comme l'adjectif : *différent* ; *fond* s'écrira sans *s* dans tous les cas. Le *t* est rétabli dans *appas*, qui n'est que le pluriel d'*appat*.

11.—CONSONNES DOUBLES SUIVIES D'E MUET. LL.—Sauf les cas où *ll* marque la mouillure, ce signe double est réduit à *l*. (On écrira *apèle*, *apèlerai*, *cole*, *vile*, *bule*, etc., au lieu d'*appelle*, *appellerai*, *colle*, *ville*, *bulle*, etc., mais *bille*, *fille*, etc.)

RR.—**RR** est dans tous les cas réduit à *r* simple. (On écrira donc *bécare*, *beure*, *boure*, *guère*, etc., et non *bécarre*, *beurre*, *bourre*, *guerre*, etc.)

MM, NN.—Ces deux groupes sont réduits à *m* et à *n* simples. (*Fâme*, *some*, *cane*, *bone*, etc., pour *femme*, *somme*, *canne*, *bonne*, etc., *èmeni*, *prène*, *anciène*, *viène*, etc., pour *ennemi*, *prenne*, *ancienne*, *vienne*, etc.)

TT.—Même proposition. (On écrira *nète*, *jète*, *quite*, *sote*, *goute*, etc., pour *nette*, *jette*, *quitte*, *sotte*, *goutte*, etc.)

PP et FF.—La Commission propose l'emploi général de la consonne simple.

12.—CONSONNES DOUBLES SUIVIES D'UNE VOYELLE SONORE. LL.—La Commission propose de réduire *ll* à *l* simple dans tous les cas où la prononciation le permet. (On écrira *osciler*, *scintiler*, *vaciler*, *alécher*, *alégresse*, *alié*, *alouer*, *alumer*, *balon*, *colection*, *colège*, *colier*, *imbécilité*, *soliciter*, etc.; mais, à cause de la prononciation reçue, *allocation*, *allusion*, *collaborer*, *illégal*, *colloque*, *ellipse*, *belliqueux*, etc.)

RR.—Même réforme que pour *ll*. (On écrira *corélatif*, *corespondre*, *amarer*, *bareau*, *beurer*, *bourer*, *caré*, *carière*, *charète*, *charue*, etc., mais *courrai*, *mourrai*, *irréductible*, *interrègne*, etc.)

MM.—L'orthographe actuelle est conservée dans tous les cas où la double *m* se prononce (*commémorer, commation, immense, etc.*), mais dans tous les autres cas elle est simplifiée (*acomoder, assomer, comander, comètre, comode, comun, enflamer, etc.*). La même règle est appliquée aux mots où la première *m* donnait autrefois à la voyelle précédente une prononciation nasale (*ardament, évidemment, prudemment, etc.*). Pour les mots où la première *m* du groupe nasalise encore la voyelle précédente, la Commission propose la graphie *enm* (*enmailloter, enmener, etc.*, pour *emmailoter, emmener, etc.*).

NN.—L'*n* double est conservée dans les mots de formation savante et tardive où elle se prononce (*inné, innombrable, etc.*); dans tous les autres cas elle est simplifiée (*abandoner, anée, anuel, anniversaire, aneau, anoncer, conaitre, etc.*, pour *abandonner, année, etc.*). !

CC.—La Commission ne conserve les deux *c* que dans les cas où la prononciation les fait sentir (*occulte, etc.*) et dans ceux où le second *c* a le son sifflant (*occire, occident, etc.*). Dans tous les autres cas, la Commission propose le retour à la graphie du moyen âge et par conséquent la réduction du double *c* au *c* simple (*bacalauréat, ocuper, bacante, etc.*, pour *baccalauréat, occuper, bacchante, etc.*). Par suite, elle propose *aquérir, etc.*, au lieu d'*acquéir, etc.*

GG.—Sauf les cas où le second *g* a le son palatal, comme dans *suggestion*,—voir N° 14,—le *g* double est réduit à *g* simple (*aglomérer, agraver, etc.*).

TT.—Simplification dans tous les cas (*abateur, atendre, etc.*).

DD.—Le *d* doublé est conservé là où il est admis dans la prononciation (*addition, reddition, etc.*); on ne le rencontre guère que dans ces mots.

PP et BB.—Réduction, sauf dans les mots récents où la prononciation est d'accord avec la graphie, comme *hippique, etc.* (On écrira donc *oportun, opression, oprobre, abesse, etc.*)

FF.—Dans tous les cas, *ff* est réduit à *f* simple (*affaire, afamer, affection, afirmer, etc.*).

SS.—Dans les composés où le deuxième terme composant commence par *s*, la Commission rétablit l'*s* simple (*assembler, ressentir, resouvenir, etc.*), et, dans les cas où la voyelle qui précède est *e*, marque cet *e* d'un accent si la prononciation l'exige (*désaisir, p résentir, etc.*). La graphie *ss* est conservé dans les autres cas.

D'une manière générale, on peut donc dire que, sauf l'*s* doublée, la Commission propose de réduire les consonnes doubles dans tous les cas où la prononciation ne les fait pas sentir.

CONSONNES SIMPLES

13.—**H.**—L'*h* muette est conservée, sa suppression paraissant inopportune.

14.—**G.**—La Commission substitue partout *j* à *g* palatal. (On écrira donc *manjer*, *manjons*, *obljer*, *obljant*, etc.)

15.—**T.**—Le *t*, quand il représente la sifflante forte, est éliminé et remplacé par *c*. (On écrira *aristocracie*, *inercie*, *parcial*, *inicier*, *saciété*, *nocion*, *nacion*, *faccion*, etc.)

X.—L'*x* représentant la sifflante forte est remplacée par *ss*. (On écrira *soissante*, au lieu de *soixante*, etc.) Représentant la sifflante faible, elle est remplacée par *z*. (*Dixième* s'écrira *dizième*, comme *dizaine*, etc.)

De plus, l'*s* est substituée à l'*x* dans *six*, *dix*, *prix*, *croix*, etc. (qui s'écriront *sis*, *dis*, *pris*, *crois*, etc.) et dans les pluriels des mots en *-al*, *-ail*, *-au*, *-eau*, *-el*, *-eu*, *-ou*. (On écrira donc, au pluriel, *chevaus*, *égaus*, *émaus*, *deus*, *bijous*, etc.)

S.—Pour la sifflante faible, la Commission propose de substituer partout *z* à *s*. (On écrira donc *caze*, *extaze*, *chaize*, *tranziger*, *roze*, *ruze*, etc.)

16.—**N mouillée.**—L'*i* qui dans certains mots est placé devant le groupe *gn* représentant l'*n* mouillée, et qui ne se prononce pas, est supprimé. (On écrira donc *mognon*, *ognon*, *pogne*, *pognard*, et non *moignon*, *oignon*, *poigne*, *poignard*.)

MOTS SCIENTIFIQUES VENUS DU GREC

17.—Dans les mots de cette classe, la Commission propose d'écrire *i* au lieu de *y*, *t* au lieu de *th*, *f* au lieu de *ph*, *r* au lieu de *rh*, et *k* au lieu de *ch* suivi de *e* ou *i*.

Telles sont, sommairement énoncées, les modifications proposées par la Commission. Les objections qui peuvent lui être adressées se réduisent à une question d'opportunité.

Les conclusions du rapport que nous venons d'analyser seront-elles adoptées? On le saura bientôt. Sur la demande de l'Académie française, le projet sera soumis à ce corps. On doit souhaiter qu'il ait un meilleur sort que la *Note* de M. Gréard.

ADJUTOR RIVARD.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Balai (petit) (*pʁi bālè*) s. m.

|| Vergette, époussette.

FR. *Époussette* est un mot vieilli ; on dit plus ordinairement *vergette*, ACAD.

Ballant (*balā*) s. m.

| *Être en ballant* = hésiter, être en balance, en suspens, être perplexe. *Ex.* : Je suis *en ballant* si j'irai vous voir = j'hésite à aller vous voir, je ne sais si j'irai ou si je n'irai pas vous voir.

FR. *ballant* : *adj.*, qu'on laisse se balancer à toute impulsion, (cordage) qui n'est pas tendu ; *subst.*, léger balancement, DARM.

DIAL. *Etre en ballant* se dit pour *hésiter*, dans les parlers du centre de la France, JAUBERT ; de la Bresse Louhannaise, GUILLEMAUT ; de la Savoie, FENOUILLET ; et du midi, BOUCOIRAN. C'est l'expression française prise au figuré.

Balanciller (*balāsiyé*), **balancigner** (*balāsiné*), **balanciner** (*balāsiné*), v. int.

|| Se balancer (sur une balançoire, une escarpolette).

Balancille (*balāsiy*), **balancigne** (*balāsin*), **balancine** (*balāsin*) s. f.

|| Balançoire, escarpolette.

FR. *balancine* : corde qui descend du sommet d'un mât et vient soutenir les extrémités de la vergue, DARM.

Baguet (*bàgè*) s. m.

|| Espèce de filet pour prendre les mulets.

Balier (*bálye*) v. tr.

|| Balayer.

VX FR. Jusque dans le XVII^e siècle, on a écrit et prononcé *balier*, *je balie*, etc., et *balieur*, *baliures*, plus souvent que *balayer*, etc., LA CURNE, PALSgrave, p. 745, ROBERT ESTIENNE, PASQUIER, p. 60, TABOUROT, LANOUE, MONET, OUDIN, NICOT, MÉNAGE, p. 280,

TRÉVOUX. ALEMAND, p. 218: «Le grand usage est pour *balier*, qui est plus court, plus net et plus commode.» RICHELET et TRÉVOUX: «*Balier* et *balaier* sont bons tous deux, mais *balier* est plus en usage... parce qu'il est plus doux à l'oreille.» V. THUROT, I, p. 385. En 1672, Boileau remplace *balier* par *balayer*.

FR. Depuis l'ACAD. 1694, on n'écrit plus que *balayer*, *balayures*.

DIAL. *balier* s'est conservé, de même que *baliures*, dans les parlers populaires, ROBIN, MOISY, MAZE, BÔIS, DFLBOULLE, TRAVERS, JAUBERT, ÉVEILLÉ, MONTESSON, HAIGERÉ; *Bull. des P. N.*, p. 388; *Revue des P. P.*, I, p. 45.

ÉTYM. La forme *balier* est due à l'influence du vx verbe français *balier*, flotter au vent, qui était dérivé de *baler*, tandis que *balayer* est dérivé de *balai*, DARM.

GRAM. Le verbe canadien *balier* se conjugue régulièrement.

Baliures (*bàlyu:r*) s. f. pl.

|| Balayures.

VX FR., FR., DIAL. V. *balier*.

Balise (*bàli:z*) s. f.

1° || Petit arbre coupé et placé, l'hiver, au bord d'une route pour en indiquer le tracé.

2° || Petit arbre dont on orne les rues, les jours de fête.

3° || Tout petit arbre coupé dans les bois.

VX FR. «*Balises*: marques, enseignes, poteaux pour indiquer la route aux passants», BOREL.

FR. *Balise*: 1° *marine*, signal pour guider le navigateur dans un passage difficile; 2° marque indiquant les limites d'un chemin de halage; 3° marque d'étope par laquelle les calfats indiquent l'ouvrage qu'ils ont fait, DARM.; 4° longue perche placée dans l'axe du tracé d'un chemin, d'un canal ou d'un chemin de fer, LAR.

FR.-CAN. Les *balises*, au Canada, sont de petits arbres qu'on coupe et qu'on plante dans la neige chaque côté des routes, à l'automne, pour indiquer le tracé des chemins d'hiver; ces chemins sont parfois ainsi tracés dans les champs, sur les rivières ou sur les lacs, pour éviter des passages difficiles, des accumulations de neige, de longs détours; l'endroit où doivent être placées les *balises* est fixé, à l'automne, par un officier municipal.—Cette acception du mot *balise* est vraisemblablement tiré du sens français. Par extension, on a donné à *balise* les acceptions 2 et 3.

Baliser (*bâlîzé*) v. tr.

|| Garnir de *balises* (aux sens 1 et 2).

FR. *Baliser*: garnir de *balises* (au sens fr. de ce mot). V. *balise*.

FR.-CAN. Au Canada, *baliser* veut dire: 1° tracer un chemin d'hiver en y plaçant de petits arbres, destinés à être enlevés au printemps; *ex.*: *Baliser* un chemin sur la rivière; 2° orner les rues, pour une fête, avec de petits arbres coupés; *ex.*: *Baliser* les rues pour la Saint-Jean-Baptiste.—*Baliser* s'emploie aussi absolument; *ex.*: Je n'ai pas encore *balisé*.

* **Banc de neige** (*bā d nè:j*).

|| Amas de neige formé par le vent.

FR. *Banc*: masse formant une couche horizontale, *banc de sable*, *banc de glace*, DARM.; amoncellement de sable, *le grand banc de Terre-Neuve*, BESCH., LITTRÉ.

FR.-CAN. *Banc de neige* est une expression aussi légitime que *banc de sable* et *banc de glace*.

DIAL. *Banc de neige*, m. s., se dit dans le patois boulonnais, HAIGNERÉ.

Banc (*bā*) s. m.

1° || Cour de justice, tribunal, juges. *Ex.*: Le *banc* s'est prononcé = la Cour s'est prononcée.—Le *banc* est unanime = les juges sont unanimes.

2° || Magistrature. *Ex.*: Il appartient au *banc* = à la magistrature.—*Monter sur le banc* = être nommé juge.

FR. *Banc* s'entend plutôt du siège où s'assoient les juges. Autrefois, cependant, on disait du corps des présidents à mortier du Parlement, *le grand banc*: « Tout le grand banc fut de cet avis », ACAD.

* **Banc-lit** (*bā li*) s. m.

|| Espèce de canapé-lit.

Bande (*bā:d*) s. f. Cf. *band*.

1° || Musique, corps de musique, fanfare. *Ex.*: La *bande* du régiment joue de beaux morceaux = la musique du régiment joue de beaux morceaux.

2° || Musique instrumentale. *Ex.*: Jouer de la *bande* = exécuter de la musique.—Aller à la *bande* = aller au concert donné par un corps de musique.

FR. *Bande* signifie aujourd'hui d'une manière générale une réunion d'hommes allant en troupe, DARM.; ce mot s'appliquait

autrefois à une troupe de musiciens : la *grande bande* était les vingt-quatre violons de la chambre du Roi, BESCH.

Band (*bànd*, var. *bàn*) s. f. ← ang. *band*, m. s.

1° || Corps de musique, fanfare.

2° || Musique instrumentale.

FR.-CAN. S'emploie comme *bande*. V. ce mot.

Bande (avoir de la, prendre de la) (*avwe:r, prā:d d la bā:d*).

|| Être à la bande.

FR. Être à la bande se dit d'un bâtiment qui penche d'un côté, LITTRÉ.

Banneau (*bánó*) s. m. ← *banne*, voiture à transporter le fumier, le charbon, etc.

1° || Tombereau.

2° || Sellette de forme carrée faisant partie du harnais d'un cheval de charrette.

FR. *Banneau* : 1° vaisseau de bois dont on se sert pour mesurer et transporter le blé ; 2° tonneau de vinaigrier ambulant, DARM.

DIAL. Le sens de *tombereau* est indiqué par DARM., mais comme dialectal ; cette acception est normande, Bois, MAZE.

Banque (*bā:k*) s. f.

|| Berge d'une rivière.

DIAL. *Banque*, en normand, signifie : bord plus ou moins élevé d'une rive ou d'un chemin creux, ROBIN ; élévation de terre en forme de banc, crête d'un fossé, Bois ; levée de terre servant de clôture entre deux pièces de terre, MOISY ; toute élévation de terre en forme de banc, MAZE.—L'ang. *bank*, m. s., vient du mot normand.

* **Bar** (*bā:r*) s. f. ← ang. *bar*, m. s.

|| Buvette, estaminet, débit de boisson.

FR. *Bar*, emprunté de l'anglais, est un néologisme reçu en France, DARM.

GRAM. En fr., *bar* est du masculin : *un bar*.

Barauder (*se*) (*sē bāró:de*) v. réfl.

1° || Marcher lentement en se balançant, en se dandinant.

2° || Flâner, se promener en flânant, balader.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

GLANURES

LES «ASPIRATIONS» DE M. CHAPMAN.—Dans le *Polybiblion* du mois d'août (p. 116), appréciation flatteuse, par M. Gabriel Limare, du dernier volume de vers de M. W. Chapman. M. Limare a pris M. Chapman pour un prêtre. «M. l'abbé Chapman, dit-il, chante...les héros qui ont decouvert ou défendu le Canada, puis les hommes célèbres et les fêtes de son pays, les grandeurs de la religion catholique, les travaux bénis des missionnaires. Ces pages sont pleines de vie, de souffle et de foi. Ça et là, un tableau de genre, une légende, une anecdote gentiment contée reposent le lecteur. Les grands lacs du Canada, ses fleuves majestueux, ses forêts sans fin, sont évoqués en des vers vigoureux et sonores. On peut trouver cependant que l'enthousiasme de l'auteur offre parfois quelque exagération... Certaines des descriptions de M. l'abbé Chapman sont aussi un peu longues, sans d'ailleurs être ennuyeuses.»

LA LANGUE TECHNIQUE.—Nous recevons de M. Félix Gaudin, de Paris, un charmant petit volume qu'il a publié sur l'art du vitrail. Une page du premier chapitre est consacrée à la manie singulière qu'ont les Français de donner des noms anglais aux produits de l'industrie, même de l'industrie française.

« Si nous n'avons garde, dit M. Gaudin, de faire accueil aux inventions nouvelles quand elles paraissent, nous nous dédommageons en les affublant, lorsque sur le tard nous daignons y venir, de noms tels qu'ils déroutent jusqu'à leurs pères authentiques.

« Voici, par exemple, avec quelle logique ont été baptisés quelques-uns des verres dont nous venons de parler.

« L'un s'appelle verre vénitien, parce qu'il vient d'Angleterre ou de Saint-Gobain et qu'on n'en a jamais fait à Venise; l'autre est universellement appelé verre anglais, il se fabrique à Clichy; cet autre, verre américain, parce que d'invention française. J'en passe, et des meilleurs, pour vous parler d'une autre classe de noms tout aussi étrange. Les Anglais, gens pratiques, sont gros consommateurs de verres nouveaux; ils les dénomment simplement d'après leur mode de fabrication ou leur aspect; verres plaqués, *plated*; tressés et imitant la vannerie, *baskets*; ridés, *rippled*; roulés ou écrasés, *rolled*. Vous pourriez croire que, suivant ce sage exemple, nous aurions en introduisant les verres chez nous traduit leurs appellations par les équivalents français. C'eût été banal; on leur a conservé leurs vocables d'outre-Manche: *baskets*, *rippled*, *rolled*, que la plupart ne comprennent pas et que par surcroît chacun prononce à sa guise pour augmenter la confusion.

« Pour moi, fidèle au précepte de Boileau,

J'appelle un chat un chat et... Rolled un fripon.

« En d'autres termes, je prétends que notre belle langue est assez riche en mots précis et topiques pour que nous n'allions pas l'encombrer de vocables qui, sans utilité ni signification, blessent l'oreille autant que le bon sens. » (*Propos d'Art et de Technique*, p. 23.)

M. Gaudin a visité le Canada français l'été dernier. Il se propose d'y revenir dans une couple d'années pour donner quelques conférences, avec projections, sur l'art et sur l'histoire du vitrail. M. Gaudin est l'auteur des vitraux de Saint-Étienne de Honfleur, entre autres de la grande verrière qui représente le départ de Champlain en 1608 et son arrivée à Québec (cartons par Léon Le Clerc et R. Freida).

SAINTE-FOY OU SAINTE-FOYE ?—Dans le *Bulletin des recherches historiques* de septembre (p. 268), M. l'abbé H.-A. Scott démontre qu'il faut écrire *Sainte-Foy*, et non *Sainte-Foye*. Cette dernière orthographe, qu'a presque consacrée l'usage, est erronée, dit-il. « Mais une erreur est facile à accréditer, difficile à faire disparaître. Le bon père Chaumonot, auteur de celle-ci, a eu pour complice nos grands historiens qui ne pouvaient guère s'occuper de ces détails. Ce n'est certainement manquer de respect ni à l'un ni aux autres que de chercher à la faire disparaître. »

LES « GARS DU BERRY ».—Le Berry a ses trois couleurs, vert, jaune et rouge (les prés, les blés, les vignes), et les « Gars du Berry » arborent sur leur bannière cette devise : « Nout'soupe est maigre, mais j'la trempions dans nout'écuelle. » Cette écuelle ne vaut-elle pas le verre de Musset ?

SOYONS DE CHEZ NOUS.—« C'est à marquer nos œuvres d'une empreinte toute particulière et toute nationale qu'il faut viser, si nous voulons nous intéresser nous-mêmes et intéresser les étrangers à notre littérature... Nous avons, dans notre histoire, dans nos légendes, dans nos mœurs, dans nos traditions, dans notre nature canadienne, des sujets que l'on a encore qu'effleurés, et que nos poètes, nos romanciers, nos historiens exploiteront toujours avec profit... Que notre littérature soit remplie et déborde de choses canadiennes ; qu'elle goûte, pour ainsi parler, le sol natal, et elle aura pour tous ceux qui lisent la seule saveur qui puisse lui donner quelque prix. »

Ce programme, tracé par M. l'abbé Camille Roy (1), est bien en effet le seul dont la réalisation pourra « constituer ici une littérature nationale ». Déjà les meilleures pages écrites par les nôtres « goûtent le sol natal », et, dans la poésie, par exemple, de Crémazie à Lemay, les œuvres les plus aimées sentent le terroir. Notre pays, nos coutumes, nos légendes, nos traditions, notre vie nationale et religieuse, — un poète, avec ces éléments, peut se passer des lacs et des clairs de lune mélancoliques. C'est en puisant leurs inspirations à ces sources que nos écrivains pourront nous créer une autonomie littéraire.

Nous sommes heureux de constater que nous ne sommes pas seuls à prêcher « l'émancipation de notre littérature ». Dans la *Nouvelle-France*, M. Ferdinand Paradis demandait naguère qu'elle fût essentiellement canadienne. *La Patrie* veut aussi que nous nous appliquions surtout à l'étude des sujets canadiens. « Nous ne savons assez, dit-elle, ni l'histoire ni la géographie de notre pays. Efforçons-nous d'en apprendre les immenses ressources et les chances d'avenir. Dans tous les collèges on fait faire aux élèves des dissertations littéraires. Pourquoi l'objet n'en serait-il pas de plus en plus l'étude de notre pays dans son passé et dans son présent, dans ses richesses morales comme dans ses ressources matérielles ? »

(1) *Bull. du p. fr. au C.*, vol. II, N° 10.

La Patrie ajoute qu'au collège Sainte-Marie, « il a été fait une très intéressante tentative de ce genre ». Disons aussi que depuis assez longtemps, au Séminaire de Québec, les sujets de narration sont tirés de préférence du terroir canadien.

Signalons encore les articles de M. C.-J. Magnan, dans *l'Enseignement primaire*. M. Magnan attire l'attention des instituteurs et des institutrices sur le devoir qui leur incombe d'imprégner leur enseignement d'un esprit profondément canadien.

M. Omer Héroux a publié dans le *Nationaliste*, de Montréal, un article dans le même sens à propos de la grammaire Claude Augé.

Le 22 septembre dernier, a eu lieu l'élection, par les membres réunis en assemblée générale, des directeurs de la Société du parler français au Canada pour l'année 1904-1905. Voici la composition du nouveau Bureau de direction :

Président d'honneur, M^{gr} O.-E. MATHIEU.

Président, l'honorable M. P. BOUCHER DE LA BRUÈRE.

Vice-Président, M^{gr} J.-C.K. LAFLAMME.

Archiviste, M. l'abbé S.-A. LORTIE.

Secrétaire et Trésorier, M. Adjutor RIVARD.

Directeurs, M^{gr} C.-O. GAGNON, M. l'abbé Camille Roy, M. Paul de CAZES, M. J.-E. PRINCE, M. Eugène ROUILLARD.

Le Bureau de direction a autorisé le Comité du Bulletin à faire tirer à part et à distribuer dans les maisons d'éducation abonnées la page de notre revue intitulée « Anglicismes ». Nous inaugurons immédiatement ce nouveau service.

A la dernière heure, nous apprenons la mort de M. le chanoine Jean-Rémi Ouellette, supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe, membre de notre société. Nous ne pouvons aujourd'hui que présenter à Messieurs les prêtres du Séminaire de Saint-Hyacinthe l'expression de nos plus vives sympathies.

QUESTIONS ET RÉPONSES

5.—« L'esprit de l'escalier. » J'ai lu quelque part cette expression. Que veut-elle dire ?

« L'esprit de l'escalier » est l'esprit que l'on a trop tard. On emploie cette expression en parlant de ceux à qui manque l'esprit d'à-propos, et qui, ne trouvant jamais rien de spirituel à dire au salon, ne pensent aux mots qu'ils auraient pu faire qu'au bas de l'escalier, trop tard. Ils ont l'esprit de l'escalier.

6.—J'ai à traduire en français : *He is hard to deal with*. De quelle phrase devrai-je me servir ?

On peut proposer plusieurs traductions : « Il est dur, difficile à manier ; il ne se manie pas aisément, » etc. La plus exacte nous paraît être : « Il n'est pas aisé à ferrer. »

7.—Cette phrase est-elle française : « La salle du théâtre... a un bon *accoustique* » ? *Accoustique* est-il un mot français en ce sens ?

Acoustique est un adjectif qui signifie : relatif à la perception des sons, un *cornet acoustique*. Employé substantivement, ce mot désigne la partie de la physique qui traite du son, et, par extension, la qualité d'un local au point de vue de la propagation du son. Voyez Larousse. Mais *acoustique* est féminin et ne prend qu'un c. « La salle du théâtre... a une bonne acoustique. »

8.—Faut-il dire *clown* ou *bouffon* en parlant de l'acrobate qui, dans les cirques, divertit le public par une maladresse apparente ?

Clown, emprunté de l'anglais, paraît avoir définitivement acquis le droit de cité en France. Nous préférons dire *bouffon*. Les deux mots peuvent être employés.

9.—Y a-t-il une expression française correspondant à l'expression anglaise : *To be in the same boat* ?

« Tirer sur la même corde » est l'équivalent de la phrase anglaise—si nous comprenons bien celle-ci.

10.—Comment traduisez-vous : *A wrong move*, au sens d'erreur commise dans les efforts que fait quelqu'un pour atteindre un but ?

« Faux pas ; pas de clerc ; démarche maladroite ; fausse manœuvre. »

SARCLURES

*. Un brasseur d'Ontario, fort *désireux* de vendre sa bière chez nous, écrit : « Je suis *anxieux* de vous fournir une occasion de juger par vous-mêmes... »

L'état d'esprit de ce brasseur anglais est-il si lamentable ? Qu'il consulte, et au plus tôt ! Déjà la maladie dont il souffre est rendue au second degré : l'inquiétude est devenue de l'anxiété. L'anxiété fera bientôt place à l'angoisse, et l'angoisse, dit la Faculté, est le symptôme de l'hypocondrie, de la folie, de la rage. Cas grave, celui du brasseur !

*. « On annonce un voyage : « C'est un voyage unique *qui se présente* au public voyageur de *bonne foi*. »

N'est-ce pas plutôt une *occasion* unique de faire ce voyage qui se présente ?... Un *voyage qui se présente à un public*, cela est étonnant. Et je me demande ce que c'est que le *public voyageur de bonne foi*...

*. « Au conseil, samedi, on a voté les *appropriations*... »

Anglicisme. Le conseil a voté les *crédits*, non pas les *appropriations*.

*. « A Rutland, Vt., *des rapports arrivent continuellement dans cette ville des cueilleurs de bluets dans les villages, sur les montagnes d'attaques faites par les ours.* »

J'accorderai plusieurs prix et quelques accessits à celui qui m'expliquera ce que cela veut dire.

*. Un journal veut reprocher au gouvernement « sa négligence à fournir aux expéditeurs un système d'emmagasinage à froid » ; il lui reproche « sa négligence à *ne point* fournir aux expéditeurs... » Pour deviner ce que nos journaux politiques veulent faire entendre, souvent, il faut savoir à quel parti ils appartiennent.

*. « Un des orateurs fut empoigné et lancé dans la rue à *travers une voiture.* »

Pauvre voiture !

LE SARCLEUR.

COMPTE RENDU

GILLIÉRON ET EDMONT.—*Atlas linguistique de la France*. Fascicules IX, X et XI. Champion, Paris, 1904.

Nous continuons à rendre compte des fascicules de ce grand ouvrage, à mesure qu'ils paraissent, en nous plaçant au point de vue canadien, c'est-à-dire en signalant les cartes qui nous intéressent davantage. Nous l'avons déjà dit, il faudrait faire une étude détaillée de l'*Atlas*, y relever et les produits phonétiques et les substituts lexicologiques que nous retrouvons au Canada; mais l'examen des formes canadiennes n'est pas encore assez avancé. Pour l'heure, nous devons borner nos remarques à quelques mots.

Carte N° 382. « Dehors. »—On trouve presque partout *dé·ò:r*, et dans quelques localités *dé·ó:r*.

N° 383. « Déjà. »—Ici et là en Normandie et en Picardie, *dja*.

N° 384. « Déjeuner. »—*dé·jéné*, dans le nord.

N° 390. « Depuis. »—*dpu* et *dpi* se partagent le nord et le centre.

N° 391. « Dernier. »—*dà·rné* est répandu dans le Pas-de-Calais, la Somme, l'Oise, les Charentes, etc.

N° 396. « Deux. »—A Montreuil-sur-Ille, dans l'Ille-et-Vilaine, et à Avoinnes, dans l'Orne, a été relevé le produit *dé:s*.

N° 403. « Diable. »—*gyá:b*, dans le centre et l'ouest.

N° 416. « Doigt. »—*dwet*, dans la Charente-Inférieure.

N° 440. « Barrage, vanne, écluse. »—A Prissé, dans les Deux-Sèvres, *ábótó* se dit pour *vanne*.

N° 448. « Rume. »—En Normandie, *ékæm* ou *ékyæm*.

N° 450. « Écureuil. »—La forme *ékurá* se trouve dans l'Ille-et-Vilaine, l'Orne et Mayenne.

N° 451. « Toit à porcs. »—Dans un grand nombre de départements de l'ouest, du centre et de l'est, *su*.

N° 469. « Enverrai. »—*āvwéré*, dans le centre.

N° 483. « Essayer. »—*e* initial devient *á* dans la Vendée, la Gironde, les Charentes, le Loiret, etc.

N° 500. « Je me suis. »—Dans la Normandie, *jé m su*; dans le Maine, *jé m sá*.

N° 501. « Que tu es. »—L'élision de l'*u* est générale.

N° 506. « Nous sommes. »—Dans la Normandie, le Maine, le Poitou, la Bretagne, *j som*; dans le centre, *j som* et *j sō*.

N° 512. « Quand nous étions. »—Dans l'ouest, le nord-ouest et le centre, *kā:t j étyō*.

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Un <i>set</i> d'amis	Un cercle , une réunion d'amis.
Un <i>set</i> de gens choisis.....	Une société choisie.
Un <i>set</i> d'originaux.....	Une collection , une réunion d'originaux.
Un <i>set</i> de savants.....	Une association , un corps , une société de savants.
Un <i>set</i> de mauvais sujets.....	Une clique de mauvais sujets.
Un <i>set</i> de vauriens, de canailles, de voleurs.....	Une bande , une troupe , un tas de vauriens, de canailles, de voleurs.
Un <i>set</i> de danseurs.....	Un groupe , un couple de danseurs.
Un <i>set</i> de diamants, de perles..	Une parure , une garniture de diamants, de perles.
Un <i>set</i> de boutons	Une garniture de boutons.
Un <i>set</i> de fourrures.....	Un habillement complet en fourrure, ou une garniture de fourrure.
Un <i>set</i> d'outils.....	Un outillage , un assortiment d'outils, une collection d'outils.
Un <i>set</i> de cheminée.....	Une garniture de cheminée (objets qui parent le dessus d'une cheminée).
Un <i>set</i> de foyer.....	Une garniture de foyer (pelle, pincettes, chenets, etc.).
Un <i>set</i> de vaisselle.....	Un service de vaisselle.
Un <i>set</i> de salon, de chambre à coucher.....	Un ameublement , un meuble de salon, de chambre à coucher.
Un <i>set</i> de poulies.....	Une garniture de poulies (un certain nombre de poulies montées sur une chape).
Un <i>set</i> de marchandises, etc...	Un assortiment , une variété , un grand nombre de...
Un <i>set</i> de livres.....	Une collection , une série de livres.
Un <i>set</i> d'avirons, de voiles, de broches à tricoter, de cartes.	Un jeu d'avirons, de voiles, de broches à tricoter, de cartes.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

69—Le Chanoine Jean-Rémi Ouellette.	
71—Le Superlatif dans notre parler populaire.....	ADJUTOR RIVARD.
77—Terminer ses phrases.....	E. C.
78—La Poésie en province — Ernest Millet.....	A. R.-L.
80—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
87—Glanures.....	“ “
89—Petites leçons.....	“ “
92—Observations.....	LE COMITÉ D'ÉTUDE.
94—Questions et réponses.....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
98—Sarclures.....	LE SARCLEUR.
99—Anglicismes.....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
100—Séance publique.	

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

Editeur-dépositaire, à Paris: H. DHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire

COTISATIONS ET ABONNEMENTS POUR 1904-1905 SONT MAINTENANT DUS

ALPHABET PHONETIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELET

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*piéd*); *ïw* = *u* semi-voyelle (*huile*); *é* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *e* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *l* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *k* (son voisin de *k+y*), *g* (son voisin de *g+y*), *n* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *t*, *d* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti*, *du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *ê* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *ê* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ãn* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a'*, *i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:*, *i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *á*, *í*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *ô[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

LE CHANOINE JEAN-RÉMI OUELLETTE

Le *Bulletin* du mois d'octobre était sous presse, lorsque nous avons appris la mort du Chanoine Jean-Rémi Ouellette, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe.

Nous voulons conserver le souvenir de ce grand éducateur, qui portait un vif intérêt à notre Société et fut des premiers à s'inscrire sur la liste de ses membres. Nous le devons du reste aux prêtres du Séminaire de Saint-Hyacinthe, qui, suivant l'exemple de leur regretté supérieur, ont montré pour notre œuvre un zèle dont nous ne saurions leur témoigner trop de reconnaissance.

La vie de l'éducateur est toute de dévouement. « C'est sa gloire de ne prétendre à rien au delà de son obscure et laborieuse condition, de s'épuiser en sacrifices à peine comptés de ceux qui en profitent, de travailler enfin pour les hommes et de n'attendre sa récompense que de Dieu. » Cette mission de dévouement, dont Guizot a tracé ainsi le tableau, n'est pas facile à remplir; ce qui faisait dire à Rousseau, non sans quelque vérité: « Il faut être plus qu'homme pour former des hommes. »


C'est l'honneur insigne de nos prêtres éducateurs de réaliser cet idéal de désintéressement et de dévouement. Dire que pendant quarante-cinq ans le Chanoine Ouellette s'est donné à ce ministère ingrat avec toute l'ardeur d'une âme généreuse, avec une constance qui ne s'est jamais démentie parce qu'elle avait sa source dans le zèle de la religion, du salut des âmes et du bien public, c'est donc affirmer qu'il a acquis un droit à la reconnaissance de tous ses concitoyens.

Le Chanoine Ouellette naquit à Sandwich, Ontario, le 26 décembre 1830. Envoyé à Paris par M^{gr} Charbonnel, évêque de Toronto, il fit ses études ecclésiastiques à Saint-Sulpice, et fut

ordonné prêtre le 20 décembre 1856. M^{re} T.-E. Hamel, alors étudiant à l'école des Carmes, assistait à son ordination. De retour au pays, il exerça le saint ministère à la cathédrale de Toronto pendant trois ans, et en 1859 il entra au Séminaire de Saint-Hyacinthe où il devait dépenser le reste de sa vie à l'éducation de la jeunesse. Professeur dans les différentes classes du cours classique et du cours de théologie, tour à tour directeur, préfet des études, supérieur, il se donna tout entier aux travaux multiples et variés qu'exigeait de lui l'accomplissement du devoir dans les différentes charges qui lui étaient confiées.

Homme d'une parfaite urbanité, distingué par ses talents, ses études et ses vertus, il exerçait sur ceux qui l'approchaient une grande influence, et les générations qu'il a formées garderont longtemps le souvenir de ses bienfaits.

Nous offrons de nouveau au Séminaire de Saint-Hyacinthe l'expression de notre respectueuse sympathie.



LE SUPERLATIF

DANS NOTRE PARLER POPULAIRE

Le superlatif latin était synthétique, c'est-à-dire qu'il constituait un mot nouveau, formé à l'aide d'un suffixe suivant le procédé de dérivation. C'est ainsi que *doctus* faisait au superlatif *doctissimus*, par l'addition du suffixe *-issimus* au thème *doct*.

Le superlatif français est analytique, c'est-à-dire qu'il est construit au moyen d'un adverbe qui s'ajoute à un adjectif ou à un autre adverbe et en modifie le degré de signification sans en altérer la forme. Par exemple, l'adverbe *très*, ajouté à l'adjectif *savant*, fait le superlatif *très savant*. Ce superlatif est aussi d'origine latine.

Le latin classique, à côté des formes organiques telles que *sapientissimus*, *altissimus*, etc., connaissait les superlatifs analytiques construits au moyen d'adverbes : *pulchre*, *maxime*, *multum*, etc. ⁽¹⁾ Mais il n'appliquait ce procédé qu'à un petit nombre d'adjectifs.

Quelques langues modernes connaissent ces deux formes de superlatif. L'anglais, par exemple, dit *the oldest* (superlatif de *old*) et *the most eloquent* (superlatif de *eloquent*). Mais le français est une langue analytique ; des deux formes latines du superlatif, il n'a retenu que celle qui convenait à son génie.

Cette élimination des formes flexionnelles s'opéra même dans le latin populaire, qui développa et propagea les formes analytiques du langage. Pour marquer le plus haut degré de signification d'un adjectif, le peuple se servait, non de suffixes, mais d'adverbes ; il disait : *maxime strenuus*, *bene robustus*, *multum loquax*, *recte sanus*, *satis facundus*, *valde magnus*, etc.

Sur ces modèles, le vieux français construisit ses superlatifs. Les adverbes qu'il accolait aux adjectifs étaient : *asez* (*il est assez fols* = il est très fou), *par* (*par fel* = complètement félon) ⁽²⁾, *oultre*

(1) « *Multum loquax* » (PLAUTE). « *Multum jactatus* » (VIRGILE). « *Multum diuque* » (CICÉRON). « *Pulchre munitum* » (PLAUTE).

(2) *Par*, qui signifiait au delà de toute limite, venait du lat. *per*, employé en composition (*perfacilis*, etc.).

(*oultre doux* = très doux), *trop* (*trop sachant* = très savant), *durement* (*durement belle* = très belle), *beaucoup*, *grandement*, *fort*, *moult* et *très*.

Quelques superlatifs synthétiques étaient cependant employés au moyen âge : *pesme* (← lat. *pessimum* = très mauvais), *grandisme* (← lat. *grandissimum* = très grand), *hautisme* (← lat. *altissimum* = très haut), *seintisme* (← lat. *sanctissimum* = très saint), etc. (1); mais ces mots étaient plutôt de fabrication savante, et, rejetés par le peuple, ils ne nous sont point parvenus. Plus tard, dans la dernière période de la Renaissance, au XVI^e siècle, l'engouement pour les choses d'Italie introduisit dans la langue, malgré les protestations de Henri Estienne, de nouveaux superlatifs organiques en *-issime* (← ital. *-issimo*) (2); mais une réaction eut lieu au XVII^e siècle, et de ces formes importées il n'est resté que des termes d'étiquette, *illustrissime*, *révérendissime*, *sérénissime*, etc., le substantif *généralissime*, et quelques mots plaisants, *rarissime*, *richissime*, *fourbissime* employé par Molière. (3)

Le superlatif français est donc resté analytique. Les adverbes qui, dans la langue moderne, servent à le marquer sont : *très*, *bien*, *fort*, et d'autres, tels que *extrêmement*, *magnifiquement*, *divinement*, etc., qui rendent avec plus ou moins de force l'idée de *beaucoup* et indiquent des nuances.

Le parler populaire est encore plus riche, et le nombre est considérable des adverbes qu'il fait servir à la construction de ses superlatifs. Dans le franco-canadien, c'est tantôt un adverbe proprement dit, tantôt un adjectif pris adverbialement, souvent une locution et parfois toute une périphrase adverbiale, qui s'ajoute à l'adjectif. La liste suivante comprend les formes adverbiales que nous avons pu relever et qui marquent le superlatif absolu dans notre langage populaire. La plupart de ces adverbes nous viennent de Normandie, du Maine, du Poitou et de la Saintonge, où ils sont encore en usage : plusieurs appartiennent à la langue populaire commune, en France ; d'autres rappellent les formes du superlatif en vieux français ; quelques-uns, enfin, se rapprochent du français moderne.

(1) « Muet dulcement la pleinst à sei meisme ; E, Durendal, cum es bele e seintisme. » (*Ch de Roland*, ch. III, v. 906.)

« Je vus baterai de *grandimes* balains. » (*Livre des Rois*, p. 282.)

(2) Les superlatifs italien en *-issimo* eux-mêmes sont d'origine savante ; l'i représentant l'i latin en est la preuve. (MEYER-LUBKE, *Gram. des Langues romanes*, vol. II, p. 95.)

(3) « Mascarille est un fourbe, et fourbe *fourbissime*. » (*Étourdi*, II, 5.)

Ben. « Alle est ben avarde » (à·l é· bé:n à·vâ·rd) = elle est très (bien) avare. ⁽¹⁾

(In, dans le franco-canadien, se prononce é ou ā; an, ā ou ē; un, é ou ā [ē]; nous n'avons noté dans les exemples que les premières de ces variantes.)

C'est la forme la plus commune du superlatif dans nos campagnes.

Tout fin. « Un siau tout fin plein » (é syó tu· fê: plê) = un seau comble, plein à ras de bord.—« Aller tout fin dret devant soué » (à·lé· tu· fê: drê:t dvá: swé·) = aller tout droit devant soi.

Fin ne s'emploie jamais seul, comme en Normandie (région de Vire), pour marquer le superlatif; les deux adverbes *tout* et *fin* sont ici inséparables.

Raide. « V'là du beurre qu'est raide bon » (vlá du· bá:r ké· rē·d bō) = voilà du beurre qui est bien bon.

Raidement. « Alle est raidement belle » (à·l é· rē·dmā: bé·l) = elle est très belle.

Rudement, durement. « C'est rudement, durement bon » (sé· ru·dmā:, du:rmā: bō) = c'est bien bon.

Richement. « C'te ouvrage-là est richement ben faité » (st uvrà:j lá é ricmā bé: fê·t) = cet ouvrage-là est très bien fait.

Bêtement. « Bêtement saoul » (bē:tmā su) = complètement ivre.

Diablement. « I parle diablement ben » (i· parl gá:bmā: bé) = il parle extrêmement bien.

Terriblement. « T'as un cheval qu'est terriblement fort » (tá é: jvâ·l, ké· tē:ri·bmā: ou ti:ri·bmā: fo:r) = tu as un cheval qui est très fort.

Ces sept adverbes de manière deviennent véritablement des adverbes de quantité dans la construction des superlatifs, et l'on peut relever des expressions où ils ne gardent aucune trace de leur fonction première, telles que: *richement pauvre, bêtement froid, terriblement aimable*, etc. Dans le français, les adverbes en *-ment* qui servent à la construction des superlatifs jouent le rôle d'adverbes de quantité sans perdre complètement leur sens propre; tels sont *extrêmement, admirablement*, etc. Dans le parler populaire, ils n'expriment plus la manière, ils sont purement augmentatifs.

(1) Les exemples que nous donnons sont pour la plupart des phrases que nous avons entendues; nous faisons suivre chaque exemple de sa transcription phonétique, entre parenthèse, et de sa traduction en français.

Extra, vrai, achevé, rachevé. « C'est beau extra ; c'est beau vrai, c'est beau achevé, ou rachevé » (sé bó è-strá, sé bó vré ; sé bó ajvé ou a'ibé, rajvé ou rajibé) = c'est très beau.

Ces mots, qui marquent aussi le superlatif, se placent, comme les locutions suivantes, après l'adjectif. Pour *extra*, il est à remarquer que, comme préfixe, il s'emploie dans la composition des mots français : *extrafin* veut dire *de qualité très fine*.

Terrible, effrayant, affreux. Ces adjectifs s'emploient parfois adverbialement comme *vrai* et *achevé* : « C'est beau terrible, effrayant, affreux » (sé bó tè:ri'b ou ti:ri'b, é-fréyā, a-fré) = c'est très beau.

On dit aussi : « C'est beau, c'est terrible, ou c'est effrayant, ou c'est affreux » (sé. bó sé. tè:ri'b ou ti:ri'b, sé't ou st é-fréyā, sé't ou st a-fré) = c'est très beau. *Épouvantable* joue le même rôle que *terrible*.

Le diable, en diable, comme le diable, que le diable. « I est for: le diable, ou en diable, ou comme le diable, ou que le diable » (iy é fo:r æ'l gá:b ou ā gá:b, ou kò'm æ'l gá:b, ou kœ l gá:b) = il est extrêmement fort.

A plein, en plein. « Les prunes sont mûres à plein, en plein » (lè præ'n sô mu:r a' plé, ā plé) = les prunes sont tout à fait mûres.

Ces deux locutions adverbiales s'emploient le plus souvent, ainsi que la suivante, pour marquer simplement la quantité, dans des phrases comme celle-ci : « On a des pommes à *plein, en plein*, c'te année, » c'est-à-dire : « Nous avons beaucoup de pommes cette année ; il y en a beaucoup. »

Ben manque. « I est ben manque affairé, mais i fait pas guère d'argent » (iy é bē mā:k a-féré, méy i fē pá gè:r d'ar[ʃh]i) = il est très occupé, mais il ne fait pas beaucoup d'argent.

Numéro un. « Les animaux sont gras numéro un » (ælz a'ni-mó sô grá nu-méro ou liméro ou limaró é) = les animaux sont très gras.

Au superflu. « C'est beau au superflu » (sé bó ó supārflu) = c'est très beau.

A demeure. « C'est beau à demeure » (sé bó a dmæ:r) = c'est très beau.

Dans le criminel. « Tu vends ça cher dans le criminel » (tu vā sá cè:r dā l kri-mi-né'l) = tu vends ça bien cher, au plus haut prix.

En veux-tu en v'là. « Mon voisin est riche en veux-tu en v'là » (*mō vūè-zé* ou *wé-zé é ri·c ā vātu· ā vlā*) = mon voisin est extrêmement riche.

Cette expression s'emploie généralement, comme en Normandie, pour *beaucoup* : « As-tu du foin?—J'en ai *en veux-tu en v'là.* » *Autant comme autant* a le même sens.

Ha! Ha! « C'est pas beau ha! ha! » (*sé pá bó áá*) = ce n'est pas très beau.

Cette double exclamation sert à former des superlatifs, mais ne s'emploie que dans des phrases négatives.

Comme tout, comme pas un, comme y en a pas, comme d'icite à demain. « Le blé est mûr comme tout » (*ā·l blé é mu:r kò·m turt*) = le blé est tout à fait mûr.—« Sa pouliche est vigoureuse comme pas une » (*sa· pu·lic é vi·gu·rá·z kò·m pá ā·n*) = sa pouliche est très vive.—« I court vite comme y en n'a pas » (*i kú:r vi·t kò·m y ā ná· pá·*) = il court très vite.—« C'gars-là est long comme d'icite à demain » (*ā·z gá lá é lô: kò·m dī·si·t a dmē*) = ce gars-là est très long, très grand.

Ces expressions ressemblent à des superlatifs relatifs, mais dans le parler populaire, les locutions *comme tout*, etc., perdent le sens comparatif et forment de véritables superlatifs absolus.

En cheval, en bœuf, en chien, en cochon, en monsieur. « Fort en cheval, en bœuf » (*fo:r ā juà·l, ā bó*) = très fort, fort comme un cheval, comme un bœuf.—« I court vite en chien » (*i kú:r vi·t ā cyē*) = il court très vite, aussi vite qu'un chien.—« Sale en cochon » (*sà·l ā: kó·cō*) = très sale, sale comme un cochon.—« Riche en monsieur » (*ri·c ā mæ·syá*) = très riche, riche comme un monsieur.

Ces locutions comparatives forment aussi des superlatifs absolus; mais les exemples le prouvent, on ne perd pas de vue leur signification première. Au contraire, *en maudit*, qui s'emploie aussi, est purement augmentatif et ne comporte, dans la formation des superlatifs, aucune signification particulière.

En grand. « Il est charitable en grand » (*iy é ea·ri:tà·b ā: grā*) = il est très charitable.

En masse. « C'est grand en masse » (*sé grā ā: má·s*) = c'est très grand.

Cependant, *en masse*, qui proprement signifie *en grande quantité* (« il y a des pommes *en masse* »), veut dire plutôt *assez*, quand il suit un adjectif : « Cette salle est-elle assez grande pour danser?— Elle est grande *en masse.* » *Tout plein* a le même sens.

Les expressions *une beauté, une venue, une gniolle, une butte*, qui signifient *une grande quantité*, ne forment pas de superlatifs absolus. Ils s'ajoutent, avec le sens de *de beaucoup* aux superlatifs relatifs : « Il est *une beauté* plus fort que toi » = il est de beaucoup plus fort, bien plus fort que toi.

Notre parler populaire applique aussi, et fréquemment, à la formation du superlatif absolu le procédé du redoublement. « Beau-beau » veut dire très beau ; « charitable-charitable », très charitable. Pour marquer le plus haut degré de signification, le mot est même répété trois fois : « bon, bon, bon » = extrêmement bon. Cette forme montre bien l'analogie du superlatif et du pluriel. « L'idée du superlatif, dit Sayce⁽¹⁾, en tant que l'accroissement et l'élévation au degré le plus intense des qualités individuelles visibles, ne peut être séparée de l'idée de pluralité. » Or, le redoublement est un signe de pluralité et la formation du pluriel par ce moyen est l'un des plus anciens procédés du langage ; de nos jours encore, le malais dit au singulier *ra'a* (= prince) et au pluriel *ra'a-ra'a* (= princes). Il n'est donc pas étonnant que les parlers populaires forment des superlatifs par redoublement. L'accadien faisait ainsi : *gal* = grand, *gal-gal* = très grand. « Il paraît même par les anciennes inscriptions latines, dit Régnier Desmara's, que la répétition de l'adjectif positif était en usage parmi les Romains pour exprimer le superlatif » (*Traité de la Gram. franç.*, p. 199) ; *BB*, abréviation de *bene bene*, signifiait *optime*.

Nous n'avons pas mentionné *très* parmi les adverbes qui marquent le superlatif chez nous. Le franco-canadien ne connaît guère cet adverbe ; les rares superlatifs formés avec *très* ne semblent pas populaires, ils ont été empruntés au langage des gens instruits.

En revanche, le peuple a conservé l'emploi, maintenant vieilli en français, de l'adverbe *assez* comme marque du superlatif ; mais il ne s'en sert que dans les exclamations : « C'est assez beau ! » = que c'est beau !

Quant aux superlatifs relatifs, notre parler populaire les construit, comme le français littéraire, avec *le plus*, prononcé généralement *l pu : léz à:b lé pu gró* = les arbres les plus gros.

ADJUTOR RIVARD.

(1) *Principes de Philologie comparée*, trad. Ernest Jovy, 2^e ed. (1893), p. 202.

TERMINER SES PHRASES

Nous recevons de l'un de nos abonnés, actuellement à Rome, une lettre dont le passage suivant intéressera sans doute nos lecteurs.

Dans cet ouvrage au style étrange qui s'intitule *Les Déracinés*, Maurice Barrès décrit avec force détails son personnage Sturet. Je relève ce trait, entre autres : « Ce qu'il y a d'étonnant chez Sturet, c'est qu'il *termine toutes ses phrases*. Cette qualité se rencontre assez fréquemment chez de jeunes Parisiens. A dix-huit ans, chez un collégien de l'Est, elle est rare.... Ce grand garçon va jusqu'au bout de ses périodes toujours et avec un rare aplomb. »

Terminer ses phrases et aller jusqu'au bout de ses périodes, ce n'est certes pas la qualité maîtresse de nos écoliers canadiens. Ils ressemblent en cela aux collégiens de l'Est de la France. Et je me suis demandé s'il ne conviendrait pas, au point de vue de la perfection du langage, de signaler ce fait à leur attention.

De vrai, écoutez un instant les conversations de nos étudiants : vous ne tarderez pas à constater que la plupart des phrases y sont tronquées, que les demi-phrases y abondent, que bien peu de ces jeunes gens vont au bout de l'expression parce que peut-être ils ne sont pas allés au bout de l'idée. Assistez à une classe où vous n'êtes pas vous-même le docteur enseignant : les questions du maître ne reçoivent trop souvent que des demi-réponses.

Et le mal ? Le mal est que bientôt se contracte l'habitude de rester ainsi à mi-chemin de son discours. Le mal, c'est la fatigue chez celui qui écoute et la peine de suppléer ce qui manque à l'expression. Le mal, encore, c'est que, le jour venu de la parole publique, l'heure surtout de l'improvisation, le malheureux orateur butera à tout moment, ne trouvera pas le mot ou la fin de phrase qui achèverait sa pensée. Le mal, enfin, c'est la réputation que nous nous faisons à l'étranger de mal parler notre langue maternelle.

Ce pourrait bien être là en effet une des différences principales entre le langage des jeunes Français, des Parisiens surtout, et celui des jeunes Canadiens ; tandis que ceux-là vont souvent au bout de leurs phrases, les autres n'y vont presque jamais.

E. C.

LA POÉSIE EN PROVINCE

ERNEST MILLET

(1864-1890)

Enlevé trop tôt à la poésie normande, Ernest Millet promettait de l'illustrer brillamment. Son œuvre, inachevée, est encore telle qu'elle justifie le mot de Le Vavas seur : « Poète de race ». On a appliqué à Millet cette phrase prononcée à l'occasion de la mort d'Hégésippe Moreau : « Le moissonneur a été fauché sur sa gerbe sans avoir le temps de la lier. » Mais il arrive parfois, dit M. de Contade (*Bull. de la Société historique et archéologique de l'Orne*, 1891), que « de ces fragments rassemblés jaillit soudain une belle flamme géniale ».

Ch.-Th. Féret a pieusement recueilli et rassemblé ces fragments laissés par Millet; il les a édités, avec notes, sous le titre : *Les Cendres d'Ernest Millet*. Ce très beau livre ne sera pas mis dans le commerce; je dois à la généreuse amitié de Féret l'un des 90 exemplaires qui en ont été tirés. On ne saurait lire sans une émotion profonde les pages que l'éditeur a consacrées à la vie, pleine « de rancœurs et de joies brèves », du jeune poète d'Alençon.... « Non, les défunts ne sont pas désarmés : ils ont la prière encore.... »

Pour épigraphe aux *Cendres de Millet*, Achille Paysant a écrit ces vers :

Du bref éclat de cette âme étoilée,
Rien que poussière et cendre n'est resté;
Mais cendre chaude et poussière envolée
Au vent de l'immortalité !

A. R.-L.

LA SOURCE PIEUSE

(Extrait)

.....
O Dieu de la mer infinie,
Dieu des vents soufflant sur les eaux,
Je te consacre l'harmonie
De mon onde et de mes roseaux.

Protège, ô Dieu, les fleurs timides;
Aux papillons sois indulgent;
Abats l'orgueil des pyramides
Se mirant dans les Nils d'argent.

Que l'arbre en s'effeuillant rougeois
Dans les automnes empourprés ;
Que le saule en pleurs soit en joie,
Que tous les faisans soient dorés ;

Aux moineaux ne sois pas sévère :
Ce sont les pitres du vallon ;
Pour l'abeille qui persévère
Chasse ou convertis le frelon.

Écoute, ô Seigneur, la prière
Qui, vers toi, monte avec douceur
Du génieyre ou de la bruyère
Pour le merle libre penseur. . .

Ici la nature est aimante
Et tous les êtres sont unis :
Le thym est l'ami de la menthe,
L'églantier protège les nids.

Quand sur mes bords où l'ombre est sûre
Je rencontre un cerf aux abois,
Je lave aussitôt sa blessure,
Et ses pleurs de mort, je les bois. . .

Passants, buvez, mon onde est saine.

ERNEST MILLET.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Barauder (*bàró:dé*) vr. tr. et intr.

1° v. tr. || Mouvoir un fardeau sur son centre ou obliquement.
Ex. : Faire *barauder* une pierre = la faire mouvoir sur son centre pour la déplacer.

2° v. intr. || Se mouvoir sur son centre. *Ex.* : La pierre a *baraudé* = la pierre a tourné sur son centre, s'est déplacée en tournant sur son centre.

3° v. intr. || Aller de côté et d'autre. Se dit d'un traîneau qui glisse tantôt à droite; tantôt à gauche, dans les pentes qui se forment le long des chemins de neige; d'une voiture qui va de côté et d'autre, résultat de la vitesse; d'une roue qui n'est pas bien fixée et qui vacille; d'une personne ivre qui titube, va de côté et d'autre en marchant.

4° v. intr. || Flâner, se promener sans but, aller de côté et d'autre sans rien faire, balader. *Ex.* : Il a *baraudé* toute la journée = il s'est promené ici et là toute la journée.

DIAL. Les parlers du centre de la France ont *barauder*, aux sens 1 et 2, JAUBERT.—Au sens 3, le bourguignon dit *barder* : « Le cheval allait comme le vent, la voiture *bardait* », GUILLEMAUT; le normand dit *fringaler*, MOISY.—Pour le sens 4, cf. les mots normands *balvauder*, rester les bras ballants, BOIS, et *balicander*, *baricander*, se promener en fainéant, MAZE; les mots du centre *balvauder* et *barivauder*, tourner autour de la maison, de côté et d'autre, regarder l'ouvrage et ne rien faire, JAUBERT; et le bas-manseau *baryáode*, aller d'un côté à l'autre sans avoir affaire, DOTTIN.

Baraudeux (*bàró:dé*) s. m.

|| Baladeur, personne qui aime à flâner, à balader.

Barbeau (*bàrbó*) s. m.

|| Petit poisson du genre *Fundulus*, qui sert quelquefois d'appât pour la morue.

FR. V. le mot *barbue*.

Barbis (*bārbi*), **berbis** (*bærbi*) s. f. ← lat. pop. **berbicem*, altération du lat. class. *vervecem*, bélier.

|| **Brebis**.

VX. FR. *Barbis*, DU CANGE; *berbiz*, DARM.; *barbits*, LACOMBE; *barbite*, LA CURNE.—Au XVII^e siècle encore, «la plupart des vieilles gens qui sont dans les petites villes et même dans Paris ont de la peine à prononcer... *brebis*... autrement que... *berbis*», HINDRET, 2^e édit., p. 122.

DIAL. *Barbis*, saintongeais, ÉVEILLÉ; berrichon et franco-comtois, JAUBERT, LITTRÉ. *Berbis*, picard, CORBLET, LITTRÉ; belfortain, VAUTHERIN; boulonnais, HAGNERÉ; bressan, GUILLEMAUT; normand, ROBIN, MOISY, BOIS, DELBOULLE, MAZE, G. DE GUER, *Rev. P. P.*, I, p. 146 (*bérbi*); ille-et-vilainais, ORAIN; haut-mansseau, MONTESSON.

PHON. La métathèse de l'*r* est fréquente dans le franco-canadien, surtout dans les cas où l'*r*, précédée d'une autre consonne, est placée avant l'*e* non accentué. La métathèse entraîne la permutation, régulière chez nous, de l'*e* avec *a*.

Barbot (*bàrbó*) s. m.

1^o || Espèce de coléoptère.

2^o | *Barbot de cuisine* = kakerlac orientale, insecte orthoptère.

3^o || Pâté d'encre, tache d'encre. *Ex.*: Faire un *barbot* en écrivant = faire un pâté en écrivant.

VX.-FR. *Barbot* avait le sens d'insecte dans le vx fr., LA CURNE.

Si c'est au printemps, où est, les lièvres ne se gisent pas au fort à cause des fourmis et autres *barbots*. FOUILLOUX, *Vénérerie*, fol. 69.

DIAL. *Barbot* est le nom donné à la blatte, dans le centre de la France, JAUBERT, et dans le Poitou, FAVRE.—De plus, *barbot* est employé, avec le sens 3, dans le Berry, JAUBERT.

Barbue (*bàrbu*) s. f.

|| Barbeau.

FR. Le *barbe u* est un poisson de rivière de la famille des Cyprinoïdes, dont la mâchoire supérieure est garnie de barbillons; c'est notre *barbue*. La véritable *barbue* est un poisson de mer plat, du genre Pleuronecte, à corps rhomboïdal, analogue au turbot, mais plus ovale, DARM.

Bardeau (*bàrdó*) s. m.

| Il lui manque un *bardeau* (*iy i mā:k é bårdó*) = il a le timbre fêlé, brouillé, le cerveau dérangé.

FR. *Bardeau* : planche mince employée au lieu de tuile, pour couvrir les maisons, DARM.

FR.-CAN. La locution *Il lui manque un bardeau* comporte une figure hardie, analogue à cette autre : *Il a une craque dans la tête*, m. s.

Bargagner (*bàrgàné*) v. intr.

|| Trafiquer, commercer, faire toute espèce de marchés.

Vx. FR. V. *barguiner*.

Bargagneux (*bàrgàné*) adj. et s. m. ← *bargagner*. V. ce mot.

|| Qui fait tout espèce de marchés, de trafics, le plus souvent peu avantageux.

Bargainer (*bàrgéné*, var. *bàrgéné*, *bàrgè·né*) v. intr. et tr.

1° v. intr. || Trafiquer, commercer, faire un marché, faire des échanges. *Ex.* : Il n'a fait que *bargainer* toute sa vie = il n'a fait que trafiquer. . . . — Il n'y a pas moyen de *bargainer* avec toi = il n'y a pas moyen de faire des marchés avec toi, tu n'es pas facile en affaires.

2° v. tr. || Échanger. *Ex.* : *Bargainer* un objet contre un autre = échanger un objet contre un autre.

Vx. FR. Voir *barguiner*.

PHON. L'influence de l'anglais *bargain* a pu se faire sentir. Voir ce mot.

Bargou (*bàrgu*) s. m.

|| Gruau.

Barguiner (*bàrginé*) v. intr.

1° || Barguigner, hésiter à prendre un parti. *Ex.* : A quoi bon tant *barguiner*? = à quoi bon tant barguigner?

2° || Marchander (*absolt*). *Ex.* : Il a acheté mon cheval sans *barguiner* = sans marchander.

Vx. FR. Au sens 2, *barguigner* est vieilli, DARM. On trouve dans les vieux auteurs *bargigner*, *barginer*, *barguiner*, *bargaîner*, pour commercer, trafiquer, marchander, faire un marché, acquérir, LA CUNNE.

FR. Aujourd'hui, *barguigner* ne s'emploie que figurément : hésiter à prendre un parti, DARM.

DIAL. *Barguigner* a conservé le sens 2 dans les patois, CORBIET, ÉVEILLÉ, GUILLEMAUT, HAIGNERÉ, etc.

Bavasser (*bavâsé*) v. tr. et intr. ← *bave*, *babil* + suff. verbal *-asser*, augmentatif et péjoratif.

1° v. in'r. || Bavarder, parler avec intempérance, commettre des indiscretions. *Ex.* : Il *bavasse* du matin au soir = il *bavarde* du matin au soir, il parle sans cesse.—Ne lui confiez pas votre secret, il *bavasserait* = il bavarderait, il commettrait des indiscretions.

2° v. intr. et tr. || Rapporter, dénoncer, mal parler. *Ex.* : *Bavasser* contre ses voisins = mal parler de ses voisins.—Il va tout *bavasser* au maître = tout rapporter au maître.

Vx FR. *Bavasser* : bavarder, LA Curne.

Il semble que la coutume concède à cet âge plus de liberté de bavasser. MONTAIGNE, *Essais*, l. III. ch. II, p. 283.

DIAL. Le saintongeais et le manseau disent encore *bavasser* pour *bavarder*, ÉVEILLÉ, DOTTIN. Cf. le bourguignon *bagasser*, plaisanter bruyamment, GUILLEMAUT.

Bavassement (*bavâsmā*) s. m. ← *bavasser*. V. ce mot.

1° || Bavardage, propos de bavard. *Ex.* : Cesse donc tes *bavassements*, pour que nous puissions discuter sérieusement = cesse donc tes bavardages....

2° || Rapport désobligeant.

Bavasserie (*bavâsri*) s. f. ← *bavasser*. V. ce mot.

1° || Bavarderie, manie de bavarder.

2° || Manie de rapporter, de dénoncer.

Bavasseux, -euse (*bavâsé*, *bavâsé:z*) adj. et s. m. et f. ← *bavasser*. V. ce mot.

1° || Bavard, bavarde, qui a la manie de bavarder.

2° || Rapporteur, rapporteuse.

Vx FR. LA Curne, sous *baveur*, bavard, relève *bavaceux*.

DIAL. Normand, *bavacheux* : celui qui cause sans savoir ce qu'il dit ou qui cause trop, MAZE.

FR.-CAN. *Bavasseux* est employé dans les deux sens de *bavard* : 1° qui parle avec intempérance ; 2° qui commet des indiscretions.

Belle (en) (*ā bēl*) loc.

1° || Avoir en belle = avoir la partie belle, avoir beau jeu, avoir toutes les chances pour soi, l'avoir beau, l'avoir belle,

avoir l'occasion favorable, avoir la facilité. *Ex.*: Il avait *en belle*, pourquoi n'a-t-il pas fui? = Il l'avait belle, pourquoi... — Avoir *en belle* pour *dévirer* = avoir toute la place nécessaire pour tourner. — Me permettez-vous d'attacher mon cheval ici? Vous avez *en belle*. = ...Je vous le permets, volontiers, je ne m'y oppose pas.

2° || *Prendre son en belle* = profiter d'une occasion favorable. *Ex.*: Comme j'avais le dos tourné, il a pris son *en belle* et m'a donné un coup de poing. = ...il a profité de l'occasion et m'a donné... — Prenez votre *en belle* pour travailler. = Prenez toute la place voulue, mettez-vous à votre aise...

DIAL. Normand: *avoir la belle de...* = avoir une belle occasion de... ROBIN; *avoir belle à faire une chose* = avoir la facilité de l'exécuter, MOISY.

Ber (*bè:r*) s. m.

|| Berceau. *Ex.*: C'est le *ber à not'p'tit gars* = c'est le berceau de notre petit garçon.

FR. *Ber* est vieilli, DARM., DU CANGE, GODEFROY, LA CURNE, MONET, BOS, BOREL.

DIAL. *Ber* se trouve encore dans tous les dialectes de la langue d'oïl, MOISY, DELBOULLE, BOIS, ROBIN, CORBLET, ORAIN, MONTESSON, HAIGNERÉ, DOTTIN, MIGNARD.

Berçante (*bèrsā:t*, var. *bàrsā:t*) s. f.

|| Chaise à oscillations sur laquelle on peut se bercer.

FR.-CAN. On dit aussi *chaise berçante*. Syn. de *berceuse*.

Berceuse (*bèrsé:z*, var. *bàrsé:z*) s. f.

|| Chaise sur laquelle on peut se balancer: chaise berceuse.

FR. *Chaise berceuse* est maintenant employé en France, LAR., L. et F.

FR.-CAN. On dit indifféremment *berceuse* ou *chaise berteuse* au Canada. Syn. de *berçante*.

Berda (*bærdā*), **barda** (*bardā*), **borda** (*bòrdā*) s. m.

1° || Bruit, tapage. *Ex.*: Ne fais donc pas tant de *berda*, on ne peut pas s'entendre = ne fais donc pas tant de bruit...

FR. Le mot *bréda*, qui se dit aussi *berda*, a un tout autre sens. Cf. DARM.

DIAL. Dans le Haut-Maine, *berda* = sottise, extravagance, niaiserie, action non motivée, MONTESSON.

2° || Ménage, travaux domestiques, nettoyage de la maison, des bâtiments de la ferme. *Ex.*: Ma femme a fait son *berda* = ma femme a fait son ménage.

Berdasement (*bærdasmā*), *bardasement* (*bardasmā*), *bordasement* (*bòrdasmā*) s. m.

|| Bruit. *Ex.*: Pas tant de *berdasement* pour rien = pas tant de bruit pour rien.

DIAL. Dans le centre de la France, *berdasement* = bruit incommode, résultant, par exemple, d'un remuement de meubles, JAUBERT. Dans l'Ille-et-Vilaine, *berdasserie* = radotage, ORAIN.

Berdasser (*bærdasé*), *bardasser* (*bardasé*), *bordasser* (*bòrdasé*) v. tr. et intr.

1° v. tr. || Secouer, secouer avec bruit. *Ex.*: Cesse donc de *berdasser* la porte = de secouer la porte. — Les chemins sont pleins de cahots, je vous assure qu'on s'est fait *berdasser* = que nous avons été secoués, cahotés.

DIAL. *Berdasser* a ce sens dans le Berry, LAPAIRE.

2° v. tr. || Bousculer. *Ex.*: Quand il est fâché, il *berdasse* tout dans la maison = il met tout sens dessus-dessous.

3° v. tr. || Disputer. *Ex.*: Se faire *berdasser* = recevoir une verte semonce.

4° v. tr. || Tracasser. *Ex.*: Il y a quelque chose qui le *berdasse* = qui le tracasse, qui l'inquiète.

5° v. intr. || Faire du bruit, remuer avec bruit. *Ex.*: Les planches *berdassent* dans la charrette = remuent avec bruit dans la charrette.

DIAL. *Berdasser* a ce sens dans le Berry, LAPAIRE, et en général dans le centre de la France, JAUBERT.

6° v. intr. || S'amuser à des riens, faire plus de bruit que de besogne. *Ex.*: Il passe son temps à *berdasser* = il s'amuse à des riens.

DIAL. Dans le Haut-Maine, *berdasser*, m. s., MONTESSON.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

(à suivre)

GLANURES

L'Intendant Talon.—M. Saint-Denis rend compte, dans le *Paris-Canada*, du livre de M. Chapais : « L'ambition d'un auteur est sans doute satisfaite lorsqu'il est parvenu à donner aux lecteurs de son ouvrage l'idée qu'il se fait lui-même du personnage qu'il célèbre. Cela vaut les plus belles gloires du style. Et si, à cet objectif pleinement atteint vient se joindre le solide mérite d'une forme précise et ample en même temps, on ne saurait désirer plus belle récompense pour son effort. »

L'homme dans la lune.—M. René Basset continue, dans la *Revue des Traditions populaires* (août septembre), le relèvement des traditions sur l'homme dans la lune. Toutes supposent qu'un homme a été transporté dans la lune en punition d'un crime, et le plus grand nombre, pour avoir travaillé le dimanche, comme celle qui est répandue chez nous—ou mieux, qui était répandue chez nous, car les traditions populaires de ce genre s'en vont.

Formulettes d'enfants.—La *Revue des Traditions populaires* donne la version picarde d'une formule déjà relevée dans notre *Bulletin* : « Menton d'or, bouche d'argent, nez cancan, joue rôtie, joue brûlée, grand œillet, p'tit œillet, tap', tap', tap', tap', tap', maillet. (Voir *Bulletin du P. Fr.*, II, p. 99.)

Sujet de composition française.—Au baccalauréat, session de juillet-août, à Montpellier, voici l'un des sujets de composition française : « On a célébré ces jours-ci à Montréal le 300^e anniversaire de l'établissement des Français au Canada. Le gouvernement français était représenté. Vous ferez le discours que vous auriez fait si vous aviez été là le représentant de notre pays. » Vous vous rappellerez que le Canada relève aujourd'hui de l'Angleterre et qu'il accepte loyalement cette situation, mais qu'il a conservé pour la France, sa première patrie, un filial attachement, parle toujours sa langue, étudie sa littérature, s'intéresse à tout ce qu'elle fait. » (*L'Enseignement chrétien*, octobre 1904, p. 619.)

La contrefaçon littéraire au Canada.—On agite depuis quelque temps, en France et ici, la question des droits d'auteurs au Canada. « Le pillage des auteurs français arrête, dit-on justement, toute évolution de la littérature canadienne-française. Pour protéger les lettres du pays, l'*Association des journalistes* a invité les sociétés littéraires de France à se réclamer, devant nos tribunaux, de la Convention de Berne afin d'obtenir la répression de la contrefaçon des œuvres françaises au Canada. »

Le Droit d'auteur (Berne), organe du Bureau international de l'Union pour la protection des œuvres littéraires et artistiques, a consacré, à plusieurs reprises, des pages importantes à cette question, notamment dans son numéro du 15 juin dernier : *Le Canada et la Convention de Berne. L'Informateur de gens de lettres*, de Paris, a aussi réclaté la reconnaissance au Canada du régime de l'Union.

Nous avons reçu une plaquette de M. Louvigny de Montigny, *la Contrefaçon littéraire au Canada*, tirage à part d'un article paru dans la *Revue canadienne*

dû mois d'octobre. C'est la relation d'une entrevue de l'auteur avec M. E. Roby, l'un des directeurs de la maison Beauchemin, de Montréal. Nous recommandons vivement la lecture de cet opuscule. Un état de choses vraiment déplorable y est exposé, qui montre le peu de cas que l'on fait ici de la propriété intellectuelle et l'abus qui se pratique dans la reproduction des œuvres littéraires françaises.

Les deux Lamennais.—Nous avons lu un bel article de M. Louis Tiercelin (*L'Hermine*, septembre, p. 241), à propos de la plaque commémorative posée, le 17 août dernier, par la Société historique et archéologique de Saint-Malo, sur la maison où sont nés Jean-Marie et Félicité de Lamennais. « Lamennais a disparu dans la fosse commune, sans prêtre, sans croix. Jean est mort avec l'auréole des saints... Où donc les réunir ? Ce marbre, non pas sur un tombeau, mais sur leur berceau, pour ainsi dire, les réconcilie et les fait fraterniser encore. » Le même numéro de la revue de M. Tiercelin reproduit le discours lu, par M. F. Duine, dans la séance publique et solennelle, tenue, à cette occasion, à l'Hôtel de ville de Saint-Malo sous la présidence de M^r Duchesne, membre de l'Institut et directeur de l'Ecole française de Rome. Le sujet traité par l'orateur est *Lamennais écrivain*. « Vous avez uni le souvenir de l'abbé Jean au souvenir de Féli, dit M. Duine en commençant, comme pour adoucir la tombe altière de l'un des doux rayons qui tombent de la croix fraternelle de l'autre, et faire germer, sous cette lumière qui pardonne, une fleur d'oubli et d'espérance. »

Chants populaires.—Avec le numéro de septembre dernier, la *Revue du Nivernais* a donné, comme supplément, la première livraison des *Chants populaires du Nivernais*. Les premières pages de cette intéressante publication sont consacrées aux complaintes religieuses.

« Tous les chants recueillis, écrit M. Millien, ont été obtenus oralement dans l'ancienne province du Nivernais. Plus de six cents chanteurs, répartis sur tous les points de la région, ont été consultés... De chaque chanson, je donnerai la version la meilleure, accompagnée des variantes de texte intéressantes, choisies parmi celles (très nombreuses quelquefois) qui ont été recueillies. »

Nous avons dit (*Bull.*, septembre, p. 23) à quelles conditions on pouvait s'abonner à la *Revue du Nivernais* et recevoir, livraison par livraison, ce recueil de chansons populaires et de légendes.

Notre œuvre.—*Le Mois littéraire et pittoresque*, N^o de novembre, a, sur notre Société, quelques mots fort aimables, trop flatteurs vraiment pour que nous osions les citer. La rédaction du *Mois* parle ainsi de notre œuvre, en rendant compte du livre de MM. Halden et Herbette... qui n'en parlent point. Merci !

Le cerveau normand.—« Il y a une structure de cerveau normande puisqu'il y a un type normand. Autrefois des couleurs crues et tranchées; aujourd'hui plutôt des nuances. Ce qu'est notre mentalité ou ce qu'elle fut ?—Celle des peuples du Nord. Avec la faculté non contradictoire de l'enthousiasme, l'esprit pratique, et, dans l'espèce, réaliste. Le respect *du fait*, l'admiration de la force. Une imagination puissante, mais scandinave, non allemande; un rêve qui a des contours définis, voit d'avance l'action et l'engendre. Un goût rude à l'origine, assoupli par la femme celto-latine, enrichi mais apaisé par le décor d'une nature plus plantureuse et moins tourmentée que la patrie originelle; une conception par soubresauts. Un amour du vrai, un sérieux qui méprise la frivolité d'autrui.

Une curiosité de barbare extasié. Un attachement infrangible à ce qu'on regarde comme son droit, d'où—pour le chercher, ce droit—l'instinct de l'histoire, la science du légiste. Des loups qui se muent en renards, parce que l'adresse devient un meilleur levier que le muscle. Mais une ruse après tout légitime, nécessaire. En tout cas assez de noblesse et de droiture pour inventer le jury (dont fut dotée la Normandie avant l'Angleterre et l'Angleterre par nous seuls), la Clameur de Haro, le jugement prompt et par les pairs : toutes les formes de l'équité sociale.» (Ch.-Th. Fèret, *Essai sur la Poésie normande*, dans l'*Anthologie des Poètes normands contemporains*, p. 334.)

La langue nationale.—C'est François I^{er} qui fit du français la langue nationale. Avant lui, Charles VIII, dans un décret daté de 1490, avait exigé que les dépositions judiciaires fussent écrites en français ; Louis XII, en 1510, avait prescrit que, sous peine de nullité, dans tous les pays de droit écrit, les procès criminels et les enquêtes fussent faits « en langue vulgaire ou en langue du païs ». Enfin, l'ordonnance de Villers-Cotterets, rendu par François I^{er}, contenait les deux articles suivants concernant l'idiome que la justice devait employer :

« (110). Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrests, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et écrits si clairement, qu'il n'y ait et n'y puisse avoir aucune ambiguïté ou incertitude ni lieu à demander interprétation.

« (111). Et pour ce que telles choses sont souvent advenues sur l'intelligence des mots latins contenus esdits arrests, nous voulons doresnavant que tous arrests, ensemble toutes autres procédures, soit de nos cours souveraines et inférieures, soit de registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments, et autres quelconques, actes et exploits de justice, ou qui en dépendent, soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel françois et non autrement. » (ISAMBERT, *Anc. Ordonn.*, vol. XII, p. 622.)

Heureuse coquille.—L'un des vers le plus souvent cités de Malherbe doit sa fortune à une faute typographique. Dans l'ode à Du Perrier sur la mort de sa fille, Malherbe avait écrit :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin
Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Rosette était le nom de M^{lle} Du Perrier. L'ode rendue à l'imprimerie, le compositeur déchiffrà sur le manuscrit de Malherbe : *Et Rose elle*, au lieu de : *Et Rosette*. L'épreuve remise au correcteur, celui-ci remplaça l'*R* majuscule par une *r* minuscule ; et, considérant avec raison le mot *rose* comme un explicatif, mit ce mot entre deux virgules.

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Et voilà comment une image gracieuse fut substituée à un simple pronom, et par suite, un très joli vers à un vers fort médiocre.

PETITES LEÇONS

DE L'ITALIQUE

Le caractère penché, dit *italique*, est employé pour la reproduction textuelle de phrases, de locutions et de mots étrangers, et de tout ce que l'auteur veut mettre en évidence.

En outre de ces mots ou passages, se mettent en italique :

1° Les noms de journaux et de vaisseaux, les titres d'œuvres d'art, littéraires et scientifiques, dramatiques et musicales.

2° L'article *le, la, les* qui précède ces noms, s'il fait partie intégrante du titre : Le journal *la Patrie*, le vaisseau *le Vengeur*; le tableau de Raphaël *la Transfiguration*.

Dans tous les autres cas, l'article se met en romain : Vous étudierez l'*Andromaque* de Racine et la *Lettre à l'Académie* de Fénelon.

3° Les conjonctions *et, ou*, quand elles font partie du titre d'un ouvrage : *Victor ou l'Enfant de la Forêt*; *Paul et Virginie*. Dans le cas contraire elles seront en romain : Quel ouvrage voulez-vous : l'*Histoire de la Révolution* ou le *Consulat et l'Empire*?

Le mot *et* accompagnant les mots *passim* et *vice versa* reste en romain : Voir pages 118-119 et *passim*.

DES CAPITALES OU LETTRES MAJUSCULES

On met une majuscule :

1° Au commencement d'une phrase.

2° Après les points d'interrogation, d'exclamation ou de suspension, quand ces points terminent la phrase.

3° Au premier mot d'un alinéa (que celui-ci commence ou non la phrase).

4° Au premier mot d'un vers, d'une citation offrant un sens complet. Ex. : Gardez-vous bien de dire : A demain les affaires sérieuses.

5° Au titre d'un ouvrage, d'une fable, d'un ode, d'un objet d'art. Ex. : *Le Menteur*, *le Loup et l'Agneau*, *la descente de Croix* de Rubens, *De la République* de Cicéron.

6° A tout nom commun mis par antonomase à la place d'un nom propre et réciproquement. Ex. : L'Apôtre, mis pour saint Paul, le Philosophe, mis pour Aristote, un Aristarque, mis pour un critique.

7° Aux noms de personnes, d'allégories personnifiées, d'astres, de planètes, de constellations. Ex. : La Mort, la Fortune, le Soleil, la Vierge, le Lion.

8° Aux noms de rues, avenues, boulevards, places publiques, chemins, etc. Ex. : La rue du Palais, le chemin Sainte-Foy.

9° Aux noms des ordres militaires, civils ou monastiques. Ex. : La croix de la Légion d'honneur, la croix de Saint-Grégoire-le-Grand, l'ordre de Saint-Dominique.

10° Aux noms de peuples employés substantivement. Ex. : Les Français, les Russes, etc. Employés adjectivement ces noms ne prennent pas la capitale, de même lorsqu'ils désignent la langue du pays. Ex. : Le soldat français, le marin japonais. Savoir le grec et le latin.

11° Aux noms de villes, de fleuves, de rivières, de lacs, etc. Ex. : La rivière du Lièvre, le lac des Deux-Montagnes.

12° Aux noms de batailles et d'événements historiques, de même qu'aux noms de fêtes religieuses et nationales. Ex. : La Révolution, la bataille des Plaines d'Abraham ; les Rameaux, la Toussaint, le jour des Morts, des Rois.

13° Aux titres honorifiques et respectueux. Ex. : Sa Sainteté, Son Altesse Royale, Sa Grandeur Monseigneur, Monsieur le Président, Monsieur l'Abbé, Monsieur le Ministre.

Monsieur, Madame, Mademoiselle, prennent toujours une capitale quand ils sont en abrégé. Ex. : M. Benoit et Mlle Laurence sont venus nous rendre visite. On ne peut abréger ces titres que lorsqu'on parle de la personne à laquelle ils s'adressent. Lorsqu'on parle à la personne, ces mots se mettent au long, sans capitale selon les uns, avec une capitale selon les autres. L'usage le plus ancien, que nous jugeons encore le plus respectable, veut une capitale. Ainsi on écrira : Bonjour, Monsieur Benoit. A bientôt, Madame. Oui, Monsieur, etc.

14° Doit-on écrire École polytechnique, école Polytechnique, ou École Polytechnique ? École normale, école Normale, ou École Normale ?—Il n'y a pas de règles fixes à ce sujet. On rencontre ces diverses manières ; ainsi on écrit : Collège de France,

et collège de France; École des Chartes, et école des Chartes, Ecole des beaux-arts et école des Beaux-Arts.

15° Les adjectifs *saint*, *grand*, et autres semblables prennent une capitale lorsqu'ils entrent dans la composition d'un nom propre et en font partie. Ex. : Henri le Grand, Grégoire le Grand, le Saint-Père, le Saint-Esprit, la Grande-Ourse.

Les mots *saint* et *sainte* prennent la capitale quand ils entrent dans la formation de noms d'églises, de monuments, de villes, de rues, de personnes; ils s'écrivent au long et sont suivis d'un trait d'union. Ex. : L'église Saint-Sulpice, la ville de Saint-Hyacinthe, le lac Saint-Jean, la rue Saint-Pierre, Monsieur Saint-Laurent, Monsieur Saint-Germain.

Dans les géographies et les guides, il s'abrègent, mais ils conservent la capitale et le trait d'union: Ste-Sophie (l'église), St-Etienne (la ville).

Quand les mots *saint* et *sainte* se rapportent aux personnages qu'ils qualifient, ils ne prennent ni capitale ni trait d'union: Le crucifiement de saint Pierre, la tentation de saint Antoine.

16° Tous les adjectifs précédant ou suivant un nom propre auquel ils sont associés par un trait d'union prennent la majuscule. Ex. : Le Bas-Empire, la Nouvelle-Zélande, etc.

17° Prennent aussi la majuscule tous les adjectifs employés comme noms propres, et ceux formés d'un nom d'homme, de ville, de montagne, etc. Ex. : Le pont Neuf, le mont Blanc, la voie Appienne, la colonne Trajane, la bibliothèque Mazarine, l'imprimerie Nationale.

18° L'article simple quand il commence les noms de personne: prend la majuscule, à moins qu'il ne soit précédé de la particule *de*. Ex. : La Fontaine, Le Verrier, Monsieur de la Rochefoucauld.

Lorsque l'article fait partie d'un nom de ville, il prend la majuscule selon certains auteurs et ne la prend pas selon d'autres. Ex. : On écrit la Rochelle et La Rochelle, le Havre et Le Havre, la Haye et La Haye. L'usage le plus universel veut que l'on emploie la majuscule.

L'article simple ne prend pas la majuscule quand il fait partie du titre d'œuvres littéraires ou artistiques, du titre des journaux et des noms de navires. Ex. : Donnez-moi *la Presse*. Je pars par *la Champagne*. J'ai entendu *le Prophète*.

OBSERVATIONS

Godendard = grande scie, *scie-de-long* (Région de Québec)...
Galendard (Saint-Henri de Montréal, quelques localités de la région de Québec).

Erusser = érafler (Région de Québec).

Petite bedaine = sacoché à mettre les engins de pêche...
Enfiler = accompagner... *I s'toque* = il est pensif... *Ancrer* = s'asseoir... *Se cramponner* = se donner une entorse... *Cupidonner* = faire l'amour... *Pleuma* = garçon qui fréquente les jeunes filles... *Plume* = jeune fille à qui les garçons font la cour...
Cacheter = jeter des couvertures sur quelqu'un pour le couvrir...
Flamber le poisson = le fumer... *Embotter* = mettre ses bottes...
Bousqui = whiskey marchand (Côte-Nord, comté de Saguenay).

Bagosse = whiskey de fabrication clandestine (Région de Québec).

De la pope = de la pulpe... *Monardeur* = mandat de poste...
Barrer = apporter... *Satinette* = fiancée... *Avarde* = avare, fém...
Répousse = bourrasque (Saint-Edouard-de-Lothbinière).

Ben manque = beaucoup, certainement, certes (comtés de Portneuf, Dorchester, Bellechasse, Beauce, Mégantic, Lévis, Lothbinière, Montmorency, Montmagny, L'Islet, Kamouraska, Témiscouata, Rimouski, Matane, Lac-Saint-Jean, Chicoutimi).

Pas guère = guère, pas beaucoup (comtés de Chicoutimi, Lac-Saint-Jean, Charlevoix, Saguenay).

R'bârer = parer (un coup) (Lothbinière, Cantons-de-l'Est).

Essuie-mains de la vaisselle = linge plus fin qui sert habituellement à essuyer les mains des travailleurs (Région de Québec, Châteauguay).

Quitter une chose à terre = laisser une chose à terre (Baie-des-Chaleurs, comté de Saguenay).

J'en ramassis tant que je pouvis = j'en ramassai tant que je pus... *J'y allis* = j'y allai... *Salomon, je voudrais bien que vous ne sacrites plus* = Salomon, je voudrais bien que vous ne jureriez plus... *Notre butin, je l'ons gaspillé* = notre bien, nous l'avons

gaspillé... *Mon chapeau est cobbi* = mon chapeau a des cornes...
J'ai les mains râcheuses = j'ai les mains rudes (Montcalm).

Porcage = pacage... *Porcager* = pacager... *Boudinerie* = boudin, viande hachée (Charlesbourg).

Eplures = pelures, épilchures (Châteauguay, l'est de la province, de Québec à la Gaspésie).

Ravauger = réparer (un habit)... *Clanche* = mou, flasque, à jeun, le ventre creux (se dit surtout des animaux)... *Toiletteuse* = vaniteuse... *Bouchonner un ouvrage* = le faire à moitié, à la hâte...
Cochonner un ouvrage = m. s... *Picherotte, pichenolle, pichenelle, pichenoque* = pichenette (Région de Québec).

LE COMITÉ D'ÉTUDE.

Notre Société en France.— Du *Paris-Canada*, 1er novembre: « L'excellente revue le *Bulletin du Parler français au Canada*, publié à Québec, vient de clore sa deuxième année. La livraison d'août était particulièrement intéressante; elle contient entr'autres articles, la seconde partie de l'étude si remarquable de l'abbé Camille Roy sur l'*Histoire de la Littérature canadienne*, au cours de laquelle il étudie les causes qui ont retardé la formation et le développement de cette littérature. Il le fait avec une justesse d'observations parfaite et des vues tout à fait neuves.

« A signaler aussi l'article de l'abbé H. Simard qui sera lu avec profit par les élèves de nos collèges classiques et par d'autres aussi.

« Enfin, l'étude critique de M. J.-F. Prince, sur les *Gouttelettes* de Pamphile Lemay. »

En rendant compte de la brochure de MM. Lortie et Rivard, *l'Origine et le Parler des Canadiens français*, la *Revue des Traditions populaires* (oct. p. 445) souhaite « que la Société du P. F. étende ses investigations aux légendes et aux coutumes, dont on retrouverait sans doute beaucoup de similaires dans la vieille patrie. »

Nouvelle publication.—Vient de paraître, à Paris, dans la collection des *Ouvriers des deux mondes*, publiés par la Société d'Économie sociale, une monographie de famille canadienne: *Un Compositeur typographe de Québec*, par M. l'abbé Stanislas-A. Lortie, professeur à l'Université Laval, archiviste de notre société. (In-8, 72 pp.)

QUESTIONS ET RÉPONSES

11.—On m'a repris pour avoir dit à cause que, avec le sens de parceque. Cependant j'ai lu que de bons auteurs ont employé cette expression. Que faut-il en penser ?

A cause que, locution conjonctive un peu archaïque, mais française. Le *Dictionnaire Général* la donne. On la trouve dans Fénelon, Labruyère, Bossuet, Pascal, Molière, P.-L. Courier, etc. M. Brunetière l'emploie. « Des grammairiens, dit Littré, ont voulu bannir la locution conjonctive à cause que ; elle doit être conservée, étant appuyée par de bons auteurs, et dans certains cas d'un emploi préférable à parce que. » Mais remarquez que parce que s'écrit en deux mots.

12.—Nous vendons une sorte d'indienne glacée, sous le nom de satine. Est-ce le vrai nom de cette étoffe ?

Satine n'est pas un mot français. L'étoffe vendue sous ce nom doit être de la *salinette* (étoffe de coton qui a le brillant du satin), du *salinet* (étoffe de soie et de coton), ou de la *satinaide* (étoffe de soie mince, imitant le satin).

13.—Entendu dans un discours :... « les dettes les plus urgentes sont en suspens ». Cette phrase est-elle française ?

Les mots sont français, mais la phrase nous paraît bien plutôt anglaise : *The most urgent debts are in suspense*... On dirait mieux : « Les dettes les plus criardes sont en souffrance. » On peut sans doute employer l'expression *dette urgente* pour dire une dette pressante, dont le paiement ne souffre pas de retard ; mais une dette ne peut être *en suspens* ; elle est *en souffrance*, quand le créancier a *suspendu ses paiements*. C'est le paiement qui est suspendu, ce n'est pas la dette.

• 14.—*Babine* est-il un mot français ?

Babine est un mot français. Il se dit des lèvres de certains animaux ; familièrement, on l'emploie aussi en parlant des lèvres de l'homme.

15.—Veuillez donc me dire comment s'appelle le *petit banc* sur lequel on s'agenouille, à l'église ?

Agenouilloir.

16.—Pourquoi le *b* du mot *absence* se prononce-t-il comme un *p* ?

Parce que, dans *absence*, *b* est suivi de *s*. Quand deux consonnes se suivent et ne possèdent pas les mêmes qualités de sonorité, on éprouve une certaine difficulté à les prononcer de suite; si la première est une instantanée, cela devient presque impossible. L'une des deux consonnes tend à s'assimiler; en français, c'est la première qui prend la sonorité de la seconde. Ainsi, *observer* se prononce *opservé*, *absolu* = *apsolu*, *disgrâce* = *dizgrâs*, *absence* = *apsâ:s*, *obtenir* = *opténir*, etc. En d'autres termes, une consonne vocalique (*v, z, j, b, d, g*) doit être suivie d'une vocalique, une consonne soufflée (*f, s, c, p, t, k*) doit être suivie d'une soufflée. Si dans l'orthographe deux consonnes qui se suivent ont une sonorité différente, la prononciation rend à la première la qualité qui lui convient. Cette règle souffre peu d'exceptions. Consulter un bon traité de prononciation pour les détails.

17.—Quelle est l'étymologie du mot *atours*, et comment peut-il signifier *parures* ?

Atour est le substantif verbal de *atourner*, autrefois *atorner*, *adorner*, du latin *adornare*, orner.

18.—Comment dit-on en français : « To draw blood from a stone » ?

« Tondre sur un œuf, tirer de l'huile d'un m. r. »

19.—Quel est la traduction de l'anglais *air-brake* ?

« Frein pneumatique » est l'expression technique.

20.—Faut-il dire *divin n'enfant* ou *divi n'enfant* ?

Quand il s'agit de liaisons, les meilleurs juges sont toujours l'oreille et le goût. On peut cependant fournir quelques indications sur ce que l'usage semble avoir définitivement consacré. Comme règle générale, retenez que *in* (*ē*) en liaison ne se dénasalise pas : *malin n'esprit*. Mais dans les mots anciennement unis, dit l'abbé Rousselot, il y a parfois dénasalisation; et il donne comme exemple précisément *divin enfant* et *divin Homère*, qu'il faut prononcer *divi n'enfant* et *divi n'Homère*. « Divin enfant » se trouve en effet dans un ancien *Noël*. A ce propos on conte que Francisque Sarcey, à qui la liaison sur les nasales répugnait, fut un jour consulté par des provinciaux qui avaient engagé un pari sur cette même question : Faut-il prononcer *divin n'enfant* ou *divi n'enfant* ? Sarcey se déroba : « Dites *l'enfant divin* », répondit-il.

21.—*Editorial* est-il un anglicisme? (Un *éditorial*, un *article éditorial*.)

Editorial est emprunté de l'anglais; mais il est aujourd'hui employé en France adjectivement et substantivement, pour qualifier ou désigner un article qui émane de la direction d'un journal, d'une revue.

22.—Dans des phrases comme celle-ci: «J'ai couru *assez*, ou j'ai *assez* couru que je n'en peux plus», l'emploi de *assez* n'est-il pas une faute? Ne faudrait-il pas dire plutôt: «J'ai *tant* couru que... j'ai *tellement* couru que...»?

La conjonction *que* peut marquer différents rapports circonstanciels, précisés par le contexte. Voyez la *Grammaire classique* de M. Léon Clédât, par. 752. Dans les phrases construites comme celle que vous citez, *que* peut signifier *de sorte que*. J.-J. Rousseau a employé *assez* dans le sens de *pour que*: «Je ne serai jamais *assez* éloigné d'ici *que* nous ne puissions pas nous joindre.» (*Lettres*, 30 mai 1765.) L'emploi de *assez que* dans la phrase: «J'ai *assez* couru *que*...» nous paraît donc légitime.

23.—L'adverbe *assez*, qui signifie généralement: *en quantité suffisante*, peut-il être employé avec le sens de *beaucoup*, comme quand on dit: «J'ai eu *assez* peur!» pour signifier qu'on a eu grande peur, grandement peur?

Oui. *Assez* a alors le sens de *beaucoup*, *grandement*. (Voyez Larousse.) *Assez* peut servir à renforcer le sens, dit l'Académie; c'est le rôle qu'il joue dans la phrase citée.

24.—La particule affirmative *si* est parfois employée à la place de *oui*. Peut-on employer indifféremment l'une ou l'autre? Y a-t-il une règle à ce sujet, et quelle est-elle?—Et comment *si*, qui marque un doute, une supposition, peut-il être affirmatif?

Si s'emploie après une proposition négative et pour annoncer ou remplacer une proposition affirmative en contradiction avec la première. Ex.: «Vous ne ferez pas cela.—*Si*, je le ferai». *Si* ne s'emploie donc que dans le cas où il s'agit de détruire une négation. «On répond *si* et non *oui*, dit Littré, parce que, la phrase étant négative, on ne saurait si *oui* détruit la négation ou la confirme.»

La particule affirmative *si* n'est pas la conjonction, mais l'adverbe. La conjonction est empruntée du latin *si* et annonce une supposition; l'adverbe vient du latin *sic*, et signifie *tellement*, *ainsi*. *Si* est une ellipse pour *si fait*, c'est-à-dire, il est ainsi fait, il en est ainsi. La locution *si fait* est moderne; le vieux langage avait *si ferai*: «Vous ne vous pendrez pas?—*Si ferai*.» *Si ferai* voulait dire: Je le ferai, je ferai ainsi.

25.—Comment diriez-vous en français *farmers' implements* ?

Matériel de ferme nous paraît une bonne traduction.

26.—Comment appelle-t-on les personnes qui font profession de recueillir des abonnements aux journaux et qui servent d'intermédiaires entre ceux-ci et les annonceurs ?

Courtiers d'annonces et d'abonnements.

27.—J'ai lu sur la boutique d'un coiffeur : *Artiste capillaire*. *Capillaire* est jugé et condamné ; c'est, je pense, une traduction de mauvais anglais ; un coiffeur ne ressemble pas plus à un cheveu qu'un autre homme ! Mais que penser d'*artiste* ? La qualification d'*artiste* n'est-elle pas réservée aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens, aux acteurs ?

Il paraît que les ligaros y ont droit aussi ! Un ouvrage intitulé *De Paris, des mœurs*, etc., publié par Salgues en 1813, rapporte qu'en 1760 « la communauté des perruquiers comprenait les barbiers, les étuvistes et les coiffeurs de dames ; mais ceux-ci réclamèrent, soutinrent un long procès, prétendirent que leur art n'avait rien de mécanique, que c'était ravalier son caractère libéral que de l'assimiler à la barbarie ; et ils obtinrent un arrêt du Conseil d'État qui les rangeait au nombre des *artistes*. » A Paris, on peut lire sur les boutiques de certains coiffeurs : *Artiste en cheveux*. L'*Annuaire Bottin* range même sous ce titre ceux qui manient par profession le peigne et le rasoir.

28.—Comment traduisez-vous : *After further inquiry* ?

Plusieurs traductions peuvent être proposées. La meilleure et la plus courte est sans doute : « Après plus ample informé. »

29.—Dans une étude sur les familles de mots, je trouve *voie* et *trivial* comme étant deux mots issus d'un même primitif latin, *via*. Si *trivial* vient de *via*, comment peut-on en expliquer le sens ?

Voie est la forme populaire du latin *via* ; on la retrouve dans *voyage*, *envoyer*, *dévoier*, *fourvoyer*, etc. La forme savante se rencontre dans *viabilité*, *viatique*, *dévier*, *obvier*, *trivial*, *trivialité*, etc. *Trivial* est emprunté du latin *trivialis*, tiré lui-même de *trivium*, endroit où aboutissent trois routes, trois voies, *tres viæ*, endroit par conséquent fréquenté, terrain battu ; d'où le sens de rebattu, usé, connu de tous (vérité triviale), et, par extension, bas, commun (expression triviale).

30.—Y a-t-il en français une locution correspondant à l'anglais : *To shear against the wool*, que j'ai entendu employer en parlant de quelqu'un qui avait commencé son ouvrage par le mauvais bout, par la fin ?

Le français dit : « Brider son âne par la queue. »

SARCLURES

*. Un journal énumère les sommes dépensées par le gouvernement dans le comté de Lévis :

« Chaudière *shops*..... \$50,000.00 »

Si le gouvernement avait dépensé cette somme pour des *usines*, plutôt que pour des *shops*, il aurait peut-être fait plaisir aux habitants du comté de Lévis, la plupart canadiens-français.

*. « L'expérience prouve que plus M. X... pour un, prédit des victoires, plus il fait capot. »

La grammaire, pour sa part, prouve que pour un n'est pas français. Moi pour un serait une traduction de l'anglais : « I for one. »

*. « Pour l'honneur de ma parole et l'honneur des électeurs nombreux qui m'appuient, je tiens à déclarer *emphatiquement* que toutes ces histoires-là n'ont aucun fondement. »

L'emphase est une grande affectation dans le ton de la voix, dans le geste. Pourquoi le candidat qui veut déclarer *avec énergie* que les histoires débitées sur son compte sont fausses, le fait-il *emphatiquement*?... Anglicisme !

*. « Des soumissions seront reçues jusqu'à lundi, le 24 octobre 1904, pour la *gradation*, le nivellement, le posage de rails.....dans la construction d'une voie d'embranchement.... »

Nous croyons comprendre qu'on demande des soumissions pour des travaux de *remblai* : *rampe*, *nivellement*, etc.

*. Les journaux annoncent un « conseil plénier » qui sera tenu à Ottawa.

En français, *concile plénier*.

*. « Immense vente de *dissolution de société*. Venez en foule. »

C'est l'annonce qu'un marchand de Québec fait paraître dans les journaux. Ceux qui désirent se procurer une *dissolution de société* ont là une belle occasion d'acheter cet article, un peu rare sur le marché.

LE SARCLEUR.

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Un <i>check</i> de cent piastres.	Un chèque de cent piastres.
Un <i>check</i> de bagages.	Un bulletin de bagages.
Mettre un <i>check</i> à quelqu'un...	Mettre un frein à quelqu'un, le contenir, le tenir en échec.
Faire <i>checker</i> son bagage.	Faire enregistrer son bagage.
<i>Checker</i> quelqu'un.	Arrêter quelqu'un, le tenir en bride, le maîtriser, le contenir, le calmer, le réprimander, le surveiller.
<i>Checker</i> un compte, une addition, des signatures.	Vérifier un compte, une addition, des signatures.
<i>Checker</i> les absents (dans un appel).	Pointer les absents.
<i>Checker</i> une liste électorale.	Pointer une liste électorale.
Le <i>checkage</i> d'une facture, d'une liste, des absents.	Le pointage d'une facture, d'une liste, des absents.
Le <i>checkage</i> des bagages.	L'enregistrement des bagages.
Un <i>checkeur</i> (de listes, etc.).	Un pointeur.
Un <i>checkeur</i> (de comptes, etc.).	Un vérificateur.
Un <i>checkeur</i> (de bagages).	Un facteur de gare.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

SÉANCE PUBLIQUE

Lundi, le 5 décembre prochain, la Société du parler français au Canada donnera, à l'Université Laval, à Québec, dans la Salle des Promotions, une séance publique.

Cette séance sera consacrée à la lecture de divers travaux sur l'œuvre de la Société, la *nationalisation* de notre littérature, le parler français à l'école, l'anglicisme, etc. Le programme sera publié dans les journaux.

Monseigneur Bégin, archevêque de Québec, et Sir L.-A. Jetté, Lieutenant-Gouverneur, ont bien voulu accepter l'invitation de la Société et assisteront à cette séance.

L'entrée sera gratuite pour tous et le public sera admis. Mais on devra se procurer des billets d'entrée en s'adressant aux membres de la Société. Chaque membre aura droit à un certain nombre de billets qui lui seront délivrés, *sur demande*, par le secrétaire ou l'archiviste.

Deux questions de phonétique française.—Dans un article, récemment paru sous ce titre dans les *Mémoires de la Société néo-philologique* de Helsingfors (vol. III, Paris, Welter), M. J. Poirot donne le résultat des expériences intéressantes qu'il a fait, en grande partie au moyen des instruments de M. l'abbé Rousselot, 1^o sur l'influence des voyelles labialisées sur l'explosive labiale qu'elles suivent, et 2^o sur l'influence de l'e dit muet sur les sons voisins. Il prouve que l'e muet produit l'affaiblissement de la voyelle précédente, et par là se trouverait expliqué le passage de *é* à *ê*, qui s'est opéré au XVII^e siècle, dans les mots en — *ere*, etc. M. Poirot établit aussi — ce qui du reste n'est plus guère contesté — que l'accent tonique en français est dynamique, mais que la tonalité élevée peut l'accompagner ou non.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

101—Séance de la Société du Parler français au Canada, 5 décembre 1904.....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
106—La Société du Parler Français.—Discours.....	P. BOUCHER DE LA BRUÈRE
111—Rapport du secrétaire général.....	A. RIVARD.
116—La Nationalisation de la littérature canadienne.....	L'ABBÉ CAMILLE ROY.
124—La Poésie en province — Louis Tiercelin.....	A. R.-L.
125—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
129—Questions et réponses.....	“ “
1 2—Anglicismes.....	“ “

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

Editeur-dépositaire, à Paris: H. DHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire

ALPHABET PHONETIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pied*); *ü* = *u* semi-voyelle (*huile*); *é* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *e* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *â* (*a* de *pâte*), *ê* (*e* de *chanté*), *ô* (*o* de *pot*), *â* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *â* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ã* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a'*, *i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:*, *i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *a'*, *i'*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

5 décembre 1904

Lundi, le 5 décembre courant, la Société du Parler français au Canada a tenu, dans la Salle des Promotions, à l'Université Laval, la séance publique que nous avons annoncée.

Il ne nous appartient pas de faire un compte rendu critique de cette séance; nous voulons seulement noter ici les articles du programme qui fut exécuté. *Hæc olim*.....

PROGRAMME

1. Discours du Président.
L'honorable M. P. BOUCHER DE LA BRUÈRE.
2. Rapport du Secrétaire.
M. Adjutor RIVARD.
3. *Un jour à Venise*, suite romantique. E. NEVIN.
 - a) *Andante con espressione* (Chant Vénitien).
 - b) *Con moto* (Les Gondoliers).Orchestre.
4. La Nationalisation de la littérature canadienne.
M. l'Abbé Camille ROY.
5. *Peer Gynt*, 1^{re} suite..... E. GREIG.
 - a) *La Mort d'Aase*.
 - b) *La Danse d'Anitra*.Orchestre.

6. Le Parler français à l'école.

M. l'Abbé V.-P. JUTRAS.

7. L'Anglicisme dans les journaux.

L'honorable M. Ch. LANGELIER.

8. a) *Sérénade* G. PIERNÉ.b) *Danse nationale polonaise*... SCHARWENKA.

Orchestre.

9. Discours du Président d'honneur.

Mgr O.-E. MATHIEU.

DIEU SAUVE LE ROI.

Les membres de la Société qui n'ont pu assister à cette séance trouveront dans le *Bulletin*, où ils seront publiés, quelques-uns des travaux qui y ont été lus. Mais nous ne pouvons malheureusement leur faire entendre la musique. L'orchestre, dirigé par M. Joseph Vézina, était composé des musiciens dont les noms suivent:

1^{ers} violons.—MM. J.-A. Gilbert,
Wilfrid Edge.

2^{nds} violons.—MM. E. Drolet,
J.-A. Gauvin.

Altos.—MM. W.-T. Davies,
P. Labranche.

Violoncelles.—MM. A.-E. Courchesne,
M. Baril.

Contrebasse.—M. U. Vézina.

Flûte.—M. L.-L. Dumas.

Hautbois.—M. A. Bouchard.

Clarinette.—Sergent Huxley.

Cors.—MM. J.-A. Nicole,
N.-E. Rousseau.

Basson.—M. A. Vézina.

Notre Société n'a jamais fait beaucoup de réclame. Il paraît pourtant qu'elle compte un grand nombre d'amis, que beaucoup de gens s'intéressent à son œuvre; car au delà de mille personnes étaient réunies dans la Salle des Promotions. L'honorable M. P. Boucher de la Bruère, notre président, avait à ses côtés Sir L.-A. Jetté, Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, et Madame

Jetté, Monseigneur L.-N. Bégin, Archevêque de Québec, M^{gr} O.-E. Mathieu, Recteur de l'Université, Madame Boucher de la Bruère, M^{gr} C.-A. Marois, Protonotaire Apostolique, Vicaire-Général, Sir Alexandre Lacoste, Juge en chef de la Cour du Banc du Roi, Sir A.-P. Pelletier, Membre du Conseil Privé, Juge de la Cour Supérieure, M. le Juge A.-B. Routhier, Juge en chef de la Cour Supérieure, M^{gr} J.-C. K.-Laflamme, Protonotaire Apostolique, Messieurs les Sénateurs A.-C.-P.-R. Landry et P.-A. Choquette, l'honorable M. Amédée Robitaille, Ministre, Secrétaire de la Province, M. le Juge François Langelier, de la Cour Supérieure, l'honorable M. Thomas Chapais, Membre du Conseil législatif, M^{gr} T.-E. Hamel, P. A., M^{gr} H. Têtu, M. E.-J. Flynn, etc., etc.

Nous prions ces amis et ces patrons distingués de notre œuvre, et tous ceux qui ont bien voulu répondre à notre invitation, et les conférenciers à qui notre Société doit le succès de sa première séance publique, et les artistes qui nous ont prêté leur précieux concours, d'agréer l'expression de notre plus sincère gratitude.

Le dernier article du programme était le discours de notre président d'honneur, le Recteur de l'Université, Monseigneur O.-E. Mathieu. Nous aimons à reproduire ici cette courte allocution. Monseigneur le Recteur de l'Université se connaît en œuvres et en hommes; son approbation nous est chère. En terminant, Monseigneur le Recteur, au nom de l'Université, a conféré à notre président le titre de docteur ès lettres. Le mérite personnel de l'honorable M. Boucher de la Bruère lui a valu ce titre, nous le savons bien; mais, en choisissant, pour honorer Monsieur le Surintendant de l'Instruction publique, le jour où il présidait une séance de notre société, l'Université nous a donné une nouvelle marque de sa sympathie; c'est de sa part un soin délicat, dont nous savons faire une juste appréciation et qui nous touche profondément.

DISCOURS DE MGR MATHIEU

« Monsieur le Président,

« Monsieur le Gouverneur,

« Monseigneur,

« Mesdames et Messieurs.

« La charge de Recteur de l'Université offre bien parfois ses ennuis, mais parfois aussi elle procure des plaisirs délicats. J'en

fais de nouveau ce soir la douce expérience, puisque, à la fin de cette séance, il m'est donné de reconnaître le mérite, et de le couronner.

« Nous avons regardé comme un devoir d'assister à cette séance, des plus charmantes, donnée par la Société du Parler français. Nous apprécions le mérite de ceux qui l'ont organisée et nous avons applaudi de tout cœur au talent incontestable de ceux qui y ont pris part.

« Cette Société du Parler français vient à peine de naître, mais elle a eu un bon commencement. Or les anciens disaient : *Dimidium habet qui bene cœpit*, « un bon commencement est la moitié de l'œuvre ». Qu'elle continue à marcher dans la voie qu'elle s'est tracée, que le dévouement de ses membres ne se refroidisse pas, que ses amis lui restent fidèles, et elle aura droit à la reconnaissance de tous ; car elle aura fait un grand bien.

« Déjà elle est chère à tous ceux qui, dans notre pays, s'intéressent aux choses de l'esprit ; déjà elle est chère à notre Université, sous le patronage de laquelle elle travaille et au progrès de laquelle elle contribue. Il m'est agréable d'avoir, comme Recteur, à lui exprimer ces sentiments ; il m'est plus agréable encore d'avoir à lui donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle fait naître, de la sympathie qu'elle excite, de la reconnaissance qu'elle mérite.

« Elle a pour président un homme intelligent, instruit, que ses concitoyens regardent comme un exemple vivant d'une existence laborieuse, d'une probité sans reproche, d'une religion sans peur.

« Ces qualités l'ont conduit au poste important de Surintendant de l'Instruction publique, et là, par ses écrits et ses discours, il s'est toujours montré digne de la confiance qu'on avait reposée en lui.

« Il est allé par toute la Province émettre ses idées sur le genre d'éducation qu'on doit donner aux enfants, et ses idées sont saines comme saine est l'âme de celui qui les exprime ; il est allé par toute la Province affirmer que nous, Canadiens, Dieu merci, nous voulons encore Dieu dans nos écoles, dans l'éducation, comme nous le voulons pour la famille, pour la société et pour la patrie, comme nous le voulons à toutes les pages de notre vie, à la première comme à la dernière, parce que nous croyons que, pour l'avoir comme rémunérateur dans l'autre monde, il faut l'avoir comme compagnon dans celui-ci.

« Il est allé par toute la Province faire comprendre cette belle vérité qu'exprimait un jour le protestant Guizot : « Le développement intellectuel séparé du développement moral et religieux, devient un principe d'orgueil, d'insubordination, d'égoïsme et par conséquent un danger pour la société. »

« Notre Université catholique croit donc remplir un véritable devoir en offrant à M. le Surintendant de l'Instruction publique le titre de docteur ès lettres ; elle veut prouver sa gratitude à la Société du Parler français, en honorant ainsi son président ; elle veut aussi reconnaître publiquement le mérite de l'hon. M. de la Bruère et l'attachement qu'il a toujours témoigné à notre institution. »

M. l'Abbé Fillion, Secrétaire de l'Université, remit alors le diplôme de docteur ès lettres à M. de la Bruère. Celui-ci remercia M^{sr} le Recteur et l'Université, et leva la séance.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

Pugna porcorum.—On se rappelle le poème *Pugna porcorum*, dont tous les mots commencent par la lettre P :

Plaudite, porcelli, etc.

Le Petit Français illustré du 7 novembre publie une pièce, un tour de force plutôt renouvelé du *Pugna porcorum* :

« Pauvre pêcheur persévérant, persiste patiemment pour prendre petits poissons ; par précaution, partant pêcher, prends paletôt, pardessus, pliant, puis parapluie préservant parfaitement pendant pluie : par prudence, prends panier point percé, pour pas perdre petits poissons... »

Et cela continue...

Prouesse d'humaniste.—Le *Bulletin des conférences et des cours de la Faculté des lettres de Poitiers* a publié une traduction en vers grecs de la *Jeune Captive* d'André Chenier, par un professeur de la Faculté. Cet érudit « renouvelle, dit le *Polybiblion*, les prouesses des humanistes d'autrefois. »

Le Bulletin en France.—La *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* rend compte, dans le numéro d'octobre, de la livraison du *Bulletin* de juin-août, et mentionne spécialement la suite du *Lexique canadien-français*, le compte rendu de la brochure de M. de la Bruère, l'étude de M. J.-E. Prince sur les *Gouttelettes* de M. Lemay, l'*Étude sur l'histoire de la Littérature canadienne* par M. l'Abbé Camille Roy, et le *Langage scientifique dans nos collèges* par M. l'Abbé H. Simard.

L'Enseignement chrétien (1^{er} décembre, p. 764) signale aussi spécialement notre *Lexique*, en annonçant que notre revue est entrée dans sa troisième année d'existence.

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS

*Discours prononcé par l'honorable M. P. Bouchér de la Bruère,
Président, à la séance du 5 novembre 1904.*

Monsieur le Gouverneur, ⁽¹⁾
Monseigneur, ⁽²⁾
Mesdames et Messieurs.

Le Canada occupe sur ce continent une position exceptionnelle. Fondé par la France, il a reçu d'elle l'ensemble des qualités qui sont nécessaires à la formation d'un peuple autonome.

Abandonné par sa mère après des guerres funestes quoique glorieuses, il prit en ses propres mains le soin de la cause nationale. Par sa prudence, par sa ferme et constante loyauté au nouveau régime que le sort des armes lui avait imposé, grâce aussi aux difficultés qui surgirent entre l'Angleterre et les colonies américaines, il réussit à conduire sûrement le vaisseau de ses destinées et à préserver sa langue maternelle de l'effondrement dont elle était menacée en 1763.

Nous, les continuateurs de cette œuvre grandiose, nous sommes donc en possession d'un précieux héritage; aussi est-ce pour nous un impérieux devoir que de nous inspirer de la hauteur de vues et du courage de nos pères et de travailler sans relâche à la conservation de la langue française et à sa diffusion dans l'Amérique du Nord.

C'est sous l'empire de ces sentiments, partagés du reste par tous les Canadiens français, que quelques amis des lettres fondèrent à Québec, en février 1902, la « Société du Parler français au Canada », dont le but est l'étude et le perfectionnement du parler français dans notre pays. Cette société eut l'avantage d'être placée, dès sa naissance, sous le précieux et bienveillant patronage de l'Université Laval.

Son programme général comprend, entre autres choses, l'étude de la langue française au Canada dans son histoire, son caractère

(1) Sir L.-A. Jetté, Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

(2) M^{gr} L.-N. Bégin, Archevêque de Québec.

et ses conditions d'existence, l'examen des dangers qui menacent le parler français dans ce pays, la recherche des meilleurs moyens de rendre à la langue ce qu'elle a déjà perdu et de restaurer ses expressions déjà déformées, et la publication de travaux et de bulletins assortis à ce dessein.

La Société se compose de membres actifs et de membres adhérents.

On peut s'inscrire comme membre en tout temps de l'année.

Au mois de septembre, les membres actifs élisent un bureau de direction composé de huit membres et ceux-ci choisissent les officiers de la société.

Le Recteur de l'Université Laval est de droit président d'honneur de la société.

L'honorable M. Adélard Turgeon, Ministre de l'Agriculture, fut le premier président actif, et l'an dernier j'eus l'honneur de lui succéder.

Notre association, qui fut fondée avec vingt membres seulement, comptait au premier septembre dernier, après deux ans et demi d'existence, 482 membres, dont 132 membres actifs et 350 membres adhérents.

Outre le bureau de direction, la Société a constitué un comité d'étude chargé d'utiliser les matériaux amassés, de reviser les notes recueillies et de soumettre le résultat de son travail à l'assemblée générale des membres.

De plus, le bureau de direction, pour mieux atteindre son but et propager ses travaux, publie, chaque mois, un bulletin, appelé *Bulletin du Parler français au Canada*, rédigé par un comité spécial dont les membres gardent la responsabilité de leurs écrits.

Cette publication est envoyée gratuitement à tous les membres actifs et adhérents, et tous les élèves de nos maisons d'éducation peuvent la recevoir au prix minimum de cinquante sous par année. J'ai le plaisir d'ajouter qu'en 1903-04, les étudiants fournissaient plus de 300 souscripteurs de ce genre à notre revue.

Celle-ci compte des amis non seulement au Canada, mais en Europe et dans la république voisine. Plusieurs revues de l'étranger nous ont manifesté leur profonde sympathie et ont apprécié très favorablement les écrits publiés dans notre *Bulletin*.

Je dois ajouter que nous possédons une bibliothèque spéciale qui renferme déjà des ouvrages très importants et consultés avec

avantage par ceux de nos membres qui s'occupent de philologie, surtout par les membres du comité d'étude.

Ce n'est pas sans une bien vive gratitude que nous avons reçu pour notre bibliothèque des dons de l'Université de Lyon, de la Faculté des lettres de Bordeaux, de l'Université de Nancy, de l'Alliance française et particulièrement le cadeau fait par M. Honoré Champion, de Paris, de *l'Atlas linguistique de la France*, dont la publication est un événement considérable pour la dialectologie française.

Les séances du comité d'étude ont lieu les trois premiers lundis du mois, dans une salle gracieusement mise à notre usage par l'Université, et le quatrième jeudi du mois est le jour fixé pour la réunion générale des membres de la Société.

C'est à une de ces séances mensuelles que vous assistez ce soir, Mesdames et Messieurs. Elle est la première du genre, en ce sens que le bureau de direction a cru devoir vous inviter à y venir, afin de vous faire connaître davantage notre société, le but patriotique et utile qu'elle désire atteindre, et aussi assurément solliciter votre aide et votre encouragement.

Je dis votre aide, car cette association, malgré ses efforts, ne saurait défendre notre langage de toute corruption, ni le perfectionner au point qu'il réponde au progrès naturel de l'idiome, sans le concours actif et quotidien de tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la langue française sur ce continent.

Monsieur le Gouverneur, nous avons le grand honneur de vous compter au nombre des membres actifs de notre association. Votre présence, ce soir, à notre assemblée est un gage précieux de haute approbation donnée à l'œuvre que nous désirons accomplir.

Digne successeur des gouverneurs qui participèrent à la fondation et au développement de la Nouvelle France, nous savons que vous tenez à favoriser l'expansion de l'idée française dans cette partie de l'univers. Vous en avez donné une preuve nouvelle en acceptant notre invitation, et nous vous en remercions de tout cœur.

Ce sentiment de reconnaissance, nous l'offrons également à Sa Grandeur Monseigneur Bégin, dont le nom, comme celui de Sir Louis-Amable Jetté, est inscrit sur la liste des membres actifs de la Société.

Monseigneur, placé à la tête de la hiérarchie scolaire de la Province en votre qualité de chancelier de l'Université Laval,

veuillez croire que nous apprécions grandement l'honneur que vous nous faites d'être l'un des nôtres aujourd'hui. Le programme de la Société du Parler français est une page nouvelle ajoutée au programme d'études de nos maisons d'éducation.

Si la loi ne nous permet point d'obtenir l'approbation officielle du Conseil de l'Instruction publique dont Votre Grandeur fait partie, la gratitude que nous devons à l'Université Laval nous fait un devoir de dire à son illustre chancelier combien nous lui sommes reconnaissants pour la sympathie qu'il nous témoigne.

Je dois m'empressez d'offrir aussi à toutes les personnes ici présentes nos plus sincères remerciements pour l'honneur et le plaisir qu'elles nous font d'assister à notre réunion mensuelle.

J'ose croire qu'après avoir connu plus intimement notre société, elles s'intéresseront davantage à ses progrès et la supporteront dans sa tâche ardue.

N'allez pas croire, Mesdames et Messieurs, que notre société a la prétention de purifier la langue de toutes les vulgarités qui la déparent, ni qu'elle veuille s'arroger une autorité presque officielle comme l'Académie française. Non. Mais vous savez qu'au Canada comme aux Etats-Unis, nos nationaux, en contact journalier avec des personnes d'autre origine, sont exposés au danger prochain de voir leur langue maternelle se corrompre par l'introduction de choquants anglicismes, ou se déformer par l'invasion continuelle de barbarismes propres à faire tressauter sur leurs chaises de pédagogues nos austères grammairiers.

Il importe que dans nos familles on prenne la résolution bien ferme de surveiller sa prononciation et sa manière de parler. De même dans nos écoles primaires et secondaires, dans nos écoles normales, dans nos universités, au barreau où les pièces de procédure sont rédigées dans un style quelque fois baroque, dans nos maisons de commerce et chez nos industriels aux annonces retentissantes où l'anglicisme domine en maître, on devrait faire une guerre à mort aux expressions vicieuses.

J'ai été assez longtemps dans le journalisme pour me croire autorisé à inviter ceux qui rédigent nos journaux comme ceux qui écrivent dans nos revues médicales et autres publications scientifiques, à soumettre tous leurs travaux à une fumigation telle qu'elle y détruise tous les ferments ennemis du bon goût et de la correction grammaticale.

Comme il s'agit ici de langue, j'aurais tort de ne pas réclamer avec une spéciale insistance le concours de celles qui, par les grâces de leur conversation, peuvent propager le plus efficacement le goût du bien dire.

La mère de famille peut beaucoup à ce point de vue. En se surveillant elle-même, elle peut apprendre à ses petits enfants à bien parler, et débayer intelligemment le terrain, afin de rendre plus facile et plus fructueuse la tâche de l'institutrice ou du professeur qui, à l'école, ont à perfectionner le langage des élèves confiés à leurs soins.

Mesdames et Messieurs, vous êtes la classe dirigeante à Québec. Laissez-moi vous prier de travailler avec nous d'un commun accord à l'épuration et au perfectionnement de la langue française au Canada. Nos maisons d'éducation, aux temps de Montmagny, de Maisonneuve et de Laval, eurent pour mission de l'enseigner aux sauvages et de la conserver parmi les enfants des colons. Ne perdons point de vue l'œuvre de nos devanciers.

Nous aurons à cet égard rempli notre devoir si nous transmettons à nos descendants dans toute sa pureté et dans toute sa perfection, notre belle langue maternelle, joyau précieux déposé dans notre écrin national par la main de la France.

La Réforme de l'orthographe.—La *Revue Universitaire* (15 novembre) et l'*Enseignement secondaire* (25 octobre) publient le rapport de M. Paul Meyer sur la simplification de l'orthographe. Nos journaux canadiens ont reproduit certains articles écrits évidemment par des personnes qui n'avaient pas lu ce rapport. Si nos journalistes avaient tenu vraiment à renseigner sûrement leurs lecteurs, ils auraient pu, semble-t-il, faire connaître l'exposé complet que nous avons pu donner, dès le 15 octobre, du travail de M. Meyer. Que ce rapport ne soit pas encore connu de tous même en France, cela s'explique : car le ministre de l'Instruction publique a exprimé le désir qu'il ne soit pas reproduit avant que l'Académie française, à laquelle il est soumis, se soit prononcée ; les autres revues, en conséquence, n'ont pas cru pouvoir le mettre sous les yeux de leurs lecteurs. Nous devons dire que M. Meyer, lorsqu'il nous a communiqué l'épreuve de son travail, ne connaissait pas cette décision du ministre de l'Instruction publique.

Nouvelle publication.—Vient de paraître, chez Guilmoto (Librairie orientale et américaine, 6, rue de Mézières, Paris), *les Richesses du Canada*, par M. E.-J.-P. Buron, ancien élève de l'Ecole normale Supérieure, avocat au barreau du Manitoba, membre de notre société, avec une *Préface* de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. (Un volume in-8°, 7 fr. 50.)

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DE LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

(Séance du 5 décembre 1904)

Monsieur le Président,
Monsieur le Gouverneur,
Monseigneur,
Mesdames et Messieurs.

L'heure est venue, où, dans toute réunion bien organisée, le secrétaire est appelé à lire ce qu'on appelle le « procès-verbal de la dernière séance ».

Mais la simple relation de ce que nous avons fait le mois dernier présenterait peut-être, pour ceux qui n'ont pas pris part à nos travaux, un intérêt fort mince. A quoi bon vous apprendre, par exemple, qu'à la dernière séance de notre comité d'étude, nous avons disputé, quelque trente minutes durant, sur l'exacte signification dans le parler franco-canadien, des mots *cabale*, *cabaler* et *cabaleur*... Cela n'aurait d'importance que pour les ...spécialistes; et ces derniers sont là-dessus mieux renseignés que nous.

Ce rapport ne sera donc pas un « procès-verbal de notre dernière séance », mais plutôt quelque chose comme un *procès-verbal* des cinquante ou soixante dernières années.

Notre société n'est pas si vieille. Mais, en sa première séance publique, elle aime à rendre un juste tribut d'hommages à ceux qui, avant elle, ont travaillé à la conservation et à l'épuration de la langue française au Canada et dont les efforts ont rendu possible l'œuvre qu'elle a entreprise.

Nous n'entendons pas parler des luttes soutenues par nos pères pour le maintien de la langue française comme langue officielle. Ces épisodes glorieux appartiennent à l'histoire. Nous voulons reconnaître les services rendus à une œuvre chère par les écrivains qui ont vu dans la pureté de l'idiome la sauvegarde de notre caractère et l'essentielle condition de notre vie nationale.

Sur la première page de nos annales, nous avons tenu à inscrire leurs noms. Leur exemple est notre encouragement, et leurs travaux le point de départ des nôtres.

Sans doute, puisque nous travaillons encore, nous ne pensons pas qu'ils aient tout fait et qu'après eux il n'y ait plus qu'à glaner. Eux-mêmes le savaient bien, et que leurs œuvres n'étaient pas parfaites, et que la tâche n'était pas finie. Ils accomplissaient ce que leurs forces et les circonstances, peu favorables, permettaient, se disant que, faite leur part, d'autres viendraient peut-être qui pousseraient plus loin l'entreprise et rendraient féconds les premiers efforts.

Quand, en 1841, l'Abbé Maguire publiait son *Manuel des Difficultés de la langue française*, et signalait aux Canadiens leurs principales erreurs de langage, il ne croyait pas avoir épuisé la matière. Il espérait seulement faire un peu de bien et inspirer à d'autres l'idée d'en faire davantage.

Aussi vit-on bientôt Meilleur recondre son traité de prononciation, d'abord publié aux Etats-Unis, et en donner une édition destinée avant tout à combattre l'anglicisme qui s'introduisait dans notre parler ; Gingras publier trois éditions de son *Manuel des Expressions vicieuses*, et M. l'Abbé Caron son *Vocabulaire*, pendant que Buies écrivait ses *Barbarismes canadiens*, le docteur Larue le premier chapitre de ses *Mélanges*, Oscar Dunn et Benjamin Sulte de nombreux articles de revue réimprimés plus tard dans *Dix ans de Journalisme* et dans *la Langue française en Canada*, le Révérend James Roy une importante étude parue dans les *Canadian Illustrated News*, Maximilien Bibaud son *Mémorial*, et M. J.-P. Tardivel *l'Anglicisme, voilà l'ennemi* !

Puis, en 1880, parut le *Glossaire* de Dunn. Si cet ouvrage était accompagné de l'appareil critique sans lequel on ne saurait aujourd'hui traiter ces questions, s'il s'y trouvait un système quelconque de notation phonétique, sans quoi une étude dialectologique ne peut être complète, le *Glossaire* de Dunn serait une œuvre classique. On y ajouterait des articles, on ne corrigerait pas ceux qui s'y trouvent. Le premier, croyons-nous, Dunn a constaté sans crainte « l'ingérence des patois français dans le franco-canadien » ; les mots normands, picards, saintongeais ou herrichons, ne l'effrayaient point ; il y voyait avec raison autant de certificats de notre nationalité.

L'année suivante, Manseau fit paraître le premier fascicule de son *Dictionnaire canadien*. Puis vinrent les études de M. Napoléon Legendre, de M. Paul de Cazes, de M. Faucher de Saint-Maurice, les *Anglicismes et Canadianismes* d'Arthur Buies, les *fautes à corriger* (toujours consultées avec profit) de Lusignan, quelques articles de revue, et les *Corrigeons-nous* (continué sous divers titres jusqu'en 1895) de M. Fréchette.

Enfin, parurent, en 1894, le *Lexique-Glossaire* de M. Sylva Clapin, et deux ans après le *Dictionnaire de nos fautes* de M. Rinfret. Ces deux ouvrages sont considérables. Ils ne sont pas complets. Un glossaire n'est jamais complet : quand on l'a fini, c'est l'heure de le recommencer. Le premier de ces deux lexiques, fait, semble-t-il, sur Jaubert et Moisy comme modèles, ne peut être pris pour guide dans un travail d'épuration ; le second, dont le seul objet est la correction du langage, n'a de valeur qu'à ce point de vue. Ainsi l'ont voulu leurs auteurs.

Mentionnons encore la *Conférence* de M. Tardivel, et nous voici rendu aux publications de notre société même.

Si, nous avions voulu nommer ceux qui, sans traiter spécialement de notre langage, ont pourtant contribué à l'œuvre dont nous parlons, nous aurions rappelé aussi les noms des écrivains qui, comme de Gaspé, ont fait connaître et aimer notre savoureux parler populaire, des poètes qui, comme M. Lemay dans ses *Gouttelettes*, ont chanté notre terroir dans une langue d'une rare correction, des orateurs surtout qui, comme M. le Juge Routhier, ont donné des exemples de la plus pure diction mise au service de l'éloquence canadienne. Mais cela nous aurait entraîné trop loin.

Nous n'avons rien dit des savants travaux que certains philologues des États-Unis ont fait sur la langue française au Canada.

Ces travaux sont tout différents de ceux que nous avons signalés.

Elliott, Chamberlain, Sheldon, Brandon, Hills, Geddes ont étudié notre parler au point de vue scientifique, et c'est peut-être ce que nous n'avons pas su voir suffisamment. Ils ont pu se tromper, ils se sont trompés parfois. Mais pour le leur faire voir, il faudrait pouvoir, nous aussi, analyser les formes dialectales de notre parler populaire, appliquer à nos produits phonétiques les lois maintenant connues de l'évolution des sons romans, et à ses substituts lexicologiques celles qui président à la vie des mots.

Or il se trouve, pour ne rien dire de l'intérêt que présente au point de vue purement philologique la destinée d'un idiome placé dans des circonstances exceptionnelles, que l'étude scientifique de notre langage, des changements qu'il a subis, de ceux qu'il peut subir encore, est nécessaire en vue même de son épuration.

Si l'on n'a pas soin de donner cette base solide à la correction du langage, on risque de tomber dans un purisme exagéré ou dans la barbarie.

Et voilà comment se justifie le double but de notre société : la correction du langage, et l'étude de la dialectologie franco-canadienne.

Ce dernier objet n'est pas moins pratique que l'autre. A vrai dire, les deux n'en font qu'un.

Avant tout, la Société du Parler français veut continuer l'œuvre commencée par Maguire, poursuivie par Caron, Dunn, Legendre, Clapin et Rinfret ; elle veut que notre langue s'épure, se corrige, demeure saine et de bon aloi ; que notre parler se *nationalise*, si l'on veut, c'est-à-dire qu'il devienne franco-canadien, en d'autres termes qu'il se développe suivant les besoins particuliers du pays, mais naturellement, suivant les lois qui lui sont propres, sans jamais rien admettre qui soit étranger à son génie premier, sans jamais cesser d'être français dans les mots, dans les formes et dans les tours. Notre société veut surtout, marchant sur les traces de Lusignan, de Sulte, de De Cazes, de Tardivel, faire la guerre à l'anglicisme.

Si nous espérons pousser l'investigation plus loin que l'ont pu faire nos devanciers et exercer une action plus efficace, c'est d'abord que plusieurs d'entre eux sont des nôtres ; c'est aussi parce qu'un nain sur les épaules d'un géant a toujours vu plus loin que le géant lui-même ; c'est parce qu'ils nous ont tracé le chemin ; parce que, enfin, les belles et récentes études de la philologie française permettent aujourd'hui de porter sur les formes du langage un jugement plus sûr, alors que cette science, à l'heure où nos prédécesseurs écrivaient, ne fournissait que des données incertaines.

Dans ces conditions, qu'avons-nous fait ?

Il ne nous appartient pas de le dire, sans doute. Mais sincèrement nous croyons que nos efforts n'ont pas été tout à fait vains. Du moins, nous croyons avoir fait tout ce que permettaient nos ressources, assez limitées, et le zèle de nos membres.

Nous voudrions faire encore davantage. Les œuvres à accomplir ne manquent pas, la bonne volonté non plus. Mais, pour exécuter nos projets nouveaux, nous devons attendre que notre trésorier ait fait des économies; suffisantes pour assurer l'existence de la Société et la vie du Bulletin du Parler français tel que nous le publions; suffisantes pour soutenir nos œuvres actuelles, nos ressources—les cotisations et les abonnements—ne nous permettent pas d'entreprendre davantage, aujourd'hui.

Pour faire tout ce que nous rêvons, et le faire tout de suite, il faudrait qu'un Mécène canadien se présente, ou, mieux encore, que demain vous deveniez tous, Mesdames et Messieurs, membres de notre Société ou abonnés de notre Bulletin.

Le Secrétaire général,

ADJUTOR RIVARD.

Le Classique et le Romantique.—M. Paul Regnaud publie dans la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* une *Esquisse de l'histoire de la Littérature indo-européenne*. Le chapitre IV de cette étude (*Revue*, 15 octobre 1904) est consacré à l'histoire du Classique et du Romantique. Nous en détachons quelques pensées :

« En matière d'art littéraire, le classique est le traditionnel. »

« Le classique étant le traditionnel sous toutes ses formes, l'épithète de romantique conviendra à tout ce qui dans la littérature ne repose pas sur une tradition plus ou moins ancienne. »

« Le romantique est né le jour où la tradition s'est enrichie des données de l'observation. »

« Le talent classique consiste à mettre de la clarté et de l'ordre dans des généralités et des lieux communs; il compose, alors que le génie romantique imagine ou invente en s'inspirant de la nature. »

« L'imitation classique consiste à se rapprocher autant que possible de l'idéal de convention dont l'expression remonte aux anciens. »

Nouveau dictionnaire.—Du *Nouveau Dictionnaire anglais-français et français-anglais* par E. Clifton, entièrement refondu par J. Mac-Loughlin (Garnier, 1904), M. Julien Vinson, professeur à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, dit : « Est-il meilleur que tous ceux que l'on avait déjà? Il n'est pas facile de répondre à cette question, car les dictionnaires valent surtout par la manière de s'en servir; et le grand défaut de la plupart d'entre eux, c'est d'être faits en vue du thème plutôt qu'en vue de la version. »

LA NATIONALISATION DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

(Société du Parler français, séance du 5 décembre 1904)

Il y a quarante ans Crémazie se demandait si une littérature nationale était ici possible ; il désespérait, pour sa part, que l'on vit jamais en notre pays se constituer une telle littérature, et entre autres mauvaises raisons dont il essayait d'étayer sa thèse, il y avait celle-ci, très grave, que nous parlons et que nous écrivons en français. N'ayant pas, pour exprimer nos idées, une langue qui soit exclusivement la nôtre, nous ne pouvions donc créer et développer chez nous une littérature qui fût vraiment distincte de la française. Poussant jusqu'au paradoxe, et jusqu'à la boutade, cette opinion personnelle, il regrettait, avec larmes, que nous, gens du Canada, nous ne parlions pas plutôt le huron ou l'iroquois : ce qui, assurément, mettrait en notre langage une saveur originale, en nos œuvres un parfum nouveau, vierge, le seul qui pourrait faire goûter des autres peuples nos discours et nos livres.

Le temps, qui brise et renverse tant de théories, n'a pas eu de peine à détruire celle-là. Notre littérature se développe, et cela suffit pour qu'il ne soit plus permis de douter de son existence. Au surplus, ce ne sont pas ces messieurs de Lorette et de Caughnawaga qui ont accompli cette merveille, et nous n'avons pas même dérobé à leurs lèvres ce parler et ce miel indien qui devaient faire si alléchante la littérature canadienne. C'est notre langue française qui exprime, pénètre de sa vertu, et comme de son arôme subtil, nos pensées, et c'est avec toutes les qualités précieuses qui en sont inséparables, et que nous avons héritées de nos pères, que l'on a composé les œuvres les plus délicieuses et les plus substantielles que l'on voit en notre bibliothèque nationale. Et loin que nous songions à changer ce langage, notre *Société du Parler français* n'a pas d'autre but que de l'étudier pour le mieux connaître, et de le mieux connaître pour le mieux conserver. Elle souhaite en même temps, avec combien d'ardeur, que notre littérature se développe dans la proportion où l'on

connaîtra mieux notre langue, et que cette littérature, aussi bien que cette langue, conservent l'une et l'autre leur caractère propre et leur vigoureuse originalité.

Si donc c'est une question aujourd'hui que de savoir comment il convient de protéger notre langue contre les influences extérieures qui la pourraient corrompre, c'en est une autre, qui s'y rattache par plus d'un lien, que de découvrir comment il ne faut pas égarer sur des sujets étrangers, ou gâter par des procédés exotiques notre littérature canadienne. En d'autres termes, et puisque le mot a été créé pour les besoins de la sociologie et ceux de la politique, un problème a été en ces derniers temps et souvent posé, qui est celui de la *nationalisation* de notre littérature. Et puisque nos revues et certains journaux qui veulent étendre à toutes les fibres de l'âme canadienne le mouvement nationaliste, sont revenus avec quelque insistance sur ce sujet, il ne sera peut-être pas inutile d'essayer ce soir de préciser un peu les données du problème, et de dire d'abord ce que par *nationalisation* de la littérature il ne faut pas entendre, pour comprendre mieux ensuite et définir ce qu'il en faut penser.

**

Traiter des sujets canadiens, et les traiter d'une façon canadienne : tel est le mot d'ordre, ou le refrain que s'en vont répétant nos publicistes et nos critiques. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? et le doit-on prendre en un sens si rigoureux qu'il faille blâmer ceux qui exerceraient autrement leur activité littéraire, et s'occuperaient, par exemple, à écrire sur des questions qui relèvent d'une autre histoire que la nôtre ? et faut-il aussi condamner tous ceux qui chercheraient à utiliser en leurs livres les ressources d'un art qui ne serait pas le fruit spontané de notre génie national ? Certes, il est sûr que, à cette heure de l'histoire de notre littérature, notre principale occupation, à nous Canadiens, ne doit pas être de faire des romans de mœurs où s'étale la vie des Topinambous, ni non plus d'apprendre au monde comment, en Chine, s'est développée et affermie la dynastie régnante que fonda, au dix-septième siècle, Choun-Tchi. Et ce n'est peut-être pas, non plus, le péril qui menace notre littérature nationale. Mais d'autre part, est-il nécessaire que l'écrivain canadien s'enferme tellement dans l'étude de l'histoire, des mœurs, de la nature de son pays, qu'il ne puisse s'appliquer à d'autres sujets, à des

sujets qui dépassent notre vie canadienne et nos frontières? Si c'est cela que l'on veut dire, c'est sans doute un autre excès, et c'est une autre erreur.

Il ne peut être absolument interdit à nos romanciers de situer leurs personnages dans un autre milieu que celui où nous nous mouvons nous-mêmes, et de les faire vivre d'une autre vie que la nôtre; il ne peut être condamnable à nos philosophes d'étudier les problèmes les plus généraux de la psychologie, et de nous dire, en notre langage français, leurs conclusions; il ne peut être mauvais que nos moralistes essaient de comprendre l'homme «ondoyant», tel qu'il existe partout, et qu'ils tracent en leurs livres la ligne fuyante de ses contradictions, et nous ne devons pas leur déclarer d'avance que, pour nous Canadiens,

....c'est folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde;

il ne peut être défendu à nos poètes lyriques d'exprimer de leur âme tous ces sentiments, à coup sûr internationaux, et communs à toutes les âmes, que la vie et la mort, la joie et la tristesse, l'amour et la haine éveillent en nous tous: thèmes perpétuels que depuis Orphée jusqu'à Louis Fréchette, et que depuis Stésichore jusqu'à Pamphile Lemay, on a tour à tour repris et sans cesse accordés avec la lyre. Non, tout cela et bien d'autres choses encore qui intéressent l'humanité, ne peuvent être proscrits de notre littérature; les bannir serait maladroît aussi bien que contraire à toutes les traditions de l'esprit français. Il n'y a pas d'écrivains qui aient plus et mieux fréquenté tous les lieux communs de la pensée humaine que les plus grands écrivains du dix-septième siècle, à moins que ce ne soit Montesquieu, Diderot, Voltaire, Rousseau: et c'est justement ce qui explique la fortune des uns et des autres, de leurs livres et de leurs doctrines à travers le monde. Ils nous intéressent par tout ce qui dans leurs œuvres, dépasse la vie nationale, et jaillit du fond éternel de la conscience humaine.

Il ne faudrait donc pas fermer aux écrivains canadiens un champ si vaste, où il y a place pour tous les talents et pour toutes les ambitions. Rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger. Nous portons nous-mêmes, en nos personnes, toute la substance et les accidents de la commune nature. Le mot de Joseph de Maistre est pour le moins paradoxal, qui déclare qu'il

n'y a pas d'hommes dans le monde, mais seulement des Français, des Russes, des Italiens et peut-être des Persans. Tous ces individus, et quelques autres, comme, par exemple, les Canadiens, ne servent qu'à couvrir et envelopper ce qu'il y a de plus général en notre espèce, et vous savez, et vous pouvez expérimenter encore tous les jours, qu'il ne faut pas ici gratter longtemps son voisin, pour trouver, dessous, l'homme. Laissons donc nos écrivains pénétrer jusqu'en ce fond, et apporter ensuite à notre littérature philosophique, morale, sociologique quelque utile contribution. Et s'ils s'y emploient, ne nous en plaignons pas trop, puisqu'un pareil dessein nous a déjà valu quelques-unes des meilleures pages de notre littérature, et que le profond et sage penseur que fut Étienne Parent n'a mérité qu'on l'appelle le Victor Cousin du Canada que parce qu'un jour il s'est avisé de nous dire ce qu'il pensait de *l'Intelligence dans ses rapports avec la société*.⁽¹⁾

Et de même que l'on ne peut exiger de nos écrivains qu'ils se cantonnent en un répertoire de sujets qui soient exclusivement canadiens, l'on ne doit pas leur reprocher de soumettre parfois leur esprit, leur goût, leurs habitudes de penser, leur art, et, pour ainsi parler, leur conscience littéraire aux influences qui viennent de l'étranger. Laissons-les assez volontiers demander aux écrivains de France quelques conseils sur l'art d'écrire et de composer un livre; et, pour énoncer ici un principe plus général, laissons-les s'assimiler tout ce qui dans les œuvres étrangères à notre pays, qu'il s'agisse du fond ou de la forme, peut être profitable à l'art canadien. Outre que la langue que nous écrivons est, d'ordinaire, assez pauvre, et manque de beaucoup de mots qu'il nous faudrait avoir pour bien marquer toutes les nuances de la pensée, outre que notre goût littéraire n'est pas toujours très sûr, ni peut-être encore assez affiné, rien n'est plus susceptible de transformations et de progrès que les procédés de l'art littéraire; il n'y a pas de formule définitive qui les puisse retenir et emprisonner tout à fait, et l'on n'a jamais épuisé non plus toutes les façons de comprendre et de traduire par le livre la vie morale et la vie intellectuelle de nos semblables. Et c'est pourquoi il est bon que l'écrivain s'inquiète de savoir ce que l'on pense en d'autres pays que le sien, et comment on l'écrit; et c'est pour cela aussi, sans doute, que les littératures ont toujours beaucoup voisiné, et que les

(1) Titre assez mal trouvé d'une solide étude présentée sous forme de discours devant l'Institut canadien de Québec, en janvier et février 1852.

modernes, en particulier, se sont toujours communiqué les unes aux autres ce qu'elles avaient une fois conçu comme une loi du bon goût, ou comme une manifestation réelle de la beauté littéraire.

Cet échange les a fait se constamment renouveler et s'enrichir. La littérature française elle-même a été peut-être, en ce sens, plus que toute autre cosmopolite : depuis Marguerite de Navarre qui composait en se souvenant de Boccace son *Heptaméron*, jusqu'à ces tout contemporains, qui, au théâtre ou dans le roman, sont allés chercher en Norvège ou en Russie, des moyens nouveaux de plaire et de toucher. Au reste, à mesure que les relations internationales deviennent plus faciles et plus fréquentes, à mesure que toutes les races vont se rapprochant et unifiant leurs mœurs; ou, en d'autres termes, à mesure que le cosmopolitisme politique et social s'accroît et se développe, le cosmopolitisme littéraire ne pourra lui aussi que s'affirmer et s'étendre davantage.

La littérature canadienne ne peut donc, sous prétexte de mieux garder son originalité, s'isoler dans ses œuvres, se défendre à elle-même d'aller chercher auprès des littératures qui sont plus vieilles et plus riches qu'elle des leçons utiles. La protection à outrance serait, ici, une mauvaise tactique; nous risquerions, à vouloir l'établir, de souffrir bientôt d'une déplorable indigence et d'une anémie dangereuse.

Cependant, il faut le reconnaître, un système de libre échange qui serait trop largement pratiqué, pourrait en cette matière, compromettre l'indépendance des lettres canadiennes. Les conditions dans lesquelles se développe notre littérature ne sont pas précisément celles que les circonstances ont faites aux littératures européennes; elles se compliquent, en ce pays, de notre situation de peuple colon, issu du peuple français; et si nous avons tout à gagner en demandant à la France de nous livrer le secret de son art merveilleux, nous aurions tout à perdre si, par le fait de ces relations, nous ne devenions que des écrivains français égarés sur les bords du Saint-Laurent.

Or, c'est précisément le péril que peut courir à l'heure présente notre littérature canadienne; et c'est l'écueil où peuvent aller donner tous les essais de littératures coloniales. Parce que ces littératures doivent, à un moment donné de l'histoire, se créer de toutes pièces; parce qu'elles ne peuvent pas, comme les littératures des métropoles qui sont nées avec la civilisation du peuple dont elles expriment la vie, se développer comme elles

selon toutes les lois progressives qui président au développement même des civilisations; parce qu'il ne leur est pas permis de bégayer d'abord en des formes naïves leurs premiers chants, puisque ce sont des lèvres adultes qui les font entendre; parce qu'elles veulent se former en un jour, et s'établir tout de suite dans une perfection relative qui leur permette de rivaliser déjà avec des littératures qui sont plus vieilles de plusieurs siècles, elles s'empressent de fréquenter assidûment ces littératures qui sont tout ensemble leurs aînées et leurs mères; elles sont tentées, pour se hausser jusqu'à leur taille et pour briller de leur éclat, de se grandir par des procédés plutôt factices, et de se couvrir d'ornements et d'oripeaux qui leur sont étrangers.

Ajoutez à cela que nous, Canadiens, nous sommes pour d'autres raisons encore attirés vers les livres français et exposés à les trop servilement imiter. Nous n'avons pas encore ici tout ce qu'il faut pour achever notre éducation littéraire; nous avons trop longtemps lutté, et trop longtemps souffert, nous avons dû trop longtemps concentrer vers des œuvres de première nécessité tous nos efforts, pour que nous soyons aujourd'hui capables d'une vie intellectuelle autonome et suffisamment organisée. Et c'est donc à la France, qui nous a donné notre langue, notre tempérament et notre esprit, que nous demandons encore chaque jour les livres et les revues qui nous manquent pour nous instruire et nous permettre de prendre contact avec la vie des autres peuples.

D'ailleurs, à cause même de cette communauté de langue et d'origine, nous ne voulons pas ignorer ce que l'on dit et ce que l'on écrit au pays de France; et parce que la littérature française qui nous vient de Paris est d'ordinaire plus parfaite en ses formes et plus attrayante et plus substantielle que celle qui nous vient de Québec ou de Montréal, nous lisons plutôt celle-là que celle-ci; et c'est pour toutes ces causes que peu à peu, et presque fatalement si nous ne prenions garde, la littérature française pourrait absorber la canadienne, l'empêcher de prendre suffisamment conscience de sa vie propre. A ce point de vue, notre ennemie, s'il était permis de se servir d'une expression aussi malveillante quand il s'agit de désigner la littérature d'une nation mère du peuple canadien, notre plus grande ennemie c'est la littérature française contemporaine; c'est elle qui menace d'effacer sous le flot sans cesse renouvelé de ses débordements le cachet original qui doit marquer la nôtre. Nous ne risquons pas de perdre notre

originalité quand nous donnons à notre esprit, pour l'en nourrir, et l'en engraisser, la *substantifique moelle* des auteurs classiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, mais il est à craindre que nous devenions de pâles imitateurs quand nous fréquentons chaque jour les romans, les poésies, les drames, les études de toutes sortes que chaque jour l'on publie en pays de France. Ces fréquentations quotidiennes créent parmi nous un goût littéraire tout pareil au goût français; elles font notre mentalité de plus en plus semblable à celle de l'âme française; elles vont même jusqu'à faire passer en notre langue les moins heureuses nouveautés de la langue que l'on écrit à Paris; et il suit de là que parfois nos habitudes littéraires ne nous sont pas assez personnelles, que nous ne faisons souvent que transposer sur les choses qui nous occupent les procédés d'écrivains étrangers, que non seulement « nous voyons tout ici avec des lunettes françaises », ⁽¹⁾ mais que aussi nous laissons distiller de nos plumes des pensées et une littérature toutes françaises.

Sans doute, il ne faudrait pas non plus pousser trop loin cette critique, et jusqu'à oublier que nos livres canadiens, surtout quand ils seront bien faits, ressembleront toujours étonnamment à des livres français. Nous devons nous résigner à faire beaucoup de littérature *française* au Canada. Seulement, écrire des nouvelles et des romans où l'analyse psychologique, au lieu d'entrer dans le vif de l'âme canadienne, ne laisse voir que des états de conscience tout français; faire des poésies où le sentiment est purement livresque, et soutenu de réminiscences toutes françaises, comme, par exemple, il arrivait trop souvent à ce pauvre et si sympathique Emile Nelligan; user sans raison du néologisme et de tous ces mots nouveaux, étranges, qu'inventent là-bas ceux qui n'ayant rien à dire cherchent à suppléer à l'idée par l'inattendu de l'expression; employer tous ces vocables mièvres, ou prétentieux et miroitants comme de faux bijoux, qui tirent l'œil plus qu'ils n'éveillent la pensée; étaler en sa prose toutes ces formes bizarres comme on le fait souvent ici en certaines chroniques féminines, sans compter quelques masculines; faire des livres, en un mot, où la langue est corrompue par l'argot des écrivains malades de France, où le fond n'est qu'un démarquage du livre français, où la matière,

(1) M. Ferdinand Paradis a bien vu et signalé ce péril dans un article *L'émancipation de notre littérature*, publié dans la *Nouvelle-France* du mois de juin 1904.

pétrie de souvenirs de lectures plus que d'idées personnelles, est imprégnée de toutes les sauces piquantes avec lesquelles on relève, là-bas, le ragoût de certains ouvrages : voilà ce qui n'est pas canadien, et voilà donc ce qu'il faut condamner.

Et tout cela ne nous avertit-il pas suffisamment déjà que pour être canadien, il faut d'abord être soi-même, et que tout le problème que nous agitions sous le grand mot de *nationalisation* de la littérature canadienne se ramène et se réduit à cet autre, très simple, qui est de développer parmi nous une littérature originale. Or, ce problème sera toujours résolu pour chacun de nous, dès lors que nous aurons soin de soumettre à une méditation bien personnelle la matière de nos livres, d'où qu'elle vienne et à quelque source que nous l'ayons empruntée ; dès lors que nous l'aurons fécondée avec notre esprit, et que nous l'aurons fait passer, pour ainsi dire, à travers cette âme canadienne, à travers ce tempérament qui est nôtre, et qui laissera sur cette substance et sur cette matière l'impression et le mouvement de sa propre vie.

CAMILLE ROY, p^{tre}

(à suivre)

LA POÉSIE EN PROVINCE

LOUIS TIERCELIN

M. Louis Tiercelin est le chef d'un important mouvement provincial; « il a rassemblé autour de lui, dit M. Grimaud, quiconque rêve de voir encore la bannière de Bretagne onduler au vent. »

Il a donné au théâtre plus de vingt pièces, drames ou comédies. En prose, on a de lui : *Amourettes*, nouvelles; *la Comtesse Gendeleltre*, roman; *la Bretagne qui croit*, pardons et pèlerinages. Comme poète, il a publié *les Asphodèles*, *l'Oasis*, *les Anniversaires*, *les Cloches*, *Sur la Harpe*, *le Livre blanc*, et dernièrement *la Bretagne qui chante*.

Poète délicat et pur, d'un talent facile et gracieux, Tiercelin aime ardemment sa terre natale; de son dernier recueil, on pourrait dire ce que Lan an Lenner a écrit du nouveau volume d'Yves Berthou : « Il est impossible d'en trouver un autre qui soit plus franchement breton, où la nature bretonne s'épanche plus sincèrement, où l'âme bretonne se manifeste plus complètement. »

Tiercelin a 55 ans. Il dirige depuis 16 ans l'excellente revue bretonne *l'Hermine*. Il publie dans ce périodique un nouveau drame en vers : *Nominoé*.

A. R.-L.

LA BRETAGNE QUI CHANTE

Mon cœur est une harpe éolienne qui vibre...
Tous les frémissements éveillés dans l'air libre,
Les palpitations de la terre et des eaux,
La petite chanson des brins d'herbe, un bruit d'ailes,
Le murmure étouffé qui court dans les roseaux,
Tout émeut un frisson sur les cordes fidèles.

Mais les chants éoliens sont si frêles, si doux!...
Pour entendre vibrer la harpe, approchez-vous :
Au silence elle ajoute encore du mystère;
C'est un écho Là Haut des choses de Là Bas !
Et ceux qu'ont assourdis les vains bruits de la terre
Auraient beau l'écouter, ils ne l'entendraient pas.

Approchez-vous tout près, vous qui voulez l'entendre.
Écoutez la chanson mélancolique et tendre
Aux sons trop affaiblis, aux accords incomplets;
Mais cette pauvreté d'harmonie est touchante...
Et cela doit suffire aux chants où je me plais
Que vous reconnaissiez la Bretagne qui chante.

LOUIS TIERCELIN.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Berdi-berda (*bærdi bærdà*), **bardi-barda** (*bàrdi bàrdà*), **bordi-borda** (*bòrdi bòrdà*) s. m.

1° || Désordre. *Ex.*: Tout est sens dessus dessous chez lui, c'est un *berdi-berda* à n'y rien pouvoir trouver = ...c'est un désordre...

2° || Tumulte, grand bruit. *Ex.*: Un *berdi-berda* à tête fendre = Un bruit à tête fendre.

FR. *Bredi-breda*, loc. adv. = en brouillant tout par précipitation, DARM.

DIAL. Cette onomatopée se trouve, altérée comme dans le franco-canadien, et avec le sens de grand bruit, dans les parlers du Poitou, FAVRE, et de la Normandie, MOISY.

Berdasseux (*bærdasé*), **bardasseux** (*bàrdasé*), **bordasseux** (*bòrdasé*), -euse (*æ:z*) adj. et s. m. et f.

1° || Qui fait plus de bruit que de besogne.

2° || Qui fait toute espèce de métiers.

Berdassier (*bærdasyé*), **bardassier** (*bàrdasyé*), **bordassier** (*bòrdasyé*), -yère (*-yé:r*) adj. et s. m. et f.

1° || Qui fait plus de bruit que de besogne.

2° || Qui fait toute espèce de métiers.

3° || Qui se mêle des affaires des autres et suscite des chicanes.

DIAL. Dans le centre de la France et dans le Haut-Maine, on appelle *berdassier* celui qui *berdasse* (V. ce mot) par habitude, JAUBERT, MONTESSON; dans la Haute-Bretagne, celui qui *radote*, ORAIN.

Berlan (*bærlā*), **barlan** (*bàrlā*), **borlan** (*bòrlā*) s. m.

|| Breland.

Vx FR. *Berlan* est une forme du vieux français, LA CURNE, DU CANGE, BOREL; on trouve *barlanc* dans VILLON.

DIAL. *Berlan* se trouve encore dans les parlers picards, CORBLET, lorrains et normands, BOIS, DELBOULLE.

Blueet (*blée*), **bluet** (*bluè*, *bluè·t*), **beluet** (*bè·luè*, var. *bè·liuè*, *bè·liuè·t*) s. m.

|| **Bluet** du Canada, nom vulgaire d'une espèce du genre *airelle*, LITTRÉ.

Berceau (*bèrsó*), **barceau** (*bàrsó*) s. m.

|| Partie d'une charretée de foin, du fond de la charrette au ras des ridelles.

FR. Cf. fr. *ber*: ridelle, côté à claire-voie d'une charrette, DARM.

Blanc (*blā*) s. m.

|| Document contenant des parties non écrites, non imprimées et destinées à être remplies. *Ex.*: Un *blanc* de billet = un billet en blanc.

FR. Le *blanc* est la partie non écrite d'un document, DARM., non pas le document même.

Vx FR. *Blanc*, s. m., se disait autrefois du « contenu d'un acte qui avait des protocoles généraux dans le blanc desquels étaient insérées les dispositions particulières », GODEFROY, LA CURNE.

Bois franc (*bwá frā*).

1° || Bois des arbres à feuilles caduques.

2° || Bois dur, qui a un grain dur et serré.

FR. Un arbre *franc* est un arbre qui produit naturellement (sans avoir été greffé) des fruits doux, DARM.

DIAL. Dans la Normandie, *bois franc* se dit des arbres dont les branches flexibles peuvent être tordues et servir à former des harts, tels que l'osier, l'orme, etc., MOISY.

Bois francs (*bwá frā*) s. m. pl.

|| Forêts de chênes, d'érables, d'ormes, de merisiers, de frênes, etc., de bois durs; *spécialement*, région, dans la province de Québec, aussi appelée *Cantons de l'Est*, où cette sorte de bois se trouve en grande quantité: *Les Bois-Francs*.

Bois mou (*bwá mu*).

1° || Bois des arbres à feuilles persistantes.

2° || Bois blanc, tendre et peu coloré.

Boète (*bwè·t*), **bouette** (*bu·wè·t*) s. pl.

1° || Mangeaille, pâtée que l'on donne aux pourceaux, etc., pour les engraisser.

DIAL. Le normand a *boète*, mangeaille pour les cochons, laquelle est toujours plus ou moins liquide, Bois.

2° || Boue.

Vx FR. *Bouette*: boue, GODEFROY.

3° || Neige fondante.

4° || Neige en suspens dans l'eau d'un fleuve, d'une rivière, d'un lac, après une tempête, *frasil*. *Ex.*: Il est difficile, quelquefois impossible de passer en canot dans la *boète* ou le *frasil*.

Boisure (*bwezu:r*) s. f.

|| Boiserie (revêtement en bois des murs d'un appartement, DARM.).

Vx FR. *Boisure*: morceau de bois, GODEFROY.

DIAL. *Boisure* se trouve dans les parlers du Haut-Maine, MONTESSON.

« Les deux stalles, la *boisure* et les bancs... » LEGEAY, *Saint-Gilles-des-Guèrets*, p. 19.

« ...réparations conventuelles à faire...aux *boisures* du réfectoire... » LEDRU, *L'Abbaye du Perray-Neuf*.

Boisson (*bwesō*) s. f.

|| Boisson alcoolique, spiritueux. *Ex.*: Il prend de la *boisson* = il fait usage de boissons alcooliques.

Boisson forte (*bwesō ffort*).

|| Boisson alcoolique, spiritueux.

Boîte (*bwè:t*) s. f.

1° || Tribune des témoins. *Ex.*: Faire entrer quelqu'un dans la *boîte* = le faire monter à la tribune des témoins, l'interroger (dans un procès).—Tenir un accusé dans la *boîte* = le tenir sur la sellette.

ÉTYM. Cf. ang. *witness box*, s. m.

2° || Banc des accusés.

3° || Banc des jurés.

Boiture (*bweʃu:r*) s. f.

1° || Boiterie, état d'un animal qui boite.

2° || Boitement, action de boiter.

Bole (*bò:l*) s. f.

1° || Bol (s. m.).

FR. En français, *bol* est masculin: un *bol*.

DIAL. *Bol* est féminin en Normandie, MAZE.

« Dans sa *bôle* il y en avait,
J'cré, d' la soupe et du navet. » MÉTIVIER, *Dict.*

2° || Cuvette.

FR. *Cuvette*: bassin de faïence, de porcelaine, de marbre, peu profond, à bord évasés, pour les ablutions, DARM.

Bolée (*bò·lé*) s. f.

|| Bol (*par ext.*, contenu d'un bol).

DIAL. En Bretagne et en Normandie, *bolée* se dit dans ce sens: une *bolée* de cidre, ORAIN; une *bolée* de lait, de crème, DELBOULLE. LAROUSSE enregistre cette expression.

Bombarbe (*bōbàrb*), **bombarde** (*bōbàrd*) s. f.

|| Guimbarde (petit instrument à languette dont on joue en le mettant entre les dents).

DIAL. *Bombarbe* se trouve dans les parlers du centre de la France, JAUBERT.

Barène (*bà·rè·n*, var. *bà·rè·n*), **mârène** (*mâ·rè·n*), **bârence** (*bâ·rè·ns*), **mârence** (*mâ·rè·ns*) s. f.

|| Marelle. *Ex.*: Jouer à la *barène* = jouer à la marelle.

FR. *Jeu de la marelle*: jeu consistant à sauter à cloche-pied dans un rectangle tracé sur le sol et partagé en diverses cases, en poussant d'une case dans l'autre une pierre, un palet, DARM.

Boile (*bwè:l*) s. f.

|| Cuveau pour laver le linge.

Vx FR. *Boille* (*bwâl*), ancienne mesure de capacité, GODEFROY, LAROUSSE.

Bombe (*bō·b*) s. f.

1° || Coquemar, bouilloire, hôpital.

FR. *Coquemar*: pot de métal, bouilloire à convercle, bec et anse, souvent muni de pieds, LAR.—*Bouilloire*: vaisseau de métal destiné à faire bouillir de l'eau, ACAD., principalement l'eau nécessaire aux usages du ménage, LAR.—*Hôpital*: sorte de marmite en forme de marabout, mais plus arrondie, munie d'un couvercle, d'une anse et d'un tube lateral pour verser le liquide que l'on y a fait chauffer, LAR.

2° || Bonde (d'un tonneau).

Bon, -ne (*bō, bō·n*) adj.

|| Fort, capable. *Ex.*: C'est un *bon* homme = c'est un bon travailleur.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

QUESTIONS ET RÉPONSES

31.—Dans les « Petites leçons » du *Bulletin du Parler français au Canada*, livraison de novembre, page 90, on enseigne qu'il faut écrire : « Monsieur l'Abbé, » avec un a majuscule.

Pourtant, les gens qui ont commerce fréquent avec les livres, les revues et les journaux imprimés à Paris, affirment que, pour une fois où l'on voit écrit « Monsieur l'Abbé, » on rencontre cent fois : « Monsieur l'abbé. » Il semble donc que cette manière-ci soit la règle.

Et si nous avons eu le chagrin de voir le programme de notre belle séance du 5 décembre s'écarter, en cette matière, de l'usage général, il nous a été agréable de voir le *Bulletin* lui-même s'y conformer, trois pages seulement après avoir commis l'hérésie orthographique que je relève par les présentes.

Les règles qui déterminent l'emploi des majuscules sont assez difficiles à trouver ; les grammairiens et les lexicographes ne donnent que les principales, sans entrer dans les détails. Toutefois les uns et les autres admettent pratiquement que les *titres honorifiques*, lorsqu'ils sont appliqués au nom de ceux qui y ont droit, prennent une majuscule. Ainsi Larive et Fleury écrivent : « Monsieur le Maire, Monsieur le Préfet. » (*Troisième année de Grammaire*, p. 251.) La *Grammaire des Grammaires* (t. II, p. 1065) blâme ceux qui veulent mettre une initiale minuscule à ces titres.

Pour connaître, dans tous leurs détails, les règles de l'emploi des majuscules, il faut consulter les auteurs qui ont écrit sur les arts graphiques.

Le *Nouveau Manuel complet de Typographie* de M. Émile Leclerc, de la *Revue des Arts graphiques* et ancien Directeur de l'École professionnelle Lahure, ouvrage publié dans l'*Encyclopédie-Roret* et paru en 1897, enseigne explicitement aux typographes qu'ils doivent mettre une majuscule aux *titres honorifiques* ou *respectueux* (p. 135). Or le mot *abbé* est « un titre purement *honorifique* donné en France depuis deux siècles environ à tous les clercs ». (M^{sr} Guérin, *Dictionnaire des Dictionnaires*.)

Enfin, le *Dictionnaire des Arts graphiques*, publié en 1900, par MM. E. Désormes, Directeur de l'École Gutenberg, et Adrien Basile, Officier d'Académie, dit, sous le titre *Correction des*

épreuves, au paragraphe *Des capitales ou lettres majuscules*: « Prennent toujours la capitale:....Les titres honorifiques ou respectueux: Sa Majesté, Votre Excellence, Monsieur le Président, Monsieur le Directeur, *Monsieur l'Abbé*, Monsieur le Ministre, que l'on met toujours au long, et que l'on n'abrège que s'ils n'ont pas une affectation directe. »

Nous n'avons trouvé nulle part la condamnation de cette règle. Il est vrai que l'usage actuel tend à faire disparaître la majuscule dans *Monsieur l'Abbé*, mais l'usage le plus ancien, que nous croyons encore le plus respectable et le plus logique, veut une capitale. Nous écrivons: *Monsieur le Gouverneur, Monseigneur l'Évêque, Monsieur le Ministre, Révérend Père, Monsieur le Maire*; nous ne voyons pas comment ce serait une hérésie orthographique d'écrire: *Monsieur l'Abbé*. C'est d'ailleurs la règle suivie par plusieurs prêtres de Paris dont nous avons devant nous les cartes de visite, et c'est la règle appliquée dans plusieurs ouvrages de typographie exécutés avec soin. On peut s'en convaincre en consultant la *Destinée de l'homme* par « M. l'Abbé C. Piat, Agrégé de philosophie, Docteur ès lettres, professeur à l'école des Carmes », ouvrage sorti de l'atelier des Imprimeries réunies; le *Petit Dictionnaire logique* par « l'Abbé Élie Blanc », imprimé chez Alph. Le Roy Fils; le *Manuel d'Instruction religieuse* par « l'Abbé Poey ». et la lettre d'approbation de « M. l'Abbé Dementhon » adressée à « Monsieur l'Aumonier », ouvrage publié par Desclée, De Brouwer et C^{ie}; le *Sacrifice* par « l'Abbé J.-M. Buathier » (4^{me} édition, 1889), et les lettres d'approbation de M^{sr} Perraud, membre de l'Académie française, de M^{sr} Soubiranne, de M^{sr} Marchal, de M^{sr} Turinaz, de M^{sr} Gay, où on lit: « Monsieur l'Abbé » et « Monsieur le Curé »; etc., etc. Nous citons les premiers livres que nous avons sous la main; nous pourrions en mentionner d'autres qui prouveraient aussi que les *hérétiques* sont nombreux et du meilleur monde.

Nous avons, il est vrai, écrit jusqu'à ce jour « Monsieur l'abbé ». Avant d'avoir pris connaissance de la *Petite leçon* sur l'emploi des capitales, les hésitations de l'usage nous avaient rendus nous-mêmes indécis, et nous suivions plutôt l'exemple de ceux qui écrivent: « Monsieur l'abbé Un Tel », comme « Monsieur l'épicier du coin ». Aujourd'hui, il ne nous paraît pas que cette manière soit la meilleure.

Cependant nous reconnaissons qu'un grand nombre de revues et de journaux l'ont adoptée. Les avis sont partagés.

C'est du reste une question de bien mince importance. Que ceux qui le préfèrent écrivent *Monsieur l'abbé*, nous ne les chicanerons pas.

32.—Comment expliquez-vous l'emploi du conditionnel « jureriez » dans la phrase : « Je voudrais bien que vous ne jureriez plus », page 92 du *Bulletin* de novembre ?

Nous l'expliquons simplement en renvoyant à la note, publiée en tête de cette série d'observations (*Bulletin*, vol. I, p. 124). C'est une erreur qui n'a pas été corrigée sur le manuscrit et que notre correcteur d'épreuves n'a pas vue... Notre correcteur d'épreuves a bon dos ! Nous le soupçonnons d'aimer beaucoup le XVII^e siècle.

« Je dirais hautement que tu en aurais menti, » écrivait Molière. Mais cette phrase ne correspond pas exactement à celle de la page 92, qui doit se lire : « Je voudrais bien que vous ne juriez plus. »

33.—Est-il correct de dire : « Cela est simple comme bonjour », pour signifier que c'est évident, facile à comprendre, à faire ? Certains glossaires donnent cette expression comme patoise.

« Simple comme bonjour » est une locution française. Les glossaires des patois de France n'enregistrent pas seulement les mots patois, mais toutes les formes, même françaises, qui sont usitées dans les provinces. C'est pourquoi les glossaires patois ne peuvent être pris pour guides dans un travail d'épuration de notre parler. Ces ouvrages sont le résultat de recherches scientifiques, nullement faites en vue de la correction du langage. Ici, nous ne pouvons adopter cette méthode : elle nous conduirait à copier le dictionnaire de l'Académie et à y ajouter une bonne partie des glossaires patois.

LE COMITÉ DU BULLETIN

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Obtenir une <i>job</i>	Obtenir une entreprise .
Entreprendre une <i>job</i>	Entreprendre un travail , un ouvrage .
C'est une bonne <i>job</i>	C'est une bonne affaire , une bonne aubaine .
Une <i>job</i> , un ouvrage à la <i>job</i> ...	Un ouvrage à forfait (parfois : ouvrage fait à la pièce).
Un ouvrage fait à la <i>job</i>	Un ouvrage fait avec précipitation et négligence . (Fig.).
Travailler à la <i>job</i>	Travailler à la tâche , en bloc et à la tâche .
Avoir une grosse <i>job</i> sur les bras	Avoir une rude tâche à accomplir, un travail difficile à faire, une affaire difficile à régler.
Un <i>job</i> de marchandises	Un solde de marchandises.
Acheter un <i>job lot</i>	Acheter des marchandises en bloc .
<i>Jobs</i> (d'imprimerie)	Ouvrages de ville , petits travaux d'impression.
Monter une <i>job</i>	Monter une entreprise véreuse .
Il y a des <i>jobs</i> dans cette affaire.	Il y a du tripotage dans cette affaire.
<i>Jobbeur</i>	Ouvrier à la tâche ; entrepreneur , entrepreneur à forfait ; revendeur , qui achète des soldes de marchandises et les revend en bloc ou les détaille au rabais .

LE COMITÉ DU BULLETIN.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

133—La Nationalisation de la littérature canadienne.....	L'ABBÉ CAMILLE ROY.
145—Le Parler français à l'école	L'ABBÉ V. P. JUTRAS.
135—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
157—Glanures	“ “
161—Sarclures	LE SARCLEUR.
162—Bibliographie—EDOUARD CHAMPION. <i>Itinéraire de Paris</i> à Jérusalem par Julien.....	C. R.
CHARLES VÉREL— <i>Scènes normandes</i>	A. R.-L.
P.-G. ROY— <i>Bulletin des recherches historiques</i>	A. R.-L.
164—Anglicismes.....	LE COMITÉ DU BULLETIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, n, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pie*); *û* = *u* semi-voyelle (*huile*); *é* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *c* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *é* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *â* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ẽ* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ẽ* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a', i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:, i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *a', i'*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

LA NATIONALISATION DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

(Société du Parler français, séance du 5 décembre 1904)

(Suite)

Mais, justement, faut-il pour cela ne pas déformer ou pervertir en soi-même l'esprit et le tempérament canadiens, et, tout en prenant contact avec les livres des littératures étrangères, ne demander à toutes ces œuvres que ce qui peut fortifier en le développant cet esprit et ce tempérament. Il faut encore, et surtout peut-être, bien comprendre l'âme canadienne, avoir conscience de ce qu'elle est, et pressentir ce qu'elle doit toujours être; il faut se rendre compte des influences ambiantes auxquelles elle est depuis longtemps soumise, et bien savoir par quelles actions et sous quelles formes elle s'est successivement manifestée à travers notre histoire. Si l'on est bien pénétré de cette connaissance de soi-même et de cette science de la vie canadienne, on ne pourra manquer de faire des livres qui soient vraiment canadiens. Il y a, en effet, entre l'esprit national, entre les mœurs, les traditions, les tendances, la foi d'un peuple, entre le milieu physique et social où se développent les âmes humaines, il y a entre tout cela et la vie littéraire et le goût artistique des relations et des dépendances trop rigoureuses pour que nous ne puissions pas ici, avec tout ce qui caractérise notre peuple, créer une littérature qui soit nôtre, et bien distincte de la littérature française contemporaine.

Combien différent, en effet, est notre esprit national de l'esprit qui anime la France d'aujourd'hui! L'âme canadienne ressemble plutôt encore et beaucoup à l'âme française qu'ont ici apportée les vaillants colons du dix-septième siècle; elle n'a pas

très exactement suivi, et en des développements parallèles, les transformations de l'âme française qui était restée là-bas. Et, pour marquer cette différence du trait essentiel qui la définit, l'âme canadienne, l'âme du peuple canadien est demeurée beaucoup plus simplement et beaucoup plus complètement pénétrée des traditions de la vie chrétienne. Par toutes ces traditions, conscientes ou quelquefois machinales, qui sont le fond de notre esprit, nous nous rattachons donc étroitement à la France très chrétienne, à celle qui n'a pas fait la Révolution. Un publiciste français qui a longtemps vécu parmi nous, Charles Savary, prétendait, non sans quelque raison, que par ce christianisme si dégagé de toutes doctrines étrangères, si pur encore de tout alliage, du moins chez le peuple, nous rejoignons l'âme française que n'avaient pas encore entamée et troublée les influences de la Renaissance, et que notre littérature pourrait donc, beaucoup plus sûrement que n'a pu faire au dix-neuvième siècle le romantisme de Chateaubriand et de Victor Hugo, s'inspirer des monuments de l'histoire et de la littérature du moyen âge. Quelque contestable que puisse être cette conclusion, à cause précisément des civilisations très différentes qui apparaissent au treizième et au vingtième siècle, il n'est pas moins certain que nous avons ici conservé pour la vieille histoire de France un culte que l'on a plus là-bas. Ce que nous admirons le plus dans toute l'histoire de notre ancienne mère patrie, ce n'est pas l'impiété ou le dillettantisme se substituant à l'idée religieuse dans la vie publique et dans la vie sociale, mais c'est plutôt le plein épanouissement en terre française, et à tous les degrés de la hiérarchie politique, de la vertu du christianisme; notre idéal, dans l'histoire de France, ce n'est pas Combes détruisant pièce par pièce l'édifice séculaire de la France religieuse, mais c'est plutôt saint Louis inclinant devant Dieu la puissance civile, et cherchant à associer la fortune de son gouvernement aux destinées et à l'immortalité de l'Église du Christ. Aussi bien, Messieurs, notre histoire n'est-elle pas un chapitre de l'histoire de la France contemporaine, mais plutôt une page de l'histoire de la France des croisades; c'est l'épopée chevaleresque qui, avec Cartier, Champlain, Laval, a traversé l'Atlantique pour accomplir en terre canadienne son dernier geste! Et donc, pour bien raconter cette histoire, pour manifester vraiment en ses plus nobles aspirations

l'âme populaire, pour rester nationale, notre littérature doit être tout d'abord franchement chrétienne. (1)

Mais si notre âme canadienne est encore toute pleine des généreuses inspirations qu'y ont tour à tour déposées les créateurs et les principaux ouvriers de notre histoire, elle n'est plus tout à fait ce qu'elle était le jour où l'on venait ici chercher un champ nouveau pour son activité. Elle s'est modifiée, elle s'est remodelée, elle s'est de façons diverses appauvrie ou enrichie au contact des hommes et des choses.

Obligée de concentrer longtemps ses forces et son application sur les pénibles labeurs de la vie matérielle, empêchée par les dures nécessités de l'existence de se livrer avec assez de liberté au culte désintéressé de l'art et de la littérature, elle est devenue plus positive que l'âme française contemporaine. Forcée de lutter pendant de bien nombreuses années contre la nature qu'il fallait vaincre, le sol qu'il fallait ouvrir, et les ennemis qu'il fallait dompter, elle s'est aussi acquise une endurance réfléchie et une ardeur combative peu communes.

Occupée depuis la conquête, depuis 1760, à se faire elle-même sa place dans la nation, elle s'est habituée à s'inquiéter beaucoup des choses du gouvernement, et elle a appris à faire fonctionner le rouage des machines constitutionnelles; notre régime parlementaire a singulièrement développé en elle cette aptitude, et l'âme canadienne est devenue plus que l'âme française capable d'orienter sans violence et sans secousse sa vie publique. Mais, d'autre part, et pour ce besoin nouveau qu'elle s'est créé, l'âme canadienne se complait sans mesure dans toutes les agitations, utiles ou vaines, de la politique, et elle laisse volontiers s'épandre de ce côté, et sans toujours assez de profit, sa force et son activité. Et nul doute que le romancier qui voudrait peindre nos mœurs politiques, trouverait dans l'étude de toutes les influences multiples, nobles ou malsaines, ambitieuses et intéressées, qui saturent l'atmosphère de nos parlements, et qui enveloppent et captivent l'électeur, plus d'un sujet vraiment original: et la vertu et la naïveté des uns et le cynisme des autres ont ici des manifestations qui les distinguent assez, par de certaines nuances et par des traits fort typiques, des politiques français d'outre-mer.

(1) Voir à ce sujet *Feuilles volantes*, CH. SAVARY, p. 100.

Au reste que l'on prenne la peine d'observer encore les mœurs qui sont tout le fond de la vie du Canadien qui habite nos campagnes : et si elles ne se ressemblent pas toutes selon qu'on les étudie sur les rives de la Claudière, en plein pays de Beauce, au bord des Trois-Rivières, dans les montagnes de Charlevoix ou dans les plaines qui avoisinent Montréal, combien plus différentes des mœurs qui caractérisent la vie, si primitive encore et combien plus enfermée, et routinière et moins bourgeoise, du vrai paysan français.

Au surplus, le milieu social influant très efficacement sur les hommes, nous avons autrement encore transformé nos âmes et nos consciences. Nous habitons une province où nous sommes bien clairsemés, un pays qui ne contient pas le vingtième de sa population normale. Il résulte de ces conditions d'existence que la concurrence est ici beaucoup moins âpre qu'elle ne l'est dans cette France où l'on se dispute chaque pouce de terrain, et où il faut faire l'assaut de toutes les situations sociales ; il s'en suit aussi que la réglementation des services publics est ici beaucoup moins compliquée et que nos vies personnelles elles-mêmes, moins pressées de toute part par l'activité fiévreuse qui règne en France, sont moins qu'elles ne le seraient là-bas emportées par le tourbillon des affaires, et moins soumises à toutes les tyrannies des sociétés vieilles et très populeuses. De là, dans nos habitudes, dans nos mœurs, beaucoup plus de cette liberté, de ce laisser-aller et même de cette nonchalance auxquels ne peuvent s'abandonner des nations plus besogneuses et plus inquiètes des nécessités de chaque jour. Aussi arrive-t-il que l'on s'applique davantage ici à jouir de la vie, si c'est en jouir que de ne la pas assez utiliser, et que, à tous les degrés de la société canadienne, et même, et surtout peut-être, dans nos classes dirigeantes, l'on recherche beaucoup trop les distractions, les futiles passe-temps, les insignifiantes conversations des clubs et des salons, que l'on s'attarde volontiers dans la fumée des tabagies, et que l'on travaille beaucoup moins à acquérir pour son esprit les connaissances les plus étendues et les plus précises, une culture vraiment supérieure. A plus d'un point de vue, la vie canadienne étant moins remplie que la vie française, et moins qu'elle en proie aux plus vives sollicitudes, nous la menons donc plus doucement, et sans trop nous préoccuper du lendemain ; nos états de conscience sont, pour cela même, moins tourmentés, plus pacifiques, et beaucoup plus simplistes.

D'ailleurs, et vous le savez bien, notre climat, tout le premier, a considérablement refroidi ici le tempérament français. Et depuis plus d'un siècle que nous vivons dans le commerce habituel du peuple anglais, ce voisinage n'est pas fait, assurément, pour restituer à l'âme canadienne toute sa vivacité primitive. Nous sommes devenus beaucoup plus calmes, plus tranquilles que le Français de France. Si plus d'une fois se manifestent encore en notre vie personnelle et dans notre vie nationale les bruyantes explosions et les soubresauts de l'âme française, nous nous accommodons bien aussi de ces paisibles émotions, de ces joies sereines, de ces bonheurs silencieux qui s'harmonisent avec les goûts, les habitudes, les mœurs des nations septentrionales. Notre gaieté ressemble un peu à la danse très vive, mais intermittente, de nos aurores boréales. Aussi bien, la nature canadienne elle-même avec ses paysages un peu monotones, avec ses horizons si largement ouverts, ses perspectives toujours fuyantes et insaisissables, nous a fait quelque peu rêveurs et mélancoliques; nous aimons à laisser notre regard errer sur les choses lointaines, et notre imagination se perdre en des songes indécis; devenus gens du Nord, nous répandons volontiers en un vague sentimentalisme nos meilleures énergies; et tour à tour pratiques et utilitaires comme des Américains, ou théoriciens et idéalistes comme des Français, nous nous préoccupons assez peu d'être des artistes, et nous aimons pourtant les arts, les discours et les livres, et nous voulons encore mettre dans nos vies beaucoup de la poésie qui console et de l'idéal qui enchante.

Si donc nous continuons ici quelques-unes des meilleures vertus de notre race, il n'en est pas moins certain que l'âme canadienne est assez éloignée de l'âme française du vingtième siècle. Et si nous avons cru devoir tant insister sur ce point, c'est pour laisser mieux entendre qu'il serait souverainement malhabile de calquer notre littérature nationale sur la littérature française contemporaine. Ce n'est pas, pour ne donner qu'un exemple, à l'âme de notre société bourgeoise ou ouvrière que peut correspondre en toute vérité le roman psychologique tel que le conçoivent à Paris Paul Bourget ou Anatole France.

La distance qui sépare aujourd'hui l'âme canadienne de l'âme française doit donc elle-même marquer toute celle qu'il faut établir entre notre littérature et celle que l'on fait en France. Comme le disait un jour avec beaucoup de netteté et de précision notre très

distingué représentant à Paris, M. Hector Fabre, « ce serait imprimer à notre littérature un mouvement factice que de la pousser brusquement dans les voies où la littérature française n'est entrée qu'après avoir parcouru tant d'étapes diverses ; que de chercher à l'initier tout à coup au scepticisme humain le plus aiguë, au dilettantisme littéraire le plus raffiné. Elle se trouverait en désaccord complet, en mésintelligence perpétuelle avec notre société dont elle doit être l'image fidèle, la représentation exacte, si elle veut intéresser, si elle veut avoir des lecteurs. » ⁽¹⁾

C'est donc d'après toutes les conditions et toutes les circonstances de notre vie nationale qu'il faut essayer de fixer ici le goût littéraire, et c'est cela que doit particulièrement viser la critique. Au lieu de faire comme certains écrivains belges qui imitent les parisiens, suivons plutôt l'exemple que nous a donné l'Allemagne du dix-huitième siècle quand elle entreprit de créer enfin une littérature nationale. En pleine civilisation, en pleine histoire moderne, les écrivains de ce pays ont fabriqué de toute pièce un art nouveau ; avec des initiateurs comme Bodmer et des esprits judicieux comme Lessing et Klopstock, ils ont ramené l'attention des lecteurs vers les choses du pays, ils ont surtout constitué une critique qui s'est appliquée à replonger sans cesse l'esprit allemand dans les sources mêmes de la vie nationale. Ainsi, devons-nous revenir nous-mêmes sans cesse à l'étude de notre histoire et de nos traditions, et fonder notre esthétique sur l'ensemble des qualités, des vertus, des aspirations qui distinguent notre race. Considérons la littérature non pas comme une chose superficielle, frivole et toute de forme, mais comme l'expression même de la vie dans ce qu'elle a de plus intime, de plus sérieux et de plus profond ; pénétrons-la bien de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les émotions qui manifestent le mieux la conscience canadienne ; remplissons-la, jusqu'à déborder, de toutes les choses qui sont comme le tissu lui-même de l'histoire et de la vie nationales.

Faisons ici une littérature qui soit à nous et pour nous. N'écrivons pas pour satisfaire d'abord le goût des lecteurs étrangers, ni pour chercher par-dessus tout leurs applaudissements, mais écrivons plutôt pour être utiles ou agréables à nos compatriotes, pour éveiller ici les esprits, orienter leur activité, et pour accroître

(1) Cf. *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, 1866, article sur la littérature canadienne, p. 88.

le trésor de notre propre littérature. Ne nous regardons pas, ainsi que le faisait Crémazie, et après lui, il y a quelques années, Madame Th. Bentzon,⁽¹⁾ comme des *colons littéraires* qui ne peuvent travailler en définitive qu'au profit de la métropole, sans arriver jamais à se créer une autonomie réelle. Ayons foi bien davantage en notre avenir littéraire, et pour mieux accentuer dès maintenant le libre et original développement de nos lettres, faisons des livres qui soient, par leur fond même et par la substance dont ils sont remplis, bien canadiens.

Sans doute, et nous l'avons assez expliqué, nous ne devons pas interdire à nos écrivains de s'occuper de sujets étrangers aux choses du pays; mais nul doute que ce qui importe, et ce que l'on recommande avec instance, c'est qu'ils choisissent les sujets où l'esprit canadien puisse s'affirmer avec plus de personnalité; c'est qu'ils évitent de s'aventurer en des matières où ils ne pourraient rivaliser avec des écrivains qui en d'autres pays sont plus cultivés et mieux qu'eux pourvus de tout ce qu'il faut pour les approfondir; c'est qu'ils s'appliquent à des questions qui ne peuvent pas ne pas émouvoir et ébranler toutes les puissances de nos âmes canadiennes, qui ne peuvent pas ne pas relever de notre littérature nationale; c'est, en d'autres termes, qu'ils traitent tout d'abord des sujets canadiens. « Soyons de chez nous », et nous aurons grande chance d'être du Canada!

Jusqu'ici, d'ailleurs, les écrivains canadiens, nos plus grands du moins, ont assez fidèlement suivi ce programme. Depuis Crémazie jusqu'à Lemay, et parmi les prosateurs, pour ne nommer ici que les disparus, depuis Garneau et Ferland jusqu'à Casgrain, depuis de Gaspé jusqu'à Marmette, depuis Gerin-Lajoie jusqu'à Buies, et depuis Chauveau jusqu'à Honoré Mercier et Chapleau, nos livres et nos plus belles œuvres, poésies, histoires, romans, discours, sont en général, pénétrés du meilleur esprit canadien, et souvent il s'en dégage, comme de fleurs qui ont poussé en plein sol natal, ce parfum du terroir qu'en ces pages l'on se plaît tant respirer encore.

Nos grandes œuvres sont canadiennes, notre littérature est déjà, dans une grande mesure, nationale. Mais on le peut observer, et c'est justement pourquoi il était permis de parler ce soir de *nationalisation* de la littérature canadienne, il n'y a pas, dans

(1) Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1898, *l'Education et la Société au Canada*.

beaucoup de nos livres, romans et poèmes surtout, une suffisante image de nos âmes et de notre pays, alors même que l'on veut peindre ces âmes et décrire ce pays. Le poète et le romancier restent trop souvent à la surface des choses ; ils ne savent peut-être pas assez voir avec leurs propres yeux ; ils ne touchent et ne palpent pas assez eux-mêmes les êtres, la nature qui les entourent ; ils ne descendent pas assez profondément dans ces âmes de nos compatriotes où il faudrait pourtant une fois promener la lanterne : de là, en leurs livres, ces dessins un peu pâles, ces teintes un peu fanées, ces reliefs peu accusés, cette psychologie un peu superficielle, ces caractères trop flottants, ces mœurs trop peu vécues, ces chapitres trop vides.

D'où cela vient-il donc ? et si ce n'est pas toujours le talent qui a manqué à nos écrivains, pourquoi ne savons-nous pas assez bien voir ce qui est à côté de nous et sous nos yeux ? pourquoi ne comprenons-nous pas assez vite ni assez complètement la vie canadienne, et toutes ses nombreuses et infinies manifestations à travers nous-mêmes, à travers la nature et à travers l'histoire ? Et donc, quels moyens nous conviendrait-il de prendre pour *nationaliser* nos esprits ?

Messieurs, il peut y avoir à ces questions de bien différentes réponses. Me permettez-vous, du moins, d'en indiquer une ce soir, et qu'il faut avoir le courage de faire sans chercher à nous dérober derrière notre amour propre d'éducateur et de professeur ? Si nous voulons réprimer en une suffisante mesure cette tendance que nous avons à soumettre trop nos idées, nos jugements et nos goûts littéraires à des influences extérieures, européennes et surtout françaises ; si nous voulons aussi combattre l'indifférence parfois dédaigneuse qu'ici l'on professe, en certains quartiers, pour la littérature canadienne, il nous faudra, dans nos maisons d'éducation, donner aux enfants et aux jeunes gens une instruction qui soit, en vérité, plus nationale ; nous devons tâcher à mieux pénétrer notre enseignement, le primaire et le secondaire, des choses du pays, à le remplir davantage de tous les souvenirs, de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les réalités de notre histoire.

Pour ce qui est de notre enseignement secondaire, il est dans quelques-unes de ses parties trop calqué sans doute sur l'enseignement secondaire français. Non pas, certes, qu'on lui puisse reprocher de faire une trop large place à l'étude des classiques

anciens et modernes ; mais il pourrait nous instruire d'une façon plus précise des multiples aspects de la vie canadienne, et, pour parler autrement, il pourrait faire une place plus large encore à l'étude de l'histoire de notre pays, de sa physionomie et de ses richesses, à l'intelligence de ses développements politiques, sociaux et littéraires. Il ne faut pas que nos écoliers apprennent l'histoire et la géographie comme s'ils étaient de petits Européens, et, dans l'Europe, de petits Français ; ils les doivent plutôt étudier comme s'ils étaient de petits Américains, et, dans l'Amérique, de petits Canadiens. Pourquoi seraient-ils capables d'en remonter à un lycéen de Paris sur je ne sais quel roi 'ainéant, ou sur le système orographique de la Forêt-Noire ? pourquoi vous pourraient-ils édifier sur quelque Pharaon dont il ne reste pas même une momie, s'ils n'ont vraiment que des lumières trop confuses sur le caractère et sur les transformations de notre vie coloniale, sur La Fontaine et Baldwin, sur l'histoire de nos cinquante dernières années, sur la nature et le progrès de notre civilisation et de nos institutions, sur la géographie physique et les ressources économiques de notre pays ? Si en France, en Allemagne, en Angleterre, l'élève qui a fait son cours classique connaît avec quelques détails l'aspect et la vie de chaque province ou de chaque département, pourquoi nos élèves n'auraient-ils pas sur les différentes provinces du Canada, et sur les différentes régions de notre province de Québec des notions aussi exactes et aussi complètes ? Et qu'avons-nous donc à tant blâmer les Européens d'ignorer trop le Canada, si du moins ils ont cette sagesse que nous leur pourrions davantage emprunter et qui est, en ces matières, de toujours commencer par bien étudier son propre pays ? Le mal n'est pas que, étant canadiens, nous sachions tant de choses sur l'Europe, sur l'Asie, sur l'Afrique et sur l'Océanie, mais que, apprenant tant de choses sur tant de peuples et tant de pays, nous ne pouvons peut-être nous suffisamment appliquer à très bien connaître et notre peuple et notre pays.

Au surplus, l'éducation littéraire de nos jeunes enfants et de nos jeunes gens pourrait elle-même s'inspirer davantage des choses et de la nature canadiennes. Au lieu d'exercer les facultés de l'élève sur des objets qui l'entourent, sur des souvenirs ou des légendes du pays, on va trop souvent chercher dans des recueils de composition *française*, le thème ou le canevas de leurs

(1) Nous voulons dire *préparés en France pour l'usage des petits Français*.

narrations et de leurs discours. Ne serait-il pas vraiment préférable d'apprendre aux enfants à regarder et à voir, puis à décrire les paysages qui s'étendent sous leurs yeux, à raconter ces vieux récits où chez nous le merveilleux se mêle à la réalité et sollicite si vivement les jeunes imaginations, à faire revivre quelques scènes historiques, à célébrer quelque héros dont s'honore la patrie? Au lieu de les transporter en esprit dans un château qu'ils n'ont jamais vu, pourquoi ne pas les faire décrire la chaumière qu'ils ont habitée? au lieu des jardins où fleurit l'oranger, que ne les invite-t-on à dépeindre les campagnes où pousse l'érable? au lieu de torrents dont ils n'ont jamais entendu le fracas, que ne décrivent-ils parfois le fleuve si large et si puissant sur lequel peut-être se sont ouverts leurs premiers regards, le ruisseau qui traverse en murmurant le champ paternel, au bord duquel ils ont cueilli, tout enfants, les premières fleurs, ou entendu pour la première fois la chanson des oiseaux?

Nous croyons savoir, et il n'est que juste de le rappeler ici, que dans nos maisons d'éducation, on se préoccupe depuis quelques années d'orienter dans le sens que nous indiquons la formation de nos écoliers. Non seulement notre enseignement primaire se canadienise.⁽¹⁾ mais aussi, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, l'enseignement secondaire. Si l'on en juge par les sujets qui sont chaque année proposés à nos candidats au baccalauréat, la réforme que nous souhaitons en ce qui concerne les exercices de composition française est à peu près accomplie déjà dans les classes de rhétorique. Pourquoi ne s'inquièterait-on pas davantage de l'étendre à toutes les classes de lettres, à celles-là du moins où l'on ne l'a pas encore suffisamment introduite? Et pourquoi, en même temps, ne mettrait-on pas au programme, dans l'une ou l'autre de ces classes, quelques leçons d'histoire de la littérature canadienne? N'y aurait-il pas là un moyen assez efficace de rappeler à nos jeunes gens que d'autres avant nous ont essayé de créer ici un art littéraire, et qu'ils devront eux-mêmes s'employer à le développer et à le perfectionner?

Je sais bien que pour réaliser tout cela, que pour donner ici un enseignement qui soit, au point de vue de l'histoire, de la géographie et des lettres, plus national, il nous faudrait avoir sous

(1) Il nous plaît de signaler à ce propos l'œuvre très louable de M. Magnan, le zélé directeur de la revue *l'Enseignement primaire*.

la main des manuels que nous n'avons pas, et que notre littérature pédagogique—je ne parle, pour le moment, que de celle de notre enseignement secondaire,—est assez pauvre. Holmes et Laverdière, qui ont eu leur mérite, quoiqu'ils aient travaillé d'après des méthodes défectueuses, n'ont pourtant pas eu encore d'imitateurs qui les aient assez dépassés. De cette indigence, de cette pénurie, de cette incapacité où nous avons été jusqu'ici de faire quelques-uns des livres classiques dont nous avons besoin, je ne veux pas ce soir examiner les causes. Qu'il me soit seulement permis de dire que plus vite on pourra faire à nos professeurs de collèges et de petits séminaires, en particulier aux professeurs des classes de lettres, des conditions d'existence qui leur laissent quelque loisir pour le travail personnel; que plus vite surtout on comprendra qu'une initiation à ce travail personnel est indispensable, et que des études préparatoires spéciales, loin d'être une affaire de luxe, leur sont absolument nécessaires; que plus vite on se décidera donc à les faire bénéficier, en France ou ailleurs, des avantages de l'enseignement supérieur des lettres; que plus vite, en un mot, on se préoccupera de *bâtir en hommes*, et plus vite aussi on augmentera, avec la valeur et le prestige de notre corps enseignant, les chances de voir se multiplier parmi nous des auteurs qui fassent au moins des manuels. Et peut-être aussi, et par surcroît, mettrons-nous fin à ce spectacle anormal d'une littérature canadienne qui se développe, c'est-à-dire qui recrute ses ouvriers actifs, surtout à côté et en dehors de nos maisons d'éducation.

Nul doute, par conséquent, que la création, en cette province, et pourquoi pas à Québec, d'un enseignement supérieur et pédagogique contribuerait pour une large part, non seulement à améliorer notre enseignement secondaire, mais à donner aussi une impulsion nouvelle à notre littérature canadienne.

En attendant que ces vœux se réalisent, nos petits séminaires et nos collèges n'oublieront pas qu'ils ont déjà la très belle mission d'apprendre aux jeunes élèves à connaître et à bien aimer leur pays. Le Canadien est, sans doute, un grand patriote; même quand il émigre, l'on peut dire de lui, comme de l'Allemand, qu'il emporte sa patrie à la semelle de ses souliers. Mais c'est au collège, et dès les années de collège, qu'il faut éclairer ce patriotisme. Apprenons donc à nos élèves à comprendre la nature, l'histoire, la vie canadiennes; rappelons-leur souvent que s'il est nécessaire de travailler à accroître la fortune économique de ce

pays, il importe aussi de développer aujourd'hui sa littérature et ses arts, et qu'il ne peut suffire à nos gouvernements de fonder notre puissance nationale sur la richesse matérielle et sur la prospérité du commerce. A nous qui sommes de race latine, et qui représentons en cette Amérique du Nord les civilisations les plus brillantes qui aient honoré l'humanité, il appartient d'ambitionner une autre grandeur et une autre gloire!

Les efforts que nous avons faits pour conserver ici notre langue et nos traditions seraient-ils, d'ailleurs, assez complets, si nous ne cherchions pas à développer une littérature qui contribuât pour sa part à perpétuer cette langue, et à la préserver de toute dangereuse corruption? La littérature est, en même temps que l'expression de la vie individuelle et de la vie sociale, la gardienne toujours fidèle des intérêts supérieurs de la race et de la nationalité. Et nous ne pourrions donc faire rayonner en ce pays, aussi loin et aussi vivement que le souhaite notre zèle, l'influence du parler français si nous ne traduisions pas en même temps, en des livres qui soient pleins de nous-mêmes, tous les aspects, toutes les énergies, toutes les vertus de l'âme canadienne.

C'est de cette façon, du moins, que la *Société du parler français au Canada* a compris la mission de notre littérature, et c'est pour cela qu'elle a cru devoir vous rappeler ce soir quelques-uns des moyens de la faire de plus en plus distincte de toutes les autres.

Pour résumer sa pensée, et pour mettre fin à ce discours, permettez-moi de redire ce soir à la muse de Québec la très délicate exhortation que lui adressait naguère un critique français, ami du Canada ⁽¹⁾:

« Pareille à l'hirondelle des Mille-Iles, ne cherche pas les lointains pays. Ne nous promène pas en Espagne, en Italie, en Egypte. Au Gange, préfère le Saint-Laurent... Dis-nous les splendeurs des paysages du pays natal, fais chanter l'âme de tes compatriotes. Tu pourras en tirer les éternels accents de l'âme humaine... Mais laisse les chiffons qui sortent de nos magasins de nouveautés, les oripeaux fripés dont nos marchandes à la toilette ne veulent plus, et va, Canadienne aux jolis yeux doux, va boire à la claire fontaine! »

CAMILLE ROY, p^{tr}.

(1) Cf. *Etudes de littérature canadienne française*, par CHARLES AB DER HALDEN, p. 124.

LE PARLER FRANÇAIS A L'ÉCOLE

(Société du Parler français, séance du 5 décembre 1904)

Notre parler populaire, si l'on parvenait à le dégager des formes étrangères qui le déparent et le corrompent, serait à coup sûr de tous les parlers français l'un des meilleurs.

Mais cette langue, trésor que nous ont conservé et transmis nos pères, est exposée à bien des périls, à cause de notre milieu social, du contact quelquefois nécessaire avec des idiomes différents. Travailler à la préserver de toute corruption, à lui rendre sa pureté est pour nous un devoir.

La Société du Parler français au Canada a entrepris cette tâche. Son but est de colliger dans un glossaire tous les vocables, les expressions caractéristiques de notre idiome, pour les étudier, en faire connaître la bonne source, en vérifier la prononciation ancienne et authentique, et donner un avis judicieux sur leur maintien dans le langage usuel. Elle veut aussi mettre sous nos yeux nos expressions impropres et vicieuses, surtout celles qui, empruntées à une langue étrangère, se mêlent à notre parler comme des ferments de corruption.

Le noble objet qu'elle a en vue lui a gagné tout d'abord les plus hautes sympathies, et c'est sous les auspices de la première institution du pays, l'Université Laval, qu'elle a pu commencer ses travaux.

Mais une œuvre de ce genre, aussi patriotique, devrait être l'œuvre de tous. Tous devraient l'encourager, s'y intéresser. D'ailleurs, on peut se demander pourquoi une action *remédiatrice* ne serait pas commune, quand le mal dont souffre notre parler national sévit dans toutes les classes de notre société canadienne-française.

Car ce n'est pas une exagération trop forte de dire qu'en certains endroits notre parler actuel ne serait pas compris des anciens.

Donnez-vous la peine d'écouter avec attention la conversation de Canadiens même instruits; elle fourmille de mots anglais.

La langue du commerce et de l'industrie est toute pénétrée d'anglais; celle de la tribune politique, du barreau et de notre presse ne l'est pas moins, paraît-il.

Dans la rue, dans les boutiques, dans les hôtelleries, aux places d'amusements, aux hippodromes, etc., partout de l'anglais.

Vous prenez le chemin de fer, le service du train se fait en anglais, les stations ont presque toutes des noms anglais. Sur la carte de la province, ici et là, vous voyez des noms anglais donnés aux contrées les plus françaises.

Ce triste tableau s'assombrit encore, là où de pauvres noms français sont affublés de l'étiquette anglaise: «Methot's Mill, Sylvain's Corner, Feuilloteau's Mill.»

Mais votre pitié devient vite de l'indignation quand vous apercevez ces noms aux formes hybrides affichés où jamais peut-être un anglais n'a vécu, comme, par exemple: «Pierreville's Mill,» pour désigner, à l'embouchure du Saint-François, l'endroit d'un des premiers établissements de la Nouvelle-France; «Indian Lorette,» donné à une localité tout près de celle si glorieusement célèbre, où le Chevalier de Lévis donna rendez-vous à ses miliciens pour la journée du 20 avril 1760.

En face de cet état de choses, la conscience nationale est mal à l'aise, elle se soulève; elle proteste aujourd'hui de nouveau et propose une action commune et efficace, donnant à toutes les bonnes volontés, comme point de ralliement, la Société du Parler français au Canada.

Plusieurs ont déjà répondu à l'appel; la classe instruite fournit déjà un bon nombre d'adhérents et de membres actifs. La Société attache une grande importance au concours des jeunes étudiants; aussi s'est-elle affilié avec empressement ces très actives succursales, les Cercles d'étude formés dans plusieurs collèges et couvents.

Cependant, il y aura toujours une grande lacune dans le fonctionnement de la Société, au point de vue du but à atteindre, tant que les enfants des écoles primaires ne pourront pas jouir directement de son influence, tant qu'ils ne seront pas, du moins collectivement, au nombre des membres adhérents.

* * *

L'école primaire est le prolongement de la famille. L'enfant, avant d'en franchir le seuil, a reçu une première éducation

intellectuelle; sa jeune âme a déjà l'empreinte du cachet national. La langue qu'il parle est la langue des aïeux. Il la parle d'une manière très imparfaite; son langage a pourtant un caractère spécial qui attire l'attention et mérite à certains égards nos respects. Il se compose de tournures et d'expressions très particulières, dont les formes diffèrent beaucoup de celles du français moderne. Les unes sont des produits de notre terroir, nées à l'occasion de nos pratiques religieuses, de nos amusements, des travaux propres à notre climat et à notre sol, et des aventures de nos coureurs de bois, les autres—les plus nombreuses—sont des locutions et des vocables aussi anciens que nos traditions les plus vénérables et nous sont venues de France avec nos pères.

L'instituteur, qui a le devoir de continuer et de perfectionner l'éducation reçue au foyer familial, peut-il paraître ignorer ce vocabulaire des anciens, ce parler populaire, qui, après tout, est encore le témoignage le plus authentique de notre origine française?

Va-t-il inconsidérément bannir de la classe ces vieux mots, sous prétexte qu'il ne les trouve pas dans les livres et les dictionnaires qu'il a sous la main? Mais ce serait une faute impardonnable au point de vue philologique, et au point de vue canadien, une espèce d'apostasie et une insulte à notre passé.

De louables efforts ont été tentés pour faire de l'école primaire une institution de formation vraiment canadienne. Le sera-t-elle jamais et peut-on concevoir qu'elle puisse l'être, si le parler du pays n'y est sous aucune forme l'objet des études?

Mais il va falloir bouleverser les programmes scolaires ou les changer encore, obliger les instituteurs à faire des études même philologiques! La difficulté n'est qu'apparente; en réalité, elle n'existe pas. Sans doute, les maîtres et maîtresses devront acquérir une connaissance scientifique suffisante du vocabulaire canadien. Certaines notions d'étymologie populaire seront indispensables. Ils devront se rendre capables de reconnaître au moins les plus choquants anglicismes de sens, et tous les anglicismes de mots. Cela, je l'avoue, demande un travail bien ardu, des études et des recherches très difficiles à faire. Mais ce travail est beaucoup simplifié; ces études et ces recherches, les instituteurs et les institutrices les trouveront toutes faites et admirablement faites dans le *Bulletin de la Société du Parler français au Canada*.

* * *

Au village de ma paroisse, le maître d'école est membre adhérent de la Société.

C'est à lui que je dois l'honneur de prendre part à cette séance; car c'est à vous dire une petite expérience faite chez nous que j'ai été invité.

D'autres sans doute ont fait comme nous et mieux que nous; mais, je ne sais pourquoi, le Bureau de direction a voulu que je vous parle des écoles de ma paroisse.

Très désireux de l'avancement de ses élèves, l'instituteur vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer des matières publiées dans le *Bulletin*.

A l'aide du lexique canadien-français, qui contient de longues listes de mots et de locutions populaires ainsi qu'une foule d'observations techniques sur notre parler, il entreprit de donner à ses élèves, à titre de leçons de choses, un cours de dialectologie et de littérature orale.

Ses premiers essais furent très encourageants; il en fut même surpris. L'étude du parler populaire intéresse les jeunes plus qu'on ne saurait le penser. Ils s'étonnent que ces mots, qui leur sont familiers comme à tous ceux qui les entourent, deviennent l'objet de l'attention et méritent les égards de leur maître et des savants.

Avec leur esprit naturellement chercheur, ils multiplient les questions, ils s'efforcent de retenir les réponses discrètes du maître. Les plus avancés prennent des notes. A notre école, tous les élèves qui savent écrire ont un cahier, sur le dos duquel vous lisez: NOTES SUR LE PARLER FRANÇAIS. Avertis qu'à la fin de l'année ils seraient interrogés sur le lexique canadien-français, il n'en fallut pas davantage pour exciter leur émulation. Plusieurs ont rempli leurs cahiers de presque toutes les listes du *Bulletin*, afin de se préparer plus à l'aise à l'examen.

La grammaire, l'arithmétique, l'histoire et les autres matières de la classe n'en ont pas souffert. Loin de là. Advenant quelque relâchement de ce côté, le maître n'aurait eu qu'à faire mine de supprimer pour l'occasion le quart d'heure réservé au parler canadien, et tout serait rentré dans l'ordre.

Enfin, nous sommes au jour de l'examen de fin d'année. Grande fut la surprise d'entendre ces enfants de 12 à 13 ans

discourir sur notre parler populaire comme ne l'auraient peut-être pas fait des élèves de collège. Deux ou trois entre autres étonnèrent par leurs réponses—disons le mot—savantes, sur la prononciation canadienne, sur le vocabulaire canadien-français, à propos des vieux mots qui le composent et des causes de leur conservation dans notre parler.

Un jour qu'un de mes amis s'embarquait à New-York pour la France, j'étais allé le conduire au débarcadère. Chargé de toutes ses malles, dans la passerelle du paquebot je trébuchai et me fis mal au bras. Ayant rejoint mon ami dans un petit salon sur l'avant du vaisseau: « Oh ! lui dis-je en entrant, *je vous assure que j'ai paru bel, j'ai failli me démancher le bras !* »

Il y avait au fond de la pièce un jeune Français qui nous visait de l'œil et qui sans doute brûlait de montrer son grain de sel:—« Ce n'est pas comme cela qu'il faut dire, M. l'Abbé !... Se *démancher* le bras ? C'est se démettre le bras qu'il faut dire ! »

Décontenancé par cette brusque saillie, je restai coi ⁽¹⁾. Mais si l'un des petits garçons que je faisais passer à l'examen eût été à ma place, l'incident se fût terminé tout autrement. Mon interlocuteur, pour le moins eût été averti de le prendre un peu moins haut, et je crois sincèrement que mon petit Canadien aurait pu lui prouver, séance tenante, que le mot *démancher* au sens de disloquer, ainsi que les mots *amancher*, *emmancher* sont des formes parfaitement françaises, ayant eu cours anciennement, et que l'on peut retrouver dans les meilleurs auteurs, tels que M^{me} Sévigné, Molière, Pascal, La Fontaine.

L'anglicisme sous toutes ses formes n'aura jamais d'adversaires mieux disposés et plus résolus qu'à l'école primaire. Plus les enfants sont jeunes, plus il est facile de corriger leurs défauts de langage et de leur faire contracter des habitudes durables.

Quand la Société lança dans le *Bulletin* le cri: Guerre à l'anglicisme ! la guerre, et une guerre effective, fut décidée à l'unanimité à notre école.

Pour fournir aux combattants les armes convenables et mettre l'ennemi comme à découvert, une liste est dressée de tous les mots anglais qu'on peut relever dans le parler des élèves à l'école et dans les conversations du dehors. On a soin de mettre en

(1) Le récit est authentique, sauf ce « je restai coi ». Le secrétaire de la Société sait que notre collègue, en cette circonstance, ne fut pas celui qui resta coi. Discussion courtoise et fine, mais menée à la... franco-canadienne ! (A. R.)

regard de chaque anglicisme la traduction française. Cette liste, tout élève doit l'avoir dans son cahier, de manière que chacun ait en sa possession un plan presque complet de la bataille et les munitions indispensables au guerrier.

La campagne, commencée il y a deux ans, se poursuit encore, et l'instituteur m'assure qu'elle est des plus heureuses. Je le crois sans peine après avoir pu moi-même juger de l'adresse avec laquelle on savait manier son arme lors de la grande revue, c'est-à-dire à l'examen.

Seulement, pour ces soldats d'un nouveau genre, presque tous les moyens sont bons. Ils savent que le ridicule tue, ils s'en font une arme favorite. Que l'un d'eux s'avise de dire qu'il va *prendre son coat*, ou qu'il a *runné tout le temps*, aussitôt une fusillade d'éclats de rire part de toute la bande qui l'entoure. Bien souvent — il faut le dire — c'est le maître qui donne le signal du coup de feu.

On a même recours à la délation — je sais quelle mauvaise impression un pareil mot peut faire naître par le temps qui court, mais qu'on se rassure, il n'y a rien ici qui puisse compromettre l'honneur et les intérêts de personne! — On a donc recours à la délation; toute infraction à la discipline, commise dans l'ombre, en l'absence du maître, est aussitôt rapportée, et une fiche, une traîtresse de fiche est là en lieu sûr, portant le nom du délinquant qui devra tôt ou tard répondre de son délit. Encore une fois, l'honneur du régiment est sauf! La délation telle que pratiquée ici finit toujours par ne provoquer de la part des victimes que des remerciements et augmente le nombre des conquêtes sur l'anglicisme.

* * *

Le bon mouvement formé dans l'école ne s'arrête pas là, il tend toujours à s'élargir. Petit à petit il pénètre dans les familles; les enfants en sont les propagateurs, ils se font prosélytes auprès de leurs frères et de leurs sœurs. Quelle satisfaction pour le petit écolier d'en remontrer à plus âgé que lui! Les parents eux-mêmes ne peuvent rester indifférents; ils suivent les discussions d'une oreille attentive, très souvent pour leur propre compte. Alors vous voyez, comme chez nous, les enseignes des magasins et des boutiques écrites en anglais disparaître ou du moins céder la première place à l'enseigne française. On lira: *matériel de*

ferme au lieu de *farmers implements*, *moulin à farine* au lieu de *grist mill*; sur tel autre édifice: *atelier de charpenterie*, *planeuse*, *embouveuse*, etc. On a même osé présenter une requête au ministère des Postes pour faire changer le nom de *Trout Brook* donné à un bureau situé dans une localité presque exclusivement française. Cette démarche a été infructueuse, mais en revanche notre village, érigé en corporation, s'est donné le nom bien canadien de Pontgravé. Je suis heureux de mentionner ici ce fait, parce qu'il est dû à l'influence d'une Société née à Québec, et que le nouveau nom rappelle au souvenir le compagnon de Champlain, l'illustre fondateur de cette ville.

* * *

L'étude du franco-canadien à l'école, concurremment avec celle de l'histoire, est un puissant moyen de faire naître et de développer le sentiment national et patriotique chez les enfants. Le goût qu'ils ont pour leur langue devient encore plus intense avec les connaissances plus grandes qu'ils prennent de l'histoire; ils aiment leur langue d'autant plus qu'ils saisissent davantage ses rapports intimes avec les traditions du passé.

Nos grands hommes, par exemple les fondateurs de nos villes, nos évêques, nos missionnaires et nos martyrs, nos guerriers prennent dans leur esprit par l'histoire, et dans leur cœur par l'étude du parler national, la place la plus digne et la plus sacrée. Nos élèves voient que c'est leur parler qui les rattache à ce glorieux passé, et qui leur permet d'établir en quelque sorte des liens de parenté avec ces illustres devanciers. Ceux-là seuls, en effet, qui parlent canadien, peuvent se dire les descendants spirituels des Laval et des Plessis, les enfants de ceux qui ont combattu à Carillon, sur les Plaines d'Abraham, à Chateauguay. Pourquoi? parce que leur langue est celle de tous ces grands anciens qui ont fait la patrie canadienne. Ceux parmi nous qui ont eu le triste courage de renier leur langue ne sont plus des Canadiens, ils n'ont plus le droit de se réclamer des aïeux. Ils sont du reste sur le chemin de tous les reniements, de leur religion principalement; tant il est vrai que notre parler est la sauvegarde de la foi des ancêtres comme de tout le trésor de nos belles traditions.

Notre parler, c'est la voix naturelle et la très juste expression des saintes choses de notre passé, de nos plus légitimes aspirations pour l'avenir.

Faisons-le donc connaître à nos jeunes de l'école primaire, fournissons à tous les enfants du peuple l'occasion de l'étudier à fond afin de leur en faire apprécier tout le mérite.

N'est-ce pas notre devoir le plus impérieux de leur confier avec tous les soins possibles cet inestimable trésor que nous tenons de la grande France du XVII^e siècle?

Dès maintenant l'étude du parler national leur fera comprendre qu'ils sont eux-mêmes, ainsi que les aïeux, enfants d'une mère commune et également chère, la patrie. Ils aimeront leur langue, et ils l'aimeront comme une mère, d'un amour filial.

L'un des insignes patrons de notre Société a exprimé l'espoir qu'avec le concours des élèves des collèges, dans dix ans notre parler canadien sera l'un des meilleurs parlers français.

Cet espoir patriotique se réalisera beaucoup plus sûrement avec le concours additionnel des écoles primaires. Ce sera alors un mouvement général; toute la jeunesse canadienne sera mobilisée en quelque sorte pour défendre notre parler contre l'ignorant qui le renie, l'imbécile qui en a honte, le pédant qui lui en préfère un autre, enfin contre tout effort ennemi pour le dénaturer, le corrompre et le détruire.

V.-P. JUTRAS, p^{tre}.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Bon (plus) (*plu bō*, var. *pu bō*).

|| Meilleur. *Ex.* : Je me suis levé de *plus bonne* heure que d'habitude = de meilleure heure.

Bon (bō) s. m.

|| Avantages, faveurs, réductions de prix. *Ex.* : Faire *du bon* à quelqu'un sur le prix de marchandises = lui accorder une réduction de prix, les lui vendre à prix réduit.

FR. On dit cependant, en fr. : *Avoir du bon dans une affaire*, pour : Y trouver du gain, du profit, ACAD.

Bagne (*bá·n*) int.

|| Onomatopée qu'on emploie en parlant d'un coup soudain.

Ex. : *Bagne !* le v'la su le dos !

FR.-CAN. On dit aussi : *bigne-bagne*. *Bigne*, fr., est vieilli et signifiait : bosse à la tête provenant d'un coup, DARM. Cf. ang. *bang*, coup de massue, coup, F. et T.

Bardatter (*bàrdaté*) v. tr. et intr.

1° v. tr. || Couvrir de bardeaux. *Ex.* : Une maison *bardattée* = dont les pans sont couverts de bardeaux.

2° v. int. || Poser des bardeaux.

Bardoiser (*bàrdwezé*) v. tr.

|| Couvrir de bardeaux.

Bogane (*bò·gà·n*) s. f.

|| Ruisseau, flaque d'eau.

Bleu comme la poule à Simon (*blé kò·m la pul a simō*) loc.

1° || Livide, bleu de peur.

2° || Perdu, flambé.

DIAL. On lit dans un conte bas-normand de Léon Boutry, publié dans la *Province* (Le Havre), vol. IX, p. 267 : « Oui, M. le Curé, c'est moi qui vous le dis ; tous nos paroissiens seront damnés comme la poule à Simon... » (*L'Idée du sacristain.*)

Bonheureusement (*bò·nèrmā*) adv.

|| Heureusement. *Ex.* : *Bonheureusement* qu'il est arrivé ce soir
= heureusement qu'il est arrivé ce soir.

Vx FR. *Bonheureusement*, m. s., DU CANGE, GODEFROY.

Bonjour (*bōjur*) interj. et s. m.

1° || Exclamation. *Ex.* : Eh ! *bonjour* ! que vous me faites plaisir !

DIAL. *Bonjou* est un juron usité dans les environs de la Châtre, équivalent du *per jou* des Normands et du *per Jovem* des Latins, dit JAUBERT.

2° || Terme à signification peu précise, qui s'emploie familièrement en parlant des personnes. *Ex.* : Ces *bonjours-là*, est-ce qu'on ne pourra pas s'en débarrasser !

Bonne (*bò·n*) s. f.

|| Petit bateau à fond plat dont on se sert surtout sur les lacs et les rivières.

Bonne (*bò·n*) adv.

|| Bon. *Ex.* : Cette fleur sent *bonne* = sent bon.—Il l'a payé *bonne* = il l'a payé bon.

DIAL. Cette forme se retrouve en Normandie : *Je l'ai payé bonne* = chèrement, Bois.

Bonne (comme de) (*kò·m dè bò·n*) loc. adv.

|| Assurément, comme de raison.

FR. *Comme de raison* : comme il est juste, comme il est raisonnable de faire, ACAD.

FR.-CAN. On dit aussi : *Comme de bonne raison*, et, par ellipse du dernier mot : *Comme de bonne*.

Bonnes (être dans ses) (*è:t dā sé bò·n*) loc.

|| Être de bonne humeur.

Vx FR. Cette locution se trouve dans le vieux français.

« Nostre maistre *est en ses bonnes*, nous ferons tantoust bonne chère ». RABELAIS, *Pantagruel*.

DIAL. Locution qui s'est conservée dans le Poitou, FAVRE, le centre de la France, JAUBERT, la Bresse Louhannaise, GUILLEMAUT.

Bonguenne (*bōgè·n*), **bonyenne** (*bōyè·n*) interj.

|| (Interjection marquant la surprise, etc.)

Baiser (*bé:zé*) v. tr.

|| Tromper, duper, attraper, jouer. *Ex.* : Il m'a vendu son cheval bien trop cher, mais c'est la première et dernière fois qu'il me *baise* = qu'il me trompe, qu'il m'attrape.

DIAL. *Baiser* a ce sens dans les parlers populaires de France, TIMMERMAN, en particulier dans les parlers de la Normandie, MOISY, DELBOULF, MAZE, et du Bas-Maine, DOTTIN. « *Baiser*, dans ce sens péjoratif, dit Moisy, signifie, à proprement parler, trahir, donner un baiser de Judas. »

Bon sens (*sans*) (*sā bō sā*) loc. adv.

|| Beaucoup, en grande quantité, énormément. *Ex.* : Il y a eu des pommes *sans bon sens*, cette année = y en a eu beaucoup.

Bon sang (*bō sā*) interj.

|| Vraiment ! en vérité ! *Ex.* : Eh ! *bon sang de la vie* ! que j'ai faim.

DIAL. On retrouve cette locution dans le Bas-Maine : « *bō sū damur, s ét i gué posiby* ! (Bon sang d'amour, c'est-i Guieu possibye), DOTTIN.

Bonus (*bónus*) s. m.

|| Boni, bénéfice, gratification, prime.

FR. *Boni* : excédent qui reste en caisse sur la somme affectée à une dépense, DARM. ; *par ext.*, bénéfice quelconque, LAR.

ÉTYM. *Boni* est emprunté du mot latin *boni*, génitif de *bonus*, bon, dans l'expression *aliquid boni*, quelque chose de bon DARM.—*Bonus* est la forme adoptée par l'anglais.

Bordage (*bòrdà:j*) s. m.

|| Glace qui adhère aux rives des lacs, de rivières. *Ex.* : La débâcle est faite, mais les *bordages* tiennent encore = la glace qui touche à la rive n'est pas encore détachée.

VX FR. *Bordage* est vieilli au sens de *bord*, DARM., GODEFROY.

Bordée (*bòrdé*) s. f.

|| Forte tombée de neige.

FR. *Bordée* : décharge simultanée des canons d'un vaisseau, DARM.

FR.-CAN. On dit *bordée* ou *bordée de neige*.

Border (*bòrdé*) v. tr.

|| Ourler.

FR. *Border*: garnir une chose en mettant quelque chose au bord, DARM. *Ourler*: replier et coudre le bord d'un tissu, DARM.

FR.-CAN. *Border* s'emploie aussi avec le sens français.

Bosse (*bò:s*) s. f.

|| Portefeuille.

FR.-CAN. Cette acception a été relevée sur la Côte-Nord.

Bord (*bò:r*) s. m.

1° || Côté (dans le sens le plus large de ce mot). *Ex.*: Venez-vous de mon *bord*? = venez-vous de mon côté, dans la même direction que moi?

FR. *Bord* signifie côté d'un navire, et par extension désigne le navire même; il s'emploie aussi dans un sens figuré, pour *côté*, comme dans la locution *être du bord de quelqu'un*, c.-à-d. être de son parti, de son avis; mais il n'est pas dans tous les cas synonyme de *côté*, LITTRÉ, DARM.

DIAL. En Normandie, on emploie, comme au Canada, le mot *bord* pour dire *côté* d'une manière générale: «Il fait bâtir, je ne sais de quel *bord*», ROBIN.

2° || *Bas-côté* d'une maison, fournil.

FR.-CAN. Par exemple: «L'été, nous louons notre maison, et nous demeurons dans le *petit bord*». Voir *allonge*.

Bosser (*bò:sè*) v. tr.

|| Bossuer, bosseler, faire des bosses, déformer par des bosses. *Ex.*: *Bosser* une tasse = bossuer une tasse.—*Bosser* son chapeau = déformer son chapeau.

FR. *Bossuer* et *bosseler* ne se dit guère qu'en parlant des bosses et des creux qu'on fait par accident à des objets en métal d'argent, de cuivre, etc., DARM., LITTRÉ.

DIAL. *Borser*, m. s., dans le centre de la France, JAUBERT; *bocher*, m. s., dans la Normandie: «La castrolle est tombée et s'est bochée», MOISY.

Bossuse (*bò:su:z*) adj. f.

|| Bossue.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

GLANURES

Cultivons notre langue.—Sous ce titre, *l'Avenir du Nord* (Saint-Jérôme, Terrebonne) a commencé, le 15 décembre dernier, la publication d'une série d'articles sur le parler français au Canada : « 1^o L'archaïsme ; 2^o L'anglicisme ; 3^o L'appauvrissement de la langue ; 4^o La paresse intellectuelle de ceux qui s'en servent. » L'auteur, M. A.-B. Cruchet, « entre dans la carrière », poussé par un « amour éperdu de notre belle langue » et un ardent « désir de la voir s'épurer, s'enrichir et s'implanter à jamais dans le cœur de nos compatriotes ». Nous applaudissons. Nous voudrions voir tous nos journaux consacrer au moins une colonne, chaque semaine, à la correction de notre langue. Mais M. Cruchet déclare, dans son premier article, qu'il n'a « aucune compétence spéciale dans cette matière »... C'est peu rassurant.

Prétérits en *is* et en *as*.—L'un de nos collègues nous communique la note suivante :

« A Medgermette, j'ai entendu un chasseur raconter de la manière suivante comment il avait tué et mangé un lièvre : « Je l'*épiis*, je le vis, je le suivis, je le *visis*, je le *tuis*, je le cuis, je le *mangis*. »—Il y a quelques années, un témoin s'exprimait ainsi, en rendant témoignage devant la cour : « Monsieur X. me cria : « Capitaine B., levez-vous. Et je me *levas*, je *m'habillas*, et je *sortas*. »

Nous avons déjà relevé plus d'un prétérit en *is* dans notre parler populaire ; cette formation, du reste, est encore la formation vivante dans plusieurs provinces de France, en particulier dans le Maine. Mais nous ne connaissions pas les prétérits en *as*. Nous serions heureux de recevoir des observations là-dessus.

Mots techniques.—On nous communique un tableau, préparé par le Comité Louis XIV de l'Alliance française, à Dawson, et « destiné aux habitants de race française du Youkon ». C'est un petit lexique anglais-français de 76 mots techniques se rapportant à l'industrie minière, tels que : *air shaft* = puits d'aérage, *bed rock* = fond de roches, *boulders* = cailloux roulés, *bullion* = lingot, *drift* = galerie, *license* = permis, *free miner* = mineur autorisé, *ore* = minerai, *shop* = atelier, *open cut* = tranchée, etc.

Ce tableau est suivi d'une liste de huit mots « n'existant pas en France (ou qui y sont employés avec l'orthographe anglaise) et proposés par le Comité de Dawson, sauf ratification de l'Alliance française centrale de Paris, avec la sanction de l'Académie ». Ainsi on propose, pour traduire *dump*, *to dump*, *dumper*, *dumping ground*, les mots nouveaux *dompe*, *domper*, *dompeur*, *champ à domper*. On a raison, semble-t-il, de ne vouloir pas écrire, comme on le fait trop souvent en France, *dump* et *dumping* ; mais ces expressions anglaises ne peuvent-elles se traduire ? et la francisation de *dump* est-elle nécessaire ? Nous posons simplement ces questions, laissant aux mineurs le soin de décider si une *dump* n'est pas un *amas* (de minerai), si *to dump* ne signifie pas *amonceler*, *mettre en tas*, *mettre*

sur le carreau, et si le carreau est différent de la *dumping ground*. Le *Dictionnaire financier international* de M. et A. Méliot (édition de 1904) dit : *Dumps*.—*Carreau* d'une mine. En termes miniers anglais, on appelle le carreau d'une mine, c'est-à-dire l'endroit où l'on amoncelle le minerai abattu, les *dumps*, prenant le lieu pour l'objet, puisque les *dumps*, cela veut dire les *amas*.»

Le Comité de Dawson veut aussi qu'on écrive *floume* et *slouce*, au lieu de *flume* et *sluice*, deux mots techniques anglais employés en France. Si l'on ne peut appliquer une expression française à ces sortes de canaux ou d'aqueducs, soit ! Mais ne va-t-on pas trop loin en proposant d'accorder le droit de cité au verbe *sloucer* ?

Quant à *rocker*, que le comité veut franciser, la boîte servant au lavage de l'or, que désigne ce mot, ne s'appelle-t-elle pas en français *berceau* ? et les deux *rockers* sur lesquels repose le berceau ne sont-ils pas des *berceurs* ? Pourquoi donc adopter le néologisme *roqueur* ?

Traditions populaires.—Dans certaines régions de la province de Québec, on ajoutait foi autrefois au pronostic, à l'*ajet* suivant : « S'il fait clair dans la grange la nuit de Noël, la grange sera vide (c'est-à-dire, la récolte sera pauvre) ; s'il y fait noir, la grange sera pleine (c'est-à-dire, la récolte sera abondante). »

Dans la Touraine, on croit que « s'il fait noir pendant la messe de minuit, il y aura beaucoup de noix ; elles seront les unes sur les autres, puisqu'elles ne voient pas clair pour se placer. » (*Revue des Traditions populaires*, novembre 1904, p. 481.)

Débitants de tabac—A Bruges, autrefois, la corporation des débitants de tabac se nommait la corporation des *tabacquistes*. (Cela vaut bien notre anglicisme *tabaconiste*.) La corporation des *tabacquistes* portait les armoiries suivantes : « Deux pipes en argent, en sautoir, passées dans une couronne royale d'or, avec un rouleau de tabac à mâcher au naturel en pointe, sur fond de gueule. » (*Revue des Traditions populaires*, novembre 1904, p. 506.)

Droits des auteurs français au Canada.—*L'Informateur des gens de lettres* (7 décembre, pp. 301 et 302) renferme un intéressant compte rendu de l'état de cette question. Au printemps dernier, le *Syndicat des sociétés littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle*, qui a son siège à Paris, attirait l'attention des écrivains français sur la publication de leurs œuvres au Canada. En juillet, l'*Association des journalistes canadiens-français*, de Montréal, s'occupait aussi de ces contrefaçons et nommait une *Commission des Droits d'auteurs* chargée d'étudier la question. Le rapport de la Commission, présidée par M. Louvigny de Montigny, fut présenté à l'association ; il concluait en invitant celle-ci à s'adresser aux sociétés littéraires françaises, ainsi qu'au bureau international de Berne, afin que ces institutions se concertassent ensemble pour porter la question devant les tribunaux canadiens et obtenir la reconnaissance juridique des droits des auteurs français à la protection accordée par la Convention de Berne. M. de Montigny pense que les écrivains canadiens ne sont pas moins intéressés que les auteurs français à ce que nos libraires et nos journaux ne se livrent pas à un pillage gratuit des œuvres françaises, refusant par conséquent toute production de la littérature canadienne-française ; d'autre part, il croit,

suivant l'opinion d'avocats éminents, qu'en fait, et en droit, le Canada, de par l'adhésion de la Grande-Bretagne à la Convention de Berne, est également sous le régime de cette convention.

En même temps que M. de Montigny multipliait ses démarches, ici, M. Jean Lionnet, président de la *Canadienne*, M. Auguste Borchain, membre du *Comité de la Société des Gens de lettres*, et M. Sauvel, secrétaire du Syndicat, se concertaient ensemble, à Paris, et présentaient au comité de cette dernière association un mémoire accompagné de pièces. Le Syndicat chargea alors une commission spéciale, composée de M. Jules Clère, MM. Gustave Huard et Georges Maillard, avocats à la Cour d'appel de Paris, MM. Paul Robiquet et Edouard Sauvel, avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, de l'étude de la question des droits d'auteurs au Canada et de l'examen des contrefaçons.

Résultat de ces recherches et de ces études : on est convaincu que « la contrefaçon et la publication de toute œuvre française au Canada est illicite et passible de répression juridique devant les tribunaux canadiens ». En conséquence, on entre dans la période active, et le Conseil d'administration du *Cercle de la Librairie* a été avisé qu'une série de démarches allaient être faites, dans le but de faire respecter les droits des auteurs français : « La *Société des Gens de lettres* va poursuivre les journaux canadiens qui reproduisent des œuvres littéraires françaises sans autorisation ; 2^o Un éditeur français poursuivra un éditeur canadien pour un livre contrefait ; 3^o On cherchera, pour le poursuivre, un cas de contrefaçon littéraire fabriquée aux États-Unis et introduite au Canada. »

Tous ces détails sont empruntés à l'article de *l'Informateur*. On trouvera les documents que nous signalons dans l'article de M. de Montigny : *La fin du pillage des auteurs*, publié dans la *Revue canadienne* de janvier, p. 66.

La Vallée d'Aoste.—*La Tradition* (décembre, p. 338) publie le portrait, accompagné d'une notice biographique, de Monsieur l'Abbé Jean-Jacob Christillin, « écrivain traditionniste et naturaliste italien », qui a entrepris l'exploration méthodique de la Vallée d'Aoste. « Dans la Vallée d'Aoste, dit la revue, on parle le français, qui est encore la langue officielle malgré les guerres déloyales et les trames odieuses que le Gouvernement italien met en jeu pour faire renoncer les habitants à la langue française. Grâce à sa position au milieu des montagnes, qui rendait difficiles les communications avec les pays limitrophes, la Vallée d'Aoste a conservé son indépendance et son cachet traditionnel et littéraire. Nulle part, peut-être, la légende et la tradition ne sont aussi vives et permanentes. »

Louis Mercier.—*L'Ame latine*, l'excellente revue que dirige à Toulouse M. Armand Praviel, publie, dans son numéro de décembre, le poème de Louis Mercier, *la Lampe*, dont la *Revue des poètes* avait déjà donné un extrait. Ces vers magnifiques sont tirés du nouveau recueil du poète forézien, *le Poème de la Maison*, qui paraîtra prochainement.

Feuilles nouvelles.—*Les Feuilles nouvelles* (chez M. F. Paillart, Abbeville, Somme) commencent la publication d'une série de *Chroniques* de M. le Comte de Mun, où le célèbre orateur raconte comment est née sa vocation pour les œuvres sociales catholiques auxquelles il a voué sa vie. Pleines de souvenirs personnels sur les hommes et les événements d'il y a trente ans, ces pages offrent le plus vif intérêt.

Revue des langues romannes.—Le beau travail de M. Grammont sur *le Vers français*, déjà signalé dans le *Bulletin*, a été publié en volume et se vend au bureau de la Société des Langues romanes, à Montpellier (7f.50). La *Revue* annonce la publication prochaine de la suite de la savante étude de M. B. Sarrieu sur le *Parler de Bagnères-de-Luchon* d'un *Lexique de la langue de Ronsard* par M. H. Vaganay, d'un article de M. Grammont sur la *Dissimilation dans les langues romanes*, etc. La *Revue* entre dans sa quarante-huitième année. (Abonnement, 17f.)

La Revue latine.—A ceux qui ont lu la brochure de M. Brunetière *Sur les chemins de la Croissance*, nous signalons la critique qu'en a faite M. Faguet dans la *Revue latine* de novembre 1904, et la réponse de M. Brunetière, publiée dans le numéro de décembre de cette même revue.

La Revue de Bretagne.—Dans sa chronique, *Choses de chez nous* (*Revue de Bretagne*, décembre 1904), M. l'Abbé Millon, à propos de décentralisation artistique et littéraire, parle des cartes postales illustrées et spécialement des cartes bretonnes éditées par M. Hamonic, de Saint-Brieux. Le *Figaro illustré*, qui a consacré son numéro d'octobre tout entier à l'histoire de la carte postale, disait en parlant de l'éditeur briochin : « M. Hamonic est un vrai Breton amoureux de son pays, très artiste, qui apporte tous ses efforts à faire connaître dans l'univers entier les sites et les types de sa Bretagne. Les séries qu'il a éditées sont précieuses pour l'histoire de sa contrée ; calvaires merveilleux, fontaines sacrées, vieux châteaux, aussi bien que les costumes si divers et si pittoresques des vieux Bretons, rien n'échappe à son objectif. Il écrit ainsi l'histoire bretonne de façon très moderne avec des cartes postales. » M. Millon rappelle que, « dans les salons de la *Fédération philatélique de France*, on a organisé un concours de cartes postales et que le jury a décerné un premier prix à M. Hamonic. »

M. Hamonic est le créateur de la collection *Botrel* et vient de faire paraître une nouvelle série : *Botrel en Amérique*.

Phrases suggestives.—Du *Gaulois* (16 septembre 1904) :

Collier de perles.

Ceci est extrait d'un journal de l'Amérique du Nord :

« M^{rs} J. D. L., C. R., M. l'échevin M. et M. J. E. D. sont arrivés hier « d'un voyage en Europe.

« Tous trois sont revenus enchantés et émerveillés des belles choses qu'ils « ont vues.

« MM. L. et M., accompagnés de leur ami, M. P. C., ont eu l'avantage « d'assister aux funérailles de M. Waldeck-Rousseau. »

Trois phrases qui sont plus suggestives que trois tomes de psychologie !

SARCLURES

*. M. de Bonald, je pense, a dit que le régime parlementaire est propre à tous les talents... Il ne paraît pourtant pas que ce régime, chez nous, fasse fleurir la langue française. Du moins les fleurs qu'il lui fait produire sont-elles trop souvent de couleurs et de parfums détestables. J'en trouve une preuve nouvelle dans ce qui s'est dit et écrit durant les dernières élections.

« Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elles. »

Mais nous avons reçu, sur ce sujet, un si grand nombre de communications, on nous a envoyé tant de coupures de journaux, on nous a signalé de si extraordinaires discours, que nous ne pouvons nous tenir de donner dans ce champ quelques coups de serfouette.

Un candidat commençait ainsi une de ses harangues : « Messieurs les électeurs, le parlement de Québec est *dessoudé*. » Quelqu'un l'interrompt : « On peut toujours le faire raccommoder par le ferblantier ! »

Un autre en appelait au courage de ses amis : « Ceux qui voteront pour moi, dit-il, feront preuve de *bravauté*. »

Un électeur apprenait à ses voisins qu'il avait contre-balancé le vote d'un de ses parents en votant lui-même en sens inverse : « J'ai *pourri* sa voix. »

Un journaliste voulait reprendre un adversaire sur sa manière de parler : « Il a encore trop mal à la gorge pour parler bon français, dit-il. C'est en iroquois qu'il a *adressé*, hier soir, les électeurs de X... »

Et le reste...

LE SARCLEUR.

BIBLIOGRAPHIE

Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien, domestique de M. de Chateaubriand, publié d'après le manuscrit original, avec introduction et notes, par Édouard CHAMPION. Paris (Honoré Champion), 1904 ; in-16 carré, VIII-127 pages. (Fascicule XLV de la Collection bleue, *Petite Bibliothèque historique et littéraire*).

M. Édouard Champion vient de publier la troisième édition d'un très curieux document. On sait que le brave Julien, qui accompagnait son maître en Orient, a rédigé lui aussi des notes de voyage ; Chateaubriand lui fait l'honneur de le citer dans son *Itinéraire*, et il ne dédaigne pas de compléter quelquefois son récit par celui de son domestique. Ce fut donc une heureuse idée de mettre au jour l'*Itinéraire* de Julien ; il est intéressant de comparer les notes des deux touristes, et de pouvoir quelquefois contrôler celles du plus illustre par celles du plus humble. Il n'est jamais inutile de vérifier les observations de celui qui a écrit de façon si fantaisiste son *Voyage en Amérique*.

Julien, il est vrai, est moins artiste que son maître ; son imagination a le vol moins haut, et elle se traîne avec complaisance à travers les détails les plus ordinaires de ce long pèlerinage. Mais il raconte avec une bonhomie, une précision, un réalisme et une certaine naïveté qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de charmes.

M. Champion a pris soin de mettre au bas des pages de nombreuses notes où il rapproche très heureusement l'*Itinéraire* de Julien de celui de Chateaubriand. Ce petit livre est donc une très précieuse contribution à l'histoire littéraire de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

C. R.

Charles VÉREL. *Scènes normandes*. Argentan, Imprimerie du *Journal de l'Orne* ; in-8, 60 pages.

Charles Vérel fait parler le peuple ; et, dit Paul Harel dans une *Introduction*, « par peuple il convient d'entendre tous ceux qui parlent sans arrière-pensée philologique et dont l'atavique mémoire

conserve les expressions ignorées des faiseurs de lexiques. » Or, quand ce *peuple* est normand, son parler offre pour nous un intérêt particulier, surtout s'il nous est présenté par un écrivain comme M. Vérel, qui sait faire œuvre de linguiste, tout en restituant avec un rare bonheur des choses vues, ou en mettant en scène des personnages de sa création.

A. R.-L.

Bulletin des Recherches historiques. Revue mensuelle d'archéologie, d'histoire, de biographie, de bibliographie, de numismatique, publiée à Lévis, par M. P.-G. Roy. (Abonnement, \$2.00.)

La revue de notre confrère, M. Pierre-Georges Roy, entre dans sa onzième année. Le fascicule de décembre 1904 est consacré à une table des matières des dix premiers volumes. Cette table, établie avec le plus grand soin, ajoute beaucoup de valeur à la collection, déjà précieuse, du *Bulletin*. Les 3000 ou 4000 pages que renferment les volumes parus étaient devenues difficiles à manier ; grâce au travail ardu que s'est imposé M. Roy, on y trouve maintenant, et d'abord, ce qu'on cherche. Ce catalogue de plus de 2000 articles fait voir aussi l'importance et la richesse des matériaux recueillis depuis 1895. Le *Bulletin des Recherches historiques* est l'outil indispensable du chercheur canadien-français.

A. R.-L.

ANGLICISMES

ANGLICISMES

Donner sa *clairance* à un domestique, le *clairer*.....
L'accusé a eu sa *clairance*, a été *clairé*.....

Donner sa *clairance* à un débiteur, le *clairer*.....

En traversant le bois, j'arrivai dans une *clairance*.....

Clairer la chambre.....

Clairer la place.....

Clairer le chemin.....

Claire le chemin !.....

Clairer la table.....

Clairer la foule.....

Clairer la maison.....

Clairer un terrain.....

Clairer la neige.....

Clairer la table (en mangeant tout ce que contiennent les plats).

Clairer dix pour cent.....

Clairer un prisonnier.....

Se *clairer* d'une obligation.....

Se *clairer* d'une besogne.....

Il s'en est *clairé* à bon marché.

Se *clairer* un chemin.....

Le temps se *claire*.....

Se *clairer* l'estomac.....

Clairer dix pieds d'un bond....

Se *clairer* d'un accident, d'un malheur, d'une poursuite..

Se *clairer* d'une maladie.....

ÉQUIVALENTS FRANÇAIS

Donner son *congé* à un domestique, le *congédier*.

L'accusé a eu sa *décharge*, a été *acquitté*, a obtenu son *acquittement*, a été *déchargé*.

L'*acquitter* de sa dette, signer l'*acquit* de sa dette, lui donner *quittance*, lui donner une *décharge*, le *décharger*, le libérer de sa dette.

En traversant le bois, j'arrivai dans un *défrichement*.

Débarrasser la chambre..

Faire place nette, ou s'en aller.

Déblayer la voie, ouvrir la route; faire ranger la foule.

Gare !

Desservir, *desservir* la table.

Faire circuler, disperser la foule, la faire ranger.

Vider la maison, faire maison nette.

Défricher un terrain.

Enlever la neige.

Faire les plats nets, *nettoyer* les plats.

Faire un profit de dix pour cent.

L'*élargir*, le faire sortir de prison.

Se libérer d'une obligation.

Se *décharger* d'une besogne, l'exécuter avec négligence, ou s'en remettre à un autre du soin de l'exécuter.

Il s'en est *tiré* à bon marché.

Se *frayer* un chemin, un passage.

Le temps s'*éclaircit*.

Se *débarrasser*, se *décharger* l'estomac.

Franchir dix pieds d'un bond.

Echapper à un accident, à un malheur, à une poursuite.

Echapper d'une maladie, *guérir*, être délivré d'une maladie.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

165—La prononciation romaine du latin	ADJUTOR RIVARD.
170—Installation d'éclairage électrique	L'Abbé H. SIMARD.
175—Noms sauvages—Étymologie	EUG. ROUILLARD.
181—Lexique canadien-français (<i>suite</i>)	LE COMITÉ DU BULLETIN.
185—Glanures	“ “
188—Bibliographie— <i>Le poète maudit</i> , Emile Nelligan, CH. AB DER HALDEN	C. R.
T.-P. BÉDARD. <i>La Comtesse de Frontenac</i>	A. R.-L.
Fernand CLERGET. <i>Ernest Raynaud</i>	A. R.-L.
L'Abbé Stanislas A. LORTIE et Adjutor RIVARD. <i>L'ori- gine et le parler des Canadiens français</i>	L. VIGNON.
193—Les revues—Articles signalés.	
194—Sarclores	LE SARCLEUR.
195—Questions et réponses.	
196—Anglicismes.—Addenda	LE COMITÉ DU BULLETIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

 Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pied*); *ÿ* = *u* semi-voyelle (*huile*); *ê* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *ε* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *â* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *â* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *ũ* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *ȧ, i̇, etc.*; de deux points, elles sont longues: *a:, i:, etc.*; d'un accent, elles sont toniques: *a', i', etc.*

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

LA PRONONCIATION ROMAINE DU LATIN

On nous communique un numéro d'une revue, publiée à Valleyfield, qui renferme quelques pages sur la *Prononciation romaine du latin*. L'auteur de cette étude veut établir que « beaucoup de mots de la langue française sont tirés de mots latins prononcés en *ou*, preuve, dit-il, qu'à l'origine de la langue française, le *u* latin se prononçait *ou* ». Il n'explique pas autrement comment il entend que cela pourrait être démontré, mais il cite, comme témoignages, 136 mots français où se trouve la graphie *ou*, accompagnés d'autant de mots latins d'où ceux-là seraient tirés et qui renferment la lettre *u*.

Que dans le latin classique, *u* se soit prononcé *u*,

Tout le monde en convient et nul n'y contredit.

Quelle autre valeur les Romains auraient-ils pu donner à cette lettre ?

Mais si l'on suit le sort de l'*u* latin jusqu'à « l'origine de la langue française », déjà il n'est plus vrai de dire, d'une manière générale, qu'il se prononçait *u*.

N'oublions pas que c'est du latin populaire qu'est sorti le français. Or, de bonne heure, le latin populaire de la Gaule changea, sous une influence celtique peut-être, le son de la lettre *u* : l'*u* bref devint l'*ô* fermé, l'*u* long prit le son de l'*u* grec (*y*). Peu de temps après la romanisation du pays, au V^e siècle, la transformation était accomplie.

Du V^e au X^e siècle, l'*u* sorti de l'*u* long du latin classique se maintint avec le son *ū* du gallo-roman ; mais vers la fin de cette période, l'*ô* fermé, se diphtonguant, vint à donner *ou* et *eu*. L'*ô* libre se transforma peut-être plus tôt que l'*ô* entravé, et ce dernier

ne passa peut-être pas par l'étape de la segmentation. Quoi qu'il en soit, l'évolution était terminée dès le XIII^e siècle : la notation *eu* l'emportait pour le premier, la notation *ou* pour le second.

C'est ainsi que notre *ou* est sorti d'un *ó* et non d'un *u*.

Il est vrai que dans les textes antérieurs au XIII^e siècle, le son intermédiaire entre *ó* et *u*, et qui devait aboutir à *u*, était marqué aussi bien par *u* que par *o* et *ou*. On peut donc dire que dans certains cas la lettre *u* se prononçait alors comme *ou*, et la *Revue* n'a pas tout à fait tort.

J'ai rappelé ces notions élémentaires, non pour établir que la proposition de la *Revue* est trop générale—ce qui n'a pas d'importance—mais pour relever quelques erreurs étymologiques dans la liste qui devait constituer la preuve de cette proposition.

En effet, les mots cités, loin de montrer que notre *ou* vient immédiatement du son de la lettre *u* dans le latin (ce qu'il aurait fallu et ce qu'on voulait établir), prouveraient plutôt, s'ils étaient bien traités, que l'*ou* français est le résultat de l'évolution d'un *ó* roman.

« Accourir \leftarrow *accurrere*, » dit l'écrivain de la *Revue*. C'est le point de départ et le point d'arrivée. Mais *accurrere* ne donna pas immédiatement *accourir*. L'*u* de *accurrere* produisit d'abord un *ó* qui régulièrement aboutit à *ou* ; et nous trouvons que *accurrere* passa par *acoir* avant d'arriver à la forme actuelle.

« Ajouter \leftarrow *adjungere*. » *Ajouter* est la forme moderne d'*ajoster*, composé de *a* + *joste*, et l'*o* de ce dernier adverbe représente l'*u* bref et entravé de *juxta*. « Al'origine de la langue », l'*ou* d'*ajouter* était donc un *o* et non un *u* prononcé *u*.

Il serait trop facile de faire une démonstration pareille sur toutes les autres étymologies citées par l'écrivain de la *Revue*. Corrigeons-en quelques-unes seulement, en rétablissant, quand il y a lieu, l'origine véritable des mots, et en indiquant, parmi les formes intermédiaires qui ont marqué le passage du latin au français, celles qui nous intéressent.

« Ampoule \leftarrow *ampulla*, » dit la *Revue*. *Ampulla* \rightarrow *ampole* \rightarrow *ampoule*. C'est-à-dire, *ampulla* n'a pas fait immédiatement *ampoule*, mais, régulièrement, *ampole*, qui est plus tard devenu *ampoule*. Ce qui démontre que l'*ou* français ne vient pas immédiatement de la prononciation *u* de l'*u* latin.

« Bouche, *bucca*. » *Bucca* \rightarrow *boche* \rightarrow *bouche*.

« Bouillir, *bullire*. » *Bullire* \rightarrow *boillir* \rightarrow *bouillir*.

« Coucher, *cubare*. » *Collocare* ➡ * *colcare* ➡ *colchier* ➡ *couchier* ➡ *coucher*. Il n'y a pas d'*u* à la source de ce mot. L'*u* moderne de *coucher* vient de la vocalisation régulière de la consonne *l*. Faudrait-il conclure que *l* se prononçait *u* chez les Romains ? Quant à *cubare*, il a fait *cover* (voir plus loin).

« Coude, *cubitus*. » *Cubitus* ➡ * *cobete* ➡ * *cobede* ➡ * *cobde* ➡ *code* ➡ *coude*.

« Cour, *curia*. » *Cohortem* ➡ *cour*. L'influence de *curia* s'est limitée à la chute du *t*.

« Courbe, *curvus*. » *Curvum* ➡ * *curbum* ➡ * *corp* ➡ * *courp* ➡ *courbe*.

« Courge, *cucurbita*. » *Cucurbita* ➡ * *cogorbede* ➡ * *coorde* ➡ *courde* ➡ *courge*.

« Cours, *cursus*. » *Cursum* ➡ *cors* ➡ *cours*.

« Couteau, *culter*. » *Cultellum* ➡ *coltel* ➡ *coutel* ➡ *couteau*.

« Coudre, *culter*. » *Cultrum* ➡ *coltre* ➡ *coudre*.

« Couver, *incubare*. » *Cubare* ➡ *cover* ➡ *couver*.

« Croute, *crusta*. » *Crusta* ➡ *croste* ➡ *crouste* ➡ *croûte*.

« Double, *duplex*. » *Duplum* ➡ *doble* ➡ *double*.

« Douter, *dubitare*. » *Dubitare* ➡ * *dobtare* ➡ *doter* ➡ *douter*.

« Doux, *dulcis*. » *Dulcem* ➡ *dolz* ➡ *dols* ➡ *dous* ➡ *doux*.

« Douze, *duodecim*. » Class. *duodecim* ➡ pop. * *dodece* ➡ * *dodeze* ➡ * *dodze* ➡ *doze* ➡ *douze*.

« Étourneau, *sturnus*. » Class. *sturnum* ➡ pop. * *sturnellum* ➡ *estornel* ➡ *estourneau* ➡ *étourneau*.

« Farouche, *ferus*. » * *Feroticum* (class. *ferocem*) ➡ *feroche* ➡ *ferouche* ➡ *farouche*.

« Foudre, *fulgur*. » Class. *fulgur* ➡ pop. * *fulgerem* ➡ *folgre* ➡ *foilgre* ➡ *foudre*.

« Four, *furnus*. » *Furnum* ➡ *for* ➡ *for* ➡ *four*.

« Fourche, *furca*. » *Furca* ➡ *forche* ➡ *fourche*.

« Glouton, *gulosus*. » *Gluttonem* ➡ *gloton* ➡ *glouton*.

« Gouge, *guvia*. » *Gubia* ➡ *goye* ➡ *gouge*.

« Goût, *gustus*. » *Gustum* ➡ *gost* ➡ *goust* ➡ *goût*.

« Goutte, *gutta*. » *Gutta* ➡ *gote* ➡ *goute* ➡ *goutte*.

« Gouvernail, *gubernaculum*. » *Gubernaculum* ➡ *governail* ➡ *gouvernail*.

« Joug, *jugum*. » *Jugum* ➡ * *joo* ➡ * *jou* ➡ *joug*.

« Jouir, *frui*. » (1) *Gandere* ➡ * *gaudire* ➡ *goir* ➡ *joir* ➡ *jouir*.

« Mouche, *musca*. » *Musca* ➡ *mosche* ➡ *mousche* ➡ *mouche*.

Etc., etc. Toute la liste y passerait. *Locusta* a donné *langoste* avant de devenir *langouste* ; * *muccare* (et non *emungere*) a fait *mochier* avant *moucher* ; *nutrire*, *norrir* avant *nourrir* ; *ursum*, *ors* avant *ours* ; *ultra*, *oltre* avant *oultre* ; *pulverem*, *poldre* avant *poudre* ; * *pullanum* (et non *pulvinus*), *polain* avant *poulain* ; *pulsum*, *pols* avant *pouls* ; *pulmonem* (et non *pulmo*), *polmon* avant *pøumon* ; *purpura*, *porpre* avant *pourpre* ; *pullicenum* (et non *pullus*), *polcin* avant *poussin* ; *recursum*, *recors* avant *recours* ; *recuperare*, *recovrer* avant *recouvrer* ; *rubeum* (et non *ruber*), *roge* avant *rouge* ; *succutere*, *socorre* avant *secouer* ; *subitaneum* (et non *subito*), *sodain* avant *soudain* ; *sufflare*, *sofler* avant *souffler* ; *suspectionem* (et non *suspicio*), *sospeçon* avant *soupçon* ; *supercilium*, *sorcille* avant *sourcil* ; *surdum*, *sord* avant *sourd* ; *turrem*, *tor* avant *tour* ; *turba*, *torbe* avant *tourbe* ; * *turbulare* (et non *turbare*), *torbler* avant *troubler* ; etc.

Trouer ne vient pas de *pertundere*, mais est dérivé du substantif *trou*, et *trou* vient de *trau*, tiré de * *traucum*. *Outre* (sac) n'est pas tiré directement du latin *uter*, mais de l'italien *otre*. *Poussé* ne vient pas de *impulsus* ; c'est le participe de *pousser*, autrefois *polser*, sorti de *pulsare*. Etc.

Et puis, si l'on voulait trouver des témoignages de la prononciation « à l'origine de la langue », il fallait remonter à la période du gallo-roman. Un mot formé au XVI^e siècle peut-il fournir une indication sur la prononciation du latin au IX^e ?

Or, dans la liste publiée par la *Revue* pour prouver « qu'à l'origine de la langue française, le *u* latin se prononçait *ou* », se trouvent les mots : *bouteillier*, *bouvier*, *couche*, *coucou*, *coureur*, *douceur*, *écourter*, *hourder*, *houx*, *joute*, *mousse*, *pourriture*, *recourber*, *soumettre*, *soupir*, *soustraire*, *tourbillon*, *tourelle*, *tourterelle*, *velours*, qui sont du XI^e siècle ; *accourcir*, *bouvillon*, *cornouille*, *courir*, *cou*, *course*, *émouchoir*, *étouffer*, *foudroyer*, *fourchette*, *gazouillement*, *gouffre*, *gourmander*, *mouchoir*, *poulet*, *poupard*, *poupe*, *poupée*, *raccourcir*, *roussir*, *secousse*, *souscrire*, *toupie*, *troupe*, qui datent du XII^e, du XIII^e, du XIV^e siècle ; *boulimie*, *concours*, *couperet*, *cousin* (moustique), *émousser*, *glouglou*, *gloussement*,

houleux, *abasourdir*, *oultre* (sac), *parcourir*, *poupon*, *redoubler*, *soucoupe*, qui se sont formés au XV^e, au XVI^e, au XVII^e siècle. Ces mots, du reste, ne sont pas mieux traités que les autres.

Des lois président au développement du langage. Mais la pratique des opérations étymologiques n'est pas familière à tous. Il y a peu de temps, plusieurs croyaient encore que cette science n'avait aucune base solide et que *cadavre* avait été tiré de *caro da'ta vermibus*; prenons garde au moins à ne point soutenir que *fistula* a donné *haricot*! Ce serait revenir aux procédés dont avec raison se raillait Voltaire, et qui lui faisaient dire que «l'étymologie est une science où les voyelles ne sont rien et les consonnes fort peu de chose».

ADJUTOR RIVARD.

Jarnicoton.—On sait que les jurements *jarnibleu*, *jarnigué*, *jarniguenne*, etc., sont des altérations et des abréviations de *je renie Dieu*. L'un de ces jurements est connu au Canada: *jarnicoton*. *L'Ami du Clergé* (20 octobre 1904) reproduit l'explication suivante de l'origine de ce dernier mot:

«*Je renie Dieu* était autrefois un jurement assez usité dans certains moments d'impatience et d'emportement. Henri IV avait pris l'habitude de proférer ce mot sacrilège. Le Père Coton, jésuite, et confesseur de ce prince, lui en témoigna sa surprise. «Que voulez-vous que je fasse? lui dit le roi.—«Hé! sire, s'il vous faut absolument renier quelqu'un, reniez-moi plutôt.—Et «bien! soit, dit le prince, je dirai maintenant: Je renie *Coton*.» Le roi tint parole; ce jurement devint en usage, et avec le temps ce mot corrompu passa dans le langage populaire, sous la forme *jarnicoton*.»

Faut-il rattacher à *jarnicoton* l'expression: *Ça jouera coton*, usitée dans certaines régions de la Province? Un correspondant nous a écrit qu'il a souvent entendu dire: «*Ça jouera coton*, si je ne réussis pas», c'est-à-dire: «On devra employer tous les moyens possibles, si l'on veut m'empêcher de réussir.»

La Revue forézienne.—La *Revue forézienne et vellave*, au seuil de sa quinzième année, jette un coup d'œil sur le chemin qu'elle a parcouru. Elle est littéraire, parce que «la restauration de la vie littéraire provinciale» est l'un des remèdes qu'il faut apporter au mal dont souffre aujourd'hui la France; elle est sérieuse, pour combattre «l'ignorance d'en haut, plus nuisible encore que celle d'en bas».

INSTALLATION D'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

La science électrique est relativement très jeune. Force aussi mystérieuse que puissante, l'électricité ne fut, pendant de nombreuses années, qu'une simple curiosité scientifique.

C'est à la suite de travaux importants sur son mode de production, ses diverses transformations, la manière de l'utiliser, et surtout après l'étude approfondie de ses relations intimes avec le magnétisme, que cette nouvelle manifestation de l'énergie put franchir définitivement les limites des laboratoires, et devenir, grâce à d'habiles expérimentateurs, la source d'importantes applications, principalement au point de vue de l'éclairage et du transport de la force motrice à distance.

Le rôle essentiel de l'électricité est de servir d'agent de transformation de l'énergie; c'est par son intermédiaire que le travail mécanique, provenant de la combustion de la houille dans les machines à vapeur, ou engendré par les pouvoirs hydrauliques souvent inutilisables dans les localités où ils se trouvent, se transforme à distance en chaleur et en lumière, dans le cas de l'éclairage, ou bien encore manifeste sa puissance, au moyen des électromoteurs, à l'extrémité d'une longue canalisation.

L'éclairage électrique, pour ne parler que de cette importante application de l'électricité, se répand de plus en plus dans notre pays, grâce aux nombreux pouvoirs d'eau qui permettent aux compagnies de fournir le courant à des prix relativement restreints, à cause aussi des avantages incontestables que ce mode d'éclairage offre aux consommateurs, et sur lesquels il est inutile d'insister.

Nous n'avons pas l'intention, dans cet article, de présenter aux lecteurs du *Bulletin du Parler français* une étude détaillée et scientifique d'une installation d'éclairage électrique, parce que ce sujet exige, pour être bien compris, certaines notions fort délicates, que le public n'est pas obligé de savoir et qui ne sont accessibles qu'aux seuls électriciens. Nous voulons simplement décrire, en employant exclusivement les *termes français* ⁽¹⁾, les parties de l'installation et les appareils que le public est à même de voir

(1) Nous indiquerons, entre parenthèses, les termes anglais correspondants les plus généralement employés.

tous les jours, et pour lesquels il emploie trop fréquemment des expressions anglaises, les seules, à vrai dire, qu'il connaisse.

Une installation d'éclairage électrique comprend trois parties principales: 1° *l'usine génératrice*; 2° les fils souterrains ou aériens conduisant le courant aux domiciles des abonnés, c'est-à-dire les *canalisations*; 3° *l'installation intérieure* et la distribution de l'énergie lumineuse dans les habitations.

I.—L'USINE GÉNÉRATRICE.

Nous dirons peu de chose de l'usine génératrice et de tout ce qu'elle contient; le public, en général, n'a guère d'occasion de la visiter, et peut difficilement, du reste, se rendre compte, au double point de vue théorique et pratique, du fonctionnement des machines dynamo-électriques, ainsi que de la manipulation des principaux appareils servant aux manœuvres et aux réglages.

Nous insisterons quelque peu seulement sur le **tableau de distribution** (*switchboard*), la partie la plus importante de l'usine, si l'on excepte les machines productrices de l'énergie électrique.

Le tableau de distribution contient tous les appareils qui servent aux manœuvres, aux mesures (*meters*) et aux réglages; c'est de là que l'électricien fournit ou interrompt le courant, allume ou éteint à volonté; en un mot, c'est par les divers organes de ce tableau que le courant, soumis au contrôle du chef d'usine, est distribué à l'extérieur.

Le support du tableau se compose ordinairement d'une large table de marbre, disposée verticalement, et séparée quelque peu du mur de l'usine, afin que l'on puisse passer derrière pour suivre tous les fils. Le marbre, quoique d'un prix élevé, est la substance qui convient le mieux, parce qu'il constitue un meilleur isolant que l'ardoise et le bois; ce dernier, qui est hygrométrique, prend facilement l'humidité, tandis que l'ardoise perd de ses qualités isolantes, à cause du sulfure de fer qu'elle contient souvent.

Il est important que l'électricien connaisse parfaitement le *schéma* du tableau de distribution, c'est-à-dire les différentes connexions qui unissent les fils de la dynamo avec les circuits extérieurs et les appareils de réglage et de manœuvre.

Un tableau doit contenir plusieurs appareils indispensables, entre autres un **ampèremètre** (*ammeter*), mesurant l'intensité du courant en *ampères*, un **voltmètre** (*voltmeter*), indiquant la tension ou différence de potentiel en *volts*, et souvent aussi un **wattmètre**

ou **compteur d'énergie** (*wattmeter*), donnant, par une simple lecture, le produit de ces deux facteurs, c'est-à-dire la puissance du courant exprimée en watts-heures.

On y voit aussi un **rhéostat de réglage**, ou résistance variable qu'on intercale dans le courant, des **coupe-circuits fusibles** (*fuses*), ou **électromagnétiques** (*circuit-breakers*), des **lampes-témoins**, enfin des **interrupteurs** (*switches*) qui servent à supprimer ou à lancer le courant dans la canalisation, par la rupture ou l'établissement d'un contact métallique.

Ajoutons qu'un tableau de distribution doit être net, clair, lisible, et sans complication inutile; c'est la qualité essentielle qu'une installation bien faite doit fournir avant tout.

II.—CANALISATIONS.

Les canalisations ont pour but de transmettre aux abonnés, en traversant les rues de la ville, l'énergie électrique engendrée à l'usine. Elles sont de deux sortes: les **canalisations aériennes** (*overhead conductors*), les seules employées, croyons-nous, au Canada, et les **canalisations souterraines** (*underground electrical conductors*).

Dans les deux cas, le métal généralement utilisé pour les fils est le cuivre, et, comme les câbles souples sont plus facilement maniables, il est avantageux de remplacer les conducteurs formés d'une seule barre par une série de fils plus fins (*stranded cables*) que l'on toronne ensemble.

Le nombre des fils élémentaires varie avec la section que l'on veut donner au câble, et cette dernière est fonction de la longueur du circuit, de l'intensité du courant qui doit la traverser, et de la perte en volts que l'on admet suivant les circonstances de l'installation.

On emploie aussi des câbles toronnés en aluminium, et c'est avec des fils de ce métal que la Compagnie électrique de Shawinigan fournit le courant à la ville de Montréal, à 85 milles de distance.

L'aluminium est avantageux pour les câbles non isolés, parce que, pour même résistance et même longueur, son poids n'est que la moitié de celui du cuivre. D'autre part, ces câbles demandent une section de 30 pour cent plus grande que celle des fils de cuivre, ce qui les expose davantage à l'action du vent et à l'accumulation de la glace; ils ne peuvent non plus convenir pour

les installations où les fils doivent être recouverts d'une couche isolante, à cause de l'augmentation du prix de revient de celle-ci.

Lorsque l'usine est très éloignée des localités où le courant est utilisé—les installations électriques de Québec en sont un exemple—les câbles nus sont généralement employés en dehors de la ville, même pour les transmissions à haut potentiel.

Il n'en est plus ainsi dans les limites de la ville; il devient alors nécessaire de recouvrir les fils de substances isolantes, afin de supprimer tout danger de contact, soit avec d'autres fils, soit avec tout autre corps conducteur, et surtout pour prévenir les accidents mortels qu'une dérivation d'un courant de haute tension à travers le corps humain peut trop souvent occasionner. On conseille aux ouvriers électriciens de se munir d'un gant et de galoches en caoutchouc, et ils ne doivent toucher que d'une main les appareils intercalés dans les circuits. Quelques industriels habituent leurs ouvriers à mettre toujours une main en poche ou derrière le dos.

La qualité de l'isolement d'un câble dépend du courant qui doit le traverser; la couche isolante doit être d'autant plus efficace, c'est-à-dire que la résistance offerte au passage du courant de l'intérieur du câble à la terre, à travers l'isolant, doit être d'autant plus élevée que la tension du courant en volts est elle-même plus grande.

Le meilleur isolant connu est le caoutchouc. On commence par étamer le cuivre pour éviter l'action corrosive du soufre que contient le caoutchouc vulcanisé, puis on entoure le *toron* de cuivre d'un ruban de feutre que l'on recouvre de deux ou trois couches de caoutchouc pur, lesquelles sont recouvertes à leur tour de plusieurs couches de caoutchouc vulcanisé, d'une toile caoutchoutée, puis d'une enveloppe protectrice constituée par une tresse de coton ou de chanvre. -- La gutta-percha est préférable au caoutchouc pour les fils exposés à une humidité constante, mais elle coûte plus cher, et la question financière, dans les installations de tout genre, n'est jamais négligée.

Les fils sont supportés par des poteaux, ordinairement en bois, au moyen d'isolateurs (*insulators*) en verre ou en porcelaine. Les types d'isolateurs varient beaucoup, surtout ceux qui sont destinés à soutenir des câbles traversés par des courants de haut potentiel; on en construit même avec compartiment intérieur rempli d'huile isolante.

Les canalisations aériennes tendent à disparaître de nos jours, et on les remplace presque partout, même en Amérique, par les canalisations souterraines, qui présentent beaucoup moins de dangers d'accidents, et sont moins sujettes aux avaries.

Il y a un grand nombre de systèmes de canalisations souterraines. Il nous est impossible de les décrire tous; les quelques détails que nous allons donner suffisent pour faire saisir le principe des constructions de ce genre.

La Société Edison, à Paris, emploie des **caniveaux** en ciment avec couvertures de dalles en ardoises; c'est dans ces galeries souterraines que les câbles, en cuivre non isolé, sont fixés sur des isolateurs en porcelaine montés sur tiges de fer. On fait usage aussi de câbles sous plomb et armés.

A New-York, les fils sont placés dans des tubes de fer enfouis dans un ciment particulier. — A Londres, entre autres systèmes, la Compagnie Callender Bitumen emploie des auges en fonte dans lesquelles les câbles sont entourés d'une composition bitumineuse.

Les deux modes de canalisations, aériennes et souterraines, présentent chacun des défauts et des inconvénients. Les lignes aériennes, outre qu'elles sont fort disgracieuses, à cause des nombreux poteaux qu'elles exigent, ont de plus le désavantage de causer des perturbations et des effets d'induction dans les fils téléphoniques ou télégraphiques installés dans le voisinage; elles sont soumises aussi, surtout lorsqu'elles sont à haute tension, aux coups de foudre en temps d'orage. C'est pour cela qu'elles doivent être munies de **parafoudres** [*lightning arresters*], c'est-à-dire d'appareils, fort variés de construction et de types, qui établissent automatiquement une communication avec la terre, lorsque la foudre éclate.

Dans les canalisations souterraines, beaucoup plus dispendieuses que les précédentes, il peut arriver — comme à Paris — que les caniveaux n'aient pas une étanchéité absolue, ce qui est préjudiciable à l'isolement des câbles. On a remarqué aussi que des fuites de gaz ont formé, dans les galeries souterraines, des mélanges détonants qui ont fait explosion. — Ajoutons enfin qu'il peut se produire certains phénomènes d'électrolyse donnant naissance à des gaz plus ou moins dangereux.

H. SIMARD, P^{tre}

(la suite prochainement)

NOMS SAUVAGES

ÉTYMOLOGIE

Un grand nombre de nos rivières, de nos îles, de nos villages et de nos cantons portent des noms sauvages.

On aurait pu, à mesure que le pays se développait, modifier ces noms et leur en substituer d'autres plus modernes et plus compréhensibles. Un simple décret du gouvernement eût suffi pour cela. Pareille innovation n'a cependant pas tenté les pouvoirs publics. On a préféré retenir les noms donnés à nos cours d'eau et à quelques-uns de nos villages par les premiers occupants du pays, et le peuple s'y est si bien habitué que toute tentative de changement n'aurait plus guère chance de succès.

Au reste, les dénominations données par les sauvages de la Nouvelle-France aux bourgades qu'ils avaient créées ou aux cours d'eau que leurs légers canots avaient sillonnés, se recommandaient autant par leur ancienneté que par leur originalité. Dès lors, pourquoi ne pas les respecter, pourquoi n'en point perpétuer le souvenir ?

Et puis, ces appellations ne sont pas aussi barbares qu'elles paraissent l'être à première vue. Il en est même quelques-unes de prononciation facile, qui sonnent agréablement à l'oreille, et toutes ou presque toutes ont leur histoire et leur signification particulière.

Dans certaines parties de la Province, notre public est déjà familiarisé avec une foule de noms sauvages, micmacs, montagnais et abénakis. Bon nombre savent les traduire au besoin. Il ne s'agirait plus que d'étendre ou de vulgariser cette connaissance, et c'est le but que nous avons voulu atteindre en donnant ici même, nous appuyant sur des autorités d'une compétence reconnue, l'étymologie des noms indiens les plus répandus et les plus usités dans la Province. Nous débuterons par la région du lac Saint-Jean qui, de même que le Saguenay et la côte nord du fleuve Saint-Laurent, a été en quelque sorte la patrie d'origine des sauvages Montagnais.

RÉGION DU LAC SAINT-JEAN

Piakuakamits (Lac).—C'est de ce nom que les Montagnais avaient baptisé le beau lac Saint-Jean, à 192 milles de Québec. Ce mot signifie, d'après le R. P. Lemoine, auteur d'un *Dictionnaire français-montagnais* (1901), « lac plat ou peu profond. » ⁽¹⁾

Ouiatchouan (Rivière).—Mot montagnais qui se traduit ainsi : « Là où l'on voit la chute. » La belle chute de Ouiatchouan se voit en effet de très loin.

Apshuamouchouan (Rivière) ou Chamouchouan.—Le R. P. Lemoine ⁽²⁾ orthographie ce mot autrement. Il écrit : *Ashuapamushuan*. Ce mot signifie : « Là où l'on guette l'original. »

Tikouapee (Rivière).—D'après M. Horace Dumais, arpenteur, ce mot serait la traduction du nom d'*André*, donné en mémoire d'un sauvage montagnais qui demeurerait à l'entrée de cette rivière avec sa famille, et qui portait ce nom.

Metabetchouan (Rivière).—« L'endroit où l'eau se précipite. » Le R. P. Lemoine dit que ce mot vient de *Metapipilu* (venant des bois) et *litshun* (eau coulant rapidement). Cette définition représenterait assez bien le cours de cette rivière, qui émerge des bois pour aller se jeter ensuite dans le lac Saint-Jean.

Kenogami (Lac), kenamou, kenukamu, tshinukamu.—« Lac long. » On sait que ce grand lac se trouve à quelques milles d'Hébertville.

Kinogami (cris) pour kinogamiw ou kinogamaw : « Il y a étendue d'eau en long, il y a de l'eau en forme de lac. » (R. P. Lacombe). ⁽³⁾

Kenogamichiche (Lac).—Pour *Kenogamisis*, en langue crise : « Petit lac en long, »

C'est bien le diminutif du mot précédent qui se forme en ajoutant *sis* (R. P. Lacombe). *Kenogamisi, Kenemich*, « petit lac long ». (R. P. Lemoine.)

Péribonka (Rivière). Au lac Saint-Jean, on traduit généralement cette appellation montagnaise par *rivière curieuse*.

(1) Nous ferons remarquer que les sauvages donnent ordinairement des noms descriptifs aux lieux et aux personnes.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Dictionnaire de la langue des Cris*, 1874.

M. Bouchette, arpenteur, donne la même interprétation.

Il est certain que cette interprétation date d'assez loin ; déjà en 1823, un des plus vieux habitants du Saguenay, ⁽¹⁾ assigné à comparaître devant une commission de l'Assemblée législative, formée pour s'occuper de la colonisation des terres, donnait cette même traduction et disait que probablement on avait appelé la Péribonka *rivière curieuse*, parce que son eau était claire et que la chasse et la pêche y abondaient.

D'autre part, le R. P. Lemoine donne une toute autre signification dans son *Dictionnaire*. D'après lui, Péribonka voudrait dire « qui creuse dans le sable, qui fait son chemin à travers le sable ».

Kiskissing (Lac).—Lac que l'on rencontre sur le chemin de fer du lac Saint-Jean, à 135 milles de Québec ; se traduit par « lac aux cèdres ».

Quaquakamaksis (Lac).—Un autre lac sur la route du chemin de fer du lac Saint-Jean. Signifie : « Lac au mirage ».

Scatsie (Lac).—Mot montagnais qui veut dire *fâché*. (P. H. Dumais, A.-G.)

Mistassini (Rivière).—L'arpenteur Bouchette a rendu ce mot montagnais par *grosse pierre*.

Le lac Mistassini, fait remarquer M. l'Abbé J.-B. Proulx, est en effet rempli de roches d'une grosseur prodigieuse, de là son nom.

Dans l'idiome des Cris, *Mistassini* a la même signification que dans la langue montagnaise.

Ouananiche.—On sait que c'est le nom donné au saumon que l'on pêche dans le lac Saint-Jean et dans les rivières qui se déchargent dans ce lac.

Quelle est la véritable étymologie de ce mot ?

Le R. P. Lacombe dit que le mot *Ouananish* vient probablement du mot *Uanatishen* qui se rend par « badiner ».

Il y a quelques années, un de nos écrivains, M. A.-N. Montpetit, ⁽²⁾ donnait cette autre explication : « *Huan* ou *unam*, disait-il, est une simple indication qui se traduit par *Voyez !* ou *Il est là !* En y ajoutant *iche* qui veut dire *petit*, nous avons *Voyez le petit ! Il est là, le petit !* expression d'admiration spontanée jaillissant du

(1) François Verreault.

(2) *Bulletin des Recherches historiques*, 1898.

cœur aux lèvres du sauvage à la vue de son poisson favori escadant les chutes, etc. » Aujourd'hui, ajoutait M. Montpetit, l'appellation indigène de ce poisson tend à se généraliser aux États-Unis comme au Canada.

SAGUENAY et COTE-NORD

Saguenay.—En montagnais, *Shastuets shipu*, *Tshekutimiu shipu*. D'après le R. P. Lemoine, on pourrait traduire ce mot par « débordement ».

Dans la langue crise, Saguenay voudrait dire, « eau qui sort ».

Bouchette prétend, d'autre part, que le Saguenay était appelé par les indiens *Pitchetouichetz*.

Chicoutimi.—D'après M^{re} Laflèche, ancien évêque des Trois-Rivières, *Chicoutimi*, dans le dialecte der Cris, signifierait « jusqu'où c'est profond ».

De *Iskls*, jusque-là, et *Timew*, c'est profond.

Le R. P. Lemoine donne à ce mot la même signification que M^{re} Laflèche.

Notons, en passant, qu'en 1720, le Père Laure, jésuite, écrivait ce nom : *Chekoutimi*.

Kaskouïa (Rivière).—De *Lekashkuiau*, qui, décomposé, donnerait ces trois termes : *sable*, *herbe* et *pointe de terre*. (R. P. Lemoine.)

Tadoussac.—Veut dire en langue montagnaise, « mamelons ».

Cette localité doit son nom à la forme des hauts caps qui l'entourent.

D'après M^{re} Laflèche et le R. P. Lacombe, le mot crise serait *Totussak*, pluriel de *Totus*, mamelle.

Le R. P. Lemoine écrit de son côté : *Tadoussac*, *tutushits*, *tutushik*, mamelons, mamelles. Il est possible, ajoute-t-il, que ce mot vienne de *Shatohek*, que l'on pourrait rendre par « rocher escarpé, embouchure d'une rivière pleine de roches ».

Betsiamis ou encore **Bersemits**, **Belsemits** ou **Belzémis**.—L'orthographe de ce mot a été changée un peu capricieusement suivant qu'il était prononcé par telle ou telle personne. Le R. P. Arnaud, missionnaire depuis plus de cinquante ans sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent, écrit *Betshamits* et nous dit que ce mot montagnais signifie « place aux lamproies ».

Le R. P. Lemoine partage la même opinion sur la signification du mot.

Natasquan ou **Natashkuan** (Rivière sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent).

M^{sr} Guay a prétendu que ce mot pouvait se traduire en langue montagnaise par « endroit où l'on voit l'ours nager », soit pour traverser la rivière, soit pour se transporter sur les îles.

Le R. P. Lemoine lui trouve cette autre signification : « Là où l'on chasse les ours ».

Dans son dictionnaire de la langue des Cris, le R. P. Lacombe traduit *Natascouan* ou *Nataskewàn* par « place où on va chercher de la mousse ».

Anticosti.—On n'a pu encore rallier tous les suffrages sur la véritable étymologie de ce nom. Notre premier historien, Charlevoix, a prétendu que l'ancien nom sauvage *Natiscotec* s'est changé en celui d'*Anticosti* dans la bouche des Européens.

Thévet, dans son *Grand-Insulaire*, appelle cette île *Naticousti*. Lescarbot tient pour *Anticosti*, et Hakluyt pour *Naticostec*.

L'Abbé Laverdière fait remarquer de son côté que ce dernier mot *Natiscotec* se rapproche davantage de celui de *Natascouel* (où l'on prend l'ours), que lui donnent les Montagnais.

D'autre part, M^{sr} Guay qui a desservi lui-même Anticosti et fait des recherches, en est arrivé à croire qu'*Anticosti* est un mot composé espagnol, avec une petite altération à la finale. Au lieu de *costi*, ce serait *costa*, côte, et *anti*, avant. Anticosti serait donc « avant la côte ».

Cette dernière opinion a été combattue autrefois par Faucher de Saint-Maurice dans l'une des notules de son ouvrage *De tribord à babord*. « C'est un mot indien, dit-il, et non espagnol, comme l'ont prétendu certains étymologistes. »

Mingan (Rivière), **Maigan**.—« Loup. » (R. P. Lemoine.)

Chez les Cris, *Mahingan* signifie également « loup ».

Il est probable, nous fait remarquer le R. P. Arnaud, missionnaire de la côte nord, que les loups devaient être nombreux dans ces parages pour avoir laissé leur nom à ce lieu.

Maniquagan, **Manicouagan** (Rivière.)—Le R. P. Lemoine traduit : « Là où l'on donne à boire ».

Dans la langue crise, *Manikwagan* donne l'idée d'un « vase pour boire ». (R. P. Arnaud.)

Escoumain ou **Escoumins**.—Endroit dans les environs duquel les sauvages devaient trouver et trouvent encore à la fonte des neiges de petites graines rouges que les gens de la côte appellent des pommes de terre. *Esko*, encore + *mins*, graines \Rightarrow *Eskomins*, il y a encore des graines, etc.

Les sauvages appellent la rivière des Escoumaines, *Estshipi*, la rivière aux coquilles. (R. P. Arnaud.)

Ce mot a une signification analogue chez les Cris. Là aussi, il veut dire graines, fruits.

Meccafina (Ile.)—« *Mekatinau* » signifie « là où se trouve une grande montagne ». (R. P. Lemoine.)

D'après le R. P. Arnaud, ce mot veut dire abrupt, escarpé, une montagne abrupte.

Le P. Arnaud orthographie ce mot avec un seul c.

Chez les Cris, *Mekatina* a une signification qui se rapproche de celle donnée par le P. Lemoine : « Parmi les collines ».

Moisie ou **Moisic**.—On a cru longtemps que c'était là un nom sauvage.

Le R. P. Arnaud auquel nous nous en sommes rapporté, à cause de sa connaissance intime des lieux, nous a laissé savoir qu'il ignorait la signification de ce mot, mais qu'il était porté à croire que c'était plutôt un nom propre qui avait été donné à cette rivière qu'un nom sauvage.

Les sauvages appellent la rivière Moisie *Mist-grande shipi*, ce qui peut se traduire par grande rivière, tout comme Mississipi.

Musquaro (Rivière), **Musk-uaro**.—En remontant le cours de cette rivière, on rencontre, dit le R. P. Arnaud, une montagne qui a la forme parfaite d'un ours. La première chose qui se présente à la vue, c'est la queue.

Le R. P. Lemoine traduit *Musquaro* par « queue d'ours ».

Etamamu (Rivière et lac).—« Là où il y a deux sorties. » (R. P. Lemoine.)

EUG. ROUILLARD.

(la suite prochainement)

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Botte (tomber en) (*tô:bé*, var. *tâ:bé*, *té:bé* à *bò:t*).

|| Tomber en ruine, se disloquer, ébarouir ; *par ext.*, perdre connaissance. *Ex.* : La cuve *tombe en botte* = commence à ébarouir.—Baptiste n'est pas soigneux ; chez lui, maison, grange, tout *tombe en botte* = tout tombe en ruine.

FR. *Botte* : assemblage d'objets de même nature liés ensemble, DARM.

FR.-CAN. *Tomber en botte*, c'est, à proprement parler, tomber comme des objets liés en botte et qui, les liens rompus, se disjoignent et s'écroulent.

Bottes malouines (*bò:t málwi'n*) s. f. pl.

1° || Bottes fortes, bottes à l'écuyère.

2° || Bottes molles sans semelles. (Syn. *bottes sauvages*).

Bottes sauvages (*bò:t so'vá:j*) s. f. pl.

|| Bottes molles, ordinairement sans semelles.

Boucan (*bukā*) s. m.

|| Petite construction où l'on fait sécher à la fumée, où l'on boucane la viande.

FR. *Boucan* : sorte de gril de bois sur lequel les Caraïbes fumaient leur viande, etc., DARM. *Boucan* s'emploie maintenant surtout pour *désordre*, *tumulte*.

DIAL. *Boucan* désigne, en Normandie, le local où l'on boucane la viande, le poisson, ROBIN, aussi une maison remplie de fumée, MAZE.

Boucané (*bukàn*) s. f.

1° || Fumée.

2° || Vapeur d'eau.

Boucaner (*bukàné*) v. intr.

|| Fumer. *Ex.* : La cheminée *boucane* = fume.—Des mets qui *boucanent* = qui fument, qui exhalent de la vapeur.

Boucanerie (*bukànri*) s. f.

|| Établissement de celui qui fume la viande.

Boucanière (*bukanyè:r*) s. f.

|| Syn. de *boucan*. (Voir ce mot.)

Boucherie (*faire*) (*fè:r bueri*) loc.

|| Tuer des bestiaux, surtout des porcs, destinés à la consommation.

FR. *Boucherie* : lieu où l'on tue les bestiaux ; boutique où l'on vend la viande des bestiaux ; et fig., carnage, DARM.

Bouchonner (*bucònè*) v. tr.

|| Exécuter avec négligence, bousiller (un ouvrage).

Botter (*bò'tè*) v. intr.

1° || Accumuler, en marchant, de la neige ou de la boue autour des pieds, se botter. *Ex.* : Le cheval *botte* = le cheval se botte, accumule de la neige sous ses pieds.

2° || Adhérer à la chaussure (en parlant de la neige, de la boue). *Ex.* : La neige *botte* = la neige adhère à la chaussure.

FR. *Se botter* : amasser de la terre autour de ses pieds, en marchant dans un terrain gras et humide. *Un cheval se botte*, ACAD.

DIAL. En Normandie, *botter* se dit d'un chemin dont on enlève la boue par plaques, en marchant, TRAVERS, et de la neige qui s'attache aux pieds et embarrasse la marche, BOIS ; il s'emploie aussi pour accumuler, en marchant, de la neige sous ses chaussures, MOISY, et pour adhérer à la chaussure, MAZE, coller, *Bull. des Parlers normands*, p. 467. Dans le Bas-Maine aussi, *botter* se dit de la neige qui s'attache aux pieds, DOTTIN.

Bouchure (*bucu:r*) s. f.

|| Clôture.

FR. *Bouchure* : haie vive, clôturant un champ ; terme de campagne, LITTRÉ, LAR.

VX FR. *Boucheture* : clôture, LA CURNE, DU CANGÉ ; fermeture, GODEFROY.

DIAL. Dans la Bresse louhannaise, *bouchure* se dit pour haie et pour clôture, GUILLEMAUT. Au sens de haie vive, *bouchure* est en usage dans le Berry, JAUBERT, LAPAIRE.

Boudinerie (*budinri*) s. f.

|| Viande hachée, boudin.

Boudin (faire du) (*fè:r du budé*) loc.

|| Boudier, prendre un air rechigné en faisant la moue. *Ex.* : Va faire ton boudin dans le coin = va boudier dans le coin.— Faire un bout de boudin = boudier.

DIAL. *Faire du boudin* = boudier, dans le Centre de la France, JAUBERT.

Boucler (*buklé*) v. intr.

|| Se dit de la mer, lorsqu'elle entoure, à marée montante, des rochers ou des îlots qu'on peut atteindre à pied sec, à marée basse. *Ex.* : La mer boucle.

FR. *Boucler* : serrer avec une boucle, entourer d'un anneau, LITTRÉ.

FR.-CAN. L'expression canadienne : *La mer boucle*, signifie proprement : La mer boucle les rochers et les îlots, les entoure.

Bouffre (*bufr*) interj.

|| Bougre (juron). *Ex.* : Ah ! mon petit bouffre, si j'te pince !

DIAL. *Bouffre* est un juron adouci qui se trouve dans les parlers de la Normandie, MOISY, BOIS, MAZE, du Bas-Maine, DOTTIN, et de Châtenois (Vosges), VAUTHERIN.

Bouffrèse (*bufrè:z*) s. f.

|| Bougresse.

Boufiolle (*bufyòl*) s. f.

1° || Ampoule, cloche, boursoufflure.

DIAL. *Boufiolle* est employé dans le Bas-Maine pour désigner les boursoufflures de la peau causées par la morsure d'un insecte, DOTTIN. Dans les patois du Centre de la France et de la Saintonge, *bouillole*, ou *bouyole*, a le même sens, JAUBERT, ÉVEILLÉ.

2° || Bulle d'air ou de vapeur, qui se forme sur les liquides en ébullition ou en fermentation. *Ex.* : Le sirop bouillait et il se formait de grosses bouffioles sur le dessus du chaudron = de grosses bulles à la surface du liquide.

Bougon (*bugō*) s. m.

|| Bout d'homme, petit bout d'homme. Se dit par dérision d'un homme petit, surtout d'un homme gros et court. *Ex.* : Voyez donc ce bougon qui veut me faire la leçon = voyez donc ce bout d'homme, ce petit bout d'homme....

FR. *Bougon* : qui a l'habitude de gronder.

Vx FR. *Bougon* : tronçon, LA CURNE.

DIAL. En Normandie, *bougon* est employé pour morceau de bois gros et court, MOISY, BOIS ; pour bout de bois mort, DELBOULLE ; pour tronçon d'arbre resté debout, MAZE. Dans le Bas-Maine, *bougon* signifie : de mauvaise humeur, et enfant mal conformé, DOTTIN.

FR.-CAN. On dit aussi : *Un bougon d'homme*.

Bougon de pipe (*bugô d[t] pip*).

|| Brûle-gueule, pipe à tuyau très court.

Bougrant (*bugrā*) adj.

|| Ennuyant, choquant, contrariant. *Ex.* : C'est *ben bougrant* = c'est bien contrariant.

Bougre-à-bougre (être) (*èt bugr a bugr*) loc.

|| Être à couteaux tirés.

Bougrer (*bugré*) v. tr.

1° || Mettre, jeter. *Ex.* : Je m'en vas te *bougrer* dehors = te mettre dehors, à la porte.

2° || Donner. *Ex.* : *Bougrer une tape* = donner une tape.—
Bougre-moi la paix = donne-moi la paix.

Bougrèse (*bugrè:z*) fém. de *bougre*.

|| Bougresse.

Bougrine (*bugrin*) s. f.

|| Pardessus ; vareuse, sorte de blouse courte en gros drap que les ouvriers mettent par dessus leurs habits.

Boujour (*buju:r*) s. m.

|| Bonjour.

DIAL. *Boujour*, dans le patois boulonnais, HAIGNERÉ.

Bouille (*buy*) 3^e pers. s. de l'ind. prés. du v. *bouillir*.

|| Bouît. *Ex.* : L'eau *bouille* à gros bouillons = l'eau bouît à gros bouillons.

DIAL. Dans le centre de la France, on trouve la forme verbal *bouille*, JAUBERT.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

GLANURES

L'École de Rambouillet.—Ce n'est pas de l'École de Fontainebleau qu'il s'agit, mais d'une association nouvelle, composée de peintres, de musiciens, de romanciers et de poètes, et dont le but est de faire connaître mieux un coin de l'Ile-de-France, la région jadis appelée Yveline et Hurepoix. « Et cela, dit l'*Action régionaliste* (décembre, p. 335), non pas afin d'attirer des étrangers dans ce pays qui, bientôt envahi, perdrait fatalement tout ce qui le caractérise, mais au contraire pour y retenir les indigènes qui, comme en tant d'autres endroits de France, désertent le sol natal dont ils méprisent les richesses, abandonnent des traditions dont ils méconnaissent la valeur morale, fascinés qu'ils sont par Paris et sa civilisation moderne. »

Voici le programme que l'*École de Rambouillet* trace à ses adhérents :

1^o Faire tous les ans, dans un village, une exposition des œuvres picturales exécutées par ses adhérents peintres et graveurs, lesquels se seront engagés à ne montrer que des choses locales ;

2^o Donner, chaque année, en été, une audition des compositions signées par ses membres musiciens, qui se seront inspirés sur place ;

3^o Écrire des poèmes, romans, brochures, où il sera parlé du pays et de ses habitants ;

4^o Faire jouer, par des acteurs pris au village, des légendes, comédies, scènes, en français ou en patois, représentant des personnages typiques de la région ;

5^o Durant des veillées, l'hiver, commenter l'histoire, l'art, l'archéologie, la géographie de la contrée.

Une première exposition, organisée dans un village, a produit un heureux effet sur tous.

L'*École de Rambouillet* appartient donc bien au mouvement décentralisateur. Et rien de ce qui marque les heureux progrès du régionalisme en France ne nous laisse indifférents. Car c'est au triomphe d'une idée pareille qu'ici nous travaillons. *Régionalisme, décentralisation, nationalisation*, ces mots sont synonymes.

Norrois.—C'est sous ce vocable, plein de couleur locale : *Les Norrois*, que se sont groupés les poètes et les artistes normands. M. Ch-Th. Féret est l'organisateur de ce groupement.

Reboisement.—« Dans un recoin du parc du château de Braine-le-Château (Brabant), rapporte la *Revue des Traditions populaires* (décembre 1904, p. 567), d'après l'*Histoire des communes belges* de Tartier et Wauters, on remarque un if qui, selon la tradition, fut planté par Martin de Hornes lors de l'exécution de son parent, Philippe II. » Est-ce un fait isolé, demande la *Revue*, ou bien un fait traditionnel qui se posait communément à la mort d'un parent ? Dans tous les cas, ce serait une coutume qui prolongerait beaucoup notre *fête des arbres*.

Littérature régionale.—« Il n'y a que les littératures régionales et locales pour exprimer avec fidélité l'âme d'une province. Toute disparition d'un parler particulier serait, pour la patrie française, une diminution de sa constitutive, de sa vitale originalité. Privé de son langage à lui, ou parler séculièrement sien, un pays laisserait s'évaporer dans les incolores indistinctions d'un langage abstrait le parfum, le meilleur arôme et comme l'accent nécessaire de son terroir. » (*La Dépêche de Toulouse*, 5 octobre 1904.)

Le 27 novembre, dit l'*Action régionaliste*, M. Charles Brun, l'apôtre ardent et convaincu de la décentralisation, a inauguré, à Nancy, la série des *Conférences lorraines*. « Il a montré la nécessité de régionaliser l'art et la littérature, de les soustraire, pour tout résumer, à l'influence désastreuse de la *parisienne*, cette mixture frelatée qui naît sur les grands boulevards de la ville Lumière, à l'heure de l'absinthe ».

L'anglais en Angleterre.—Dans le canton de Carnarvon, Pays de Galles, le Conseil de l'instruction publique « a décidé que les classes seraient à l'avenir faites aux enfants des écoles primaires en gallois, et que l'anglais serait enseigné comme une langue étrangère ».

Anglais et Normands.—Tenant par plus d'un lien à la vieille Normandie et aujourd'hui sujets de l'Angleterre, nous nous intéressons singulièrement à toute discussion sur les points de ressemblance de ces deux pays et de leurs habitants. M. Charles Letresse avançait naguère, dans la revue *Vox* (octobre), que les Normands avaient hérité du caractère anglais, que la philosophie normande était celle de la flegmatique Angleterre, et que les fils des Vikings s'étaient assimilés ce caractère étranger à ce point que leur manière de penser et d'agir venaient de là. M. Valéry Pouillat, le vaillant rédacteur du *Bouais-Jan*, lui a fait une réponse dont nous extrayons le passage suivant :

« Ah ça, vous oubliez donc qu'il y a bien longtemps, un duc de Normandie, qui s'appelait Guillaume le Conquérant, s'est emparé de l'Angleterre et qu'il s'en est fait le roi ; qu'à sa suite une armée de Normands s'est installée à demeure dans le pays conquis, qu'elle y a infusé son sang généreux, créé de toutes pièces un peuple nouveau, et que cette domination fut si complète que, malgré les siècles écoulés, les résultats de la conquête demeurent nettement visibles et sont reconnus par les Anglais eux-mêmes. Ce n'est pas tout, car il est permis de proclamer que si de nos jours les Anglais, malgré les énormes défauts qu'ils ont acquis ont encore quelque chose de véritablement bon, c'est à nous, Normands, et non à d'autres qu'ils le doivent.

« Pour soutenir malgré cela que la Normandie s'est assimilée le caractère anglais, il faut plus que de la hardiesse, il faut avoir quelque chose que nous ne saurions poliment qualifier.

« En regard des traces laissées par les Normands en Angleterre, voyons maintenant ce qui s'est passé quand, à leur tour, les Anglais ont assez longtemps occupé la Normandie. En effet, ces fils ingrats, devenus nos plus acharnés ennemis, ont pu s'établir dans toute notre province au cours de la Guerre de Cent-Ans, et de si longue et de si solide façon qu'ils ont eu tous les moyens de doter notre pays d'institutions, d'usages, de croyances, et qu'ils ont pu imprégner notre langue de plus d'un vocable. Cependant, cherchez soigneusement, étudiez de près, compulsez les documents, vous ne trouverez rien chez nous qui rappelle la

conquête anglaise; les Normands envahis ne se sont jamais mêlés avec les envahisseurs; ils les ont subis jusqu'à Formigny qui les a débarrassés à jamais de leur présence détestée et, chose à peine croyable, mais incontestable tout de même, quand sonna l'heure de la délivrance, il se trouva que les Normands étaient restés ce qu'ils étaient avant l'invasion, des fils de France qui ne devaient rien à l'étranger. Français et Normands, ils l'étaient à la fois, et s'ils avaient conservé quelque chose de la domination cruelle qu'ils avaient endurée non sans révoltes, c'était un souvenir odieux et un ressentiment qui n'est pas encore éteint. » (*Le Bouais-Jan*, 23 décembre 1904, p. 372.)

Épurons notre langue.—M. A.-R. Cruchet poursuit sous ce titre dans *l'Avenir du Nord*, le relèvement des fautes de français que certains journalistes commettent trop souvent. Nous constatons avec plaisir que M. Cruchet ne devait pas être pris au mot, quand il disait, n'avoir « aucune compétence spéciale ». Il fait une œuvre bonne. Une remarque, seulement, à propos du mot *char* : Est-ce une grosse faute d'écrire *char* au lieu de *wagon* ? Nous ne le pensons pas.

La Revue des poètes.—*La Revue des poètes* est entrée dans sa huitième année d'existence. Cet excellent périodique ne ment pas à son titre : il est bien un centre de ralliement pour les bons poètes idéalistes de France. Le numéro de janvier est particulièrement intéressant : poésies inédites (la *Revue* ne publie que de l'inédit) de François Coppée, d'Achille Paysant, d'Émile Verhaeren, de Louis Mercier, d'Arsène Vermenouze, de Gustave Zidler, d'Édouard Montier, de François Fabié, etc. Nous y avons lu aussi un compte rendu des *Études* de M. Charles ab der Halden. L'auteur de ce compte rendu, M. Jean Lionnet, a été attiré surtout par le *coin des poètes* : « En outre de Crémazie, de Fréchette et de Chapman, que nous connaissions déjà, M. Charles ab der Halden nous présente Nérée Beauchemin, que nous ignorions en France. Or ce médecin de Yamachiche, ce provincial du Canada français, nous paraît singulièrement artiste ! . . . Quelle bonne terre doit être celle de Yamachiche, où se sont épanouies les *Floraisons matutinales* du Dr Nérée Beauchemin ! »

Notre Société.—Du *Paris-Canada* (15 janvier) : « La *Société du Parler français* a donné sa première réunion littéraire à Québec. Elle a été des plus attrayantes et d'un intérêt particulier au milieu des fêtes de ce genre. Il faut former le vœu qu'elles soient régulièrement suivies de bien d'autres, pour entretenir, dans les classes dirigeantes, ce souci du parler français correct et élégant, qui ne doit pas rester le moindre au milieu de préoccupations dites plus graves.

« Nos pères ont gardé jalousement le nécessaire : le parler français à sa source ; joignons-y le superflu : les fleurs qui s'épanouissent sur la rive.

« On ne saurait porter trop d'attention et d'intérêt à l'œuvre que poursuit la *Société du Parler français*, œuvre désintéressée, patriotique, d'une inspiration élevée et d'un goût sûr ; et je lui exprime de loin l'hommage d'un esprit sincère. »

BIBLIOGRAPHIE

Un poète maudit. Emile Nelligan, par M. CH. AB DER HALDEN. Extrait de la *Revue d'Europe et des Colonies*, 1905 ; de Rudeval, éditeur, Paris.

M. Ch. ab der Halden s'occupe beaucoup de notre littérature canadienne, et il vient d'ajouter un nouveau portrait à ceux qu'il a si largement tracés dans ses *Études*. C'est le portrait de ce pauvre Émile Nelligan « qui depuis trois ans—son corps en a vingt-deux—se débat dans les ténèbres de la folie ».

Émile Nelligan fut un excentrique, un bizarre, un nerveux richement doué, capable des plus belles hardiesses, capable aussi de *sombrer*, comme il l'a dit lui-même, *dans l'abîme du rêve*. M. Ch. ab der Halden l'inscrit sur la liste de ces bohèmes de la littérature, des *poètes maudits* qui ont eu là-bas les plus étranges existences.

Émile Nelligan est le moins canadien de nos poètes, et celui dont l'œuvre est le moins pénétrée des choses de la vie nationale. M. ab der Halden le remarque justement, et il observe aussi que cette œuvre est pourtant canadienne par la pureté de l'inspiration qui l'anime. « Pensons aux abominations que contiendrait le volume, même expurgé, d'un Nelligan du quartier latin. »

Nelligan qui ne chercha jamais beaucoup à s'instruire, lut cependant avec attention les poètes modernes dont il a subi visiblement l'influence, et parmi eux M. de Hérédia et Paul Verlaine. « A M. de Hérédia, il doit l'amour du mot somptueux, du terme rare, le souci de la facture précise, de la rime riche. . . A Verlaine, dont il est franchement le disciple, il doit les vers plus fluides, plus libres, ces vers-sanglots où les mots perdent parfois leur sens précis pour ne plus suggérer qu'une sensation musicale très fine et très pénétrante. »

Il a beaucoup de sentiment, et beaucoup de tristesse, et de spleen et de désespérance dans l'âme et dans le livre de Nelligan.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez, au jardin de rêve où je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais...

M. Halden place avec raison le recueil des poésies de Nelligan parmi les meilleures œuvres lyriques que nous ayons ; et il regrette que ce jeune homme ait si tôt fini sa carrière. Nul peut-être, au Canada français, n'avait si bien réussi à exprimer et à rendre en une forme plus neuve et plus personnelle sa pensée et son émotion profonde. « Avec lui, si la poésie de son pays perd en couleur locale, elle s'élargit en même temps qu'elle devient plus intime. » Nelligan fut donc, en ce sens, bien original, et « s'il n'est pas un isolé—(mais nous craignons qu'il n'en soit un)—il marque une phase nouvelle de l'histoire littéraire franco-canadienne. »

M. Ch. ab der Halden a justement loué la très judicieuse préface que M. Louis Dautin a mise en tête des poésies de son ami Nelligan.

C. R.

T.-P. BÉDARD. *La Comtesse de Frontenac*. Lévis (P.-G. Roy) 1904 ; in-16, 90 pages.

M. Pierre-Georges Roy a ajouté cet ouvrage à sa *Bibliothèque canadienne* (25 sous le volume). L'étude de M. Bédard sur la comtesse de Frontenac est suivie d'un certain nombre de monographies par le même auteur. Signalons le chapitre : *A propos du mot « habitant »*, qui nous intéresse particulièrement. M. Bédard établit que l'acception canadienne de ce mot a une « origine légale et authentique ». D'après une ordonnance du Conseil souverain (22 avril 1675), le mot « habitant » était à cette époque vraiment un titre d'honneur, puisque cette qualification distinguait l'honnête homme du vagabond. « Conservons donc, dit l'auteur en terminant, au cultivateur canadien cette appellation d'habitant qui a une origine authentique et honorable, que l'habitant ne rougisse pas de s'entendre appeler ainsi, enfin que les écrivains emploient le mot sans hésitation et surtout sans le mettre en italique. »

A. R.-L.

Fernand CLERGET. *Ernest Raynaud*. Paris (Bibliothèque de l'Association), 1905 ; in-12, 93 pages. 1^f. 50.

M. Fernand Clerget veut mettre debout une « galerie de contemporains » sous ce titre général : *Littérateurs et Artistes*. Il

présente d'abord à ses lecteurs le poète Ernest Raynaud, l'auteur du *Signe*, l'un des *poètes mineurs* du XIX^e siècle. Le critique ne dit pas bien clairement ce qu'il pense lui-même de son poète. En revanche, il nous fait connaître, par de nombreuses citations, ce qu'en ont pensé Paul Verlaine, Huysmans, Marc Legrand, Paul Bourget, Frédéric Mistral, Henri de Régnier, Anatole France, René Ghil, Alphonse Daudet, Maurice Bouchor, Maurice Rollinat, Jean Richelin, Auguste Dorchain, etc., etc., etc.,... J'en ai compté 75 et il y en a d'autres encore. Considérez aussi que M. Clerget a consacré au delà de 20 pages à la reproduction des vers de Raynaud, et que sa brochure n'en a que 93, et vous comprendrez que ses vues personnelles n'aient pas trouvé où se loger dans ce livre, dont il reste surtout que beaucoup de gens ont parlé d'Ernest Raynaud.

A. R.-L.

L'Abbé Stanislas-A. LORTIE et Adjutor RIVARD. *L'Origine et le Parler des Canadiens français*. Paris (Champion) 1904 ; in-8° de 20 pages.

La Société du Parler français au Canada vient de faire paraître un important travail, destiné à servir d'introduction à l'étude des parlers canadiens : M. Lortie a étudié *l'Origine des Canadiens français*, M. Adjutor Rivard *le Parler franco-canadien*. En compulsant avec soin les archives des notaires, les registres paroissiaux, les dictionnaires généalogiques et divers autres documents ou travaux antérieurs, M. Lortie a pu retrouver le pays d'origine de 4,894 émigrants français qui passèrent au Canada de 1608 à 1700 et de 984 autres, qui émigrèrent de 1700 à 1780. Sur ce nombre total de 5,878 émigrants, « à peu près 1,792 sont venus des provinces du sud de la Loire, Angoumois, Aunis, Saintonge et Poitou ; et 1,834, dont 1,645 Normands, des provinces du nord de la Loire : Normandie, Bretagne, Perche, Maine et Anjou ». Mais les autres provinces de l'ancienne France ont aussi fourni leur contingent d'émigrants : le comté de Foix et de Roussillon n'en ont envoyé que 2 ; viennent ensuite la Marche et la Franche-Comté (chacune 6), le Nivernais et le Bourbonnais (7 et 8), le Béarn (10), la Savoie (12), etc., etc. Du Lyonnais il en est parti 33, du Dauphiné 24. Ces chiffres, si intéressants soient-ils, ne doivent pas nous faire illusion ; dans chaque groupe d'émigrants, combien y en avait-il qui ne parlaient que le français ou le patois de leur province ? Combien à qui l'un et l'autre

étaient également familiers ? Nous ne pouvons pas le savoir, et c'est pourtant ce qu'il nous serait le plus nécessaire de connaître, pour apprécier avec quelque exactitude la part d'influence de chaque patois sur la formation du parler canadien. Il faut donc se garder de tirer de la statistique de M. Lortie des conclusions trop précises ; c'est tout au plus si l'on peut admettre avec lui que le groupe des Normands, le plus nombreux et le premier arrivé, est aussi celui qui a donné « à notre parler la plus forte empreinte ».

La philologie ne permet pas, pour l'instant du moins, d'être plus affirmatif. M. Rivard, en essayant de caractériser le parler canadien, a soin de distinguer le langage des paysans de celui des gens instruits ; ces derniers parlent un français « à peu près pur de patois, mais assez fortement archaïque et mêlé, hélas ! des anglicismes les plus barbares ». Quant au parler des paysans, ce n'est pas à proprement parler un patois, « c'est un parler français, mélangé de formes patoises » et « près des villes, de beaucoup d'anglicismes ». « Pour exprimer une idée, un paysan introduira dans la phrase un seul mot patois ; un autre, trois ; un troisième, cinq, le reste du discours sera français. Tantôt, si l'on compte les mots et les sons, le français l'emportera ; tantôt, le patois. » Et ici se pose de nouveau la question d'origine : quels sont ces patois qui, au Canada, se sont mélangés au français ? Peut-on les reconnaître et les nommer avec certitude ? M. Rivard le croit et, sans doute, il n'a pas tort ; mais il convient d'être prudent. Bien des mots qu'il croit venus de la Normandie ou de la Saintonge, ont pu tout aussi bien être apportés d'ailleurs : *cintre* est très répandu sur le sol français (cf. Thomas, *Mél.* 44-46) ; le norm. *débagager* et le saint. *décaniyer* se retrouvent en Lorraine et dans le Lyonnais, le second en outre en Picardie, dans le Berry, et dans le français populaire. *Berlander*, *bacul*, *godendard*, *jaspiner*, *jouquer*, cités comme d'origine normande, peuvent aussi bien être attribués au Poitou (voir le *Gloss.* de Lalanne). *S'accouper*, *frigousse*, *décesser* ont été relevés en Savoie (voir le *Dict. sav.* de Constantin et Désormaux). Le pronom *a*, *al* (elle) n'est pas moins fréquent au sud-est de la France que dans les provinces citées par M. Rivard (voir notre *Revue*, XIV, 294, sqq.). Un même mot peut avoir été apporté simultanément par plusieurs groupes d'émigrants : M. Rivard cite *ajets* qui a 4 sens différents ; au sens 1 il viendrait du Bas-Maine et de l'Anjou, aux sens 2 et 4,

de la Normandie, au sens 3, de la Picardie ; mais il a le sens 3 (êtres de la maison) aussi en Savoie, et le sens 4 (complément de la mesure) en Poitou.

Si de la lexicologie on passe à la phonétique, il faut redoubler de prudence ; et M. Rivard en donne lui-même les raisons : « Le vocalisme et le consonantisme offrent à l'observation, sur toute l'étendue du territoire, les mêmes phénomènes. Il semble que, dans la fusion des parlers importés de France, les formes phonétiques aient plutôt persisté qui n'étaient pas tout particulièrement caractéristiques d'une province et se rattachaient à un type commun. »

On voit par là combien il sera difficile de déterminer l'origine des éléments divers dont est formé le parler canadien. Aussi bien le travail de M. Rivard n'a-t-il d'autre prétention que de poser la question et d'orienter les recherches. « Nous devons d'abord constater l'état du français chez nous, lexique, morphologie et syntaxe » ; tel est pour l'instant le programme de la Société du Parler français au Canada.

L. VIGNON.

(*Revue de philologie française*, XVIII, 308.)

LES REVUES

ARTICLES SIGNALÉS

Richard HOLBROOK, *Le manuscrit Harvard de la Farce de Maître Pathelin* (*Modern Language Notes*, janvier, p. 5). Que les « jargons de Pathelin » ne peuvent fournir d'indications exactes sur les parlers populaires de l'époque. Examen sommaire du manuscrit d'Harvard, qui présente des variantes notables.

J. L., *Au Canada* (*Revue de la Jeunesse catholique*, novembre). A propos de la fondation, à Montréal, de l'Association catholique de la jeunesse.

Ch. DELAFRAYE, *L'Horloge de la mort* (*Revue picarde et Normande*, décembre, p. 110). Le bruit des *vrillettes* : croyance picarde, connue au Canada.

B. MANFREDINI, *Langue internationale* (*Le Maître phonétique*, décembre, p. 166). Dissertation sur le choix d'une langue vivante comme truchement universel auxiliaire, suivie d'une note de Paul Passy.

Adrien HUGUET, *L'vœu d'in boein ma'lot* (*Revue septentrionale*, janvier, p. 12). Conte, en patois picard, du matelot qui avait mis des *fèves* (haricots) dans ses souliers « pour se mortifier les pieds », mais qui avait eu soin de les faire cuire auparavant. Conte bien connu au Canada.

Dominique CAILLÉ, *Un salon littéraire nantais à la fin du XIX^e siècle* (*La Province*, Le Havre, janvier, p. 77). Salon de M^{me} Riom. « Presque tous les hommes de lettres de Nantes et plusieurs écrivains célèbres de Paris, de la province et de l'étranger, en ont franchi le seuil. » On cite le nom de M. Louis Fréchet.

Rosario de FORMOSE, *Le véritable accent français* (*Le Journal de Françoise*, 21 janvier, p. 615). A l'adresse des Anglais des États-Unis « qui n'ont qu'un souverain dédain pour notre parler français ».

Léon CLÉDAT, *La Réforme de l'orthographe*, (*Revue de Phil. fr.*, 3^e et 4^e trim., p. 315). Réponse à quelques objections faites par M. Gaston Deschamps, M. Brémont, M. Pierre Mille. « On a commencé en 1740 le nettoyage de l'écriture ; il est urgent de le reprendre, à la lumière de l'histoire de la langue, connue depuis un demi-siècle ».

M. H., *Le Régionalisme au Canada* (*Bulletin de la Canadienne*, 15 décembre, p. 46). Compte rendu d'une conférence donnée par M. Ch. Thierry, avocat à la Cour d'appel, devant les membres de la *Fédération régionaliste française* (assemblée de novembre). M. Thierry, qui a visité notre pays, a montré que « l'idée régionaliste est appliquée au Canada mieux que nulle part ailleurs » que « la puissance canadienne offre un exemple du phénomène régionaliste à tous ses degrés : autonomie des provinces, expansion libre et spontanée des municipalités, vitalité des associations. Le conférencier a énuméré « les efforts des Canadiens pour maintenir l'intégrité de leur langue », signalé « l'étonnante survivance du sentiment provincial au point de vue linguistique », et terminé son étude par un éloge de notre Société du Parler français.

SARCLURES

.. Un invité raconte ce qui s'est passé dans une fête de famille, comme on détaillerait un programme de concert.

« *Ce premier numéro rempli*, vint ensuite un *euchre progressif*, avec quatre magnifiques prix distribués aux gagnants. »

Remplir un numéro, surtout dans un récit de ce genre, n'est pas une expression heureuse. Mais voir venir, *ensuite*, un *euchre progressif*, avec quatre prix, voilà qui est réjouissant. Aussi, le chroniqueur ajoute-t-il fort à propos : ... « au milieu de la gaieté générale. »

Enfin tous les *numéros* furent *remplis*, et « les invités à cette réunion si belle et si touchante, s'en sont retournés, enchantés de la réception, et lui garderont à jamais un bien doux souvenir. »

Le chroniqueur ajoute : « Disons que de nombreuses lettres, cartes, télégrammes *sont venus dire* à l'heureux couple, que les absents n'avaient pas oublié cette date mémorable. »

Tant mieux !... Mais les directeurs de nos journaux sont-ils donc obligés de publier sans discernement tout ce qu'on leur envoie ? Une nouvelle, pour n'offrir aucun intérêt, ne doit pas moins être écrite en français.

.. Un sauvetage : « On les retira *au prix* des plus grandes difficultés. »

Il s'agit de marins en danger de se noyer et que l'on a sauvés *avec* les plus grandes difficultés et, sans doute, *au prix* d'efforts considérables.

.. Une annonce : « Thé de Ceylan, vert ou noir, est incomparable *lorsqu'on l'emploie pour sa pureté, sa saveur et son économie.* »

Ce produit est vraiment merveilleux, sans compter son *économie* ! Il est incomparable, mais seulement lorsque vous l'employez ; si vous ne l'employez pas, il ne vaut rien. Cela me paraît assez logique. Mais l'étonnant est que ce thé est bon ou mauvais, selon que vous l'employez *pour sa pureté* ou pour un autre motif. Si, par exemple, vous en buvez pour la soif, il perd toute sa vertu. Employez-le *pour sa pureté, pour sa saveur* et surtout *pour son économie*.... Vous m'en donnerez des nouvelles !

LE SARCLEUR.

QUESTIONS ET RÉPONSES

34.—Que faut-il penser de la locution à *cœur de jour*, fréquemment employée chez nous? On dit: «Travailler à *cœur de jour*,» pour: «Travailler sans relâche, continuellement, du matin au soir.»

Cette locution est française, sauf la distinction qu'il faut faire entre *jour* et *journée*. *Jour* sert surtout à marquer les époques, *journée* signifie proprement ce qui est fait dans un jour. Or, dans cette locution, le *cœur* paraît être pris pour le fort du travail. Il serait donc mieux de dire à *cœur de journée*, comme on dit à *cœur d'année*, et non à *cœur d'an*. Littré cite cette phrase de Saint-Simon: «Il avait un jeune valet... qui se moquait de lui à *cœur de journée*.»

35.—Y a-t-il une expression française pour désigner les grosses aiguilles qu'on appelle ici *broches à tricoter*?

Il y a une excellente expression, celle dont on se sert ici et en France: *broches à tricoter*.

36.—Doit-on dire *une heure un quart*, *une heure et un quart* ou *une heure et quart*?

De ces trois expressions, la dernière seule n'est pas admise. (Voir Littré.)

37.—Doit-on dire *une heure trois quarts* ou *une heure et trois quarts*?

Une heure trois quarts est l'expression reçue.

38.—On dit: *Docteur ès lettres*, *docteur ès sciences*; pourquoi ne dirait-on pas aussi *docteur ès médecine*? Et pourrait-on dire, par plaisanterie, *docteur ès journalisme*?

Il faut dire *docteur en médecine*, *docteur en journalisme*. *Ès* est mis pour *els*, contraction de *en les*, comme *des* est une contraction de *de les*; *ès* ne peut donc précéder que les noms pluriels. *Docteur ès médecine* signifierait *docteur en les médecine*.

39.—Un bon nombre de nos ancêtres étaient originaires du Gâtinais. Ne pourriez-vous me dire comment on appelait les habitants de cet ancien pays de France?

Les *Gastinaisans*.

ANGLICISMES

ADDENDA

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Un <i>set</i> de <i>book-keeping</i>	Une série complète d'opérations de comptabilité.
<i>Checkage</i> de la marchandise...	Étiquetage de la marchandise.
<i>Checker</i> la marchandise.....	Étiqueter , marquer la marchandise.
<i>Déchecker</i> la marchandise (après un inventaire).....	Faire la démarque des marchandises, les démarquer , enlever les étiquettes de marchandises défraîchies pour les mettre en solde.
Mettre un <i>check</i> sur une pièce de drap.....	Mettre une étiquette sur une pièce de drap.
<i>Check</i> de bride.....	Fausse rêne .
<i>Checker</i> un cheval.....	Enrêner un cheval, fixer les rênes dans un anneau de manière à tenir la tête du cheval relevé.
<i>Checkage</i> d'un cheval.....	Enrênement d'un cheval.
<i>Checker</i> quelqu'un (terme de jeux).....	Pousser quelqu'un de l'épaule.
Donner un <i>check</i> à quelqu'un (terme de jeux).....	Lui donner une poussée .
<i>Clairer</i> des marchandises.....	Acquitter les droits auxquels sont soumises des marchandises.
<i>Clairer</i> un navire à la douane..	Donner, obtenir un congé de navigation ou acquit de paiement .
<i>Clairance</i> d'un vaisseau à la douane.....	Acquit de paiement , acquit d'un vaisseau à la douane, certificat constatant qu'un vaisseau a rempli les formalités exigées pour pouvoir mettre à la voile. Congé de navigation.
<i>Clairance</i> de marchandises à la douane.....	Acquit de paiement , congé .

LE COMITÉ DU BULLETIN.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

197—L'Anglicisme—Lettre ouverte au Secrétaire général de la Société du Parler français au Canada.....	L'Abbé F.-X. BÉRQUE
209—Noms sauvages—Étymologie (<i>suite</i>).....	EUG. ROULLARD.
213—Façons de parler, proverbiales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIII ^e siècle—Par le P. Potier, S. J.	
221—Lexique canadien-français (<i>suite</i>).....	LE COMITÉ DU BULLETIN.
225—Glanures	“ “
227—Sarcélures.....	LE SARCÉLUR.
228—Bibliographie—Ernest GAGNON, <i>Choses d'autrefois— Feuilles éparses</i>	A. RIVARD-LAGLANDERIE.
<i>Le Pulind de Normandie</i>	“ “
232—Anglicismes	LE COMITÉ DU BULLETIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

 Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (gateau); *s* = *s* dure (sa); *œ* = *eu* français (heureux); *w* = *ou* semi-voyelle (oui); *y* = *i* semi-voyelle (pied); *ÿ* = *u* semi-voyelle (huile); *é* = *e* féminin (je); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (coucou); *c* = *ch* français (chez).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de agneau). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ*, *ḍ* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti*, *du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de patte), *e* (*e* de péril), *o* (*o* de botte), *œ* (*eu* de jeune). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de pâte), *é* (*e* de chanté), *ó* (*o* de pot), *é* (*eu* de eux). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de il part), *è* (*e* de père), *ò* (*o* de encore), *à* (*eu* de peur). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de sans), *ê* (*in* de vin), *ô* (*on* de pont), *ãn* (*un* de lundi). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a'*, *i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:*, *i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *á*, *í*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

L'ANGLICISME

Lettre ouverte au Secrétaire général de la Société du Parler français au Canada

NOTE.—La lettre qui suit est de M. l'abbé F.-X. Burque, qui a fait sur le franco-canadien de longues observations. On a lu de lui, sans toujours le reconnaître, plus d'un article philologique. Avec une générosité pour laquelle nous voulons lui marquer d'abord notre reconnaissance, M. Burque a bien voulu nous communiquer ses notes, tout le fruit de ses recherches. Après les matériaux recueillis et mis à notre disposition par l'un de nos directeurs, M. Paul de Cazes, et qui sont bien les plus considérables et les mieux ordonnés qu'il nous soit possible de consulter; après le précieux manuscrit du Père Potier, S. J., où sont enregistrées les formes du langage canadien au XVIII^e siècle, et que M. Philéas Gagnon, le bibliophile québécois, nous a permis de publier dans le *Bulletin*; après le glossaire manuscrit de Jacques Viger, qui paraîtra aussi dans notre revue avec la gracieuse permission du Séminaire de Québec, les notes de M. l'abbé Burque forment la contribution la plus importante que la Société du Parler français a reçue.

Quant à l'intéressante lettre qu'on va lire, nous ne pouvons, du moins pour l'heure, admettre toutes les propositions qu'elle renferme. Plusieurs questions y sont soulevées, où les conclusions de M. Burque sont les nôtres; il en est quelques-unes auxquelles l'état actuel de nos recherches ne nous permet pas encore de toucher, et d'autres sur lesquelles nous serions tentés de contredire. Mais le *Bulletin* est une revue de libre discussion, et nous sommes heureux que M. Burque ait posé des questions qu'il faudra résoudre tôt ou tard, et donné une opinion, fondée sur de sérieuses recherches.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

Québec, le 20 février 1905.

M. ADJUTOR RIVARD

Secrétaire général de la Société du Parler français

Monsieur le Secrétaire,

Il y a plus de quinze ans que j'ai commencé à collectionner des mots populaires et des anglicismes. Je travaillais déjà à cette collection quand le livre de Clapin parut. J'ai, depuis,

recueilli assez de matériaux pour doubler, au moins, cette publication. Mon intention était de la reprendre, en sous-œuvre, après entente avec l'auteur, et de la compléter, lorsque le *Bulletin du Parler français* est paru à son tour. Vous m'avez coupé l'herbe sous le pied !

Combien j'en ai été heureux ! D'abord, je voyais avec quelle compétence et quelle garantie de perfection le sujet allait enfin être traité. Puis, je me trouvais, du coup, déchargé du labeur et de la responsabilité du livre que j'avais en vue. Je n'ai plus songé, dès lors, qu'à vous faire bénéficier de mes recherches. C'est pourquoi, vous ayant déjà fourni mes notes sur les mots commençant par les lettres A, B et C — faible collaboration que vous avez accueillie favorablement et que vous m'avez prié de continuer — je vous offre aujourd'hui mon travail entier pour tout le reste de l'alphabet.

Ces matériaux sont vôtres maintenant. Il doit y avoir, à côté de choses utiles, beaucoup d'erreurs, d'inexactitudes et de superfluités. Il vous appartiendra, à vous et à vos confrères du Comité d'étude, de faire le triage de ce qu'il y a de bon, de séparer l'ivraie d'avec le froment. Coupez, taillez, corrigez, faites ce qu'il vous plaira. Je ne voudrais certes pas entrer en discussion pour défendre un seul des mots que je suggère. Je ne puis que m'incliner devant votre compétence et votre autorité.

Effectivement, Monsieur le Secrétaire, votre œuvre est là qui me trace ma ligne de conduite ; car cette œuvre, non seulement je l'approuve, mais je l'admire ; non seulement je n'y trouve rien à reprendre, mais je partage, en tous points, les vues et les principes qui vous inspirent.

Comme vous, comme votre société, c'est bien réellement un travail d'épuration que je me proposais d'accomplir. J'étais désireux d'éliminer de notre belle langue une foule d'imperfections qui la déparent, soit du côté de l'anglais, soit du côté du français, comme on enlève les taches d'une brillante épée qui s'est rouillée par le temps et par l'usage. Mais en même temps, je me proposais, comme vous, une œuvre patriotique en l'honneur du français que nous parlons, en faisant voir qu'une foule de nos expressions populaires, tout en n'étant pas du dilettantisme moderne le plus raffiné, n'en sont pas moins des bijoux, au sens parfaitement clair et défini, à la forme parfaitement française, dont nous devons être fiers et qu'il nous faut conserver.

Il y a toutefois cette différence entre les termes d'origine française et les termes d'origine anglaise que le travail d'élimination ou de correction parmi les premiers est relativement très facile et très agréable, tandis que le même travail parmi les derniers est réellement difficile et ennuyeux. La raison en est que dans ce dernier cas, il s'agit, ni plus ni moins, de l'introduction d'éléments étrangers dans notre parler si pur—chose essentiellement délicate et pleine de responsabilités; tandis que dans l'autre cas, ce qu'on laisse passer étant de nature homogène avec le fond de notre langue, la question ne peut être aussi chatouilleuse.

Un cri a été jeté: « L'anglicisme, voilà l'ennemi ! » Jamais on n'a encore entendu personne s'écrier: Le vieux français est aussi l'ennemi.

Plusieurs de vos lecteurs, Monsieur le Secrétaire, seraient peut-être portés à se récrier déjà, en disant: « Mais si l'anglicisme est l'ennemi, il faut chasser tous les anglicismes; alors où est la difficulté ? »

Pour vous, Monsieur le Secrétaire, qui avez approfondi la question, et qui m'avouez même que, sur ce terrain, votre course est encore vague, perplexe et indéterminée, il est évident que vous avez découvert, ainsi que moi, deux sortes d'anglicismes: les uns qu'il faut clairement éliminer, et les autres qui sont une source d'embarras. Et puisque vous êtes vous-même actuellement aux prises avec cet embarras, je vous intéresserai peut-être en vous faisant connaître mon opinion là-dessus. Avec votre bienveillante permission, j'oserai insister un peu sur la question des anglicismes.

La difficulté que j'y vois — difficulté pratique et inéluctable, à laquelle il me semble qu'on doit faire face de bonne foi et avec une judicieuse attention — est tout simplement celle-ci: Que faire d'une foule de mots anglais, ou dérivés de l'anglais, qui n'ont pas en français de substituts capables de donner une égale satisfaction, et qui sont tellement passés en usage parmi notre peuple qu'on les croirait enfin incorporés *de jure* dans notre langue canadienne-française ?

Vouloir supprimer absolument tous les mots anglais ou dérivés de l'anglais, sans faire de distinction, ne serait-ce pas 1° faire acte de chauvinisme, 2° se heurter contre une tâche à peu près impossible ?

Voilà, selon moi, la pierre d'achoppement. Il importe de présenter, ici, plusieurs considérations.

La première chose à considérer est le *conservatisme*, ou timide ou fier, en tout cas très réel et très exagéré, de la langue française en face de l'extrême liberté de la langue anglaise. Celle-ci, en effet, loin d'avoir en horreur les mots tirés des autres langues, les admet toujours sans hésitation, même avec empressement, dès que les équivalents manquent, en anglais, pour rendre aussi bien les choses. Elle est, sous ce rapport, d'un esprit d'accaparement et d'une force d'assimilation à peu près sans limites et universels. Elle s'assimile ou peut s'assimiler toutes les langues. Elle s'incorpore surtout les mots d'origine française. On compterait ces mots par milliers dans tous les grands dictionnaires anglais ; non seulement les mots à désinences communes *able, ible, on, ence*, etc., mais des mots qui ont tout à la fois une désinence et une physionomie purement françaises. Inutile de donner des exemples. Qu'on ouvre un Webster et à chaque page on trouvera de ces mots surprenants. Parfois, avec une espèce de bonhomie, les dictionnaires donnent une physionomie anglaise aux mots français. De *cariote*, on fera *carry-all* ; de *loup-cervier* on fera *lucivee* ; de *soupane* on fera *supawn* ; de *Saut* on fera *Soo* ; etc. Une telle conversion rappelle notre propre manière de franciser les mots anglais. Mais en général, sans aucune conversion et sans aucun scrupule, on prend les mots dont on a besoin et on les incorpore tels quels dans l'anglais. Aussi en est-il résulté que le nombre de mots dans la langue anglaise s'élève aujourd'hui à 160,000 ; tandis que la langue française, avec son *conservatisme* outré, ou plutôt son exclusivisme absolu, est restée stationnaire, depuis longtemps, avec ses 40,000 mots. La disproportion est stupéfiante. En présence d'une telle libéralité de la langue anglaise, on doit être porté à se demander si la langue française est bien venue à se montrer d'un rigorisme tellement sévère, d'un «exclusivisme» tellement absolu que tous les mots anglais seraient traités indistinctement comme de mauvaises herbes qu'il faut sarcler et jeter hors de notre jardin. Un peu de libre-échange entre les deux langues ne semblerait pas déplacé.

Deuxième considération. Qui peut dire qu'une seule langue ait jamais existé capable de se suffire à elle-même, tant pour les besoins du présent que pour les besoins de l'avenir,—en supposant la permanence indéfinie de cette langue ? Sans remonter plus

haut qu'aux sources de notre propre civilisation littéraire, qui peut dire que le grec et le latin étaient tellement riches qu'ils n'ont jamais eu ou n'auraient jamais eu besoin de l'adjonction d'aucun élément étranger ? Mais pour nous en tenir aux langues civilisées de l'Amérique et de l'Europe, en particulier aux langues latines, y en a-t-il une seule qui soit absolument *sui generis* et non un amalgame de plusieurs langues différentes ? Y a-t-il une seule langue latine qui ne soit fabriquée de grec et de latin avec un mélange plus ou moins considérable de langues barbares ? Que conclure de là ?—sinon que les langues sont pour les hommes, pour l'avantage des hommes, *propter homines*, et qu'il faut les plier aux besoins, aux exigences de ceux-ci. Que conclure de là encore ?—sinon qu'une langue, lorsque les mots lui manquent pour exprimer nettement certaines nuances d'idées, peut légitimement recourir aux langues étrangères et s'approprier ce qui lui convient, sauf à le rendre conforme, autant que possible, à son propre génie. Que conclure de là encore ?—sinon qu'une langue est dans sa pleine voie naturelle d'expansion et de développement lorsqu'elle s'assimile ainsi des richesses qu'elle n'a pas, et que l'arrêter dans cette œuvre de bienfaisante assimilation, c'est tout simplement lui interdire le progrès, la rendre stationnaire, même réactionnaire, et tendre à en faire une momie. Or, n'est-ce pas ce qu'on ferait en partie de la langue française, en lui interdisant l'appropriation d'une foule de mots anglais dont elle n'a pas les exacts équivalents ? Une langue morte ne progresse plus ; mais une langue vivante doit toujours progresser. De nos jours on parle beaucoup d'évolution. Eh ! bien, s'il ne faut pas croire à l'évolution des espèces organiques, il faut bien admettre l'évolution des langues. Laissons donc les langues évoluer, c'est-à-dire se développer librement selon les progrès des nations et les besoins des idées. La langue française, alors, aura une chance de se développer comme les autres, au lieu de rester à l'état stagnant par une trop grande peur de se contaminer au contact des mots étrangers, et en particulier des mots tirés de l'anglais.

Troisième considération. Pourquoi les puristes se montreraient-ils si susceptibles du côté de l'anglais, lorsque depuis longtemps déjà, par la force irrésistible des choses, la langue de Bossuet, de Fénelon, de Corneille, de Racine, s'est assimilé une foule de mots tirés de toute espèce de langues ? Voulez-vous du sauvage ? Voilà *wigwam*. Voulez-vous de l'arabe ? Voilà

drogman. Voulez-vous du turc ? Voilà *kiosque*. Voulez-vous de l'allemand ? Voilà *blochaus*. Voulez-vous de l'espagnol ? Voilà *toréador*, *embargo*, etc. Voulez-vous de l'italien ? Voilà *tombola*, *farniente*, etc. Voulez-vous du hollandais ? Voilà *kermesse*. Voulez-vous du polonais ? Voilà *polka*. Voulez-vous du russe ? Voilà *ukase*, *verste*, *kopek*, etc. Maintenant, une simple question : La langue française sera-t-elle plus contaminée par l'adjonction de certains mots anglais que par l'adjonction de ceux-là ?

Dira-t-on que la langue française avait besoin de ces derniers et qu'elle n'a nul besoin de mots anglais ? Une telle prétention ne serait rien moins qu'une erreur de linguistique, une hérésie philologique, fondée sur une ignorance à peu près complète du génie, de la richesse, de la souplesse et des ressources merveilleuses de la langue anglaise ? On dirait—c'est là ma quatrième considération—que la langue anglaise a le mot propre pour nommer chaque chose et le mot propre aussi pour exprimer les nuances les plus délicates comme les plus subtiles de la pensée ; et son génie, d'ailleurs, étant si différent du génie de la langue française, il est tout naturel que les mots ou les tours qui en sont l'expression ne trouvent pas toujours en français leurs équivalents. Or, c'est là précisément qu'est le secret de la grande difficulté qu'il y a pour un français à bien parler l'anglais ou à bien le traduire. On n'y parvient que par une longue familiarité qui nous permette, comme on dit, de penser en anglais. Jusque là il y a tentation incessante et presque irrésistible de casser les vitres et d'introduire violemment du français dans l'anglais ou de l'anglais dans le français ; tant est grande la dissimilitude essentielle entre les deux manières de s'exprimer. Or, il faut bien succomber à la tentation lorsqu'on a absolument besoin d'exprimer telle idée, que le mot anglais est là au bout de la plume et que le mot français ne se trouve pas : preuve que l'anglais est souvent indispensable au français.

Mais je m'attarde, je crois, à enfoncer des portes ouvertes. Tout ce qui précède est de la plus haute évidence et ne me paraît pas susceptible de contradiction. Je m'empresse d'en venir à ma cinquième considération qui est que le mouvement d'assimilation de l'anglais n'est pas à créer dans la langue française, mais qu'il y existe déjà. « Déjà ! » s'écrieraient en chœur un bon nombre de sceptiques, plus ennemis de l'anglicisme par préjugé que par raison. Oui, déjà, *velis nolis*. Récriez-vous tant que vous voudrez. Les dictionnaires, sont là : dictionnaires français ou

dictionnaires canadiens, dictionnaires pour les savants ou dictionnaires pour les écoliers, vous n'avez qu'à les ouvrir, et vous y lirez de l'anglais à mainte et mainte page. « Cinq ou six mots, direz-vous, est-ce là un argument ? » — Mille pardons, il y a plus que cinq ou six mots. En voulez-vous une trentaine ? en voulez-vous cinquante ? en voulez-vous un cent ? Comptez les bien.

Baby, bifleck, blue-book, bock, book-maker, bouledogue, boîte, boxer, break, brick, budget, bugle, cab, cabestan, constable, cottage, dandy, dérailler, dock, édredon, express, fashion, fashionable, flint gentleman, gentry, gin, glas, grog, groom, handicap, highlands, highlanders, humour, jockey, jury, keepsake, lady, malt, match, meeting, mess, milady, mistress, mixture, pamphlet, paquebot, placer, plaid, pointer, poll, poney, pouding, pudlage, pudler, pudleur, puff, punch, reporter, revolver, romsteck, run, shérif, skating, snob, snobisme, speech, spleen, sport, sportman, square, stand, steam-boat, steamer, steeple-chase, sterling, stick, stock, stockfiche, stoff, stop, stopper, tender, ticket, toast, toaster, tory, torysme, tramway, trôle, trôler, truck, tunnell, turf, wagon, warrant, watercloset, whig, whiskey, whist, yacht, yard, yankee.

Oui, tous ces mots-là se trouvent déjà insérés dans nos dictionnaires de la langue française. Je voulais en signaler un cent juste, et je crois que j'ai dépassé la centaine. En tout cas, la liste n'est pas complète ; je pourrais l'augmenter. C'est un choix que j'ai fait.

Eh ! bien, que faire maintenant ? Et quelle est la conclusion à tirer de cette liste ? Il me semble que la conclusion est évidente : c'est que la bride est lâchée, la porte est ouverte, sinon par l'autorité de l'Académie française, du moins par l'autorité du peuple dont les dictionnaires n'ont fait qu'enregistrer la sentence, à l'appropriation et même à l'assimilation par la langue française des mots anglais qui lui sont indispensables. Car ces mots-là déjà insérés, qui les retirera ? Personne. Ils sont là pour y rester. Or s'ils sont là pour y rester, ils y sont en vertu d'un principe, celui de l'assimilation d'une chose nécessaire ; et par conséquent, tous les autres mots de même nature, s'il y en a encore dans la langue française, relevant du même principe, auront évidemment le même droit que les premiers d'être introduits, à leur tour, dans nos dictionnaires.

La question n'est donc pas si on va s'arrêter là et fermer la barrière ou laisser la barrière ouverte et continuer à admettre des mots nouveaux. Cette question est décidée par le principe. C'est une question de fait maintenant qu'il s'agit de décider. Y a-t-il encore, oui ou non, dans l'anglais, des mots tout aussi nécessaires que ceux qui ont déjà place conquise dans les dictionnaires et méritant au même titre d'y être admis à leur tour ? Voilà maintenant la question. Or à cette question, dans mon humble sens, je n'hésite pas à répondre affirmativement, appuyé sur ma propre expérience, comme sur l'expérience du peuple et des journalistes. Je soutiens donc qu'à part les mots déjà insérés, on se heurte à tout instant contre une foule d'autres mots du même genre, c'est-à-dire des mots d'origine anglaise que l'on emploie forcément parce que les équivalents nous manquent ou semblent nous manquer en français.

Combien y a-t-il de ces mots douteux ? Ici, je tire ma révérence, pour ne pas trop allonger cette lettre et ne pas trop m'immiscer dans une question aussi délicate et aussi épineuse que celle-ci. Il me plairait pourtant d'être pressé, d'être acculé au pied du mur et d'avoir le champ libre. Je crois que je pourrais facilement remplir une liste de cent mots, suivie au besoin d'une deuxième, et qui sait ? peut-être même d'une troisième.

Je tiens tous ces mots à votre disposition, Monsieur le Secrétaire. Ou plutôt vous les avez déjà, disséminés dans mes notes sur le parler populaire et marqués d'un signe spécial.

A Dieu ne plaise, néanmoins, que je veuille opérer une réaction et enrayer la lutte qui se fait avec beaucoup d'ardeur contre les anglicismes de mauvais aloi. Si l'on s'en tient à la guerre contre ces sortes d'anglicismes, j'en suis. Et c'est pourquoi je me hâte d'expliquer, à l'égard de tous ces mots nouveaux dont je parle 1° que je ne garantis pas leur absolue nécessité dans la langue française, 2° que si on pouvait me démontrer qu'ils ne sont nullement indispensables dans notre langage et dans nos dictionnaires, je serais le premier à m'en réjouir. Je ne les propose donc, dans le moment, que comme des termes problématiques et des sujets d'étude ; me contentant de dire et de soutenir, par exemple, que je tiendrais mordicus à leur conservation dans notre langage et à leur introduction dans nos dictionnaires si les maîtres en cette science échouaient malheureusement dans leur tâche de me montrer les équivalents français qu'on pourrait employer avec

autant d'exactitude et de satisfaction. Je demanderais cela en vertu du principe de l'assimilation des mots nécessaires et indispensables.

On m'objecterait sans doute qu'avec une pareille latitude, l'élément anglais introduit dans notre langue étoufferait celle-ci à la longue. A cette objection, je répondrais : Point de danger, ce sont là des craintes chimériques. Car ces mots dont il est question, et même tous les mots remplaçables et non remplaçables qu'on trouve déjà, à tort ou à raison, introduits dans notre parler populaire, sont en nombre déterminé et peu susceptible d'augmentation. On en connaît le chiffre à peu près exact : quelques centaines tout au plus ; et franchement, devant un si petit nombre, en face d'ailleurs de la campagne de purification entreprise, Monsieur le Secrétaire, par votre société et continuée, espérons-le, par toutes les classes instruites, je trouve qu'il n'y a pas lieu de s'effrayer. La langue française, ainsi protégée et sauvegardée en Canada, devra survivre toujours à toutes ces petites altérations d'ordre très inférieur, et rester toujours parfaitement française, dans son génie, dans sa grammaire, comme dans l'énorme prépondérance de ses mots propres. Elle se sera seulement enrichie, sinon embellie, sous quelques rapports.

Car en fin de compte, ce serait une erreur de croire qu'il y a, chez notre peuple, une tendance folle à substituer sans raison et indéfiniment, des mots anglais aux mots français, ou à franciser des mots anglais. Je suis convaincu qu'on peut poser, en thèse générale, que le peuple canadien, aux États-Unis comme au Canada, n'incorpore à sa langue des mots anglais ou tirés de l'anglais 1° que lorsque les mots français lui manquent entièrement pour nommer les choses, et 2° que lorsque les mots français à sa disposition ne rendent pas avec une égale exactitude et de manière à le satisfaire aussi bien, certaines idées ou certaines nuances d'idées qu'il trouve si nettement rendues en anglais. Ajoutons à cette double catégorie un faible contingent d'expressions familières ou triviales répétées machinalement, à force d'être entendues.

Voilà tout.

Si on me demandait une preuve de mon assertion, je citerais, comme exemple, le peuple du Madawaska au milieu duquel j'ai vécu vingt-deux ans—peuple plus exposé que celui de la province de Québec à corrompre sa langue, à cause de son contact journalier avec l'élément *américain*, soit dans les villages, soit dans

les bois, soit dans les *draves*. Eh! bien, chose consolante, chose encourageante, que j'ai remarquée mainte et mainte fois, on garde invariablement le mot français lorsque le mot français est meilleur que l'anglais. On est alors réfractaire à l'anglais. On force même les *Américains*, dans ces cas-là, à prendre eux-mêmes le mot français. Il y a des mots typiques, dans les *campes*, tels que *toucheron*, *vireux de traine*, *écluse*, *cageux*, *portageux*, etc., qui ne seront jamais changés. Au surplus, j'oserais dire que le travail de changement ou de cristallisation est à peu près achevé maintenant. D'ici à 50 ans, il ne s'y introduira peut-être pas dix américanismes nouveaux. Or la langue française, dans le Madawaska, est restée foncièrement française. Telle elle restera là; telle elle restera dans notre province de Québec, en dépit des américanismes légitimes, en dépit même des américanismes illégitimes qu'il sera peut-être impossible d'extirper entièrement.

Si vous m'objectez le cri d'alarme poussé par un grand nombre d'observateurs qui disent que, néanmoins, la langue française, en général, est en voie de se perdre parmi les Canadiens émigrés aux États-Unis, je vous répondrai simplement, sans nier le fait: Là où la langue française est réellement en danger de se perdre, c'est parmi les groupes qui se trouvent noyés dans l'élément *américain* et qui finissent par se persuader qu'il y va de leur intérêt comme de leur honneur de s'assimiler à cet élément subjuguant. Ceux-là jettent le manche après la cognée; ils passent, armes et bagages, dans le camp ennemi. Ils commencent par abandonner leur nom; bientôt ils abandonnent leur langue; et bienheureux encore quand ils n'abandonnent pas leur Église et leur foi. Oui, là, parmi ces groupes, le danger est réel. Mais ce même danger n'est pas grave et ne peut pas être grave dans les endroits où l'élément canadien n'est pas noyé dans l'élément étranger, comme le Madawaska et la province de Québec.

Donc, en définitive, ce qui me paraît désirable, relativement aux anglicismes qui, tout en n'étant pas encore introduits dans nos dictionnaires, sont déjà enracinés dans notre langage populaire, dans la presse même, c'est un choix judicieux. Oui, un choix judicieux pour discerner les anglicismes qui sont tolérables d'avec les anglicismes qui ne le sont pas. Car il faut toujours en revenir à cette considération primordiale que si un nombre assez considérable de mots anglais *sui generis* et indispensables sont déjà

entrés de force dans nos dictionnaires, après avoir envahi notre parler, il est impossible de voir en vertu de quel droit ou de quel principe on voudra interdire et dans nos dictionnaires et dans notre langage un bon nombre d'autres mots qui sont absolument du même genre. L'introduction de ces frères cadets ne serait-elle pas aussi légitime que celle de leurs frères aînés ? Donnons-leur donc droit de cité pour toujours.

La difficulté, c'est de faire le triage ; c'est de dresser avec autorité une liste de ces mots anglais ou dérivés de l'anglais, *sui generis* et indispensables dans notre parler canadien, mots qui auraient droit de cité dans nos dictionnaires comme dans notre parler et qui ne seraient plus considérés comme des interlopes ou des intrus. Je n'oserais pas dresser une telle liste. Mais je prévois que votre société, Monsieur le Secrétaire, devra l'oser un jour, sous peine de forfaire à sa tâche. Lacordaire a fort bien dit qu'il y avait deux choses devant lesquelles il ne reculerait jamais, « le devoir et la nécessité ». Si c'est une nécessité de votre mission que vous fassiez le discernement de ce qu'il faut élaguer d'avec ce qu'il faut conserver, tant dans le domaine de l'anglais que dans celui du français, je ne vois pas comment vous pourriez reculer. Et je vous assure, cher Monsieur, que ce faisant, vous rendriez un service considérable au public, en nous arrachant une vilaine épine du pied. Car une fois connus les anglicismes qu'on peut tolérer, nous ne serions plus dans le cas de faire la grimace lorsqu'un de ces mots se présenterait involontairement au bout de notre langue comme au bout de notre plume ; nous serions, d'ailleurs, exempts de l'obligation d'y mettre une sourdine soit par des italiques, soit par des guillemets.

Par exemple, cher Monsieur, une fois faite cette réserve des anglicismes tolérables, j'entre en lice avec vous, de cœur et d'âme, contre tous les autres mots étrangers qui ne font que défigurer notre langue. Voilà les mauvaises herbes qu'il faut extirper. Voilà les anglicismes qui sont l'ennemi. Je me déclare prêt, comme vous, à leur faire une guerre à outrance, *unguibus et rostro*.

C'est pour en arriver là, cher Monsieur, et vous aider un peu dans votre travail, que dans mes notes je sépare l'élément anglais d'avec l'élément français, afin de le mettre plus en relief et de le mieux combattre. C'est aussi dans le même but que je marque de signes différents les mots qui me semblent *primà facie* indignes de considération, et ceux qui constituent l'élément encore

douteux. Allons-y avec ménagement pour ces derniers. C'est là que le triage doit se faire, que le choix judicieux doit s'exercer. Mais une fois le triage accompli, une fois les mots indignes reconnus, il faudra sur ces derniers crier sans merci : Haro !

Un dernier mot à l'égard des puristes intransigeants. S'ils se scandalisent trop de vous voir en train de déclarer tolérables un certain nombre d'anglicismes, je vous propose, Monsieur le Secrétaire, d'exercer la science et la perspicacité de ces messieurs, en demandant leur avis sur une centaine ou une cinquantaine de ces mots qui, dans mes notes, sont soulignés de deux traits. Pour moi, j'avoue, dans mon ignorance, que je serais fort en peine d'indiquer les substituts corrects en français de la plupart d'entre eux. Et je persiste à croire que plusieurs qui seraient partis en guerre, comme Don Quichotte, avec le dessein de tout exterminer, finiraient par s'apercevoir qu'il y a des choses, comme les moulins à vent et les bons anglicismes, auxquelles il n'est pas sage de s'attaquer.

Je suis avec la plus parfaite considération,

Monsieur le Secrétaire,

Votre tout dévoué,

F.-X. BURQUE, p^{re}.

Régionalisme en littérature.—M. Émile Langlade, dans la *Revue de Bretagne* (janvier, p. 85), à propos de régionalisme en littérature, soutient que « les douanes intérieures de la littérature ne doivent pas être trop rigoureuses, et que le régionalisme ne saurait être prospère que s'il respecte les libertés et ne serre pas la bride ».

Le Bulletin et la presse.—M. A.-B. Cruchet a consacré une de ses chroniques (*L'Avenir du Nord*, 2 février) à la Société du Parler français au Canada et à notre *Bulletin*. Il en a dit beaucoup de bien et un peu de mal. M. Adjutor Rivard lui a répondu (*ibid.*, 16 février).

La Vérité, *l'Enseignement primaire*, *le Nationaliste*, *l'Avenir du Nord*; *la Croix* (de Montréal), *le Saint-Laurent* (de Fraserville), etc., reproduisent, chaque mois, notre page d'*Anglicismes*.

L'Hermine (29 janvier), la revue bretonne de M. Louis Tiercelin, rend compte du *Bulletin* de décembre et mentionne spécialement le discours de M^r Mathieu, celui de M. Boucher de la Bruère, le rapport de notre secrétaire général, la « remarquable étude » de M. l'Abbé Camille Roy, et le *Lexique canadien-français*, « où je trouve, dit le rédacteur, bien des mots de notre parler populaire ».

NOMS SAUVAGES

ÉTYMOLOGIE

(Suite)

LABRADOR

Labrador.—Il est impossible d'assigner une étymologie certaine à ce mot.

M^{re} Guay, protonotaire apostolique, croit que nous sommes en présence d'un mot espagnol qu'il faudrait rendre par « cultivateur » ou « riche laboureur ».

Seulement, comme, à tout prendre, le Labrador est une terre assez désolée et à peu près inculte, il faudrait admettre que ce nom lui a été donné par dérision.

C'est cette signification que donne aussi au mot Labrador l'*Encyclopédie américaine* de George Repley et Chs-A. Dana: « Les Portugais appellent ce pays *Terra Laborador*, ou terre cultivable, soit un nom dérisoire équivalent à celui de *Terre verte*. »

RÉGION DU SAINT-MAURICE

Mékinac.—Est un mot d'origine algonquine qui veut dire *tortue*.

M. l'Abbé N. Caron, dans son ouvrage sur le Saint-Maurice, paraît croire que ce nom fut donné à cause d'une montagne qui avait plus ou moins la forme d'une tortue.

Miskinak, dans la langue crise, voudrait dire aussi « tortue ». (R. P. Lacombe.)

Mattawan ou **Mattawin** (Rivière).—Mot qui relève de la langue algonquine et que M. l'Abbé J.-B. Proulx ⁽¹⁾ traduit par « décharge ou rencontre des eaux ».

Le R. P. Lacombe et le R. P. Lemoine donnent la même traduction.

(1) *A la baie d'Hudson* ou récit de la première visite pastorale [de M^{re} Z. Lorrain, 1886.

Chawinigane.—Les Algonquins du Saint-Maurice prononcent encore aujourd'hui *Achawinakame*, que l'on traduit par *crête*.

Les Anglais ont modifié l'orthographe de ce mot sauvage et écrivent couramment *Shawinigan*. M. l'Abbé N. Caron⁽¹⁾ estime —et nous sommes enclin à lui donner raison— que l'on devrait s'en tenir à l'orthographe *Chawinigane*, comme se rapprochant plus de la forme originaire et étant plus conforme à l'orthographe française.

M. Benjamin Sulte pense que *Chawinigane* désigne un objet qui pénètre quelque chose, un perceur, une aiguille, un outil dirigé à la main.⁽²⁾

Le R. P. Lemoine écrit *Shawenigan* et traduit aussi par «aiguille».

On trouve à peu près la même signification dans la langue crise. *Chawinigan*, dit le R. P. Lacombe, est mis pour *Chabonigan*, un instrument pour transpercer, traverser, une aiguille.

D'autre part, M. l'Abbé N. Caron⁽³⁾ est revenu sur cette étymologie du mot *Chawinigane*, qui est un mot algonquin, et il persiste à dire qu'on doit le rendre par *crête*, que ce nom est bien trouvé et que ce serait perdre son temps que de chercher une autre étymologie.

«Les sauvages, ajoute-t-il à titre d'explication, étaient obligés de monter sur une crête de rocher, quand ils faisaient le portage de la chute.»

Il y a enfin une autre version, de M. Charles Gill⁽⁴⁾, qui tire *Shawinigan* du mot abénakis *asawanigan* signifiant «l'endroit où la côte change, là où le portage change».

Manigonse (Rapide).—Ce mot veut dire «épinette blanche». (Abbé N. Caron.)

Yamaska.—*Iyamaska* (cris) pour *Itamaskaw* ou *iyamaskaw*, «il y a foin ou jonc au large», ou mieux «au fond de l'eau». De *iyam* ou *itam*, au fond, et *askaw*, terminaison qui désigne le foin. (R. P. Lacombe.)

Dans l'idiome abénakis : «Là où il y a plusieurs maisons.» (Abbé Maurault.)

(1) *Deux voyages sur le Saint-Maurice.*

(2) *Bulletin des Recherches historiques*, 1898.

(3) *Bulletin des Recherches historiques*, 1898.

(4) *Bulletin des Recherches historiques*, 1899.

Yamachiche.—Mot algonquin qui voudrait dire *rivière vaseuse*, d'après M. l'Abbé N. Caron.

Selon une autre version, ce mot signifierait : « Là où il y a de petits jones. »

Dans la langue des Cris, *Yamachiche* est mis pour *iyamajisk* ou *itamajisk*, et signifie, d'après le R. P. Lacombe, « boue au large ou au fond de l'eau ». Cette dernière version confirmerait donc l'étymologie donnée par M. l'Abbé Caron.

Manouan (Rivière).—*Menn au aunu*, « là où il y a beaucoup d'œufs ». (R. P. Lemoine.)

Les sauvages paraissent avoir donné ce nom pour rappeler la ponte considérable des gros oiseaux.

Weymontachingue.—Ce que nous appelons de ce nom est une réserve de terrains affectée aux Algonquins du Saint-Maurice.

M. l'Abbé Caron traduit ce mot par « jabot » ou « fale d'oiseau ».

RÉGION DU BAS DU FLEUVE

Kamouraska.—En langue crise, ce mot est mis pour *akâmas-kaw* et *akâmaraskaw*, « il y a jone » ou « il y a foin au bord de l'eau », ou encore mieux, « de l'autre côté de l'eau ».

Le R. P. Lacombe décompose ce mot comme suit : *âkam*, de l'autre bord de l'eau, et, *askaw*, ou *raskaw* (comme prononcent les Cris des bois), terminaison verbale, qui désigne du foin, des jones.

Cacouna.—(Cris.) Là où il y a du porc-épic. De *kâkwa*, porc-épic ; en ajoutant *nâk*, terme local, on fait *kakwa nâk*, parmi les porcs-épics, comme on fait de *mustus*, buffalos, *mustu-sonâk*, parmi les buffalos. (R. P. Lacombe.)

Rimouski.—Mot sauvage tiré de la langue des Micmacs. Signifie « rivière ou maison du chien ». D'après d'autres : « Terre à l'original ».

Dans la langue des Sautaux, Rimouski, mis pour *animouski*, s'entend aussi de la « demeure du chien ». Ce mot viendrait, d'après le R. P. Lacombe, de *animous*, chien, et *ki*, ou *gi*, demeure.

Témiscouata.—De *timiw*, c'est profond, et *iskwatâm*, sans fin, pour longtemps, d'où *timiwiskwatâm*, profond sans fin, ou partout profond. (R. P. Lacombe.)

Matapediac (Canton).—Quelques-uns écrivent *Matapedia* ; c'est une faute, on doit dire et écrire *Matapediac*.

Dans son grand dictionnaire topographique de 1832, M. l'arpenteur Joseph Bouchette écrit lui-même invariablement « lac et rivière *Matapediac* ».

C'est un mot micmac venant de *Matapegiag* qui se traduit ainsi : « Rivière qui fait fourche. » ⁽¹⁾

Patapediac.—Ce canton se trouve situé à l'ouest de Matapediac.

En micmac, *patapegiag*, courant inégal, impétueux, violent, ou même simplement capricieux.

La rivière *Patapediac*, qui arrose ce canton, a en effet un cours assez capricieux.

Ristigouche.—Les Anglais ont quelque peu dénaturé l'orthographe de ce mot ; ils écrivent *Restigouche*, pour désigner la rivière ou même le village de ce nom.

Nous devons nous en tenir à l'orthographe donnée par M. Bouchette, arpenteur,—*Ristigouche*—la seule vraie.

Dans la langue des Micmacs, *Ristigouche* correspond au mot *Listogottg*, que le révérend Frère Pacifique traduit de cette façon : « Théâtre de la grande querelle de l'écureuil. »

Dans la langue crise, ce mot a un tout autre sens. Il viendrait, d'après le R. P. Lacombe, de *Mistikus*, petit bois, petit arbre.

Bouctouche.—Village du Nouveau-Brunswick.

En micmac *Gtlipogtosq*, « petit havre par excellence », diminutif de *gtlipogtog*, Halifax, le grand havre, le havre par excellence.

Nemtayé.—C'est le nom d'un canton dans le comté de Matane.

Nemtaiei, en micmac, « région accidentée ».

De fait, ce canton est caractérisé par de nombreuses ondulations.

EUG. ROUILLARD.

(la suite prochainement)

(1) Nous devons la traduction de tous les mots micmacs que l'on rencontrera ici à l'obligeance du révérend Frère Pacifique, capucin et desservant de la mission de Sainte-Anne de Ristigouche.

FAÇONS DE PARLER

PROVERBIALES, TRIVIALES, FIGURÉES, ETC.

des Canadiens au XVIII^e siècle

PAR LE P. POTIER, S. J.

Nous commençons la publication d'un manuscrit précieux, d'un recueil inédit de « façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. » usitées par les Canadiens du XVIII^e siècle. Nous sommes redevables de cette bonne fortune à M. Philéas Gagnon, archiviste du gouvernement et bibliophile bien connu. Avec la générosité qui le distingue et en homme qui connaît la valeur de pareilles *vieilleries*, M. Gagnon n'a pas voulu garder pour lui seul une œuvre aussi importante et qui doit jeter une lumière nouvelle sur l'histoire de notre parler. Nous lui témoignons notre vive reconnaissance.

Ce manuscrit a pour auteur le Père Potier, S. J., longtemps missionnaire au Détroit. Voici la description de ce cahier, écrite pour nous par M. Gagnon lui-même :

« Description bibliographique d'un manuscrit en la possession de Philéas Gagnon et faisant partie de sa collection, et dont l'auteur est le Père Potier, jésuite.

« Cahier de format petit in-8 ($18 \times 10\frac{1}{2}$ centimètres), paginé 103-164, rempli à deux colonnes, d'une écriture très fine, facile à lire et d'une beauté remarquable pour l'époque ; avec en outre douze feuillets restés blancs et non chiffrés. Paraît avoir été extrait d'un cahier plus considérable.

« Ce manuscrit se compose surtout de notes prises par l'auteur, partout où il passe (en partant de son pays, la Belgique, pour venir en la Nouvelle France comme missionnaire), sur les façons de parler curieuses, triviales, proverbiales et enfin nouvelles pour lui, de tous ceux qu'il rencontre. Aussi ses notes sont-elles intitulées : Pais-bas—pendant la traversée—à Québec—à Lorette—de Québec au Détroit—au Détroit—en hyvernement, etc.

« Le nom de l'auteur ne paraît nulle part, mais l'écriture du Père Potier est connue par tout le Canada, où il a laissé un grand nombre de volumes complètement écrits de sa main et qu'il reliait lui-même en peau de caribou. »

Ajoutons que les pages 129-142 et 150-156 ne sont pas divisées en colonnes.

Voici de plus les titres que le Père Potier a donnés à ses notes, avec indication des pages où commence chaque chapitre :

1. Page 103 : « Pais-Bas. Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc., tirées du P. Joubert ».
2. P. 106 : « Effets de quelques plantes, tiré du P. Joubert (Dans les Pais-Bas) ».
3. P. 107 : « (Pais-Bas) Termes françois tirés du dict. de Trévoux ».
4. P. 113, col. I : « Dans la traversée de France en Canada ».
5. P. 113, col. I : « A Québec ».
6. P. 113, col. II : « A Lorette ».
7. P. 121 : « De Québec au Détroit ».
8. P. 122, col. II : « Au Détroit ou l'île au Bois blanc ».
9. P. 124, p. 125, p. 126 et p. 127 (après le titre courant : « Au Détroit ») : « 1744 ».
10. P. 129 : « Au Détroit 1745. Extrait de l'Histoire de France par M^r Larrey ».
11. P. 143 : « Au Détroit 1745 ».
12. P. 145, col. II : « En Hyvernement—19 octobre 1745 ».
13. P. 147 à p. 154 (après le titre courant : « Au Détroit »), les dates : « 1746 », « 1747 », « 1748 ».
14. P. 155 : « Détroit 1748. Conjonctions, etc. »
15. P. 157 : « Au Détroit, 1748, 1749 ».
16. P. 159 : « 1749—1750—1752 ».
17. P. 159, col. II : « Mon Journal ».
18. P. 160 : « 1758—Extrait des gazettes de 1757 du 4 janvier jusqu'au 25 février ».
19. P. 161, col. II : « Extrait des journaux depuis 1731 jusqu'en... ».

On le voit, tout n'offre pas, dans ce manuscrit, le même intérêt. Aussi ne le publions-nous pas en entier. D'autres aimeront peut-être à consulter les pages que nous avons mentionnées sous les numéros 1, 2, 3, 10, 14, 18 et 19. Nous n'avons retenu et transcrit que les numéros 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 16 et 17, qui concernent le parler canadien.

De plus, nous avons cru devoir omettre certaines notes sans importance, étrangères au sujet, et souvent incompréhensibles, intercalées par aventure dans le texte. Ces notes sont parfois tirées de quelque ouvrage que le Père lisait ; parfois elles se rapportent à l'histoire du Canada, etc. Nous avons seulement gardé les plus intéressantes. Plusieurs mots sont enregistrés, qui sont parfaitement français ; nous les reproduisons pour la plupart ; il peut y avoir quelque intérêt.

Nous imprimons en caractères gras les mots soulignés dans le manuscrit. Les italiques nous serviront au besoin à insérer des notes, des remarques, que nous croirons utiles.

Quelques détails sur la vie du Père Potier. Nous les empruntons à une petite notice biographique faite par M. Philéas Gagnon lui-même sur des notes que lui avait fournies le Père Jones, S. J.

Pierre Potier naquit à Blaudain, petite ville de Belgique, le 21 avril 1708. Après avoir fait ses études à Tournai et à Douai, il entra, le 30 septembre 1729, au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Tournai. En octobre 1731, il partit pour aller faire son jувénat à Lille.

De 1732 à 1738, il enseigna, à Béthune, les rudiments, la syntaxe, la poésie et la rhétorique.

Puis on l'envoya faire ses quatre années de théologie à Douai et sa troisième année de probation à Armentières, après quoi il prononça ses derniers vœux, le 2 février 1743.

Désigné pour la mission du Canada, le P. Potier se rendit à La Rochelle, où il s'embarqua sur le *Rubis*—capitaine de Rossel—le 18 juin 1743. A cause de la brume et des vents contraires, le départ n'eut lieu que le 25 du même mois. On arriva à Québec le 1^{er} octobre ; il y avait 105 jours que le Père était sur le *Rubis*.

Après quelques jours de repos, le P. Potier se rendit à Lorette où il demeura jusqu'au mois de juin 1744, étudiant la langue huronne sous la direction du P. Daniel Richer, missionnaire du lieu.

Le 26 juin de la même année, il partit de Québec pour le Détroit, où il arriva le 25 septembre.

Il fixa sa résidence à l'Ile-aux-Bois-Blancs. La mission huronne y avait été transportée en 1742. Quelques années plus tard, en 1747, le Père Potier abandonna l'Ile-aux-Bois-Blancs et vint s'établir, avec ses sauvages, en face du Détroit, sur l'emplacement actuel de Sandwich.

A partir de 1751, date du départ du P. de la Richarderie, le P. Potier resta seul au Détroit.

Sa vie, partagée entre les soins du ministère, la prière et l'étude, fut celle des missionnaires de l'époque. Il mourut à Sandwich, le 16 juillet 1781, âgé de 73 ans, et fut inhumé au milieu des tombeaux de ses sauvages.

Le Père Potier savait employer ses loisirs. Ancien professeur, il conserva toute sa vie l'amour du travail, l'esprit d'ordre et de méthode. Esprit observateur et curieux, le Père notait, copiait tout ce qui pouvait être utile et intéressant. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

Ces manuscrits, in-4° ou in-8°, d'une écriture très belle, comme le dit M. Gagnon, mais très fine, sont disséminés un peu partout. Outre celui que nous présentons à nos lecteurs, M. Gagnon en possède un autre (N° 4257 de sa collection), et il nous assure en avoir vu plusieurs entre les mains de diverses personnes. La Cure de Québec en avait aussi plusieurs autrefois, et le Séminaire de Québec en compte neuf dans ses archives. M. Viger écrivait en 1845 qu'il y en avait aussi à la Prairie-de-la-Madeleine.

Le P. Potier a donc écrit beaucoup, la matière peut-être de plusieurs in-folio. Ces manuscrits, en vérité, contiennent peu de matières originales, mais tous ceux que nous avons consultés renferment des choses intéressantes : extraits, copies, renseignements divers... *de omnibus rebus et quibusdam aliis*. Le Père intitulait lui-même un de ses cahiers : *Multa et nihil*.

Une partie de ces manuscrits fut apportée en 1785 à Québec, par M. J.-F. Hubert, plus tard évêque, qui remplaça, en 1781, le P. Potier au Détroit.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

DANS LA TRAVERSÉE DE FRANCE EN CANADA

Se foiter des airs, i. e. se panader... se donner du vent.

Parfois le P. Potier fait suivre la locution dont il veut donner l'équivalent, des mots « id est » mis entre parenthèses, parfois de l'abréviation « i. e. », le plus souvent d'un signe abrégatif ressemblant à un epsilon : nous remplaçons ce signe par « i. e. », précédé

d'une virgule qui ne se trouve pas dans le manuscrit.

Il y a 8 ans que je commençai à **veuver**, i. e. d'être veuf.

Ranger une bouteille & dans une cave, une **canevette**, i. e. l'y placer.

Le P. Potier écrit toujours « & » pour et cætera.

Gentilhomme **degalloné**, i. e. ruiné.

Vexer q., i. e. le tourmenter, battre, fouetter &.

Le P. Potier abrège toujours l'expression quelqu'un; *il écrit* « q. ».

Colgner le plancher & du pied, de la tête &, i. e. le frapper.

S'attabler, i. e. s'asseoir à table.... être attablé.

Fouler le tabac, i. e. l'entasser dans la tabatière &.

Aiguille rouillée comme Judas, i. e. fort rouillé.

Être bien apparenté, i. e. avoir beaucoup de parens.

Engagé m., i. e. personne qui sert. *Dans le manuscrit*, « m. » = masculin; « f. » féminin; « n. » = verbe neutre; « a. » = verbe actif; etc.

Bourgeois, i. e. maître.

Nouvelles-levées, i. e. on appelle ainsi à bord les pous.

Je n'en serai pas le **dinde**, i. e. le dupe.

A QUÉBEC

Les **poudreries** sont accompagnées de froids piquants, i. e. éparpillemens de nege.

Poudrer n., i. e. la nege voltiger, pirouetter &.

Vous venez vous **libertiner** en ville, i. e. vous divertir.... recréer, désannuer. P. S. Pé.

Père Jean Saint-Pé, arrivé au Canada en 1719, en 1742, supérieur du Collège des Jésuites, à Québec; mort le 8 juillet 1770.

Le P. Potier indique assez souvent ses sources. Ainsi, cette phrase avait sans doute été prononcée par le Père Saint-Pé.—Les noms propres sont presque toujours écrits avec une initiale minuscule; pour éviter des erreurs, nous rétablissons dans certains cas la majuscule. Nous omettons certaines sources indiquées en abrégé, qui présentent peu d'intérêt ou qu'il est impossible de déchiffrer.—Les renseignements que nous donnons sur les PP. Jésuites nommés par le P. Potier sont empruntés aux Relations des Jésuites [édition Burrows].

Nois m., i. e. habitans des îles.

Les bretons et les flamands ne se **payent** point de gasconnades.... il

leur faut des preuves et des raisons solides * P. Danielou.

Père Jean Daniélou, scholastique, arrivé au Canada en 1715, mort à Québec le 23 mai 1745.

Il a tout **fricassé**, i. e. mangé, dépensé, dissipé son bien.

Sauvage qui s'est **ivré**, i. e. enivré.

Méticuleux, i. e. craintif. * P. Danielou

Picote f., maladie... petite vérole... * Picoté.

Terrer un petit-palet, i. e. le jeter de façon qu'il entre un peu dans la terre.

Attemprance, f., i. e. patience. * P. Le Sauls.

Ives Le Saux, arrivé en 1740 ou avant, retourné en France en 1753, mort en 1754.

Quitte là cette roche, i. e. laisse là cette roche.

Déjeuner dinatoire * P. Danielou.

Le P. Potier n'explique pas cette locution.

Canteleux m., i. e. malin.

Sas m., i. e. tamis à passer le tabac &. * **Sasser** le tabac.

Rayon m., i. e. compartiment... dans une bibliothèque où l'on place les livres. * P. Salleneuve.

P. J.-B. de Salleneuve, arrivé en 1743, à Lorette de 1750 à 1754, au Détroit de 1754 à 1760, mort en 1764.

Pomme-d'amour, plante qui croit en Espagne, et dont le fruit est rouge, rond et de la grosseur d'une brignole. * Chez le f. Beaufils.

Brique f. de savon, i. e. gros morceau. * P. Nau.

P. Luc-François Nau, arrivé le 16 août 1734, parti en 1744, mort en 1753.

Les frais, les dépens **absorboient** le profit, i. e. l'emportoient. * P. La Chasse.

P. Pierre de la Chasse, arrivé en 1699, mort à Québec le 27 septembre 1749.

Tracasser q., i. e. ne point le laisser en repos. * Le sacristain va tracasser les PP qui ne se rendent point à l'heure marquée. * P. Clestein.

Affusion de grâces, i. e. l'action de les répandre.

On m'avait déclaré **poitrin**, i. e. incommode de la poitrine. * P. Clapion.

Auguste-Louis de Glapion (schol.), arrivé à Québec en 1744, mort au même endroit le 24 février 1790.

Je mettrois la tête sur le billot que cela est... j'en suis sur... * P. Le Saux.

Mye f., i. e. garde-enfant. * Les nourrices et les myes. * P. Salleneuve.

Vuide-bouteille m. * P. Sall... i. e. petite maison de campagne.

On dit **aller à pied** et non aller de pied. * P. Salleneuve.

A LORETTE

N... nous **pilotoit**, i. e. conduisoit en canot.

May m., i. e. arbre surmonté d'une bannière et planté devant la porte d'une maison, église. * P. Richer

P. Pierre Daniel Richer, arrivé en 1714, missionnaire à Lorette de 1715 à 1761, mort à Québec le 17 janvier 1770.

May m., long bouchon sur une bouteille d'eau-de-vie.

Ce **ga**, i. e. cet hom: enfant &. * P. R.

Gré... faites-vous gré, c'est mon principe, i. e. agissez librement, ne vous gênez pas. * P. Richer. Faire gré à q.

Buvons un coup sans (sine) **brin** d'eau, i. e. vin pur. * R.

« Sine », que nous mettons entre parenthèses, est écrit au-dessus de « sans ».

Le coup **séraphique**, i. e. coup d'eau de vie après le café. * R.

Boire le coup **abnakis**, i. e. grand verre d'eau de vie. * R.

Le coup de **partance** ou le coup de l'étrier.

Clos m., i. e. terre entourée de cloture.

Brèche f., i. e. l'endroit dégarni de palissades, i. e. ouverture.

Nappe d'eau... * Le Sault de Lorette est une belle nappe d'eau.

Cajeu m., bois... ou planches liées, attachées ensemble, qu'on conduit par eau &.

Cajeu m., i. e. espèce de brulots qu'on fit faire à Québec pour brûler la flotte anglaise.

Guildive f., mauvaise eau de vie faite avec de la melasse ou crasse du sucre.

Rhume m., eau de vie des anglais.

Fetard, i. e. paresseux... * **Fetardise**, i. e. paresse.

Fredoches, i. e. brossailles.

Le **Sakakoi**, i. e. le cri de guerre des sauvages.

Banner n., chanter avec effort...
Le P. Richer banne bien.

Banner n., crier, contester * il se mit à banner.

C'est un **bannar**, i. e. crieur.

Fripper en maître, i. e. bien manger.

Pour avoir la **frappe**, i. e. de quoi manger.

Bucher n. ou a. i., e. couper, abattre des arbres.

Essoucher, i. e. oter, déraciner les souches.

Deserter ou **essarter**, i. e. faire un desert.

La corde de bois en Canada est de 6 pieds de long sur 4 de hauteur.

Tondre de merisier ; bois blanc &.

Merisier... hêtre... faine... érable... gadelier, i. e. arbres.

Cardes, espece d'artichau.

Planche f. de terre, i. e. lit.

Cet hom : à bonnes **gripes** ou serres.

Chicot m. de bois, i. e. éclat... bout de branches &

Gredin m., i. e. officier pauvre.

Les **Maltotiers** donnent des repas comme le Roy.

Se **vautrer**, se coucher dans son lit &.

Filibuster, i. e. friponner, voler.

Filibuste f., i. e. friponnerie * Le Canada est un pays de filibuste....
Le pays porte cela.

Cette chose est **ardue**, i. e. difficile
* **Arduité** d'une c.

Tresser des oignons, du bled d'inde &, les lier, attacher ensemble... les entrelacer. * **Tresse** f.

Laus et vente m., i. e. droit seigneurial.

Voilà mon homme **fondue**, i. e. perplexe... a quia.

Il se crut **haut** (élevé) com : un clocher, ou com : une montagne, i. e. beaucoup honoré.

Le mot « élevé » est écrit au-dessus de « haut ».

Être **petitablé**, i. e. avoir la petite table.

Guidane, i. e. directoire.

Terroir **ferace**, i. e. fertile, de grand rapport.

Brayer m., i. e. habillement de sauvage.

Machicoté m., cotron de sauvagesse.

Collet-blanc... prêtre.

Nud-pied... recollet ou Robbe-jaune.

Robbe-noire... jésuite.

Cette **couvée**, i. e. ces jeunes mariés.

Couvassière f., i. e. devote * **Convasserie** f.

Achigan... malachigan... bar... truite... epelan... poisson blanc... poisson armé... morue verte et sèche.

Perdrix... * **perdrix** de savannes, i. e. ou aux yeux rouges... elles ont le goût de sapinette.

C'est une **craqueuse**, i. e. menteuse.

Les **perdrix** se **branchent**, i. e. se perchent.

Les **conclusions** sont écrites, i. e. le contrat de mariage.

Tu n'as pas pitié de moy, i. e. dicton du sauv.

Pitoyer a., i. e. avoir pitié de q.

Hontoyer q., i. e. le confusionner.

Cet homme paroissoit devoir faire l'**épitaphe** du monde, i. e. ne jamais mourir.

Picote f., i. e. espèce de petite vérole... **picote concrète**... i. e. boutons réunis * **P. discrète**, i. e. boutons séparés.

Il fut pris et mis dans la **poche de pierre**, i. e. en prison.

Il faut mes **yeux** pour cela, i. e. lunettes.

Ce Mr qui n'a pas de blanc dans les yeux, i. e. le diable.

Faire **litière** des honneurs, i. e. les mépriser.

Goret m., i. e. cochon.

Croupier m., jeune jésuite qui assiste un père qui compose.

Cet hom : a de bons **pruneaux**, i. e. de bons yeux.

Ceux qui ont les **pruneaux** de travers.

Je présentai mes **bajos** au barbier, i. e. joues.

Rentier m., chapon donné par le fermier. Mettre un rentier à la broche &.

Charles (domestique du P.) est un peu **gaillard d'oreille**, i. e. sourdaud.

Pille-miette, i. e. grand mangeur.

J'ai **tablé** avec lui pour 26 cordes de bois, i. e. fait marché.

Le f. Delvaque est grand **terrien**, i. e. aime à avoir beaucoup de terre.

J.-B. Delvaque, frère coadjuteur, arrivé en 1716, mort à Québec le 7 février 1753.

Bois franc, i. e. gros bois opposé a **fredoches**.

L'ours & **se mata**... étendit les pattes, et ouvrit la gueule. * **Se dressa**.

L'ours prend des **fredoches** et les jette après les chiens qui l'entourent.

On a **cerné**, i. e. coupé tout le bois franc autour de Lorette.

Le P. Danielou a l'âme **curiale**, i. e. aime la compagnie des curés.

Cas **prévotable**, i. e. qui est du ressort du prévôt.

Cas **parlemental**... cas royal &.

Le **vertueux pasteur**, i. e. curé de Charlesbourg.

M. Pierre Le Boulenger, mort à Charlesbourg, en 1747.

Poche f., i. e. sac à mettre du blé &.

Les supérieures **fronderent** les poêles, i. e. les abolirent, retranchèrent.

Je laissai mon cheval **manger-aux-mouches**, i. e. je m'arrêtai.

1. pure farine... 2. grosse farine... 3. grû... 4. son.

Les alliés prétendoient de **subiger** Louis XIV, i. e. d'abbastre son autorité. * J'ai subigé cet homme.

Il revint à Lorette et y laissa ses **reliques**, i. e. y mourut.

On lui servit un poulet dans son **catin**, i. e. plat.

Condoler à l'affliction de q., i. e. y prendre part.

Se **mattachier** le visage, i. e. se le barbouiller de différentes couleurs. * **Mattachiat** m., i. e. couleur.

Micoine f., i. e. cuillère dont se servent les sauvages. * Une micoinée de sagamité &.

(la suite prochainement)

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Bouilloire (*buywà:r*, var. : *buywè:r*, *bulwè:r*) s. f.

|| Chaudière à vapeur.

FR. *Bouilloire* : vase de métal à panse et à large col, terminé en bec, fermé par un couvercle à charnière, et muni d'une anse, qui sert à faire bouillir les liquides, DARM. C'est la *bombe*, le *canard* du Canada.

ÉTYM. Cf. l'ang. *boiler*.

Boulacrer (*bulakré*) v. tr.

|| Bousiller, exécuter (un ouvrage) sans soin, avec négligence.

DIAL. Le normand a *boussacrer*; m. s., MOISY.

Boulacreux, -euse (*bulakré*, *bulakré:z*) adj. et s. m. et f.

|| Bousilleur, bousilleuse.

DIAL. Le normand dit *boussacre*, mauvais ouvrier, MOISY.

Boulant (*bulâ*) adj. part.

1° || Les chemins sont *boulants*, quand la neige fond et fait *boule* sous le sabot des chevaux.

2° || Les chemins sont encore *boulants*, après une tombée de neige, quand les traîneaux *roulent* sur la neige meuble.

Boule en main (avoir une belle) (*awwè:r*, var., *awè:r à'n bèl bul à mé*) loc.

|| Être dans une belle position de fortune, avoir des avantages qui, si l'on sait en tirer parti, peuvent en procurer d'autres.

DIAL. Cette locution est en usage dans le centre de la France, et, suivant JAUBERT, elle serait une métaphore tirée du jeu de boules.

Boulin (*bulé*) s. m.

|| Tronçon d'un arbre fendu par la moitié dans le sens de sa longueur, dont on se sert pour faire des clôtures, DUNN.

FR. On appelle *boulins* les pièces de bois qui soutiennent les planchers des échafaudages, LITTRÉ, LAR.

Boulinant (*bulinā*) adj. part.

|| Syn. de *boulant*. (Voir ce mot.)

Bouquet (*bukè*, var. : *bukyè*, *bukèt*, *bukyèt*) s. m.

1° || Fleur, plante d'agrément qu'on cultive pour la fleur qu'elle donne. *Ex.* : Planter, semer des *bouquets* = des fleurs.

FR. *Bouquet* se dit d'un assemblage de fleurs cueillies, DARM.

DIAL. Le mot *bouquet* a le sens de fleur, plante de parterre qui produit des fleurs propres à faire des bouquets, dans la Normandie, MOISY, ROBIN, BOIS ; dans la Haute-Bretagne, ORAIN ; dans le Maine, DOTTIN, MONTESSON ; dans la Picardie, CORBLET, HAIGNERÉ ; dans le centre de la France, JAUBERT.

2° || Tête d'arbre, de sapin surtout, qu'on met sur la faite d'une maison, quand les chevrons sont posés, et parfois seulement quand on a fini de la construire. *Ex.* : Mettre le *bouquet* sur la maison.—D'où : *fig.*, Mettre le *bouquet* sur la maison, mettre le *bouquet* = terminer un ouvrage, une besogne quelconque.

DIAL. Dans le Haut-Maine, on trouve *bouquet* avec le sens de *cime d'un arbre*, MONTESSON.

« En émondant les sapins, on a soin de laisser quatre couronnes et le bouquet », THOURY. *Usages ruraux de Montfort-le-Rotrou*, 101.

Boura (*burá*) s. m.

|| Borax.

Bouragan (*buragā*) s. m.

|| Bouracan (étoffe de laine ou de coton non croisée, d'un tissu très serré).

Bourbassière (*burbásyé:r*) s. f.

|| Bourbier.

Bourdignons (*burđiñō*, var. : *burđiyō*), bourguignons (*burginō*) s. m. pl.

1° || Mottes de terre gelée ou de neige durcie, qui rendent les chemins cahotants.

2° || Morceaux de glace entassés. *Ex.* : Le pont de glace est pris en *bourguignons*, dit-on quand la glace sur une rivière n'est pas unie, mais inégale et formée de blocs entassés.

FR. *Bourguignon* : glaçon isolé dans les mers du nord, LAR.

Bourgot (*burgó*) s. m.

1° || Porte-voix ; coquille (strombe) servant de porte-voix.

2° || Espèce de trompette droite, pour donner des signaux.

Bourgeois (*burjwà*, var. : *burjwè*, *burjwé*) s. m.

|| Personne riche, qui vit sans rien faire.

FR. *Bourgeois*, de nos jours, désigne celui qui appartient à la classe moyenne d'une ville, et par ext., le patron chez qui travaille un ouvrier, DARM.

FR.-CAN. Cette dernière acception est la plus fréquente au Canada. Mais de là, on a tiré le sens de propriétaire, de rentier, de personne qui n'a pas besoin de travailler pour vivre : *Vivre comme un bourgeois* = vivre sur son revenu, vivre largement.

Bourgotter (*burgòté*) v. int. ← *bourgot*. V. ce mot.

1° || Parler dans un porte-voix (dans un *bourgot*).

2° || Sonner de la trompette (du *bourgot*) ; par ext., crier.

FR.-CAN. On dit, par exemple, avec cette dernière acception : Les chars viennent de *bourgotter*, en parlant d'une locomotive dont on a entendu le sifflet.

Bourgeoiserie (*burjwe:zri*) s. f.

|| Bourgeoisie, la classe bourgeoise.

Bourlette (*burlè't*) s. f.

|| Ciboulette.

Brulette (*brulè't*) s. f.

|| Ciboulette.

Bourrole (*burò'l*) s. f.

|| Piège à anguilles (engin de pêche).

FR. Cf. *bourruche* : sorte de nasse d'osier (pêche), DARM.

DIAL. *Bourrole*, espèce de vaisseau fait avec de longs cordons de paille, dans le centre de la France, JAUBERT ; vase en osier tressé qui sert à conserver du grain ou des fruits secs, et engin de pêche, dans le Poitou, FAVRE.

Bourasse (*burà's*) s. f.

|| Bourrasque, coup de vent violent.

DIAL. *Bourrasque* se prononce *buràs* dans le centre de la France, JAUBERT.

Bourasser (*burà'sé*) v. tr.

1° || Brusquer. *Ex.* : *Bourrasser* les enfants = les brusquer, les traiter avec une certaine violence, mais sans les trapper.

VX FR. *Bourasser* avait ce sens dans le vx fr., LA CURNE.

2° || Être de mauvaise humeur (en parlant des enfants).

Bourrée (*buré*) s. f.

1° || Travail forcé et rapide. *Ex.* : J'te dis qu'il a fallu donner une *bourrée* pour rentrer not' foin avant qu'i mouille = je te dis qu'il nous a fallu travailler fort, nous hâter, ne point perdre de temps, pour rentrer notre foin avant la pluie.

2° || Réprimande, mercuriale, remontrance, reproche, verte leçon. *Ex.* : Il s'est fait donner une *bourrée* dont il se souviendra.

3° || Grande quantité, beaucoup. *Ex.* : Une *bourrée* de monde = beaucoup de monde.—Recevoir une *bourrée* de coups de bâtons = une volée, une volée de coups de bâton.—Une *bourrée* de vent = une bourrasque.

Bourreur (*burè:r*) s. m.

|| Ouvrier qui rembourre.

FR. Cf. *matelassier* : celui qui fait des matelats ; *bourellier* : celui qui fabrique, vend des harnais pour les bêtes de charge ; *tapissier* : celui qui fabrique, qui vend des meubles de tapisserie ou d'étoffes, etc., DARM.

FR.-CAN. En fr.-can., *bourreur* se dit de tout ouvrier qui fait des travaux de rembourrement.

Bourrure (*buru:r*) s. f.

1° || Bourrage, bourre. *Ex.* : Le foin de grèves fait une bonne *bourrure* pour les coussins de voiture = le foin de grèves est un bon bourrage pour les coussins de voiture.

FR. *Bourre* : amas de poils détachés de la peau de certains animaux, dont on se sert pour garnir les selles, les bâts, les tabourets, etc., DARM. *Bourrage* : matière dont on se sert pour bourrer, DARM.

2° || Rembourrement (action de rembourrer, et résultat de cette action, DARM.). *Ex.* : Mettre une *bourrure* a un tabouret = le rembourrer.—Travailler à la *bourrure* d'une voiture = au rembourrement d'une voiture.

Bouscailler (*buskà:yé*) v. tr.

|| Bousculer, rudoyer.

Bouscaner (*buskà:né*) v. tr.

|| Bousculer.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

GLANURES

Nouvelles sociétés.—Le *Manitoba* (1^{er} février) nous apprend qu'une Société du Parler français a été fondée à l'Académie Sainte-Marie, à Winnipeg. Programme : « Cultiver avec amour la langue maternelle, en conserver l'usage dans les relations quotidiennes, surtout au foyer familial, épurer la langue populaire. » Organe de la nouvelle association : le *Croissant*.—Sociétés semblables établies à Moncton, N.-B., et au collège de Valleyfield.

Les fêtes de Honfleur, les fêtes de Saint-Malo.—Plusieurs de nos lecteurs aimeront à faire le voyage de France, l'été prochain. Aux fêtes de Honfleur comme à celles de Saint-Malo, ils seront les bienvenus.

Botrel nous écrit : « C'est le 30 juillet 1905 que l'on inaugurera *notre* statue de Jacques Cartier. Venez-y et amenez avec vous beaucoup de Canadiens ! Les fêtes seront splendides, et particulièrement touchantes si le Canada répond à l'appel de la Bretagne. »

Immédiatement après les fêtes de Saint-Malo, dans les premiers jours du mois d'août, auront lieu celles de Honfleur, fêtes normandes-canadiennes, où nous serons représentés par M. Turgeon et où les Canadiens français sont invités. Ces fêtes sont organisées par la société le *Vieux-Honfleur*, dont notre ami, M. Léon Le Clerc, est l'âme, avec le concours des diverses sociétés locales, entre autres, de l'*Union commerciale*. Les grandes lignes du programme projeté comportent : Festival de musique et de gymnastique, courses vélocipédiques, courses nautiques, lancement d'un ballon le *Canadien*, inauguration du Musée Saint-Étienne (normand-canadien), banquet, grand concert, bal, illumination, etc.

L'un des plus intéressants numéros de ces fêtes sera sans doute l'exposition-concours de photographie, consacrée à la construction normande (maisons d'habitation urbaines et rurales, manoirs, bâtiments de fermes, etc.), avec section spéciale réservée aux vieilles maisons de Honfleur. Les photographies exposées qui seront jugées les plus intéressantes figureront ensuite à l'exposition des Artistes Décorateurs qui sera ouverte à Paris, au Pavillon de Marsan, l'automne prochain.

A cette exposition de photographies, M. Léon Le Clerc rêve d'ajouter une section canadienne et nous charge de faire appel à tous les photographes amateurs et professionnels de la province de Québec. Voici le programme, nous écrit-il :

« La vie canadienne, 1^o dans ses rapports avec ses origines normandes et françaises, 2^o dans ses particularités ayant un caractère spécial et tenant aux mœurs, au climat, à la nature du pays et de la race. Ce programme comprend : La vie agricole, la vie forestière, la vie industrielle, la vie maritime, la vie urbaine.

« 1^o L'habitation. Types et modes de construction, charpentes, appareils, ornements, décoration des habitations, serrurerie, ferronnerie, menuiserie, disposition intérieure des maisons.

« 2^o Objets mobiliers ayant un caractère local, objets de piété, lits, armoires, tables, coffres, sièges, horloges, étoffes, dentelles et broderies, faïence, poterie, dinanderie, sellerie, ustensiles domestiques, amulettes, objets de superstition, etc.

« 3^o Bâtiments, objets, ustensiles, outils servant à la culture, voitures, charrettes, harnachements. L'exploitation forestière, l'élevage. La navigation, types de bateaux, ustensiles de pêche, appareils.

« 4^o Costumes divers (agriculteur, forestier, marin, ouvrier, etc.). Coiffures, bijoux locaux.

« 5^o Cérémonies, fêtes traditionnelles.

« 6^o Types d'individus, citadins et paysans. »

Si quelque photographe canadien veut entreprendre l'organisation de cette section canadienne, nous serons heureux de lui fournir tous les renseignements que nous possédons. On peut s'adresser directement à M. Léon Le Clerc, « les Varets », rue Bourdet, Honfleur.

La prononciation du latin.—Depuis deux ans, on cherche, en France, à réaliser une réforme dans la prononciation du latin. M. Ragon, dans *l'Enseignement chrétien* (février, p. 99), dit où l'on en est rendu sur cette question et expose les raisons sur lesquelles se fonde la réforme. Il insiste surtout sur l'observation de l'accent tonique et sur la substitution des voyelles sonores aux voyelles nasales. Nous croyons que sur ces deux points, la réforme est à peu près réalisée dans la plupart de nos collèges canadiens-français. M. Ragon veut aussi qu'on donne à la lettre *u* le son *ou*; telle était la prononciation du latin classique, comme nous l'avons rappelé dans le dernier numéro du *Bulletin*. C'est par l'intermédiaire d'un *o* roman que le son *ou* a été restitué au français, et notre *ou* ne vient pas immédiatement de l'*u* latin; mais il n'est pas moins vrai que Grecs et Romains prononçaient *ou*; *turrem* ➡ *tour* ne prouve rien, mais il y a d'autres témoignages. Cette dernière réforme serait peut-être difficile à opérer, et plusieurs se demandent s'il convient d'en favoriser l'introduction.

Voici la conclusion à laquelle s'arrête M. l'Abbé Rousselot, le savant professeur de l'Institut catholique de Paris, dans son étude sur *la Prononciation du latin* (*Revue du Clergé français*, 1^{er} janvier): « Si nous avons envie de changer la prononciation traditionnelle du latin chez nous, que convient-il de faire? Faut-il prendre tout bonnement la prononciation usitée à Rome? Je ne le crois pas. Elle est fautive (si l'on peut employer ce mot) comme la nôtre, ayant été influencée par l'italien, comme la nôtre l'a été par le français. J'aimerais mieux qu'on revînt à celle de César, qui est tout à fait simple, ou bien à celle des premiers siècles chrétiens (saint Augustin). Mais je préférerais encore garder la prononciation que nous avons, et cela pour ne pas introduire de nouvelles causes de changements dans la prononciation française. Toutes les réformes opérées dans la façon de lire les langues classiques ont eu leur retentissement sur notre langue et en ont altéré plus ou moins l'harmonie. Ce qui est souhaitable, c'est que l'accent soit rétabli. Par là, notre latin deviendra compréhensible pour les étrangers, et cela suffit. »

SARCLURES

**. Il y a quelque part un homme qui a résolu de vendre toutes ses propriétés, et un journal informe ses lecteurs que ces propriétés « consistent en un magnifique poste de commerce et *l'autre* pour voiturier. »

L'autre ?... Quel autre ?

. Dans le compte-rendu d'une soirée, « donnée comme *tribut de reconnaissance* » et « non dans un but d'annonce », nous lisons : « M. X, le *représentant* général, pour la province de Québec, de la bière *, invita les débitants de liqueurs à boire une santé et l'on servit un verre de cette fameuse bière qui devient tous les jours de plus en plus populaire, et *pour laquelle on épargne rien pour l'introduire*. »

Tribut de reconnaissance ou annonce ?

En tout cas, nous ne pouvons admettre qu'un homme soit le *représentant d'une bière*, pas même d'une bière *pour laquelle on épargne rien pour l'introduire*.

**. Il y a peu de temps, « une centaine de convives étaient réunis sous l'aimable et courtoise invitation de la maison XYZ », dit un journal.

Voilà un toit d'un nouveau genre. Le journal a voulu dire que, *sur l'invitation* de MM. XYZ, ces joyeux convives, etc.

**. Un nouvel Hercule, c'est le marchand qui fait savoir au public qu'il a « toujours *en main* les instruments des meilleures marques du monde, tels que Chickering, Gerhard, Heintzman, Wormwith, Haward et Lindsay ».

Quand on pense que ces instruments sont des pianos, on est forcé d'admettre que ce brave homme a des muscles meilleurs encore que ceux du marchand de bois qui avait « toujours *en mains* des tringles de 14 pieds », d'autant que ce dernier y mettaient les deux *mains*, quand l'autre tient ses pianos dans une seule *main*. C'est à peine croyable. Aussi, le marchand de pianos ajoute-t-il, prévoyant qu'il y aura des incrédules : « Venez vous en convaincre. »

LE SARCLEUR.

BIBLIOGRAPHIE

Ernest GAGNON, *Choses d'autrefois—Feuilles éparses*. Québec (Dussault & Proulx), 1905; petit in-8 de VIII + 320 pages.

Quand un écrivain, même habile et dont on aime à dire du bien, a réuni et livré à l'imprimeur, pour en faire un recueil sans ordre de dates ni de sujets, des *feuilles éparses*, «des coupures de journaux et de revues oubliées dans des cartons ou disséminées çà et là», on se trouve d'ordinaire dans un lâcheux embarras, s'il faut rendre compte du livre que cela fait. On se rappelle avoir lu, dans tel périodique disparu, des chroniques pleines de sel...dans telle revue, qui connut peu de jours, des pages d'une poésie toute fraîche...dans telle feuille quotidienne, des articles vifs et légers. On est heureux de retrouver dans le volume ces choses d'autrefois: on les relit. Hélas! les bons mots ont perdu leur piquant, les fleurs sont fanées, les idées sont d'un autre âge, l'originalité du style a passé. Et l'on se prend à penser qu'il n'est rien tel que le temps pour mettre ainsi la critique au point, pour dépouiller une œuvre de l'éclat emprunté aux circonstances et du mérite éphémère de l'actualité.

Or, dans les *Choses d'autrefois*, M. Ernest Gagnon a colligé 36 articles de revue publiés de 1868 à 1905. Il était à craindre que le volume ne fût pas de poids.

Eh bien! les *Choses d'autrefois* semblent n'avoir point vieilli. Ces *feuilles éparses* ont subi, sans perte, l'épreuve de la mise en pages. M. Gagnon en a fait un livre, et *qui se lit*. C'est là, je pense, un éloge que peu d'œuvres du même genre ont mérité à leurs auteurs.

A quoi cela tient-il donc?

A la forme? Au style? Je ne le crois pas. La forme est correcte, le style facile. Mais il n'y a là rien de particulièrement remarquable, et peut-être y pourrait-on relever quelques négligences. La manière de M. Gagnon est de celles qui donnent du prix surtout aux chroniques fugitives, aux articles de courte haleine; elle n'assurerait pas le sort d'un livre qui ne vaudrait pas par quelque autre endroit.

Faut-il louer les *Choses d'autrefois* de leur variété? M. Gagnon est un polygraphe. Histoire, musique, poésie, folk-lore, littérature, linguistique, géographie, ethnographie... sur quelle matière n'a-t-il pas écrit? Il y a de tout dans ce volume. C'est un attrait, mais un écueil aussi. Ouvrage de rapport, mosaïque, dont il fallait pourtant que les morceaux fussent liés. Non, seule, la variété des sujets n'aurait pu faire qu'on relise ces chroniques. Pourtant, on les relit, et avec plaisir.

Qu'est-ce donc qui fait aimer ce petit livre?

L'actualité?... Ce sont choses d'autrefois.

L'importance des événements racontés?... Ce sont les « menus faits de la chronique d'antan ».

Les bons mots?... Il y en a; mais ce n'est pas assez pour la fortune d'un livre.

Ce qui fait que ce recueil, au lieu d'être un assemblage d'éléments plus ou moins disparates agroupés au hasard, est *un livre*, et, comparé aux livres canadiens de même sorte, peut-être le meilleur d'entre les bons, c'est que les travaux qui le composent vont tous au même but quoique par des routes différentes, sont tous inspirés par un souffle unique. Et ce lien qui apparente les unes aux autres les chroniques de M. Gagnon—je n'ai pas eu de peine à le découvrir: l'auteur lui-même l'a indiqué dans la préface—c'est « l'amour du passé, l'amour de la patrie canadienne ».

En effet, les *Choses d'autrefois* sont avant tout des choses canadiennes-françaises. Le mérite de leur auteur est d'avoir su fixer des impressions sincères ressenties devant la nature, l'histoire et la vie canadiennes. Réveiller le sentiment national, conservateur des choses mortes, par un rappel de lumière sur certains faits de notre histoire; montrer au grand jour les charmes de notre vieille province, depuis la simplicité de la cabane à sucre jusqu'à la majesté de nos grands rocs; décrire nos scènes rustiques, et, pour imprégner ces descriptions d'une plus intense couleur locale, ne point hésiter à se servir de savoureux et pittoresques produits de notre parler populaire, en rafraîchir sans crainte le vocabulaire officiel; dégager, avec une éloquence accorte, les rapports profonds et mystérieux entre la race et le terroir—entre la race avec sa foi des anciens jours, ses coutumes ancestrales, son âme émigrée de France, son esprit qui « se souvient », et le terroir tout saturé de réalités historiques et de traditions légendaires... Voilà une œuvre bonne, et grande, et belle. Je ne dis pas que

M. Gagnon, qui l'a tentée, n'a jamais failli dans l'exécution. Mais, somme toute, il aura eu l'une des premières parts au développement du régionalisme franco-canadien. Patriote, il aura contribué à réveiller nos énergies nationales; historien, à faire aimer notre passé; artiste, à former le goût de notre peuple; écrivain, à *nationaliser* notre littérature. Et le petit livre dont je rends compte est peut-être mieux assorti à ces desseins que des œuvres plus considérables du même auteur.

Dirai-je maintenant que certains chapitres, le 19^e et le 24^e par exemple, auraient pu, sans dommage, être omis? que le fait phonétique rappelé à la page 223 est attesté par des textes et expliqué par tous les philologues?... Et ajouterai-je que la jolie couverture des *Choses d'autrefois* a des enjolivures un peu mignardes et que plusieurs la trouvent mièvre?... A quoi bon? Ce sont des peccadilles.

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

Le Palinod de Normandie. Paris, 1904; in-12 de 48 pages.

La *Société des Poètes normands* a voulu restaurer, en 1904, les *Puys* du moyen âge. Au XVI^e siècle, les académies de Rouen, de Caen et de Dieppe donnaient annuellement un prix au meilleur poème composé en l'honneur de la Vierge; le jour de cette solennité s'appelait la *Fête des Palinods*. Ce concours de poésie avait été institué plusieurs siècles avant cette époque: au milieu du XII^e siècle, Wace écrivait un poème sur les origines *miraculeuses* du *Puy*.

Depuis 1901, Ch.-Th. Féret rêvait de ressusciter la *Feste as Normanz*. Il avait exposé plusieurs fois son idée dans *la Vie normande*. Au banquet des poètes normands, en 1903, il la reprit, et l'on résolut de passer aux actes; un programme fut établi: 1^o La lice ouverte à tous les poètes normands; 2^o Pas de concours: ni juges ni jugés; 3^o Sujet du Palinod: Corneille; 4^o Nombre de vers: au plus 70; 5^o Publication des pièces dans un recueil annuel; 6^o Date du Palinod: fin août.

Féret se chargea de recueillir les poèmes, les adhésions, les souscriptions. L'*Académie des Palinods* était fondée. Au *Puy de la Conception*, fondée à Rouen en 1074; au *Puy de l'Assomption*, établi à Dieppe au XIII^e siècle; au *Palinod de Caen*, organisé le 23 octobre 1527, l'auteur de *la Normandie exaltée*, à la tête des poètes normands, ajoutait, en 1904, le *Palinod de Normandie*.

Et le premier recueil des poèmes palinodiques modernes vient de paraître. Le servage du sujet imposé a peut-être fait que le volume est mince. L'œuvre actuelle, dit le secrétaire du Palinod, « n'a guère plus d'importance qu'un diner de famille; ce sont des parents, ces poètes, qui fêtent simplement; après l'avoir trop longtemps négligé, un grand anniversaire. » Jugerons-nous là-dessus l'Académie des Palinods ? Un Normand ne le peut. « Cy avons faict de gaîté drue ung geste antique », écrit Féret. Le geste est beau; peu nous chault qu'il soit ample. Aurait-on mieux traité le sujet traditionnel?... Le *Palinod* de Féret sur la « Vierge sans macule » me le laisse croire.

Ont concouru Madame Lucie Delarue-Mardrus, MM. Edmond Blanguernon, Charles Boulou, Ch.-Th. Féret, Paul Harel, Maurice Le Sieutre, Jules Le Teurtrois, Stanislas Millet, Edward Montier, Achille Paysant, Henri Piquet, Gaston Portevin, Gaston de Raimès, Georges Tis, Alain Tourneville et Adolphe Vard.

Le sonnet de Vard se termine par ce tercet :

Nul accent de terroir dans ta voix ne s'éveille.
— Ils sont trop espagnols, les héros de Corneille;
Ils seraient mieux romains, s'il étaient plus normands.

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

La poésie décentralisée.—MM. Poinso et Normandy avaient, l'année dernière, dans une brochure publiée par la *Revue forézienne*, cherché à déterminer les tendances de la poésie nouvelle, « libérée des formules prosodiques parnassiennes et dégagée aussi des excès vers-libriste ».

Aujourd'hui, dans *Vox* (janvier, p. 7)—une revue dont il nous arrive rarement de pouvoir partager les idées—ils écrivent, à propos de quelques récents livres de vers, que la poésie se décentralise aussi : « Donc elle s'aère et s'illumine. Montrons-nous joyeux de cette évolution qui la précise, la renouvelle et l'élargit. Et saluons avec reconnaissance... tous ceux de notre génération... qui, avec la foi en l'immortalité de ce qui est beau, font chanter aux cordes de leur cœur désormais confondu avec la lyre les sentiments les plus nobles de l'homme, les sentiments qui le haussent jusqu'à Dieu. »

Le parler français à l'école.—Après avoir lu le travail de M. l'Abbé Jutras et l'amusant récit de sa rencontre avec un puriste, un poète français nous écrit : « *Se démettre le bras ?* Je n'ai pour ma part jamais dit cela. Moi aussi, je dis : *Se démancher le bras*. Et je l'écris de même. »

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Donner du <i>trouble</i> à quelqu'un.	Causer des désagréments, de la fatigue, des démarches à quelqu'un.
Prendre le <i>trouble</i> de.....	Se donner la peine de...
Avoir du <i>trouble</i> à faire une chose.....	Avoir du mal, de la difficulté à la faire.
C'est trop de <i>trouble</i>	C'est prendre trop de peine, ce n'est pas la peine, cela n'en vaut pas la peine.
Il a bien du <i>trouble</i> avec cette affaire-là.....	Il a beaucoup d'ennuis, il rencontre beaucoup de difficultés, d'obstacles ; il a beaucoup de mal.
Ses enfants lui donnent bien du <i>trouble</i>	Lui causent beaucoup de désagréments, de soucis, d'ennuis, d'embarras.
Je vous <i>troublerai</i> pour le pain.	Voulez-vous bien me passer le pain ? Je vous prie de me passer le pain ; veuillez me passer le pain ; puis-je vous prier de me passer le pain ?

* *Trouble*, en français, signifie : 1° Confusion, désordre ; 2° Brouillerie, mésintelligence ; 3° (*au plur.*) Soulèvements populaires ; 4° Agitation de l'âme, de l'esprit ; etc. En d'autres termes, *trouble* s'entend 1° de l'état où la limpidité est altérée ; 2° de l'état où la lucidité est altérée ; 3° de l'état où la tranquillité est altérée.

De même, *troubler* se dit, en français, pour 1° priver de limpidité ; 2° de lucidité ; 3° de tranquillité.

Par analogie, on dit *troubler* pour déranger, interrompre d'une manière inopportune ; la dernière phrase que nous avons traduite serait donc française, si on lui donnait cette forme : « Permettez que je vous *trouble* pour vous demander du pain » ; mais elle ne serait pas des plus élégantes.

« Point de plaisir sans *trouble* », veut dire : Point de plaisir sans une certaine agitation de l'âme, point de joie sans mélange. Entre ce sens et celui que nous donnons au mot *trouble*, il y a une nuance.

« Les *troubles* de 1837. » Cette expression est française.

Le *trouble* n'est pas le *chagrin* ; mais le *chagrin* peut porter le *trouble* dans l'âme.

LE COMITÉ DU BULLETIN

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

233—Étude sur l'histoire de la littérature canadienne—Nos origines littéraires—1760-1800	L'Abbé C. ROY.
246—Relation par lettres de l'Amérique septentrionale	L'Abbé A. GOSSELIN.
250—Noms sauvages—Étymologie (<i>suite</i>)	EUG. ROUILLARD.
252—Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIII ^e siècle—Par le P. Potier, S.J.	
256—Lexique canadien-français (<i>suite</i>)	LE COMITÉ DU BULLETIN.
259—Glanures	“ “
263—Sarclores	LE SARCLEUR.
264—Bibliographie—Victor DELAHAYE, <i>Dictionnaire de la Prononciation moderne de la langue française</i> , etc.	A. RIVARD-LAGLANDERIE.
Georges SAINT-MLEUX, <i>De la formation des Noms de lieux du Poulet</i>	A. R.-L.
Émile LANTÉ, <i>Les Émotions modernes</i>	“
Georges SAINT-MLEUX, <i>De la véritable nature des Diphtongues dans la langue française</i>	“
Rapport du surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec pour l'année 1903-1904.	
268—Anglicismes	LE COMITÉ DU BULLETIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

Éditeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (gâteau); *s* = *s* dure (sa); *æ* = *eu* français (heureux); *w* = *ou* semi-voyelle (oui); *y* = *i* semi-voyelle (pied); *û* = *u* semi-voyelle (huile); *é* = *e* féminin (je); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (coucou); *c* = *ch* français (chez).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ̣* (*gn* français de agneau). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ḷ*, *q̣* (sons voisins de *t+s*, *d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti*, *du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de patte), *e* (*e* de péril), *o* (*o* de botte), *æ* (*eu* de jenne). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *â* (*a* de pâte), *ê* (*e* de chanté), *ô* (*o* de pot), *é* (*eu* de eux). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de il part), *è* (*e* de père), *ò* (*o* de encore), *æ* (*eu* de peur). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de sans), *ê* (*in* de vin), *ô* (*on* de pont), *ã* (*un* de lundi). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a'*, *i'*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a:*, *i:*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *a'*, *i'*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *ọ[o]* = *o* demi-nasal.

Les petits caractères représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

ETUDE
SUR
L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE⁽¹⁾

NOS ORIGINES LITTÉRAIRES

1760-1800

C'est de 1760, ou, si l'on aime mieux, c'est de la cession du Canada à l'Angleterre que l'on peut vraisemblablement dater le commencement de notre histoire littéraire. Jusque-là, il y a bien eu en ce pays quelques manifestations de vie intellectuelle, des récits de voyage, comme ceux de Champlain, des relations fort intéressantes, comme celles des jésuites, des histoires, comme celle de Charlevoix, des études de mœurs, comme celles du Père Lafiteau, des Lettres édifiantes et remplies de fines observations, comme celles de la Mère Marie de l'Incarnation, mais outre que ces ouvrages ont été pour la plupart écrits et tous publiés en France, ils ont aussi pour auteurs des écrivains qui sont de France bien plus encore que du Canada, et la France peut donc aussi bien que nous les réclamer comme son patrimoine.

On sait, d'autre part, que les Canadiens qui sont nés en ce pays, ont été pendant les cent cinquante années de la domination française au Canada, bien empêchés de s'occuper avec quelque soin des choses de l'esprit. Pendant cette période de notre vie nationale, que Lord Elgin appelait l'âge héroïque de la Nouvelle-France, toutes les forces vives du peuple naissant étaient absorbées

(1) Voir le *Bulletin* de janvier et juin 1904.

par les rudes travaux de la colonisation, du commerce et de la guerre. L'établissement de la race française sur les bords du Saint-Laurent s'est fait dans des conditions si pénibles, parfois si maladroites, et toujours si laborieuses, qu'il n'y eut guère ici de loisir et d'encouragement pour le travail peu lucratif de la pensée. Et des gouverneurs amis des lettres comme Frontenac, épris d'histoire naturelle comme de la Galissonnière, n'ont pu entreprendre de mêler à la vie besogneuse du Canadien les occupations et les agréments de la science et de la littérature. Aussi bien, semble-t-il que nos rois de France eux-mêmes n'aient pas eu d'autre ambition à cette époque que de former ici de solides colons pour abattre la forêt, de braves agriculteurs pour labourer le sol et lui faire produire des moissons, et des soldats qui fussent toujours prêts à faire le coup de feu contre l'Iroquois ou l'Anglais ; ils avaient encore sans doute le très noble dessein de répandre sur ce pays les lumières de la civilisation chrétienne ; mais il paraît bien aussi qu'ils se sont hâtés lentement de procurer à leurs sujets d'outre mer les moyens d'orienter vers les lettres et les arts leur activité. Et par exemple, on leur a reproché de n'avoir pas voulu introduire ici l'imprimerie à une époque où les colonies anglaises qui se développaient à côté de nous en étaient pourvues. ⁽¹⁾

Certes, il ne faut pas trop insister sur ces reproches ; il convient plutôt de se rappeler que la situation politique de la France dans l'Europe du dix-huitième siècle ne lui permettait guère de pousser toujours aussi activement que possible le perfectionnement de son œuvre coloniale.

*
* *

Quoiqu'il en soit, la littérature canadienne n'existait pas en 1760. Y avait-il des chances qu'elle pût naître et se développer bientôt ? Et quel était donc le milieu, l'état d'esprit et de mœurs qui la pouvait créer, d'où elle pouvait, un jour ou l'autre, sortir et se constituer ?

Il est inutile de rappeler quel climat enveloppait d'une atmosphère plutôt froide, et quel pays neuf, large, immense, gracieux ou sauvage, entourait de décors variés notre naissante littérature. Je n'ose parler de ces spectacles extérieurs qui s'offraient aux

(1) Voir à ce sujet *Voyage en Amérique*, par P. Kalm, édit. Marchand, Montréal, 1880, p. 137-138.

regards de ceux qui se seraient plus à les observer et à les décrire, de ces fleuves si profonds, majestueux ou pittoresques, dont on peuplait les rives, de ces lacs qui ressemblent à des mers, de ces forêts qui déroulaient partout le tableau mouvant de leurs gaies ou sombres couleurs. La nature n'était pas encore devenue matière à développements lyriques, un thème littéraire que l'on recommence sans cesse au gré de son imagination, que l'on brode le soir sous la lampe dans le rayonnement des visions rappelées ou des souvenirs accourus. J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre n'étaient encore en France que des précurseurs isolés, dont on ignorait peut-être ici les œuvres et les tendances. Mais la vie canadienne avait encore un large contact avec la vie primitive des indiens; et les mœurs des sauvages, leurs superstitions, les alertes de la vie nomade, les surprises nocturnes, les scalpes victorieux et barbares, les incantations magiques, les naïves légendes qui ne pouvaient manquer de pousser et de fleurir sur le fond un peu sévère de la vie coloniale, ou de s'enrouler en gracieuses guirlandes sur les récits véridiques des grand'mères: tout cela pouvait, à coup sûr, suggérer à l'esprit des sujets d'une singulière originalité; mais tout cela, il faut le déclarer dès maintenant, ne devait entrer que bien plus tard dans le courant de notre vie littéraire.

Cette vie littéraire pouvait-elle du moins, dans la société de l'époque où nous nous reportons, bientôt jaillir et prendre son cours?

Québec était, vers la fin du régime français, le centre d'une civilisation polie, élégante, raffinée même, et souvent très mondaine, qui depuis longtemps déjà avait pénétré jusqu'en ce pays. Kalm, qui visita la Nouvelle-France en 1749, et qui a laissé sur son voyage des notes si curieuses, si instructives et si sincères, a remarqué comme notre capitale, réunissait alors les éléments d'une société distinguée, où le bon goût était cultivé, où l'on se plaisait à le faire régner en ses manières, en son langage et en sa toilette. Il constate même que Québec l'emporte sur Montréal par son luxe bien plus que par sa vertu⁽¹⁾; et il est inutile de rappeler en passant cette vie brillante et parfois scandaleuse que l'on menait en certains quartiers de notre ville au moment même où la colonie se débattait douloureusement dans la misère et dans la souffrance de nos dernières luttes.

(1) Cf. *Voyage en Amérique*, et en particulier les pages 214-217.

Mais si Québec se complaisait dans cette royauté que lui assurait la vie mondaine et officielle ; s'il s'enorgueillissait de grouper en ses murs tous les personnages les plus considérables du monde politique et du monde ecclésiastique, il pouvait aussi se flatter d'être en ce pays le siège principal de la vie intellectuelle. On sait par Bougainville que vers la fin du régime français, en 1757, il existait ici un cercle littéraire que d'ailleurs l'on ne connaît pas autrement. Au surplus, depuis plus d'un siècle le Collège des jésuites et le Séminaire attiraient à Québec toute la jeunesse étudiante de la colonie ; Montréal ne possédait pas encore de maison d'enseignement classique, et c'est donc ici que se concentraient les quelques efforts que l'on pouvait consacrer au développement et à l'éducation des esprits. Le Collège des jésuites et le Séminaire de Québec avaient ainsi préparé et formé toute une pléiade d'hommes, laïcs ou ecclésiastiques, qui avaient une culture libérale, initiés aux lettres et aux sciences, et dès lors capables, à un moment donné, l'occasion les y invitant, de tenir une plume et de laisser quelques œuvres.

Au reste, les esprits étaient ici très susceptibles de s'élever et de s'agrandir. L'esprit canadien, et en particulier l'esprit de cette génération qui a assisté à l'effondrement de la puissance française en ce pays, était particulièrement riche et fécond, et il méritait bien mieux que cette accusation d'infériorité que longtemps on a essayé de faire peser sur lui. L'esprit français, celui qui a tracé les plans si vastes et si hardis de la colonisation canadienne, et celui qui s'est employé à les exécuter ; l'esprit français qui a conçu et tenté le projet d'étendre la zone de son influence jusqu'aux grands lacs, jusqu'aux rives du Mississipi et jusqu'à la Louisiane, a fait preuve de qualités supérieures, que l'on n'hésite pas à affirmer encore quand on compare son œuvre avec celle qu'accomplissait au même moment, dans la Nouvelle-Angleterre, l'esprit de nos voisins. Et M. Rameau de Saint-Père avait bien raison d'engager un jour nos historiens à rechercher et à montrer tout ce qu'il y avait ici de forces sociales, intellectuelles et morales en germe dans ces esprits qui ont préparé et vécu les premières pages de notre histoire. (1)

Seulement, il fut difficile à ces esprits d'organiser au Canada une vie littéraire un peu active et féconde aussi longtemps que le

(1) Voir une lettre de M. Rameau citée par M. Benj. Sulte, dans son *Hist. des Canadiens français*, VII, 118.

Canada fut colonie de la France. On recevait de Paris les livres dont on avait besoin, et parce que, d'ailleurs, on ne pouvait ici, imprimer, et que l'on est bien près de se décider à ne pas faire de prose ou de vers quand on est sûr de ne pouvoir publier ni ses vers ni sa prose, on se contentait de composer quelques chansons, de lire et de relire les soixante mille volumes qui, dit-on, circulaient ici vers 1760. ⁽¹⁾

Mais la séparation complète et définitive du Canada et de la France vint brusquement changer cet état de choses, et nous forcer à ne compter plus désormais que sur nous-mêmes. Cet événement tragique qui orientait tout autrement nos destinées, devait donc précipiter le développement de toutes nos activités, et il marqua, en réalité,—si l'expression n'était pas trop ambitieuse—le commencement de notre autonomie intellectuelle et littéraire. Toutes les forces que nous tenions en réserve, et qui jusque là n'avaient pas eu l'occasion de se manifester, parce que la France centralisatrice pourvoyait à tout, devaient plus tôt tendre vers l'action et vers les œuvres. Les premières persécutions du vainqueur nous jetèrent elles-mêmes sans délai dans une résistance où l'esprit était impatient de s'exprimer bien haut, et dans une lutte où nous étions laissés à nos propres initiatives et à nos seules ressources. Ce sont donc, en somme, nos souffrances et nos malheurs qui ont hâté l'éclosion de tous ces germes de vie personnelle que nous portions en nous, et que tardait à faire mûrir le lointain soleil de Versailles.

Les grandes agitations politiques et les révolutions de la vie nationale n'ébranlent jamais en vain l'âme et la conscience d'un peuple; elles sont accompagnées ou suivies d'efforts intellectuels où se manifestent toutes les inquiétudes et toutes les espérances de la nation. Nous devions, nous aussi, à notre tour, et bien des fois après 1760, expérimenter cette loi dans la mesure où il fut possible à nos esprits encore jeunes et assez indigents de s'y soumettre et de la confirmer.

Non pas, certes, qu'au lendemain même du traité qui nous livrait à l'Angleterre devaient être imprimés nos premiers livres et composés nos premiers poèmes. Ce n'est pas sur les plaines encore sanglantes d'Abraham que pouvaient pousser nos premières fleurs d'élégie, et ce n'est pas des ruines partout accumulées que pouvaient tout de suite sortir des voix d'épopée ! Aussi bien,

(1) C'est une affirmation de M. Sulte. Mais ne savons sur quelle autorité elle repose.

n'est-ce pas non plus la troupe de fonctionnaires étrangers, que méprisait Murray lui-même, et qui s'abattit alors sur le pays, qui pouvait y faire briller aussitôt le rayon de la poésie, et y créer sans retard la vie supérieure de l'esprit.

Non, nos pères n'écrivirent pas tout de suite. Ils firent mieux : ils se donnèrent à l'action, et tout en réparant les désastres de leur fortune matérielle, ils se comptèrent, ils s'unirent, ils se groupèrent autour d'une idée, de celle-là même qui plus tard devait remplir encore nos discours et nos vies, faire palpiter l'âme de nos orateurs, de nos historiens, et de nos plus grands poètes, ils se groupèrent autour de l'idée nationale. C'est à conserver d'abord, puis à faire rayonner ici l'esprit français, et à lui assurer sa supériorité sur l'esprit saxon qu'ils s'employèrent. De 1760 à 1800, on les voit tous, en haut et en bas de l'échelle sociale, se consacrer à cette œuvre. Ils se mettent en garde contre les influences étrangères qui commencèrent dès lors à s'exercer sur eux, et ils tâchent à maintenir, à la campagne et à la ville, les habitudes, les mœurs, les traditions de la vie française. A la ville surtout, on se surveilla avec une vigilance dont on s'est bien relâché.

Cette mission, que s'attribuaient les Canadiens de 1760, leur était rendue plus facile par ce fait que l'Angleterre ne nous envoya guère à cette époque que des négociants et des commerçants, et que ceux-ci, venus d'un pays où l'aristocratie possédait d'immenses domaines, et pour cela jouissait d'un prestige considérable, ne pouvaient se défendre d'avoir quelque respect pour ce petit peuple de Canadiens qui étaient ici propriétaires du sol. Au reste, la gloire de l'esprit français était trop vive et trop rayonnante alors sur l'Europe pour que nos vainqueurs ne fussent pas inclinés à l'admirer jusque chez nous. Et c'est donc ce qui explique encore, dans quelque mesure, pourquoi le goût français, ses manières, sa distinction et sa politesse ont régné alors dans la société des villes, et, le jour des grandes réceptions, jusqu'au palais du gouverneur. Notre attitude pendant la guerre de l'indépendance américaine nous valut, d'ailleurs, un surcroît de prestige, et pendant les dernières années du dix-huitième siècle, c'est l'aristocratie canadienne-française qui continua à donner le ton des relations sociales ; tout ce qui voulait être de bonne compagnie à Québec et à Montréal, devait prendre les habitudes et l'étiquette des cercles français. ⁽¹⁾

(1) On peut lire sur ce sujet une intéressante étude, *la Société canadienne*, datée de 1845, faite par M. O. Létourneau, fondateur de la *Revue canadienne*, et reproduite dans le *Répertoire national*, III, 289-310.

Ainsi, les vaincus de 1760, inconsciemment peut-être, mais sûrement, préparaient les conditions d'existence dans lesquelles apparaissaient déjà les premiers essais de littérature canadienne.

*
* *

C'est dans le journal, dans le papier périodique, comme on disait alors, que devaient se manifester ces premiers essais. Et il n'y a vraiment que nos littératures coloniales qui puissent commencer de cette façon ; les autres, les anciennes, sont nées sur les lèvres des aèdes, des bardes ou des troubadours ; c'est la parole humaine, c'est le chant vivant d'une âme qui en transmettait aux oreilles attentives les premiers et un peu naïfs accents. Ici, dans cette Amérique où la machine est au commencement de tous les progrès, c'est la presse qui devait être le premier instrument de notre pensée littéraire.

De 1760 à 1800 — et si dans cette étude nous nous arrêtons à 1800, c'est tout simplement pour ne pas aller plus loin, attendu que nous ne voyons pas encore que 1800 puisse marquer la fin d'une première période de notre histoire littéraire — de 1760 à 1800, Québec et Montréal mirent au jour à peu près huit ou neuf papiers périodiques, dans lesquels il faut aller chercher les premières et modestes œuvres de nos premiers écrivains.

Voici la liste de ces journaux : la *Gazette de Québec*, 1764 ⁽¹⁾ ; la *Gazette du commerce et littéraire*, de Montréal, 1778 ⁽²⁾ ; la

(1) Fondée par Brown et Gilmore. Hebdomadaire d'abord. Cesse de paraître en 1874.

(2) Fondée par Fleury Mesplet, en juin 1778 ; disparaît en juin 1779. L'année qui suivit la disparition de la *Gazette littéraire*, Fleury Mesplet publia un papier qui avait pour titre *Tant pis, tant mieux*. M. Sulte affirme dans son *Hist. des Canadiens français*, VII, 136, que le *Tant pis, tant mieux* était un journal. Il ne paraît appuyer cette affirmation que sur les renseignements assez vagues que l'on peut voir dans les *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière*, p. 117-118. Nous n'avons pu nous-même en trouver d'autres ; nous n'avons pu surtout retrouver le *Tant pis, tant mieux*. P. de Sales Laterrière déclare que ses compagnons de prison, « Jautard et Mesplet sont inculpés, le premier d'être rédacteur et le second imprimeur d'un papier connu sous le nom de *Tant pis, tant mieux*, du genre libellique, qui se permettait d'attaquer la sage politique du gouvernement anglais, et surtout de combattre les despotisme du Suisse Haldimand. » — Ce papier fut-il un journal ? N'était-ce pas plutôt, comme le croient quelques-uns de nos chercheurs, une feuille libellique et isolée qui fut répandue dans le public par Jautard et Mesplet ?

Gazette de Montréal, 1785⁽¹⁾; le *Courrier de Québec*, 1788⁽²⁾; le *Magasin de Québec*, 1792⁽³⁾; le *Cours du temps*, 1794.⁽⁴⁾

Ces journaux n'eurent pas tous une égale fortune : les uns, comme le *Courrier de Québec*, ne vinrent au monde que pour mourir, sans même connaître de lendemain ; les autres, comme la *Gazette littéraire de Montréal*, le *Magasin de Québec*, le *Cours du temps*, luttèrent pendant quelques mois ou quelques années avec la vie, puis disparurent à leur tour. Si donc l'on excepte la *Gazette de Québec* et la *Gazette de Montréal*, qui devaient fournir une très longue carrière, l'existence fut dure pour nos premiers papiers.

Afin d'atteindre le plus grand nombre de lecteurs possible, on publia plusieurs de ces journaux en français et en anglais. La *Gazette de Québec*, la *Gazette de Montréal*, le *Magasin de Québec*, le *Cours du temps* furent rédigés dans ces deux langues.

On pourrait, à la rigueur, classer en deux catégories différentes ces premiers journaux. Il y eut les journaux surtout politiques, comme la *Gazette de Québec*, la *Gazette de Montréal*; et il y eut les papiers périodiques surtout littéraires, comme la *Gazette littéraire de Montréal*, le *Magasin de Québec*, qui ne reproduisait guère que des pages de littérature étrangère, et le *Cours du temps*, que nous n'avons pu consulter nous-même.

C'est Québec qui fut donc le berceau du journalisme canadien, puisque c'est ici que naquit, le 21 juin 1764, la *Gazette de Québec*. Et cette *Gazette* est donc l'ainée de tant d'autres que devait enfanter l'esprit ardent et batailleur des Canadiens.

Cependant, la *Gazette de Québec* ne peut occuper une large place dans l'étude des origines de notre littérature ; elle est, à cette époque où nous nous reportons, le moins possible littéraire. Si l'on excepte quelques rares poésies, les articles qu'elle publie

(1) Imprimée par Fleury Mesplet. Paraît encore.

(2) Fondé par M. Tanswell, imprimé par Guillaume Moore. Il n'en est sorti qu'un numéro.

(3) Recueil littéraire, fondé par une société de gens de lettres. Imprimé par Samuel puis Jean Neilson. Mensuel. Chaque livraison contient 68 pages. Commencé en août 1792. Paraît pendant deux ou trois ans.

(4) Fondé le 24 juin 1794. Publié par Vondenvelden. Disparaît le 25 juin 1795.

Ajoutons à cette liste des journaux publiés avant 1800 le *Quebec Herald*, fondé en 1788. Nous recommandons au lecteur qui voudrait avoir quelques détails sur l'histoire des journaux de Québec, la très patiente étude de M. Horace Têtu, *Historique des journaux de Québec*, 4^e édit., 1889.

sont rédigés presque tous par des anglais, et c'est un scribe quelconque qui les traduit en mauvais français. Lisez plutôt cette phrase de son article-programme :

« Notre dessein est donc, de publier en *Anglais* et en *Français*, sous le titre de la *Gazette de Québec*, un recueil d'affaires étrangères, et de transactions politiques, à fin qu'on puisse se former une idée des différens intérêts, et des connexions réciproques des puissances de l'*Europe*. Nous aurons aussi un soin particulier de cueillir les transactions et les occurrences de la mère-patrie... »

D'autre part, à une époque où les pouvoirs publics étaient ombrageux et jaloux de leur indépendance, les rédacteurs de la *Gazette* se virent obligés de garder la plus stricte neutralité ; ils y réussirent à merveille. Et il serait difficile d'imaginer un journal politique qui soit tout ensemble plus incolore et plus plat. Brown caractérisait plus justement qu'il ne le voulait peut-être le passé de la *Gazette*, quand pour faire son éloge, il écrivait le 8 août 1776, « qu'elle a mérité le titre de *La plus innocente Gazette de la domination britannique* » ; et il ajoutait avec modestie ; « Il y a très peu d'apparence qu'elle perde un titre si estimable... »

C'est surtout dans la *Gazette littéraire* de Montréal, fondée en 1778, que l'on peut le mieux voir se dessiner les premiers mouvements de la pensée littéraire au Canada.

Cette *Gazette*, publiée par Fleury Mesplet ⁽¹⁾, est l'organe d'un groupe de lettrés qui vivent à Montréal, et qui s'inquiètent, selon leur expression, de devenir savants. Ils ouvrent toutes grandes à leurs compatriotes les pages de leur journal hebdomadaire, et ils les invitent à se disputer et à se quereller devant le public. La politique n'étant pas encore ici matière à discussion, et le commerce étant chose bien prosaïque, c'est la littérature seule, sous toutes ses formes graves ou futiles, qui couvrira les pages de la *Gazette*. Quelques semaines seulement après son apparition, la

(1) Fleury Mesplet est un français venu de Philadelphie, où, croit-on, il était imprimeur dans l'atelier de Benjamin Franklin. Il se rendit au Canada en 1776 pour y imprimer le journal que se proposaient de fonder Franklin, Chase et Carroll. Ce journal devait faire une active propagande en faveur de la cause de l'indépendance américaine. Mais on constata bientôt qu'on ne pouvait ici organiser une croisade efficace, et que les Canadiens ne se souciaient guère de passer aux insurgés. Mesplet resta tout de même au pays, y exerça tour à tour à Québec et à Montréal son métier d'imprimeur, et fonda, en 1778, la *Gazette littéraire de Montréal*. C'est le même Fleury Mesplet qui fonda, en 1785, la *Gazette de Montréal*. On peut lire sur ce sujet l'article *Vieilles gazettes* dans les *Mélanges* de M. Benj. Sulte. M. Sulte a malheureusement confondu la *Gazette littéraire de Montréal* avec la *Gazette de Montréal*.

Gazette du commerce et littéraire laissera donc tomber la première partie de son titre, et s'appellera la *Gazette littéraire* tout court.

Comme tous ceux qui créent quelque chose, Fleury Mesplet avait conscience qu'il comblait une lacune; il se plaisait même à grossir l'importance de son œuvre, et il ne manquait pas d'accuser avec une belle assurance tous ceux qui n'avaient pas encore fait comme lui.

« Il est peu de Province, écrivait-il dans son adresse aux citoyens qui couvre la première page du premier numéro de la *Gazette littéraire*, qui aient besoin d'encouragement autant que celle que nous habitons⁽¹⁾; on peut dire en général, que ses ports ne furent ouverts qu'au commerce des choses qui tendent à la satisfaction des sens. Vit-on jamais, et existe-t-il encore une Bibliothèque ou même le débris d'une Bibliothèque qui puisse être regardé comme un monument, non d'une science profonde, mais de l'envie et du désir de savoir. Vous conviendrez, Messieurs, que jusqu'à présent la plus grande partie se sont renfermés dans une sphère bien étroite; et ce n'est pas faute de dispositions ou de bonne volonté d'acquérir des connaissances, mais faute d'occasion. Sous le règne précédent vous n'étiez en partie occupés que des troubles qui agitaient votre Province, vous ne receviez de l'Europe que ce qui pouvait satisfaire vos intérêts et votre ambition, vous ignoriez qu'il était possible d'être Grand sans richesses, et que la science tenait lieu de biens et d'honneurs; sous le règne présent vous n'avez point changé d'objet, et il ne vous en a point été offert d'autre. »

Et Fleury Mesplet propose à ses lecteurs cet objet nouveau : c'est dans les pages de sa *Gazette* que l'on trouvera un aliment pour les esprits. Il engage donc ses concitoyens à les lire; il persuade l'artisan et le laboureur que ce leur sera un divertissement agréable, et qu'ils y prendraient aussi un plus vif désir de faire instruire leurs enfants.

Dès les premiers numéros, de vives altercations s'engagent sur des problèmes d'importance secondaire, et par exemple, sur les modes auxquelles s'assujettissent les femmes, sur la manière dont elles se coiffent et « construisent sur leur tête avec des cheveux étrangers, des dentelles et des rubans un édifice deux fois autant élevé que la hauteur de leur visage, » sur l'utilité du silence, et les

(1) Il s'agit de l'encouragement à accorder à la science et aux lettres.

dangers de l'indiscrétion, sur la grammaire et sur le style. Les collaborateurs se corrigent, se critiquent et se houspillent les uns les autres ; ils n'écrivent pas tous d'une façon très correcte ; quelques-uns seraient sans doute aujourd'hui de chauds partisans de la réforme de l'orthographe et de la syntaxe ; ils aiguisent avec malice la pointe de leur ironie ; et ils font, en vérité, de la *Gazette littéraire* un journal à la fois vivant, spirituel et léger.

La note grave pourtant n'y manque pas, et l'on pose dès le deuxième numéro les questions si considérables, et encore si actuelles, de l'éducation, des méthodes agricoles, de la coupe du bois et de la destruction imprévoyante des forêts.

La critique littéraire, un peu terne et qui se traîne sur des essais souvent peu intéressants, s'étale avec complaisance dans les colonnes de la *Gazette*. La verge de Boileau, tour à tour molle ou cinglante, est surtout maniée par un collaborateur assidu qui signe *Le spectateur tranquille*, et qui n'est autre que ce Valentin Jautard, avocat, emprisonné plus tard, en 1779, pour avoir fustigé le gouvernement dans le *Tant pis, tant mieux*. Autour du *spectateur tranquille* viennent se grouper des disciples, de jeunes écrivains, avides de correction ; et parmi eux, le plus empressé, le plus soumis jusqu'au jour d'une révolte et d'une rupture retentissante, fut un québécois connu dans le monde des lettres sous le nom de *Canadien curieux*.

L'usage de ne jamais signer son propre nom dans les journaux de ce temps, usage qui va se maintenir encore pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, nous empêche de bien connaître la physionomie de ces écrivains de 1778, et d'attribuer avec sûreté et précision les articles en prose ou en vers qu'ils livrent au public.

Nous savons pourtant, et il est assez facile de l'apercevoir en lisant la *Gazette littéraire*, que le groupe des rédacteurs montréalais se composait de Canadiens et de quelques Français qui étaient établis au pays. Jautard était lui-même né en France, tout comme Fleury Mesplet.

Ces intellectuels avaient voulu mettre en commun leurs efforts et leurs talents, et ils formèrent à Montréal une société littéraire, à laquelle ils donnèrent solennellement le nom d'Académie ; et plusieurs d'entre eux, quand ils signent leurs articles, ne manquent pas d'ajouter à leur pseudonyme : *membre de l'Académie*.

C'est par la *Gazette littéraire*, qui fut bientôt son organe, que cette académie révéla au monde son existence. Sa fortune

fut-elle considérable et prolongée, nous ne savons. On l'appelait volontiers à cette époque l'*Académie naissante de Montréal*, jusqu'à ce qu'un malin, dans un des derniers numéros de la *Gazette*, étonné de constater l'inactivité croissante et l'apathie dont semblaient coupables les académiciens, s'avisait d'adresser une épître *A l'Académie naissante et en apparence mourante de Montréal*.⁽¹⁾

L'Académie ne tarda pas, d'ailleurs, à se créer d'irréconciliables ennemis. Elle professait pour Voltaire, qui mourut justement en 1778, une admiration qui ne pouvait être partagée par tous. C'est même à l'occasion de certaines attaques qui furent portées contre Voltaire dans la *Gazette littéraire*, que l'Académie entra en scène pour venger « cet homme unique dont la mort a plongé toute la République des Lettres dans une consternation que la suite des temps ne modérera jamais ». ⁽²⁾ Ce zèle ardent à défendre l'ennemi de nos dogmes, et aussi certaines autres insinuations malveillantes à l'adresse de nos institutions valurent à l'Académie beaucoup d'ennuis. Les académiciens étaient peu discrets, trop loquaces, ressemblaient parfois à ces sophistes bavards qui, voulant endoctriner la jeunesse grecque, battirent longtemps les pavés d'Athènes, et remplirent la cité du bruit de leurs querelles. L'un d'eux, nouveau Gorgias, entre en lice héroïque, provoque les adversaires, et se fait fort d'écrire avec une égale conviction pour ou contre les plus graves sujets ⁽³⁾. La philosophie du dix-huitième siècle, et surtout celle qui s'attaquait à la religion, exerçait évidemment une grande influence sur ces esprits, et l'on comprend quelles oppositions pouvait susciter ici leur prosélytisme. Et c'est cela même, sans doute, ajouté à de sévères admonestations que la *Gazette littéraire* s'était attirées de la part du gouvernement à l'occasion de certaines disputes du Palais, qui paralysa bientôt l'œuvre du journal, et l'activité de l'Académie.

Il est toutefois intéressant d'observer comment dans ce mouvement littéraire de 1778, deux courants distincts viennent se rencontrer, se mêlent et quelquefois se disjoignent et s'opposent, comment viennent tour à tour se fortifier et se combattre ce que l'on pourrait appeler l'esprit national et l'esprit français.

L'esprit français était malheureusement représenté par ces hommes à réputation louche, par ces demi-lettrés et par ces épaves

(1) La *Gazette littéraire*, 21 avril 1779.

(2) La *Gazette littéraire*, 14 oct. 1778.

(3) La *Gazette littéraire*, 4 novembre 1778.

de la morale que le flot de la mer avait déjà jetés sur nos rivages (1). Esprit saturé de cette atmosphère de scepticisme et d'irréligion que l'on respirait partout en France, il ne pouvait s'accorder, ni surtout s'indentifier avec l'esprit canadien, lequel était resté par dessus tout chrétien, et respectueux de l'autorité religieuse. Il exerça pourtant ici une influence que l'on retrouve dans le cercle bien connu de ces Canadiens qui à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle constituaient en ce pays le groupe des libertins, ou de ceux que l'on nommait les voltairiens.

C'est donc cet esprit qui apparaît, se manifeste et s'exprime dans plusieurs pages de la *Gazette littéraire* ; comme l'on voit aussi protester dans ces mêmes pages, et s'affirmer l'esprit de ceux qui étaient vraiment nôtres, l'esprit national. Nul doute, d'ailleurs, que l'esprit national n'ait plus d'une fois bénéficié de sa rencontre avec l'esprit français. Ces deux esprits ne pouvaient être, ils ne seront jamais, c'est du moins notre espérance, absolument opposés et contraires. Notre esprit canadien retrouvait d'abord au contact de l'autre, plus vif et plus actif, une ardeur nouvelle, et comme son élan vers les choses de la vie intellectuelle ; il retrouvait encore en lui cette bonne humeur, ce besoin de rire et de chanter, et aussi cette malice qu'il se plaisait à exercer dans ces courtes poésies, dans ces couplets, épîtres, épigrammes et satires que l'on rencontre sous le doigt en feuilletant la *Gazette littéraire* et les autres journaux de cette époque.

CAMILLE ROY, p^{re}

(la suite prochainement)

(1) On peut trouver quelques renseignements sur Jautard et Mesplet dans les *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière*. Voir le chapitre sixième.

RELATION PAR LETTRES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

On se rappelle peut-être que nous avons donné, ici même (1), un compte rendu de cet ouvrage, publié, en 1904, par le Rev. Père de Rochemonteix.

Dans notre article, après avoir fait remarquer que ces lettres pouvaient bien avoir été adressées aux Raudot, nous ajoutions, sur la foi du *Rapport des Archives d'Ottawa pour 1887*, qu'il existait une suite à cette Relation et que Margry l'attribuait à Raudot, le fils. Malheureusement, nous étions trop loin de la source pour contrôler ces renseignements.

Le Père de Rochemonteix, à qui nous avons adressé le *Bulletin*, a bien voulu s'en occuper.

Il a fait des découvertes intéressantes et, grâce à sa bienveillante permission, nos lecteurs pourront en profiter. Sa lettre servira de suite et de complément à notre compte rendu. La voici :

.....Je désire depuis longtemps vous communiquer quelques renseignements au sujet d'un *passage* de votre article sur la Relation par lettres... Voici ce *passage* :

« Sur le point de quitter le Canada et voulant sans doute réunir le plus de renseignements possible sur les mœurs et coutumes des Canadiens et des Sauvages, à qui les Raudot auraient-ils pu mieux s'adresser qu'au P. Silvy, qui, pendant plusieurs années, avait parcouru le pays en tous sens et vécu la vie de ces peuples ? Et ce qui nous porte à croire qu'il a pu en être ainsi, c'est qu'il existe une suite à cette relation. Dans une série de mémoires attribués à Raudot et conservés à Paris aux Archives de la Marine, il s'en trouve un concernant les sauvages de l'Amérique du Nord, intitulé : Suite de la relation par lettres de l'Amérique septentrionale. Au verso de ce mémoire, M. Margry a mis en note : « Cette relation est faite par M. Raudot fils sur les « mémoires de M. de Louvigny, pour ce qui regarde les sauvages. » Quoiqu'il en soit, la Relation par lettre semble être disparue des Archives de Paris. »

La réflexion de M. Margry ne repose sur aucun fondement ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire la *Relation* et de connaître les Mémoires de M. de Louvigny. Il n'y a donc pas lieu de s'oc-

(1) Octobre 1904.

cuper de cette *note*, peu motivée comme bien d'autres du même auteur. Très suffisant et plein de lui-même, M. Margry était très insuffisant dans la critique ; ses ouvrages le prouvent et c'est le sentiment des archivistes les plus distingués.

Revenons au *passage*. Il existe, en effet, aux Archives des colonies (pas de la Marine) la *Suite* (sic) de la *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale*. Savez-vous de quoi se compose cette *Suite* ? Elle se compose uniquement des lettres du manuscrit de Berlin, de la 44^e à la 89^e, et en outre de la 90^e du manuscrit de Québec : *Des missionnaires du Canada*. Les titres et inscriptions des lettres sont en tout semblables à ma publication. Ainsi, lettre 44^e : « Des forts appartenans aux français et aux anglais dans la Baye d'Hudson. A Québec le 1710. » Le texte est également le même, sauf que l'orthographe présente ici et là des différences avec celle du manuscrit de Berlin, même avec celle de votre lettre 90^e. Ni table des matières, ni permis d'imprimer. Cette *Suite* est écrite toute d'un trait, de la même main, sans ratures, d'une écriture très lisible et régulière. Elle se compose de cinq cahiers de six feuilles (24 pages) in-fol. chacun, cousus ensemble.

Au revers du dernier feuillet du dernier des cahiers de la *Suite* est une note d'une main ancienne, différente de toutes celles qu'on rencontre dans ce carton. L'écriture est très négligée, difficile à lire. « M. de Fontanieu (?), Cecy est fait par M. Raudot, le fils. Je vous en ay déjà envoyé la 1^{re} partie, cela mérite d'être examiné et gardé avec soin. Rien n'est plus capable de donner une connaissance du pays. »

Nous reviendrons plus loin sur cette note.

La *Suite* est précédée des 43 lettres, qui ne sont qu'un *développement* ou un *arrangement* des 43 premières lettres de mon texte. Ce texte est manifestement le canevas, sur lequel l'*arrangeur* (sit venia verbo) a travaillé, en intercalant des compléments plus ou moins longs, mais toujours suivant le plan de l'auteur de la *Relation par lettres*. Le dit arrangeur donne 1705 pour date à ses deux premières lettres et feint de les avoir écrites pendant les deux mois environ que le vaisseau le *Héros*, qui l'avait amené à Québec, était demeuré ancré devant la ville. Chose étrange ! il mentionne dans la seconde lettre (1705) des faits de 1717 et de 1720, et, ce qui paraît invraisemblable, en donnant ces dates. Dans ses développements, il s'efforce le plus possible de dissimuler la source où il a puisé ; mais en y regardant de près, on

reconnait le guide et l'inspirateur. Ici et là, l'arrangeur se trahit par certains traits. Je ne cite qu'un détail, qui est curieux et décisif. A la page 93, lettre XXXVII^e, deuxième ligne du bas (v. mon texte), au lieu de la spécification réaliste, « c'est aux temps et... » il dit seulement : « Ils (les captifs au poteau) indiquent *des parties de leur corps*, demandant qu'on les y torture. »

Le travail de l'arrangeur n'est pas terminé. On trouve, en effet, à la suite des premières lettres, des indications de ce genre : il faut joindre ici tel document, par exemple, les lettres patentes royales en faveur des Récollets ou des Jésuites. Ces documents n'y sont pas.

Quand ces 43 lettres ont-elles été composées ? Elles n'ont pu l'être avant 1720, cela ressort évidemment, 1^o) de la seconde lettre datée de 1705 et qui parle de faits de 1720 ; 2^o) de la 10^e lettre qui place en 1710 des connaissances et des expériences qui n'ont pu avoir lieu que plus tard, vers 1720, notamment pour les Esquimaux. Cette date de 1720 est aussi une preuve, preuve très importante, de l'antériorité du Manuscrit de Berlin.

Ces 43 lettres, qu'on a fondues en un tout avec celles de la *Suite de la Relation par lettres*, portent ce titre au haut du *brouillon* de la première lettre : « *Mémoires de la Nouvelle-France.* » Je dis *brouillon*, car il y a des brouillons de lettres et puis la mise au net. Le *fond* des brouillons et la mise au net paraissent écrits par des copistes ; les corrections et additions (celles-ci considérables) des brouillons sont d'une écriture régulière, assez belle, ne ressemblant pas à celle des copistes. La *Suite de la Relation* est de cette même écriture.

Quel est l'arrangeur de ces 43 lettres ? On ne trouve aux archives aucune indication à ce sujet. Mais assurément, ce n'est pas Raudot, le fils. Raudot, intelligent, habile et sagace, n'aurait pas commis les grosses bévues que j'ai signalées. Dès lors, comment expliquer ces paroles de Fontanieu : *Cecy est fait par M. Raudot le fils ?*

La solution est dans votre article, me semble-t-il. Vous dites : « Sur le point de quitter le Canada et voulant sans doute réunir le plus de renseignements possible sur les mœurs et coutumes des Canadiens et des sauvages, à qui les Raudot auraient-ils pu mieux s'adresser qu'au P. Silvy, qui, pendant plusieurs années, avait parcouru le pays en tous sens et vécu la vie de ces peuples ? » Nous sommes dans le pays des conjectures et des recherches. Voici

donc ce qui aura pu se passer : le P. Silvy aura remis à Raudot un exemplaire de sa *Relation par lettres* ; M. Raudot, voulant avec ce canevas faire une œuvre plus développée et plus complète, aura confié ce travail à quelqu'un de son entourage, sans lui dire le nom de l'auteur de la *Relation par lettres*. D'où la croyance, parmi ses intimes, que la *Relation* était bien de lui. Tout cela est vraisemblable, sinon vrai, et explique d'abord les bévues de la seconde lettre de 1705 et de la 10^e et surtout la note de Fontanieu, lequel paraît avoir été un des intimes de l'intendant. M. de Fontanieu a supposé que les 47 dernières lettres (*Suite de la Relation*), que Raudot incorporait purement et simplement aux 43 premières, lui appartenaient également comme celles-ci.

Quoiqu'il en soit de cette explication, un fait reste constant : la *Relation par lettres* que j'ai publiée a servi de canevas aux 43 premières lettres, et conserve le bénéfice de l'antériorité.

Quel est l'auteur de cette *Relation* ? Toute la question est là, et c'est la question que je me suis posée dans ma *Préface*. J'ai écrit, p. VII : « Ces lettres sont, à n'en pas douter, d'un missionnaire ; ce qui est raconté des missions catholiques le montre à l'évidence, et ce missionnaire est un jésuite. Le jésuite s'y révèle à chaque page. Il eût signé : *Un missionnaire jésuite*, que cette signature n'eût rien appris au lecteur. » Et plus loin j'ajoutais que ce jésuite ne pouvait être que le P. Silvy. Jusqu'à preuve du contraire, je maintiens aujourd'hui ce que j'ai dit alors. Seulement, après lecture des 43 fameuses lettres, il serait téméraire d'affirmer que ces lettres sont d'un missionnaire et que ce missionnaire est un jésuite : cette note dominante de la *Relation par lettres* a disparu dans les 43.

Veuillez agréer, etc.

DE ROCHEMONTEIX, S. J.

Cette lettre n'a pas besoin de commentaires. Pour nous, elle est une nouvelle preuve que la *Relation par lettres*, telle que publiée par le R. P. de Rochemonteix, a été faite par un jésuite, très probablement le P. Silvy, et que ces lettres ont pu être adressées aux Raudot, sinon composées à leur demande.

Nous remercions le R. P. de Rochemonteix de nous avoir fourni ces renseignements, qui complètent heureusement notre compte rendu.

AMÉDÉE GOSSELIN, p^{re}.

NOMS SAUVAGES

ÉTYMOLOGIE

(Suite)

RÉGION DU BAS DU FLEUVE—Suite

Milnikek.—C'est le nom d'un canton dans le comté de Bonaventure.

Milnigeg, dans la langue des Micmacs, signifierait : « Terre où abondent les baies. »

Assemetquaghan.—C'est le nom d'une rivière coulant dans un canton du même nom dans le comté de Bonaventure.

Voici le sens précis que les sauvages de la tribu des Micmacs donnent à ce mot : Cours d'eau que l'on a *soudain en face* de soi, après une *courbe*, lorsqu'on remonte en canot la rivière dans laquelle il se *fette*. Les mots soulignés composent le nom.

Awantjish.—Nom d'un des cantons du comté de Matane.

En micmac, *avagantfill*, signifiant « le petit portage ».

Causapscall.—Nom d'un village et d'un canton dans le comté de Matane.

Se prononce en micmac *goesopsgilag*, et signifie « pointe rocheuse ».

Nepissiquit.—Rivière du Nouveau-Brunswick.

Oinpegitfoig, signifiant « cours d'eau inégal, mauvais, redoutable ».

Humqui.—Nom d'un village et d'une rivière dans le comté de Matane.

Amqoiq (Micmac.) Ce mot veut dire : « Lieu d'amusements, de jeux et de plaisirs. »

Ouagamette.—Qui reconnaîtra sous ce travestissement la belle rivière Bonaventure ? C'est pourtant de ce nom que l'appellent les sauvages. *Ouagamette*, qui est du pur micmac, veut dire « eau claire ». On sait que la rivière Bonaventure est remarquable par la transparence de ses eaux.

Paspébiac.—Joli village situé sur les bords de la baie des Chaleurs.

Papgeg ipsigiag, « l'échancrure d'en bas », ou enfoncement séparé de la grande baie par une pointe de sable.

C'était un point stratégique de ralliement entre la grande mer et l'entrée du pays des Micmacs à Escuménac.

Escuménac.—C'est une petite rivière qui se jette dans la baie des Chaleurs.

Esgomenag, « poste d'observation ».

C'est de là qu'on surveillait l'entrée de l'estuaire.

Cascapédiac.—Grande rivière à saumons du comté de Bonaventure.

En micmac, *gesgapegiag*, « rivière qui forme une large nappe d'eau, dont le courant devient insensible ».

Pabos.—Village dans le comté de Bonaventure.

Papôg signifie « eaux dansantes ».

Tracadicache.—On donne ce nom à une pointe de terre près de Carleton, dans le comté de Bonaventure.

Tlaqatiqell, « petite colonie » de Tracadie. *Tlagatig*, colonie, établissement.

Miscou.—Île située dans le Nouveau-Brunswick, entre la baie des Chaleurs et le golfe Saint-Laurent. Célèbre comme lieu de pêche.

En micmac, *Msigott* (ce *tl* représente en imprimerie *pa tj*) et signifie « terre à foin ».

Shippigan.—*Sepegan*, en micmac. « Passage entre une île et la terre ferme. »

Mistigouèche (Lac).—Peut-être *Mistigoiatl*, « prairies fertiles ».

Gaspé.—D'après M. Sylva Clapin, ⁽¹⁾ ce nom de Gaspé dériverait du mot indien *Guikakapèque* appliqué par les premiers indigènes au promontoire appelé aujourd'hui *cap de Gaspé*.

Sous la domination française, Gaspé portait le nom de baie du Penouil, vieux mot basque qui signifiait « péninsule ».

EUG. ROUILLARD.

(la suite prochainement)

(1) *Le Canada*, 1883, par Sylva Clapin.

FACONS DE PARLER

PROVERBIALES, TRIVIALES, FIGURÉES, ETC.

des Canadiens au XVIII^e siècle

PAR LE P. POTIER, S. J.

(Suite)

Il le **boucla**, i. e. l'arrêta, lui ferma la bouche.

Il est jaloux comme un chat.

Le P. Constant est un **monologue** i. e. taciturne, silencieux.

Huroniser n. & i. e. s'appliquer à la langue hur :

M^{me} Beauveau était un **Dorchas**, i. e. bonne dévote.

Souvent le P. Potier écrit, par abréviation, « un » pour « une ».

Contre-brulant m., i. e. tasse de bois à y mettre une d'argent ou de porcelaine & pour prendre le café & chaud.

Petit calice d'argent propre à contenir un œuf pour y faire des mouillettes sans le tenir en main.

Cet article est joint au précédent par un crochet ; ce qui semble indiquer que nous avons ici une deuxième acception du mot CONTRE-BRULANT.

Le P. Bonnecamp est **Caen** ou un **Caen**, i. e. c'est un ergoteur... grand contestateur.

P. Joseph-Pierre Bonnecamps, arrivé en 1741, professeur d'hydrographie au collège de Québec en 1747 et probablement avant, parti en 1759, mort le 28 mai 1760.

Grossir la langue, i. e. mentir—
Apud Sylv.

Frimousse f., i. e. mine... de santé &.

Le chien me montra **ses goussets d'ails** ou sa gousse d'ail, i. e. ses dents.

Sautereau... marte... écureuil... suisse... original... caribou... castor... loup-cervier.

A Montréal on avait chacun son **saussier**, mais j'y ai introduit la coutume de manger ensemble, i. e. plat... assiette.

Fièvre **vermiculaire**, i. e. causée par les vers. Pouls fort intermittent.

Le fond de la chaudière est toujours du blé d'inde. des pois ou de la farine, i. e. le principal.

Assaisonner la chaudière, i. e. y mettre de la viande... graisse... sel &.

Assaisonnement, i. e. viande... graisse... sel... sucre.

Graler le blé dinde (torrere).

Tu as un gros esprit, i. e. beaucoup d'esprit.

Je n'ai point d'esprit, dit un sauvage... et se croit cependant au dessus de tous les français.

Hen... ce français, i. e. injure des sauvages.

Le sauvage est un **paradoxe** continu, i. e. il pense d'une façon et agit d'une autre.

Calumet m., i. e. pipe. * Il y en a de 12 francs.

Vous m'**ahéurissez**, i. e. tourmentez.

Tubor... **rubor**... **dolor**... i. e. marques de la goutte.

Si ce **ga** est en paradis, il l'a porté bien large.

Boudiner n., i. e. manger du boudin.

Le **marc** d'agent pèse une demi livre.

L'**once** est la 8^e partie du marc.

Le **gros** est la 8^e partie de l'once.

Donner des **erres** sur du blé, i. e. gages... arrhes.

Carte f..... * ordonnance, i. e. monnaie du Canada.

Les **Capots bleus**, i. e. les pensionnaires du Séminaire. * P. Damielou.

J'ai l'estomac en équilibre, i. e. je ne prendrai rien.

Faire **flores**, i. e. se panader, se donner des airs.

Grille-boudin m., i. e. hom. de néant.

Il faut aller **bride-en-main** quand on parle des saints, i. e. être réservé, retenu. * P. Dan.

Batifoler, i. e. rire, badiner... * Il se mit à rire et à batifoler.

Cela est de valeur... i. e. 1^o de prix... 2^o difficile.

Bréviariser, i. e. dire, réciter le bréviaire.

Il y a une terrible **hordée** d'enfants dans cette maison, i. e. troupe, bande, bordée.

A ces paroles elle se **requinqua** et mit les points aux côtés.

Il fut fusilé **de part en part**, * percé d'outre en outre... transpercé.

De Tadoussac il **se campe** à Naranskak, i. e. se place

Peripetie f., i. e. changement... O Dieu, quelle peripetie !

Mes papiers sont en **desarroy**, i. e. en désordre.

Fléchir le **poplite**, i. e. genou.

Substance considérable, i. e. personne de considération * Une robe noire & est une s. c....

Nouvelle substance, i. e. nouveau missionnaire.

Le **tambour du ventre**, i. e. la cloche qui appelle à la table.

Relever l'arbre qui est tombé, i. e. c'est faire un nouveau capitaine.

Le **Porte-voix** du Seigneur, i. e. missionnaire.

Tu n'a pas fait ta voix avant que de venir me parler, i. e. tu n'a pas songé à ce que tu me dirois.

Je ne sais de quel **bord** il est allé i. e. côté.

Les femmes ont un **robinet** dans la tête qu'elles tournent comme elles veulent pour pleurer ou cesser de pleurer, i. e. elles ont un baril, une bouteille remplie de pleurs.

Alouette de curé, i. e. dinde (ou jésuite).

Pesa m., i. e. paille de pois ; on la donne aux moutons.

Carcajo m. animal de la grandeur d'un grand castor, avec une longue queue... il dérange les martrières quand il les rencontre.

Martrières f. lacs, attrappes à prendre les martres.

Les sauvages se servent de **médecine** pour réussir à la chasse... à la guerre... pour donner de l'amour... pour chasser la maladie... i. e. de superstitions.

Créole m. & f., enfant né d'un Européen ou Européenne et d'un Indien ou Indienne. * Métis.

Le **bouillon** de Bordeaux, i. e. le vin.

Maskinongé... **Crapet...** **Pécan...** **Brulot...** **Poux d'original...** **Poux de bois...** **Oiseau bleu...** **Oiseau rouge ou cardinal...** **Poule de bois...** **Mangeur de maringouins, outardes.**

Bourguignons m., i. e. glaçons poussés les uns sur les autres et gelés, faisant de petites montagnes.

La **nege** étoit tellement durcie que le cheval ne pouvoit point la **pincer**, i. e. accrocher la pince.

Trainé f., i. e. voiture * **Trainéau.**

Cariote f., aller en cariote.

Rocher qui **effleure** l'eau, i. e. qui sort un peu de l'eau ou à fleur d'eau.

Mrs les plumitifs, i. e. les avocats, procureurs.

Chanter la guerre... **danser la guerre.**

Prendre la hache, la lever sur une nation, i. e. aller frapper sur une nation.

Le bois **pelotte** : c'est signe de nege.

Moucharder n., i. e. rapporter q. c. de q. M. l'abbé mouchardoit.

Mouchard ou **mouche,** i. e. rapporteur.

Il **caffeta** pendant la nuit, i. e. il fit du café.

Chocolater, théer, &

Bluet... **Atoka...** **Folle-avoine.**

Mr de Bois-Rond a été **degradé**, i. e. le vaisseau s'en est allé sans l'attendre.

Il peut y avoir 70 paroisses en Canada et 50.000 âmes sans compter les sauvages. P. R.

Le soleil s'est levé avec un **œil de bouc**, i. e. pâle.

Un vieillard avec un **dos de chenille**, i. e. courbé.

Sac à petun.

Ce sauvage a battu la **prière**, i. e. le missionnaire.

Avoir les cheveux **frimassés**, i. e. grésillés.

Ce père allait **truander** de maison en maison, i. e. faire le truand, kaimander, gueuser.

Conjuguer a., i. e. marier.

Conjugaison, i. e. mariage.

Bien, droit, & **inamovible**, i. e. inaliénable.

Diaü (3 syllabes) m., i. e. charretier. Les **diaü** jurent.

Fistonner n., i. e. un habitant, faire le monsieur.

Fiston m., i. e. habitant, manant qui fait le monsieur.

Casseau m., i. e. boîte d'écorce.

Maron m., i. e. nègre révolté et fugitif.

Les voyageurs se **piaffent**, i. e. se donnent des airs.

Crocsignole f., ou beigne, i. e. pâtisserie.

Crocsignoler n., i. e. manger des crocsignoles.

Pommes d'orange, i. e. blanche... Espèce de rainette.

Pommes de roseau, i. e. rouges en dehors et en dedans.

Pommes de bourasa, i. e. grises et rouges.

Fenouillette f. ou **pomme de fenouillette,** i. e. petite pomme grise.

Fille qui **court le mauvais bord**, i. e. débauchée.

Ravage m. d'original, i. e. traces, pistes.

Il a acheté des planches pour **foncer** une cariote, i. e. en faire le fond.

Galere m., i. e. plat de galere, de terre, et plat de fayance.

Porcelaine f., i. e. c'est la semi-vitrification.

Mordache p., i. e. espèce de pincette.

Planches qui servent de **fonçure** à une cariole.

Munuscule m., i. e. petit présent.

C'est le **toutou** de Mr l'év., i. e. favori.

Une vieille **sacripente**, i. e. d'une jongleuse du Détroit, i. e. vieille sacrilège.

On ne meurt pas à Québec à la marée montante.

Le porc tué à Québec à la marée descendante diminue de la moitié en le cuisant.

Les feuilles de hêtre trempées dans l'eau sont bonnes contre la brûlure.

Piquer un pieu dans la terre pour dresser un cabanage.

Chatouiller le feu, i. e. le remuer avec les pincettes.

Il me sortit quelques **lacrimules**, i. e. larmes.

Grate f., i. e. instrument à gratter les chemins.

Le vent a **viré de bord**, i. e. changé.

Egrener le blé d'inde, i. e. le battre.

Après s'être **ingurgité**, i. e. rempli de viandes.

Elle s'étoit **actué** pour boucaner ses castors, i. e. donné beaucoup de mouvement, de peine.

Une **pocheté** de blé, de pomme, i. e. sachée.

Increper q., i. e. importuner.

Ataronter n., i. e. chanter la guerre.

Epingles f., i. e. petites arêtes.

Mener une vie **pisciculente**, i. e. vivre de poisson.

Pyrotechniste n., i. e. qui fait bien le feu.

Le froid me saisit et me **cramponna**.

Monstre sylvestre, i. e. grosse buche.

Talmouse f., i. e. sorte de pâtisserie qui se vend à S. Denis.

Mandrer, i. e. amoindrir, diminuer.

Une **vocale**, i. e. religieuse qui a voix dans un chapitre.

Après Noël le lait monte aux cornes des vaches et elles **tarissent** ou **terissent**.

Cet homme est **incontentable**, i. e. on ne peut le contenter.

Le blé ne **minote** pas, i. e. il en faut beaucoup pour faire un minot.

Mr le général aime à **guépiner**, i. e. picoter, mordre de paroles. "Il guépina.

Guépin m.

Arieter contre q., i. e. disputer.

Regarder q. avec des yeux **truculents**, i. e. de travers.

Jombée (zombaie), faire la jombée devant q., i. e. s'humilier, baisser pavillon en sa présence.

Je vous **rosifie** utraque gena, i. e. embrasse.

Rosification f., i. e. embrassade.

La bûche **désaffleure**, i. e. déborde, passe le manteau de la cheminée.

La cheminée étoit **adossée** contre cette muraille.

Croc ou **croque**, i. e. eau-de-vie. Du **croc**.

Tabagie f., i. e. endroit où l'on fait le tabac.

Tirer à la **belle-lettre**, i. e. piquer dans un livre.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Berdouiller (*bærduyé*) v. intr.

|| Bredouiller.

DIAL. Métathèse qui se produit aussi dans les parlers du centre de la France, JAUBERT, et de la Normandie, DELBOULLE.

Berlander (*bærlâdé*), **barlander** (*bàrlâdé*), **borlander** (*bòrlâdé*) v. intr.

1° || Flâner, fainéanter, brelander. *Ex.* : *Berlander* à travers la ville = aller sans but, se promener cà et là.

FR. *Brelander* : hanter les brelans, être adonné aux cartes, DARM.

DIAL. *Berlander*, normand = flâner, TRAVERS, MOISY.

2° || Baliverner, dire des balivernes, des billevesées, des sornettes. *Ex.* : Qu'est-ce que tu me *berlandes* là ? = Avec quels contes bleus me balivernes-tu ? à quelles billevesées t'amuses-tu ?

DIAL. *Berlander*, normand = s'occuper de commérages, de choses insignifiantes et nuisibles, ROBIN.

3° || Hésiter, ne pas se décider à prendre un parti.

Berlanter (*bærlâté*), **barlanter** (*bàrlâté*), **borlanter** (*bòrlâté*) v. intr.

1°, 2°, 3° || (Syn. de *berlander*.)

Berlandeux (*bærlâdæ*), **barlandeux** (*bàrlâdæ*), **borlandeux** (*bòrlâdæ*), -euse (*æz*) adj. et s. m. et f.

1° || Fainéant, fainéante.

2° || Indécis, indécise ; hésitant, hésitante.

FR. *Brelandier* : celui qui hante les brelans, qui s'adonne aux cartes, DARM.

DIAL. *Brelandier*, normand = fainéant, MOISY.

Berloque (*bærlök*), **barloque** (*bàrlök*), **borloque** (*bòrlök*) s. f.
|| Montre sans valeur, patraque. (V. *Barloque*.)

Bernicles (*bœrnik*), **barnicles** (*bârnik*) s. f. pl.

|| Besicles, lunettes.

FR. *Bernicle* = besicles, Normandie, Bois, et centre de la France, JAUBERT.

Bertelle (*bœrtèl*) s. f.

|| Bretelle.

DIAL. *Bertelle*, m. s., Normandie, Bois, Moisy, et centre de la France, JAUBERT.

Besoin (avoir de besoin) (*avwèr dè bēzwé*) loc.

|| Avoir besoin. *Ex.*: J'en ai pas de besoin (*jè n né pá d bēzwé*) = je n'en ai pas besoin.

FR. On disait autrefois : Il est de besoin, pour : Il est nécessaire.— « Un peu plus plate ou plus voutée, selon qu'il est de besoin », DESC., *L'homme*.— « J'aurai soin de vous encourager, s'il est de besoin », MOL., *Femmes savantes*.—Aujourd'hui on dit de préférence, sans la préposition *de* : *Il est besoin*, LITTRÉ, LAR.

DIAL. *Avoir de besoin*, m. s., se dit encore dans le centre de la France, JAUBERT.

Besoin (pour son) (*pur sō bēzwé*) loc.

|| Pour son usage, pour ses besoins (besoins : choses nécessaires à la vie, LITTRÉ.) *Ex.* : Il a récolté assez de pommes *pour son besoin*--pour son usage.

* **Besson** (*bèsō*), **bessonne** (*bèsôn*) s. m. et f.

|| Jumeau, jumelle.

FR. *Besson* est français, mais vieilli, ACAD., et dialectal, DARM., Il se prononce *bèsō*. Il était enregistré par Nicot, Monet, Oudin, Ménage, etc.

DIAL. On le trouve encore dans les parlers de la Normandie, MOISY, du centre de la France, JAUBERT, du Haut-Maine, MONTESON, de la Saintonge, ÉVEILLÉ.

Bestage (*bèstà:j*) s. m.

|| Habitude de *bester*.

Bester (*bèsté*) v. intr.

|| Avoir une affection sensible pour une personne du même sexe que soi.

Vx FR. *Bester* : faire la bête, OUDIN.

ÉTYM. Vient peut-être de l'ang. *best friend*.

Besteux (*bèstœ*) adj.

|| Qui a l'habitude de *bester*.

Bétasse (*bè:tàs*, var. *bé:tàs*) s. f. et m. et adj.

|| Niais, sot, nigaud, bestiasse.

FR. *Bétasse*, fém. de *bêta*, dans le langage populaire commun,

DARM.

Bétassement (*bè:tàsmā*, var. *bé:tàsmā*) adv.

|| Bêtement.

DIAL. Parlers du Bas-Maine, DOTTIN.

Bête puante (*bè:t puā:t*) s. f.

|| Moufette, mofette.

FR. *Moufette* : mammifère du genre des bêtes puantes, voisin du blaireau et du putois, et qui répand une odeur fétide.

Bétille (*bèŷiy*) s. f.

|| Béquille.

Bétise (*bèŷi:z*, var. *bèŷi:z*) s. f.

|| Injure. *Ex.* : Dire des *bétises* à quelqu'un = dire des injures à quelqu'un.

FR. Au sens de propos léger et inconvenant, *bétise* est français.

LITTRÉ.

DIAL. *Bétise*, injure, dans le Bas-Maine, DOTTIN.

Bétiser (*bèŷizé*, var. *bèŷizé*) v. intr.

|| Faire, dire des bêtises, des niaiseries ; tenir des propos inconvenants.

DIAL. *Bétiser*, m. s. Bas-Maine, DOTTIN, Normandie, MOISY.

Bétiseux (*bèŷizœ*, var. *bèŷizœ*) s. m. et adj.

|| Qui dit des grivoiseries, tient des propos inconvenants.

DIAL. *Bétisier*, m. s. Bas-Maine, DOTTIN.

Boucaud (*bukó*) s. m.

|| Syn. de *bouscaud* 1°.

Bousiat (*buzjá*) s. m.

|| Homme malpropre.

Bousqui (*buski*) s. m.

|| Whiskey marchand.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

GLANURES

Celtes et scandinaves ou ibères et latins.—Un ami de France, un Normand *normannysant*, lecteur assidu de notre *Bulletin*, nous écrit à propos de l'étude de M. l'Abbé Camille Roy sur la *nationalisation* de notre littérature : « M. Camille Roy est un rude écrivain, clair, précis, vigoureux. Je ne trouve rien à redire à son admirable plaidoyer, si ce n'est cette étrange erreur : « A nous, dit-il, qui sommes de race latine ! » De race latine ? Pourquoi dit-il cela ? Parce que vous êtes d'origine française et que les Français vont répétant qu'ils sont latins ? Mais les Canadiens sont du Nord celtique et scandinave, pas du Midi ibère et latin. Ils sont d'oïl, pas d'oc ! Leur départ pour les froides rives du Saint-Laurent a été une régression vers le nord. Ils ont fleuri sous cet âpre climat parce qu'il était le climat naturel de leur race. Puisqu'ils sont gens de devoir, que les liens de famille sont respectés chez eux, puisqu'ils sont purs et dignes, ils ne sont pas latins. »

L'œuvre de Gaston Paris. La *Société amicale Gaston Paris* vient de publier la *Bibliographie des travaux de Gaston Paris* (Paris, Champion, 1904 ; in-8, VI + 201 pages), ornée d'un portrait de l'illustre savant. La *Bibliographie* se compose de près de 2.000 articles. Cette « importante publication », dit le *Bulletin italien* (janvier-mars, p. 107), est, en même temps qu'un « hommage rendu à l'activité du maître regretté... un instrument de travail précieux. Comme il n'est pour ainsi dire pas un coin du domaine si vaste de la philologie romane auquel n'ait touché Gaston Paris, tous ceux qui, venus après lui, sont forcément de près ou de loin ses élèves, seront heureux de savoir exactement où retrouver les moindres échos de la parole du maître.»

La clameur de haro.—« On sait que les îles normandes, devenues anglaises, ont gardé à peu près intactes les lois des anciens ducs de Normandie. Le droit à la clameur de haro est l'une des singularités de ce code anglo-saxon.

« On l'exerce bien peu, mais il subsiste, à preuve les faits qui se sont passés le 1^{er} décembre de l'an mil neuf cent quatre, fort longtemps après la mort de Guillaume le Conquérant, des Harold et des Rollon.

« La chose s'est passée dans la paroisse de La Forest, à Guernesey. On allait procéder à la vente par autorité de justice de cinq pièces de terre. Nombre de curieux et d'amateurs étaient réunis dans le premier champ. L'homme de loi venait de lire les conditions de la vente, lorsque le propriétaire évincé déclara qu'il faisait opposition en se réclamant du haro.

« Alors, d'une voix forte, il cria comme on criait déjà il y a mille ans : *Haro ! mon prince ! On me fait tort ! A l'aide !* Le tout en français bien entendu.

« Et s'agenouillant, il récita, conformément à l'usage, le *Pater Noster*.

« La même formalité fut répétée dans les quatre autres champs, l'homme de loi suivant le *plaintif* et la foule suivant l'homme de loi.

« Chaque fois le propriétaire poussait le cri et redisait la phrase : *Haro ! mon prince ! On me fait tort ! A l'aide !* Et il récitait à chaque coup le *Pater Noster*.

« Conformément aux principes du droit local, on a dû surseoir à la vente. On n'y procédera, s'il y a lieu, qu'après un jugement motivé de la Cour royale qui statuera sur la légitimité du haro, pour ou contre, quand elle aura examiné la cause, pièces en mains.

« N'est-ce pas que ce cri bizarre, poussé en 1904 avec toute sa validité légale, vous rend songeur ? » (*La Tradition*, février, p. 53.)

Articles signalés.—*La vieille France et la jeune Amérique*, par M. Lacour-Gayet. (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier.) Campagne du vice-amiral d'Estaing en 1778.

Les voyages de Cabot dans l'Amérique du Nord et le Groenland, 1497-1503, par H.-P. Biggar. (*Revue hispanique*, 3^{ème} et 4^{ème} trim.)

Canadiens-Français, par Robert de Caix. (*Questions diplomatiques et coloniales*, 1^{er} décembre 1904.)

L'Avenir de la langue française, par J.-Ernest Chasles. (*Revue bleue*, 3 décembre.)

Un artiste du vers : Louis Mercier, par M.-A. Germain. (*Revue du Midi*, octobre.)

L'œuvre linguistique des Pères Blancs d'Afrique, par M^{re} Monchamp. (*Bull. de l'Acad. royale de Belgique*, N^o 8.)

Les quatre saisons dans les patois romands, par M.-E. Tappolet. (*Bull. du Gloss. des Patois de la Suisse romande*, N^o 4 de 1904. Compte rendu du grand ouvrage de Clément Marlo, *les Noms des saisons et des mois dans les idiomes romans*.)

Le XIX^e siècle, par Edmond de Rivals. (*L'Ame latine*, janvier, p. 33.) La crise actuelle et la crise à venir. « Le remède est dans le retour sincère aux vraies traditions chrétiennes et françaises : il n'y en a point d'autres. »

Le Positivisme de M. Brunetière, par M. Antoine Beaumann ;—*l'Utilisation apologétique du positivisme*, par M. Roger Charbonnel ;—*Comment M. Brunetière continue le mouvement apologétique*, par M. Ch. Denis. (*Annales de philosophie chrétienne*, janvier.) Trois études sur l'ouvrage de M. Brunetière, *l'Utilisation du positivisme*. L'auteur de la première cherche à montrer sur quels points M. Brunetière s'est un peu écarté de la pensée de Comte. M. Denis présente M. Brunetière comme le frère d'armes et le continuateur des néo-apologistes. L'article de M. Charbonnel est très élogieux. Compte rendu du même ouvrage, par le baron J. Angot des Retours. (*Polybiblion*, mars, p. 228.)

Le bon parler français, par Françoise. (*Le Journal de Françoise*, 4 mars, p. 658.) De bonnes paroles à notre adresse ; de bons conseils à tout le monde sur la conservation de notre langue.

L'Apothéose de la rature, par Émile Faguet. (*La Revue latine*, février, p. 65.) Étude sur le livre de M. Antoine Albalat, *le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des écrivains*. M. Faguet recommande le livre de M. Albalat à tout curieux de choses de lettres et à tout étudiant en littérature. L'ouvrage « ne laisse pas d'être excellent », mais « M. Albalat a eu le tort de trop conclure et de trop légiférer ». Et M. Faguet, que « le livre de M. Albalat n'a convaincu qu'à moitié de la vérité de sa thèse », discute un peu.

Le Misanthrope, par M. Jules Lemaître. (*Feuilles nouvelles*, mars, p. 184.) Que, dans la pensée de Molière, le rôle d'Alceste était un rôle comique; mais qu'il ne l'est presque plus aujourd'hui. « Alceste est ridicule; mais nous n'avons pas le cœur de rire de lui. »

Le vieux français, par M. Benjamin Sulte. (*Recherches historiques*, mars, p. 79.)

Simplifications orthographiques, par P.-B. et Henri Bernès. (*L'Enseignement secondaire*, 1^{er} février.) Question des homonymes.

Quelques mots à propos de la traduction, par M. Cart. (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, février.) Que la lecture ne peut remplacer le thème, et que la traduction est un exercice dont on ne peut se passer dans l'enseignement.

De la douleur dans les chefs-d'œuvre de la tragédie antique, par M^{re} Pasquier. (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, février.) D'où vient au théâtre « cette force mystérieuse de changer en plaisir le spectacle de la douleur ».

Les Élections fédérales au Canada, par Augustin Léger. (*Le Correspondant*, 25 janvier.)

Traductions libres.—La *Revue de linguistique* (janvier, p. 93) cite deux amusants exemples de traduction libre. Un écrivain français avait écrit dans un conte, paru, il y a deux ans, dans un journal de Paris : « Le début du repas fut un peu froid; c'était bien la morgue anglaise. » Or, le *London Magazine*, dans le numéro de janvier, donnait à ses lecteurs une traduction de ce conte; il traduisait : « This was doubtless the american style. » Mais un journal de New-York emprunta cette traduction au *London Magazine*; il n'y fit qu'une insignifiante retouche : « This was doubtless the german style. »

Alphabet universel.—Dans une lettre circulaire, adressée, le 26 août 1904, aux professeurs de langues d'Amérique et d'Europe, l'Université de Boston émettait le projet d'une conférence internationale, qui serait tenue en vue d'adopter un alphabet universel, c'est-à-dire un système uniforme de notation des sons pour les principales langues parlées dans le monde, et spécialement pour la figuration de la prononciation dans les dictionnaires. Pour ce dernier objet, l'adoption d'une méthode uniforme de transcription phonétique est évidemment désirable. Est-elle possible? Une série de questions, habilement établies, accompagnait la circulaire. Les auteurs du projet ont reçu 551 réponses, et comptent parmi leurs correspondants des professeurs de toutes les parties du monde. Quatorze correspondants ne croient pas à l'utilité d'une conférence internationale; tous admettent la nécessité d'une notation uniforme de la prononciation dans les dictionnaires; un grand nombre voudraient voir l'écriture phonétique devenir d'un usage général; plusieurs sont opposés à une réforme orthographique universelle. Nous croyons que ces derniers ont raison, et que la conférence, si elle a lieu, ne devra et ne pourra avoir pour objet que la figuration uniforme de la prononciation dans les dictionnaires et dans les autres ouvrages traitant de la phonétique. L'orthographe doit suivre le mouvement de la langue; mais chaque langue a son allure, et une conférence internationale serait incompétente en cette matière. Aussi, les professeurs de Boston proposent-ils l'adoption d'un alphabet universel plutôt pour servir de clef à la transcription phonétique dans les dictionnaires. *Proposed International Phonetic Conference to adopt a universal alphabet to serve as pronouncing key in dictionaries*, tel est le titre de la nouvelle circulaire qu'ils viennent d'envoyer à

leurs correspondants et qui contient un résumé des réponses reçues. Quoi qu'on puisse penser du projet, quoi qu'on puisse espérer ou craindre de sa réalisation, on ne peut y être indifférent, car l'intérêt qu'il présente est très vif. Ceux qui désirent prendre part à la vaste enquête organisée par l'Université de Boston, peuvent s'adresser à M. James Geddes jr, professeur de langues romanes (Université de Boston, 12 rue Somerset, Boston).

Le parler franco-canadien.—Signalons, dans *Romania* (janvier p. 150), une notice sur les *Notes on Canadian French*, de M. E.-C. Hills, dont nous avons donné un compte rendu dans le *Bulletin* (vol. II, p. 189). On se le rappelle, le français-canadien étudié par M. Hills est celui de Clayton, où il y a, paraît-il, une colonie de 700 ou 800 Canadiens français venus du district de Montréal. « L'existence de cette colonie, écrit M. Meyer, est pour moi une notion nouvelle. Ces Canadiens doivent être très silencieux. J'ai passé à Clayton quelques heures en septembre dernier ; j'ai parcouru le village dans tous les sens ; je suis entré dans plusieurs boutiques, j'ai entendu parler les habitants, j'ai conversé avec plusieurs d'entre eux, et les seuls sons qui aient frappé mon oreille étaient incontestablement ceux de l'anglais d'Amérique. »—Dans la même revue (p. 164), compte rendu de la brochure de M. l'Abbé Lortie et M. A. Rivard, *l'Origine et le Parler des Canadiens français*.—Autres comptes rendus de ce dernier ouvrage dans le *Bulletin de l'École des Chartes*, (sept. -déc., p. 621) et dans les *University of Toronto studies* (vol. X, 1905, p. 105):

La poésie canadienne.—M. Gabriel d'Azambuja apprécie, dans le *Polybiblion* (février, p. 116), les *Gouttelettes* de notre compatriote, M. Pamphile LeMay. M. Pamphile LeMay « a la jeunesse du cœur qui donne à ses sonnets canadiens une fraîcheur singulière. La Bible, l'Évangile, les paysages rustiques, l'histoire du Canada, les joies permises de l'amour et du foyer l'inspirent tour à tour, et souvent d'une façon gracieuse. Sa langue est tout à fait française et sa versification fort soignée. . . Ce qui distingue en général M. LeMay, c'est une sensibilité voilée et douce, une rêverie souple et légère qui s'adapte à tous les objets. Tout le volume est en sonnets, ce qui est peut-être fâcheux, car il en résulte une inévitable monotonie. Les « chutes » bien tournées sont trop rares, et un sonnet sans chute perd la moitié de sa saveur. L'auteur, du reste, ne vise pas à l'éclat, à la ciselure. . . »

Bas Bleus.—Dans le *Mois littéraire et pittoresque* (mars, p. 287), aimable badinage « sur divers sujets, tous d'une extrême importance », par M. Émile Faguet. L'expression « bas bleus » vient d'Angleterre. « C'est un bas qui a traversé la Manche, comme aurait dit Voltaire. » Et M. Faguet note dans les *Œuvres et les hommes* de Barbey d'Aurevilly, V^e partie, article *les Bas Bleus*, les lignes suivantes :

« Les *Bas Bleus*—*Blue Stockings*,—ainsi nommés à Londres du temps de Pope (1700-1740 environ), pour dire des femmes qui, de préoccupation intellectuelle, en étaient arrivées à ne plus faire leur toilette et qui portaient des bas comme tous les cuisîtres d'Angleterre, sont restés impertubablement ce qu'ils étaient du temps de Pope... »

SARCLEURS

*. On écrit au Sarcleur :

« On entend souvent dire : *Cela regarde bien*, pour : Cela paraît bien, cela a belle apparence ; *Cet homme regarde bien*, pour : Cet homme a bonne mine, il est bien ; *Ces ornements regardent bien*, pour : Ces ornements sont beaux, paraissent bien, font un bel effet ; *Cette affaire regarde bien*, pour : Cette affaire est avantageuse, se terminera heureusement, etc.

« Notons encore : *Attendre pour quelqu'un* (ang. *to wait for*), pour : Attendre quelqu'un ; *C'est une trompe*, pour : C'est une méprise, une erreur ; *Cet homme est bien posté*, pour : Il est au courant, il connaît le numéro ; *La première cloche*, pour : Le premier coup de cloche. »

*. « M. Un Tel annonce un bon debater. »

On chercherait en vain autour de M. Un Tel celui qu'il annonce ainsi : c'est lui-même qui *se fait connaître*, qui *s'annonce* comme un bon orateur.

Puisque c'est cela que vous voulez dire, dites-le donc ; c'est si simple ! Pourquoi dérouter les recherches ?

*. Un épicier « donne des timbres verts avec tous les *achats de groceries*. »

La question des *timbres verts* nous laisse singulièrement indifférents ; mais nous ne voulons pas faire des *achats de groceries* ! Un avocat interrogeait un jour un témoin :—« Vous êtes *épicier*, n'est-ce pas ?—Non, Monsieur, répondit le témoin, indigné.—Quel est donc votre état ?—Je suis *groceur* ! » Et l'épicier se rengorgea.

*. « Inutile de critiquer les autres acteurs, qui *s'y prêtent*, mais qui... »

Qu'a-t-on voulu faire entendre ? que ces acteurs *prêtent le flanc*, *donnent prise* à la critique ?... ou que, par complaisance et volontiers, ils *se prêtent* à la critique ?... Nous croyons qu'ils *prêtent* à la critique plus qu'ils ne *s'y prêtent*.

LE SARCLEUR.

BIBLIOGRAPHIE

VICTOR DELAHAYE. *Dictionnaire de la Prononciation moderne de la langue française*, suivi d'un *Nouveau Dictionnaire illustré historique, géographique, biographique, mythologique*, comprenant environ 5,000 articles concernant le Canada, nouvelle édition mise au courant du mouvement contemporain par P. Théberge. Montréal (C.-O. Beauchemin & Fils), s. d. ; petit in-8 de 8 + 708 + VI + 348 pages. \$1.25.

Vous voulez savoir comment s'écrit un mot, ou quel sens exact il a : vous consultez un dictionnaire français quelconque ; il y en a de tous poids, depuis le dictionnaire bijou jusqu'à l'encyclopédie, de tous formats, depuis l'in-32 jusqu'à l'in-folio.

Vous voulez savoir comment se prononce un mot : quel ouvrage consulterez-vous ? Un bon traité de prononciation ? C'est le plus sûr ; mais on peut préférer l'ordre alphabétique.

Or, les dictionnaires *ordinaires* qui donnent aussi la prononciation des mots sont d'un volume considérable et difficiles à manier ; il y a Littré, il y a Darmesteter... Indiquer comment se prononcent les mots de notre langue dans un livre de format commode, était donc une œuvre utile. M. Delahaye, autrefois professeur de diction à Montréal, a fait ce dictionnaire.

Le titre porte cette indication : « Seul ouvrage portatif donnant la prononciation de tous les mots de la langue française. » C'est une erreur. Il y a le dictionnaire de Louis Favre, qui est remarquablement bien fait, et le dictionnaire de Michaelis et Passy, dont la valeur est connue. Ces auteurs sont même, à mon avis, des guides plus sûrs que M. Delahaye ; mais je crois vraiment l'ouvrage de celui-ci destiné à nous rendre de meilleurs services encore, pour les raisons que je vais dire.

Le dictionnaire Delahaye donne, non seulement la prononciation des mots, mais aussi, sommairement, leur signification, qu'on ne trouve pas dans les deux autres. Favre et Passy ont fait des dictionnaires spéciaux ; Delahaye a fait un dictionnaire *ordinaire*, mais où l'on trouve aussi la prononciation. C'est, je pense, un avantage.

Le format du dictionnaire Delahaye est plus commode.

Enfin, le dictionnaire Delahaye est suivi du *Dictionnaire historique* de la maison Beauchemin.

Du reste, au point de vue de la prononciation, c'est un bon ouvrage. Les mots dont la prononciation est figurée par Delahaye autrement que par Darmesteter, Rousselot, Passy et Favre, sont plutôt ceux sur lesquels il est permis de discuter. Il me paraît que Delahaye a su tenir le juste milieu entre ceux qui observent trop rigoureusement les règles de la prononciation classique, et ceux qui admettent trop facilement les changements qu'y fait l'usage.

Si j'avais à rendre compte du *Cours de lecture à haute voix* du même auteur, publié par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, je serais forcé de faire quelques réserves. Par exemple, l'enseignement de M. Delahaye sur l'accent prosodique est erroné. Mais le *Dictionnaire* n'en laisse rien paraître. Le seul reproche sérieux que l'on pourrait faire à ce dernier ouvrage se rapporte au système de figuration phonétique. La notation employée par M. Delahaye est pourtant préférable à celle de Favre, mais elle n'est pas aussi parfaite que celle de Passy (*Association phonétique internationale*) et que celle de MM. Gilliéron et Rousselot. Ainsi, aucune distinction n'est faite entre les voyelles *u*, *i*, *u*, et les semi-voyelles *w*, *y*, *û* ; la semi-voyelle des anciennes diphtongues *oi* et *oin* est notée par le signe de l'*o* ouvert, quand elle devrait l'être par celui de l'*ou* consonne (*w*) ; on a remédié dans une certaine mesure à cette insuffisance de la notation par la division des mots en syllabes. La différence entre *é* et *æ*, n'est pas assez clairement indiquée ; mais on commet peu de fautes là-dessus. En somme, cela présente peu d'inconvénients, si l'on est averti.

Une suggestion. Ne pourrait-on ajouter au *Dictionnaire historique* la prononciation des noms qui y sont enregistrés ? Cela en ferait un livre unique.

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

Georges SAINT-MLEUX, *De la formation des Noms de lieux du Poulet*. Saint-Servant (J. Haize), 1904.

Analyse de divers procédés, employés à diverses époques pour la formation des noms de lieux du Poulet (Bretagne). L'auteur constate que, sauf de rares exceptions qu'il signale, ces procédés

sont « essentiellement et uniquement français ». Il conclut que le parler du Poulet, comme le parler malouin, est une ramification du dialecte français proprement dit.

A. R.-L.

Émile LANTE, *Les Émotions modernes*. Paris (Victor Havard), 1904 ; in-12 de 203 pages.

Émotions d'un poète devant la vie moderne, et dont quelques-unes sont plus vieilles que le titre du volume nous le ferait croire. Le jeune poète flamand a marché *au cœur des cités neuves*, et il dit ce qu'il a ressenti, en vers ni trop classiques ni trop libérés, encore que quelques-uns soient d'une belle coupe régulière et d'autres d'une allure un peu hardie. Je ne puis croire que certaines licences soient des effets de l'art, que certaines associations bizarres d'idées et de mots soient belles.

On a dit que sous la plume de M. Lante, « les hommes, les villes et les rêves d'aujourd'hui... se poétisent tout en demeurant d'une pénétrante vérité ». N'y a-t-il pas aujourd'hui des choses très vraies qu'il est impossible de poétiser ? Tel, me semble-t-il, ce que nos gens appellent le *craque des souliers* ; et vraiment l'on a quelque peine à comprendre que

Le cuir des souliers neufs chante, sur les trottoirs,
Les bonheurs enlacés à de nouveaux espoirs
Qui suivent les labeurs faits sans lever la tête...

Mais ne jugez pas le livre sur ces vers. Il s'y trouve plusieurs bonnes pages. Le morceau qui clôt le livre, *l'Inquiétude humaine*, est beau. Belles aussi, les stances sur les *Cierges d'église* ; et touchantes, les pages où le poète rapporte tout le mérite du bien qu'il peut faire à sa mère, qui lui apprend

A dire, agenouillé sur ses genoux austères,
Le front bas, à mots lents et joignant les deux mains,
Sa prière du soir...

On peut regretter que le poète ne s'attarde pas plus souvent, dans ses vers, à *balbutier*

Des lambeaux d'oraisons miséricordieuses.

Il trouve alors de fiers accents, qu'il n'a point quand il dit

Les timbres sans écho des tramways électriques.

Rien ne me paraît en vérité moins poétique que le tumulte des gares, les sifflets d'usines, et le teuf-teuf des automobiles.

Cependant, écrit M. Henri Arrès dans *l'Ame Latine* (février, p. 193), « pour moi, qui trouvais bien laide la physionomie de nos grandes villes industrielles, je me réjouis que des poètes comme M. Lante parviennent à transmuier en or brillant le charbon de nos gares, et à nous montrer des formes de rêves dans les panaches de fumée noire des usines. »

Une observation fort juste de M. Olivier de la Fayette (*Revue forézienne*, mars, p. 215) : « Le souvenir de ce livre est supérieur au livre, et le poète est au-dessus de son œuvre. »

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

Georges SAINT-MLEUX, *De la véritable nature des Diphtongues dans la langue française*. Rennes (Francis Simon), 1904 (extrait de *l'Hermine*, juin-juillet).

Nouvelle et intéressante analyse du phénomène de la diphtongaison dans la langue française. Après avoir établi la délimitation à poser entre les deux séries distinctes de phonèmes produits par l'appareil vocal, les voyelles et les consonnes, M. Saint-Mleux cherche à donner une définition nette et scientifique de la diphtongue.

A. R.-L.

Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec pour l'année 1903-1904. Imprimé par ordre de la Législature (Darveau), 1905 ; in-8 de XXI-415 pages.

Rapports des commissaires d'écoles, statistiques, etc.

Nombre d'écoles de toutes catégories dans la province : 6,261.

Nombre des élèves inscrits : 349, 178.

Bulletin d'observations No 2.—Le comité d'étude de la Société du Parler français au Canada a publié son deuxième bulletin d'observations, sur les mots commençant par la lettre *B*, avec un supplément au *Bulletin No 1*, sur la lettre *A*. La liste d'envoi de ce second fascicule a été établie d'après les rentrées du premier ; le bulletin *B* a donc été adressé à ceux qui ont répondu au bulletin *A*. Si quelques-uns ont été oubliés, ils voudront bien nous le faire savoir. De même, nous prions tous les lecteurs qui seraient disposés à se livrer à une petite enquête pour le compte de la Société, de nous l'écrire : nous nous empresserons de leur adresser le *Bulletin d'observations No 2*. Les directeurs des maisons d'éducation qui n'ont pas reçu un nombre suffisant d'exemplaires sont spécialement priés de nous en demander d'autres.

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
C'est <i>fair</i>	C'est juste, légitime, équitable.
C'est <i>fair play</i>	C'est juste, c'est franc jeu, c'est bon jeu, c'est de bonne guerre; c'est une lutte à armes égales.
Ce n'est pas <i>fair</i>	Ce n'est pas juste, ce n'est pas loyal.
Ce n'est pas <i>fair play</i>	Ce n'est pas juste; ce n'est pas bon jeu, ce n'est pas franc jeu, ce n'est pas de bonne guerre; c'est un mauvais tour, une perfidie, un trait de perfidie.
Donner <i>fair play</i> à quelqu'un..	Traiter quelqu'un loyalement, avec justice; lui donner l'occasion de se justifier, de se défendre; lui laisser avoir ses coudées franches; fournir à quelqu'un l'occasion de se refaire, de regagner, au jeu ou dans les affaires.
Être <i>fair</i> avec quelqu'un	(<i>Idem.</i>)
Prendre une <i>play</i>	Faire un travail forcé et rapide; soutenir une lutte fatigante.
Donner une <i>play</i>	Donner une semonce, une réprimande, une correction, une volée.
Avoir une <i>play</i> avec quelqu'un.	Avoir une querelle, se quereller avec quelqu'un.

LE COMITÉ DU BULLETIN

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

269—J.-P. Tardivel	LE COMITÉ DU BULLETIN.
270—La simplification de l'orthographe	AINUTOR RIVARD.
278—Installation d'éclairage électrique (<i>suite</i>)	L'Abbé H. SIMARD.
284—Un Fléau	PAMPHILE LEMAY.
287—Noms sauvages—Étymologie (<i>suite</i>)	EUG. ROUILLARD.
291—Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIII ^e siècle—Par le P. Potier, S.J.	
294—Lexique canadien-français (<i>suite</i>)	LE COMITÉ DU BULLETIN.
298—Sarclores	LE SARCLEUR.
300—Bibliographie—N.-E. DIONNE, <i>Les Ecclésiastiques et les Royalistes français à l'époque de la Révolution, 1791- 1792</i>	L'Abbé AMÉDÉE GOSSELIN
Engène ROUILLARD, <i>Noms sauvages—Étymologie</i>	
Paul DE CAZES, <i>L'Instruction publique dans la province de Québec</i> .	
Robert Morris PIERCE, <i>International French-English and English-French dictionary</i>	A. RIVARD-LAGLANDERIE.
304—Anglicismes	LE COMITÉ DU BULLETIN.

 RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

UNIVERSITÉ LAVAL

QUÉBEC

 Editeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *œ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*pie*); *ü* = *u* semi-voyelle (*huile*); *ê* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*coucou*); *c* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *pâte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *œ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de *pâte*), *é* (*e* de *chanté*), *ó* (*o* de *pot*), *é* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *œ* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ẽ* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *æ̃* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *ȧ, i̇, etc.*; de deux points, elles sont longues: *ä, ï, etc.*; d'un accent, elles sont toniques: *á', î', etc.*

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *ô[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

J. - P. TARDIVEL

Le lundi 21 avril, est décédé Jules-Paul Tardivel, directeur de *la Vérité*.

M. Tardivel fut l'un des fondateurs et des premiers directeurs de la *Société du Parler français au Canada*. Son zèle pour notre œuvre ne se démentit jamais. Aussi longtemps que sa santé le lui permit, il fut de toutes nos réunions.

On sait que, né aux États-Unis, M. Tardivel ne savait pas un mot de français, quand il arriva, à l'âge de 18 ans, au collège de Saint-Hyacinthe. A force de travail, il devint l'écrivain au style vigoureux et précis que nous avons tous connu ; s'il manquait d'élégance et de souplesse, c'était, semble-t-il, par un souci trop rigoureux de correction grammaticale.

Ses études l'avaient fait singulièrement habile aux travaux qui sont l'objet de notre Société. Les notes nombreuses, remarquablement claires et précises, qu'il communiquait au Comité d'étude et qui sont enregistrées sur nos fiches, le témoignent.

Outre son œuvre de journaliste, qui est considérable, un roman, *Pour la Patrie*, une biographie de Pie IX, une étude sur *la Situation religieuse aux États-Unis*, M. Tardivel laisse deux brochures qui nous intéressent particulièrement : *L'Anglicisme, voilà l'ennemi !* et *la Langue française au Canada*.

Nous offrons à la famille Tardivel l'expression de nos plus sincères sympathies.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE

Dès le mois d'octobre dernier, le *Bulletin* publiait un résumé, une analyse détaillée plutôt, du *Rapport sur les travaux de la Commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française*, rédigé par M. Paul Meyer. (Impr. nat., in-4°, 32 pages.) Ce rapport, imprimé au mois d'août 1904, mais tenu secret par ordre du Ministre de l'Instruction publique qui désirait en réserver la primeur à l'Académie française—nous avons dit comment une épreuve avait pu nous en être communiquée sans indiscretion de la part de M. Meyer—n'entra vraiment dans le domaine public que plus tard, par la publication qui en fut faite dans la *Revue universitaire* de novembre et dans la *Revue pédagogique* de décembre et de janvier.

Peu de temps après, M. Meyer le fit réimprimer, en l'accompagnant d'un mémoire remarquablement clair et précis. (*Pour la simplification de notre orthographe*, Delagrave, in-8°, 52 pages.) Les titres des chapitres de ce mémoire, trop substantiel pour être convenablement analysé et qu'il faut lire en entier, disent en trois mots ce qu'on y trouve : 1. *Esquisse de l'histoire de notre orthographe*; II. *Raisons de simplifier notre orthographe*; III. *Réponse aux objections*.

Depuis, beaucoup d'encre a coulé sur cette question, que quelques-uns chez nous jugent peu importante mais qui intéresse vraiment les destinées même de la langue française dans le monde. Autour du projet de la Commission ministérielle, comme en 1893 autour de la note de M. Gréard, une lutte s'est engagée entre, peut-on dire, les *littérateurs* d'un côté et les *grammairiens* de l'autre, ceux-ci partisans, ceux-là adversaires de la réforme.

La discussion n'est pas encore terminée. Cependant, pour plusieurs, la réforme est jugée, car on sait aujourd'hui ce qu'en pense l'Académie. Le 9 mars dernier, l'Académie a adopté le *Rapport* de la commission qu'elle avait chargée d'examiner le projet, et le 31 du même mois ce *Rapport* a été communiqué à la presse.

Le *Rapport*, rédigé pour la Commission académique par M. Émile Faguet, donne raison aux *grammairiens* sur quelques points,

mais, on s'y attendait, il est plutôt favorable aux *littérateurs*. L'Académie a tout de même fait un pas dans la voie de la simplification ; mieux encore, elle laisse clairement entendre qu'elle pourrait bien avant longtemps en faire un autre.

Il faut s'attendre pourtant que les décisions de l'Académie ne satisferont personne. Les uns trouveront que le docte corps *s'encanaille* ; les autres, et il est permis d'en être, que les « gref-fiers de l'usage » ne vont pas assez loin. On continuera donc à discuter. Les réformistes qui réclameront de nouvelles simplifications et les académiciens qui leur résisteront représentent bien les deux forces, révolutionnaire et conservatrice, dont parle Darmesteter et qui sont nécessaires à la vie d'une langue ; il reste à savoir, au regard de l'autorité de l'Académie, si la lutte est égale et dans quelle mesure il conviendrait qu'elle le fût.

Pour l'heure, enregistrons simplement les résolutions de l'Académie.

Nous ne pouvons les reproduire ici en entier. D'ailleurs, quand paraîtra cet article, le *Rapport* aura sans doute été publié dans nos journaux, et nos lecteurs auront déjà fait l'intéressante comparaison des vues différentes de la Commission ministérielle et de la Commission académique.

Les observations dont l'Académie fait précéder ses conclusions peuvent se résumer en quelques lignes :

L'Académie repousse le principe de l'orthographe phonétique ; elle se confesse très attachée à l'orthographe dite étymologique, assez attachée aussi à la « physionomie des mots », et surtout respectueuse de l'usage établi.

Elle rejette donc le plus grand nombre des propositions de la Commission ; mais, reconnaissant qu'il y a « des simplifications désirables et qui sont possibles à apporter dans l'orthographe française », elle accepte, « sans toujours donner ses raisons, parce qu'elle adopte celle de la Commission et y renvoie », les réformes suivantes :

« 1° *Déja* (pour *déjà*).

« 2° *Chute* (pour *chûte*), *joute* (pour *joûte*), *otage* (pour *ôtage*), modifications que l'Académie a déjà fait entrer dans son dictionnaire ; et de plus *assidument* (pour *assidûment*), *dévouement* (pour *dévoûment* ou *dévouement*), *crucifiment* (pour *crucifiement* ou *cru-cifiment*).

« 3° *Ile* (pour *île*), *flute* (pour *flûte*) *maitre* (pour *maître*), *naitre* (pour *naître*), *traître* (pour *traitre*), *croute* (pour *croûte*), *voule* (pour *voûte*), et autres mots où l'accent circonflexe ne sert qu'à rappeler l's étymologique.

« 4° Elle admet que l'on écrive, *ad libitum*, *confidentiel* ou *confidenciel*, et les adjectifs analogues, c'est-à-dire ceux dont le substantif est en *ence* ou *ance*.

« 5° Elle accepte l'identification orthographique de *différent* et *différend*, de *fond* et *fonds*, de *appats* et *appas*, en ce sens que l'on écrirait : « *Un différent s'est élevé ; un fond de terre ; la retraite a pour vous des appats.* »

« 6° Elle accepte que l'on écrive, *ad libitum*, *enmitouffler* et *emmitouffler*, *enmener* et *emmener*, *emmaillotter* et *emmailloter*, et autres mots analogues où l'*n*, rencontrant *m*, est devenue *m*.

« 7° Elle accepte *ognon* pour *oignon*.

« 8° Elle ne voit aucun inconvénient à ce que l'on écrive, *ad libitum*, *piéd* ou *pié*.

« 9° Elle accepte que les sept substantifs en *ou*, qui prennent un *x* au pluriel : *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*, rentrent dans la règle générale et prennent une *s* au pluriel.

« 10° Elle accepte *échèle* au lieu de *échelle*, conformément et à la prononciation et à l'étymologie.

« 11° Elle a décidé de régulariser l'orthographe des mots venant de *carrus* en écrivant *charriot* par deux *r*, comme s'écrivent tous les autres mots dérivés de *carrus*.

« 12° Elle est disposée, en examinant chaque cas, à ne pas s'opposer à la suppression de l'*h* dans les mots dérivés du grec où se rencontre la combinaison *rh*.

« 13° De même, notamment, pour les mots de création scientifique, elle aura pour tendance de favoriser l'*i* plutôt que l'*y*.

« 14° Elle est favorable à la proposition d'écrire *sizain* comme on écrit *dizain* et *dizaine* ; elle estime que l'on pourrait étendre cette réforme à *dizième* et *sizième* (au lieu de *dixième* et *sixième*) par conformité avec *onzième* et *douzième*. »

« Telles sont les résolutions, dit le rapporteur en terminant, que, pleine d'estime pour les excellentes intentions de la *Commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française*, comme pleine de respect pour la compétence et le savoir de cette Commission, mais voyant quelquefois d'une façon différente les

intérêts de la beauté et aussi de la facile propagation de la langue française, l'Académie a cru devoir prendre.»

Quand on considère la prudence de l'Académie et que chaque mot de ces résolutions a été pesé, on ne laisse pas que d'être perplexe, s'il faut déterminer l'étendue de l'application de certains articles.

Par exemple, l'Académie, dans les résolutions 12 et 13, se déclare disposée à opérer certaines réformes qu'elle ne précise pas. Dans quels mots dérivés du grec supprimera-t-elle, *ayant examiné chaque cas*, la dernière lettre du groupe *rh*? dans quels cas remplacera-t-elle *y* par *i*? Faudra-t-il, pour le savoir, attendre la huitième édition de son dictionnaire?

Trois autres articles s'appliquent à un certain nombre de mots que l'Académie n'énumère point : le 3^e, le 4^e et le 6^e. En effet, par la troisième réforme acceptée, l'Académie enlève l'accent circonflexe non seulement aux mots *île*, *flûte*, *maître*, *naître*, *traître*, *croûte* et *voûte*, mais aussi aux autres mots où cet accent « ne sert qu'à rappeler l's étymologique » ; par la quatrième, elle admet qu'on écrive, *ad libitum*, par un *t* ou par un *c*, non seulement *confidentiel*, mais aussi « les adjectifs analogues, c'est-à-dire ceux dont le substantif est en *ence* ou *ance* » ; enfin, par la sixième, elle accepte qu'on écrive, *ad libitum*, par *m* ou *n*, non seulement *enmitoufler*, *enmener* et *enmailloter*, mais les « autres mots analogues où l'*n*, rencontrant *m*, est devenue *m* ». A quels mots s'appliquera chacun de ces trois articles?

ART. 3.—Dans un assez grand nombre de mots français, l'accent circonflexe remplace une *s* étymologique ; mais cet accent ne joue pas partout le même rôle : ici il marque un changement de timbre, en même temps que la chute de l'*s* ; là il allonge la voyelle ; ailleurs il n'exerce aucune influence sur le son. Il faut donc distinguer, pour déterminer les mots auxquels s'appliquera cette résolution de l'Académie.

L'accent marque-t-il, en même temps que l'amuïssement de l'*s*, une nuance du timbre, on le conservera, comme dans *hôtesse*, *rôtir*, *bât*, *cloître*, *croître*, etc. Le supprimera-t-on dans *hôtel*, *hôpital*, etc.? Darmesteter prononce ces mots par *ô* fermé, Passy par *ô* ouvert.

La suppression de l'accent rendrait-elle une confusion possible, comme dans *boîte*, *faîte*, etc. (qui se confondraient peut-être avec *boile*, *faile*, etc.), ou détruirait-elle une analogie jugée nécessaire,

comme dans *prêt*, etc. (cf. *prête*, *prêter*), les principes posés par l'Académie montrent qu'elle entend conserver l'accent dans ces deux cas.

Mais, si l'accent circonflexe ne fait que rappeler l's étymologique sans que le timbre soit altéré, il ne paraît pas qu'il doive être maintenu pour la seule raison que la voyelle accentuée est longue. En effet, l'Académie l'enlève aux mots *île*, *flûte*, *maître*, *naître*, *croûte*, où l'accent, non seulement remplace une lettre amuïe, mais encore surmonte une voyelle longue. Il faut donc penser que l'Académie veut supprimer l'accent circonflexe dans tous les mots où il ne fait que rappeler l's étymologique, que la voyelle soit longue, moyenne ou brève ; et l'on devra écrire sans accent : « *août*, *aoûtage*, *aoûté*, *aoûtement*, *aoûter*, *aoûteron*, *brûlable*, *brûlage*, *brûlant*, *brûlement*, *brûler*, *brûlerie*, *brûleur*, *brûlis*, *brûloir*, *brûlot*, *brûlure*, *bûche*, *bûcher*, *bûcheron*, *bûcheur*, *connaître*, *coût*, *coûtant*, *coûter*, *coûteusement*, *coûteux*, *croûte*, *croûtelette*, *croûteux*, *dîner*, *dînette*, *dîneur*, *disparaître*, *épître*, *flûte*, *gîte*, *giter*, *goût*, *goûter*, *huître*, *huïtrier*, *huïtrière*, *île*, *ilet*, *îlot*, *maître*, *maîtresse*, *maîtrisable*, *maîtrise*, *maîtriser*, *méconnaître*, *moût*, *naître*, *paître*, *il plaît*, *paraître*, *puiné*, *reconnaître*, *renaître*, *reparaître*, *repaitre*, *traître*, *traîtreusement*, *traîtrise*. » Faut-il ajouter *bêlître*, qui a pris l'accent par analogie avec *épître*? ... L'Académie mentionne *traître* qui l'a pris par analogie avec *maître*, et *voûte* dont l'accent vient de *coûte*.

Voûter et *voûtis* suivront-ils le sort de *voûte* et perdront-ils l'accent ?

Flûte. Deux mots s'écrivent ainsi ; l'un vient de *fusta*, l'autre est sorti du vieux français *flaûte* ou *fleûte*. Le dernier perdra-t-il aussi l'accent ? Dans ce cas, il faudrait ajouter à la liste : *flûté*, *flûteau*, *flûter*, *flûteur* et *flûtiste*. L'Académie ne fait pas de distinction.

Enlèvera-t-on l'accent de *fût*, par crainte de confusion avec *qu'il fût* ? Le conservera-t-on, par crainte de confusion avec *il fût* ?

Que fera-t-on de *genêt*, *impôt*, *prévôt*, *protêt*, *suppôt*, *tôt*, *aussitôt*, *bientôt*, *plutôt*, *sitôt*, *tantôt*, où l'accent ne fait que rappeler l's tombée ? Les écrira-t-on comme *objet*, comme *tripot* ? *Genêt* et *prévôt* garderont sans doute l'accent, à cause de *genetière* et de *prévôtal* ; mais les autres mots le perdront, si la règle nouvelle est appliquée telle que formulée par l'Académie.

Il est vraiment un peu difficile de dire jusqu'où l'Académie veut qu'on aille.

ART. 4.—Les adjectifs auxquels s'appliquent l'article 4 ne sont pas nombreux ; ce sont, outre *confidentiel* : *consubstantiel*, *essentiel*, *obédientiel*, *pénitentiel*, *providentiel*, *pestilentiel* et *substantiel*, qu'on pourra donc écrire : *consustanciel*, *essenciel*, etc.

Mais les adverbes dans la composition desquels entrent ces adjectifs, *confidentiellement*, *essentiellement*, etc., pourront-ils s'écrire aussi, *ad libitum*, par un *t* ou un *c*? L'Académie n'en dit rien ; et, comme elle n'admet pas que l'orthographe puisse « recevoir la logique comme remède », il faut attendre qu'elle se prononce là-dessus.

ART. 6. — Enfin, l'article 6 devra s'appliquer aux mots : « emmagasinage, emmagasinement, emmagasiner, emmaigrir, emmaillotement, emmailloter, emmanche, emmanchement, emmancher, emmanchure, emmanequiner, emmanteler, emmarchement, emmariner, emmarquiser, emmêcher, emmêler, emmêlement, emménagement, emménager, emmener, emmenoter, emmeublement, emmeubler, emmeuler, emmi, emmieller, emmiellure, emmitonner, emmitoufler, emmortaiser, emmotté, emmouffler, emmurer, emmuseler », qu'on pourra écrire aussi « eumagasinage, emmagasinement ». Dans tous ces mots, la première *m* représente l'*n* de *en* en composition.

Les réformes acceptées par l'Académie française simplifieraient donc l'orthographe de cent cinquante mots environ, sans compter les changements qui seraient faits conformément aux articles 12 et 13.

Nous avons dit que le rapport de la Commission académique avait été rédigé par M. Émile Faguet. Mais ce rapport n'exprime pas les vues personnelles du rapporteur, dont les conclusions auraient été plus favorables à la réforme. L'éminent académicien s'est expliqué là-dessus dans *la Revue* (1^{er} mars) ; par exemple, à propos de l'argument tiré de la « physionomie des mots », que présente la Commission académique et l'Académie, M. Émile Faguet écrit :

« Quand à la physionomie des mots, elle m'est absolument indifférente. C'est l'argument à la portée des simples, des très simples, et c'est pour cela qu'il est celui dont les journalistes ont abusé et presque le seul dont ils se soient servis. Ils ont du flair. Il est certain que c'est un jeu d'une extrême facilité et d'un effet sûr que d'écrire la phrase suivante : *Je suis home à accepter la*

nouvelle orthographe avec une satisfaction sans mélange ; car je n'ai pas fait ma rhétorique et je ne me connais pas en style ; ma fame non plus. Le lecteur s'écrie, tout fier de son savoir : « Oh ! l'orthographe de ma cuisinière ! » S'il est plus raffiné, il s'écrie : « C'est peut-être juste ; mais c'est affreux, c'est horrible ! Oh ! la physionomie des mots ! La beauté des mots ! Car le mot à sa beauté ! » — Et le tour est joué. Seulement la physionomie des mots a changé dix fois depuis trois cents ans, et si l'on s'était arrêté à la physionomie des mots, on écrirait encore *cholère* et *caractère* et *chymie* et *avocat* et *escole* et *abysme* et *argille* et *bienfaiteur* et *déthrôner*... J'ai deux idées sur la physionomie des mots, la première qu'elle m'est indifférente, et que c'est la chose du monde aux changements de quoi l'on s'habitue le plus vite ; la seconde que le mot, si l'on veut, peut être beau ou laid ; mais que le mot laid, le mot affreux, c'est le mot surchargé et hérissé, et que le mot beau, c'est le mot simple, sobre, uni et dépouillé, et qu'il en est de la toilette des mots comme de celle des hommes et des femmes. »

Plus loin M. Faguet, parlant en son nom, prend à partie M. Faguet, parlant au nom de l'Académie :

« L'auteur du rapport de la Commission académique triomphe de ce que si *paon* s'écrivait *pan*, il y aurait une confusion entre *pan*, oiseau, *pan* de mur, *pan*, personnage mythologique et *pan* ! onomatopée. Mais, mon ami (il m'est permis de le traiter familièrement), c'est précisément parce qu'il y a déjà trois *pan* entre lesquels on ne fait aucune confusion, qu'il n'y en aura pas davantage entre quatre *pan* ayant quatre sens. »

M. Faguet se prononce aussi en faveur de la suppression des lettres doublées : « On reviendra à la prononciation du XVII^e siècle. Je n'y vois que du bien. »

La Commission académique ne partageait pas toutes les opinions de M. Faguet, et son *Rapport* n'approuve, on l'a vu, qu'un nombre restreint de réformes.

La question sera probablement portée devant le Conseil supérieur de l'Instruction publique et fera ensuite le sujet d'un arrêté ministériel analogue à celui du 26 février 1901.

Il est remarquable que quelques adversaires de la réforme paraissent ne plus reconnaître l'Académie comme la maîtresse absolue de l'orthographe : la *Pétition contre la réforme de l'ortho-*

graphie, proposée par la *Revue Bleue* à la signature des écrivains et des lettrés, est adressée, non à l'Académie, mais au Ministre de l'Instruction publique.

Le Ministre ira-t-il plus loin que l'Académie dans la voie de la simplification ? La savante compagnie consultée et ses observations reçues, le Ministre passera-t-il outre ? En 1901, M. Leygues ne l'osa point.

ADJUTOR RIVARD.

NOTE.—A lire sur ce débat, entre autres études, outre le *Rapport* et le *Mémoire* de M. Meyer, le *Rapport* de l'Académie et l'article de M. Faguet : Le *Bulletin de l'enseignement et de l'éducation*, par M. J. Burnichon, dans les *Etudes* (20 février). L'auteur juge l'entreprise de la réforme « mauvaise et mal conçue ».—*La Réforme de l'orthographe*, par M^{me} Camille Pert, dans l'*Informateur des gens de lettres* (janvier). — *La Réforme de l'orthographe à l'Académie française*, par H. B., dans le *Volume* (21 janvier). — *La Simplification de l'orthographe*, par M. Paul Meyer, dans la *Revue pédagogique* (15 février).—*La Simplification de l'orthographe, Examen du rapport de M. Paul Meyer*, par M. Remy de Gourmont, dans la *Revue des idées* (15 janvier).—*La Réforme de l'orthographe*, par M. l'Abbé E. Ragon, dans la *Vérité française* (18 janvier). « Je ne puis cacher combien je suis scandalisé, moi clérical, de voir certains cléricaux repousser la vérité scientifique, quand elle leur est proposée par des adversaires politiques. » M. l'Abbé Ragon, professeur à l'Institut catholique de Paris, approuve les réformes demandées par la Commission ministérielle.—Les articles de M. Michel Bréal, dans la *Revue Bleue* (18 février et 11 mars), contre la réforme proposée par la Commission. L'auteur désire pourtant voir s'opérer certaines simplifications ; mais il se réserve de les faire connaître plus tard.—La *Chronique* de M. Léon Clédât, dans la *Revue de Philologie française et de Littérature* (dernier trimestre 1904 et premier trimestre 1905). M. Clédât, partisan de la simplification, reproduit et discute le *Rapport* de M. Meyer, la *Pétition contre la réforme*, les articles de M. Bréal et celui de M. Émile Faguet. Il publie une lettre de M. Sully-Prudhomme, dans laquelle le poète explique pourquoi il n'a pas cru devoir signer la *Pétition contre la réforme*.—A lire aussi, sur la question de l'usage : *L'idée de l'usage en matière de langue et d'orthographe*, par M. H. Yvon, dans la *Revue de Philologie* (1905, fasc. I, p. 27).

A. R.

INSTALLATION D'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE ⁽¹⁾

(Suite)

III --INSTALLATIONS INTÉRIEURES

Dans notre dernier article, nous avons décrit sommairement et au point de vue particulier des expressions françaises, l'installation d'une usine électrique et les canalisations extérieures. Nous arrivons maintenant à l'importante question de l'entrée des fils électriques dans les habitations et des installations intérieures.

Le problème n'est pas toujours facile à résoudre, et les difficultés que l'on rencontre varient suivant la nature de l'installation. Il est facile de comprendre, en effet, que l'on exige des précautions moins minutieuses pour les maisons privées que pour les établissements industriels, tels que blanchisseries, ateliers de teinture, usines de produits chimiques, brasseries, abattoirs, etc. Toutefois, les installations intérieures doivent être soignées dans tous les détails, et demandent des ouvriers adroits et expérimentés, à cause des dangers d'incendie que les fils électriques peuvent offrir.

L'on sait que les compagnies d'assurance et les autorités municipales, dont les craintes étaient sans doute accompagnées de préjugés plus ou moins plausibles contre le nouveau système d'éclairage, se sont fortement opposées à l'introduction des fils électriques dans l'intérieur des habitations. Il est vrai que les perfectionnements progressifs des méthodes d'installation ont fait disparaître ces préventions, et que maintenant ces mêmes compagnies considèrent l'éclairage électrique comme le système le moins dangereux parmi ceux que l'on emploie dans l'industrie et dans l'économie domestique. Toutefois, les fils électriques sont encore la cause de fréquents incendies, et l'on ne saurait, nous le répétons, prendre trop de précautions ni apporter trop de soins pour des installations de ce genre.

1. Voir le *Bulletin* de février, 1905.

Dans notre pays, on utilise toujours, pour l'éclairage public, un courant d'un voltage très élevé, de 1500 à 2000 volts, et souvent la tension dépasse de beaucoup cette limite. C'est dire que le courant alternatif, tel qu'engendré à l'usine génératrice, présente des dangers qui ne permettent pas qu'on le laisse à la disposition de l'abonné. Il est donc nécessaire d'abaisser la tension à 108 ou 110 volts au moyen de **transformateurs** (*transformers*).

Ces appareils se composent essentiellement de deux circuits, l'un, appelé circuit primaire, recevant le courant à transformer, l'autre, appelé circuit secondaire et isolé du premier, développant par induction le courant utilisable qui doit entrer dans les maisons. Le transformateur doit être installé de préférence en dehors des habitations, par exemple, sur le poteau de bois qui supporte les fils de la canalisation extérieure. Si on le fixe sur le mur d'entrée, il doit être suspendu à des supports bien isolants ; dans le cas où il serait impossible de l'installer à l'extérieur, il convient de le placer dans une pièce particulière, le plus souvent dans une cave, fermée à clef et dont la porte ne peut être ouverte que par les agents de service. On fait reposer le transformateur sur un madrier isolé du sol par des isolateurs en porcelaine, et on le munit d'un parafoudre et d'un appareil de **mise à la terre** (*automatic grounding*), afin de prévenir l'entrée d'un courant dangereux, par suite d'un contact accidentel, dans la canalisation intérieure.

Le courant débité par le secondaire du transformateur, au lieu de se rendre directement aux lampes, est conduit d'abord à un **tableau de distribution** (*switchboard*) qui prend le nom de *panel board* dans les installations de peu d'importance, comme celles des maisons privées. On appelle aussi *cut-out cabinets* des **sous-stations de distribution** qui ont pour but de grouper les appareils de **sûreté** (*cut-outs*), et d'où partent les différents réseaux de la canalisation.

Le tableau de distribution, placé tout près de l'endroit où les fils pénètrent dans l'habitation, contient un **interrupteur bipolaire** qui commande les câbles d'arrivée. On emploie souvent, comme types d'interrupteurs, des appareils dans lesquels le contact est obtenu par la pénétration de lames de cuivre entre deux autres lames de même métal faisant ressort. C'est, croyons-nous, ce qu'on désigne sous le nom de *knives switches*. Ces interrupteurs doivent donner une rupture franche, brusque et presque sans étincelles ; ils permettent de fournir ou de supprimer tout le courant dans l'installation, et d'éviter tout fonctionnement du compteur à vide.

En sortant de l'interrupteur, les câbles se rendent au **compteur** (*meter*), placé ordinairement sur le même tableau, et, de là, à un **coupe-circuit** général, du genre à **fil fusible** (*cut-out, fuse*) qui dessert tout le circuit de l'installation.

Les coupe-circuits doivent être disposés de telle sorte que la fusion du fil de plomb ne détermine pas de court-circuit. Les coupe-circuits bipolaires sont munis d'une cloison isolante et incombustible séparant les deux fils fusibles ; ils doivent être placés de manière à ce que les **plombs** soient faciles à remplacer, et à ce qu'il ne donnent pas lieu à des projections de métal fondu ou à des contacts dangereux. Le plomb doit fondre pour un courant au plus égal au triple de l'intensité du courant normal.

Chaque circuit doit être pourvu à son origine d'un coupe-circuit bipolaire, et chaque **branchement** en est également muni ; il en est de même des circuits dérivés et de chaque subdivision dans laquelle l'intensité du courant peut atteindre 5 ampères. On admet aussi qu'un coupe-circuit est nécessaire dans tout circuit dérivé alimentant plus de 5 lampes à incandescence de 16 bougies. On groupe ces fils fusibles sur des tableaux secondaires, d'où partent des circuits desservant 5 lampes. Lorsqu'on fait usage de lampes portatives et de fils flexibles, un coupe-circuit est, en outre, indispensable au raccord du cordon souple avec la conduite fixe. Les lampes à incandescence suspendues possèdent un fil de sûreté dans la **rosace** du plafond.

Les coupe-circuits, ainsi que les interrupteurs, sont munis de supports et de couvercles isolants et incombustibles ; les plombs fusibles doivent être soigneusement enfermés et mis dans l'impossibilité de se trouver en contact avec des matières inflammables, ou, s'ils fondent, de tomber en dehors de l'appareil.

Nous arrivons maintenant à l'installation des fils dans la maison.

Les différents modes de canalisation sont très nombreux. L'un des plus employés est le système de **moulures en bois** (*wooden moulding*) ; il convient surtout aux habitations déjà construites, et se recommande par la facilité qu'il donne aux agents de service de visiter les fils et de réparer au besoin les défauts, ainsi que par le peu de dépenses qu'il exige.

Les moulures consistent en des lattes de bois, présentant deux rainures parallèles, dans lesquelles sont logés les conducteurs électriques, eux-mêmes isolés ; un couvercle recouvre la partie

supérieure des lattes. Celles-ci peuvent être posées suivant les bordures et se prêter à toutes sortes de décorations. En général, elles ont été imprégnées d'un ignifuge, sulfatées ou mêmes paraffinées, pour prévenir tout accident et augmenter la résistance d'isolement. On les préserve autant que possible de l'humidité en les recouvrant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'une couche de **peinture imperméable** (*water-proof paint*).

Pour les locaux humides et les courants de tension dépassant 450 volts, le seul système permis est celui de câbles supportés par des **isolateurs** en porcelaine (*porcelain knobs* ou *cleats*). L'emploi de ces câbles est souvent difficile dans les appartements, où il faut respecter l'élégance.

Lorsque les plans de l'installation électrique sont dressés en même temps que ceux de la construction de l'édifice, un système très employé, pour les courants de basse tension, est celui de câbles disposés dans des tubes ou tuyaux que l'on place directement dans les murs et les planchers. On a mis successivement de côté les conduits en cuivre armé (*brass-armored*), en carton comprimé, etc. En Amérique, on emploie de préférence des tubes de fer avec revêtement isolant intérieur, ou encore des tubes de fer que l'on recouvre en dehors et en dedans d'une couche d'émail.

Ajoutons qu'on se contente quelquefois de prendre des câbles isolés, parallèles, ou roulés en torsades, et de les fixer contre le mur à l'aide de cavaliers en métal.

Il est difficile, dans plusieurs cas, par exemple dans un salon, d'appliquer des moulures sur les lambris. On peut alors se servir de fils recouverts d'une tresse de soie. Ce mode n'est pas toujours permis, et l'on doit alors faire pénétrer les fils dans le plafond, et les faire ressortir au centre pour alimenter le lustre.

Il est nécessaire de dire quelques mots des appareils qui reçoivent et supportent les lampes, c'est-à-dire de l'**appareillage** proprement dit. On trouve chez les marchands d'appareils d'éclairage des modèles très variés, **pieds, appliques** (*brackets*), **consoles, cols de cygne**, dont plusieurs constituent de véritables œuvres d'art. Ordinairement, les fils sont passés d'avance à l'intérieur de ces appareils, mais le monteur électricien ne doit jamais oublier de vérifier l'isolement des fils, avant de faire aucune connexion.

Les lampes sont souvent fixées à des lustres à gaz, lyres à gaz, ou simplement sont suspendues au plafond par un **fil flexible** (*flexible cord*), bien que l'on recommande de ne jamais faire supporter la lampe au fil qui distribue le courant.

Les fils flexibles doivent être soigneusement isolés par une couverture imperméable, et fixés au plafond par l'intermédiaire d'une **rosace** en porcelaine (*rosette*) munie d'un coupe-circuit fusible. La lampe s'allume ou s'éteint par le jeu d'un **interrupteur** (*snap switch*) placé sur le mur à portée de la main. Ces interrupteurs peuvent être à un seul pôle, lorsqu'ils commandent un courant ne dépassant pas 3 ampères sous 110 volts. Dans le cas contraire, un interrupteur bipolaire est exigé.

Il nous reste maintenant à parler des lampes elles-mêmes. Pour l'éclairage des maisons privées, on emploie exclusivement les lampes à incandescence. Celles-ci se composent d'un filament très ténu en charbon disposé dans l'intérieur d'une **ampoule** en verre (*bulb*). Ce filament, qui peut affecter des formes très variées, depuis celle du fer à cheval allongé simple ou double (*single* ou *double U*) jusqu'à la forme de *boucle* également simple ou double (*single, double curl*), est porté à l'incandescence par le passage du courant, et donne une intensité lumineuse depuis 1 jusqu'à 1000 bougies. Cette intensité est indiquée sur la lampe elle-même par les lettres C. P. (*candel-power*).

Il est presque inutile de dire que les ampoules doivent être purgées aussi parfaitement que possible de toute trace d'air, afin d'empêcher la combustion du filament. Le courant est amené aux deux extrémités du filament par des fils de platine soudés dans le verre, et l'ampoule est fixée avec du plâtre au **culot** (*base*), c'est-à-dire à la partie métallique qui permettra de faire communiquer directement les deux fils de la lampe à l'extérieur. Le culot se fixe ensuite dans la **douille** (*socket*) qui est le support immédiat de la lampe, et qui peut être monté à son tour sur toutes sortes d'appareillage.

Les culots de lampes avec douilles correspondantes peuvent se rapporter à trois types différents.

Les lampes Edison sont munies de **douilles à vis** (*screw bases*), c'est-à-dire que la lampe se visse dans l'écrou correspondant de la douille.

Dans le système Sawyer-Man ou Westinghouse, le culot s'engage dans des doigts métalliques à ressort qui l'enserrent de toutes parts (*clip type*).

Enfin, la douille de la lampe Swan est à **baïonnette** (*bayonet type*). La lampe est armée de tiges métalliques qui entrent dans

deux fentes opposées de la douille ; en la tournant un peu sur elle-même, les tiges s'engagent dans des encoches disposées à angle droit des fentes, et la lampe est fixée.

Ajoutons que la douille est souvent munie d'une clef qui sert d'interrupteur, et qui permet d'allumer ou d'éteindre chaque lampe séparément.

En terminant cet article, nous tenons à déclarer que nous n'avons pas voulu décrire, même sommairement, une installation électrique : un pareil sujet, traité avec quelques détails techniques, exigerait de longs développements. Notre but, dans les courtes descriptions que nous avons données, était seulement de faire comprendre le sens des expressions françaises correspondant aux termes anglais employés dans notre pays.

H. SIMARD, *P^{tre}*

Glossaire des Patois de la Suisse romande.—Nous avons reçu et lu avec le plus vif intérêt le *Sixième rapport annuel de la Rédaction du Glossaire suisse-romand. 1904*. Pendant l'année écoulée, 21 cartes ont été ajoutées à l'*Atlas linguistique*. On espère pouvoir commencer la publication de cette œuvre importante en 1906. Remarquons que l'*Atlas linguistique* sera essentiellement un atlas phonétique ; le système morphologique sera exposé plus commodément sous forme de tableaux, et la lexicographie est réservée au *Glossaire* même. La récolte des matériaux par questionnaires ne s'est pas ralentie depuis le dernier rapport dont nous avons rendu compte : 857 carnets d'observations ont été reçus en 1904, portant sur les *nombres*, le *fumeur*, le *moulin*, le *pain*, le *boulangier*, la *pâtisserie*, le *chanvre* et le *lin*, le *tisserand*, le *tailleur*, le *costume de femme*, le *ménage*, les *travaux féminins*, la *vue*, la *lumière*, le *feu*, l'*ouïe*, le *goût*, l'*odorat*, le *toucher*, la *parole*. Ces questionnaires, dont la rédaction veut bien nous faire l'envoi régulier, sont admirablement établis. Nous faisons des vœux pour que nos confrères puissent heureusement mettre à fin cette entreprise, analogue à la nôtre.

Les droits d'auteur.—Dans l'*Énergie française* (28 février), M. Auguste Dorchain annonce que le rédacteur en chef d'un journal de Montréal, un directeur de théâtre et un éditeur de la même ville vont être, « sur leur propre demande », poursuivis par des auteurs français ; on obtiendra enfin un jugement formant jurisprudence sur cette question des droits des auteurs français au Canada.

UN FLÉAU⁽¹⁾

Pour le *Bulletin du Parler français*

—

La maison est fermée. Une maison bien vieille.
La mousse la verdit maintenant. Une treille
Accrochait autrefois ses grappes au lambris ;
Tout près on voit le four—un amas de débris,
Et le puits sans margelle où la haute « brimbale »,
En tirant l'eau, chantait autant qu'une cigale.
Des sillons gazonneux creusent encor le sol ;
Le jardin désolé conserve un tournesol,
Un seul, un peu sauvage, et tout comme un vieux faune,
Avec sa tête lourde et sa couronne jaune.

Le blés mûrissaient tard. Cependant les épis
Mettaient quelques fils d'or dans leurs fauves tapis.
La moisson serait bonne enfin. On pourrait vivre,
Si les champs évitaient la morsure du givre.
Il s'éveillait encor d'aimables floraisons,
Dont le rustique arôme enivrait les maisons.
O doux parfums des prés en fleurs ! ô tiède brise !
Ombre des rameaux, chants d'oiseaux que l'amour grise,
Ce que vous étiez là, vous l'êtes en tout lieu :
Une aumône du ciel, un sourire de Dieu.

A l'approche du soir, un jour, dans les cieux calmes
Où s'épanouissaient, comme un faisceau de palmes,
Les rayons du soleil, un point se fit obscur.
Quelque souffle jaloux, en traversant l'azur,
Avait peut-être éteint un foyer de lumière...
Bientôt le point devint nuage. La fermière,
Pour voir moins le danger, ferma les contrevents.
Craignant pour la moisson le rude fouet des vents,
Les hommes regardaient la tache grandissante.
Ils la virent soudain, d'une lourde descente,
Avec un grondement comme celui des mers,

(1) Le fait est vrai. Ma mère, une sainte femme, s'il en fut, me l'a plus d'une fois raconté. P. L.

Avec dans ses flancs noirs des tons glauques et verts,
S'abattre jusqu'au loin dans les blés. Et sans nombre
Tomberaient les épis sous cette vague sombre !...

Or, la cloche sonna dans le petit clocher,
Et vers la vieille église, au pied du grand rocher,
Une foule accourut par la côte et la grève.
On n'entendait qu'un mot jeté d'une voix brève :
— « Les sauterelles ! »

Donc, bien sûr, c'était la fin ;
Elles détruiraient tout et l'on mourrait de faim...
Et le fleuve, où luisait le toit blanc de l'église,
Avait comme un sanglot ; et l'hirondelle grise
De son nid, sous l'auvent, n'osait plus s'approcher...
Et la cloche sonnait dans le petit clocher.

Dentelle à son surplis et frange à son étole,
Le curé sortit. Longs, et comme une auréole,
Sur son front soucieux luisaient ses cheveux blancs.
Il feuilletait un livre avec des doigts tremblants,
Et disait au Seigneur de ferventes prières.
Devant lui, sur la route ou le long des bruyères,
Un vieux portait la croix comme un saint étendard.
Un enfant, près de lui, l'orgueil dans le regard,
Tenait le bénitier d'argent plein d'eau bénite.
Et les autres marchaient deux à deux à sa suite,
Songeant à ce que Dieu pouvait leur reprocher...
Et la cloche sonnait dans le petit clocher.

Quant la procession, suppliante cohorte,
Passa chez Paul Murot, Paul était à sa porte.
Il salua la croix mais ne la suivit pas.
Il n'était pas dévot. Il se disait tout bas
Que si le Tout-Puissant chassait les sauterelles,
Ses prières, à lui, ne pouvaient rien sur elles,
Et que ses champs de blé, d'orge ou de sarrasin,
Auraient le même sort que les champs du voisin.

Ils se rendirent donc, par la route champêtre,
Dans les clos menacés. Sur de son Dieu, le prêtre
Fit pleuvoir, en chantant des versets du psautier,

Toutes les gouttes d'eau saintes du bénitier.
Au couchant le soleil brillait. Sanglantes dagues,
Ses rayons déchiraient le sein neigeux des vagues ;
Blanche, s'ouvrait au loin la voile d'un nocher...
Et la cloche sonnait dans le petit clocher.

Alors on entendit un étrange murmure ;
On eût dit le frisson d'une épaisse ramure,
Quand souffle tout à coup le frileux vent du Nord,
Et les épis tremblaient comme les joncs du bord,
Quand le flot irrité leur jette son écume.
L'air pur se satura d'une odeur de bitume.
Quelque chose grouillait partout dans les sillons,
Et cela fit bientôt de hideux tourbillons
Qui roulaient tour à tour, masse glabre, effarée,
Vers la grève où montait l'implacable marée.
Les insectes maudits, dans un sinistre effort,
S'éloignaient de nos champs et volaient à la mort ;
Ils entraient éperdus dans les replis de l'onde,
Et l'onde s'en couvrait comme d'un voile immonde.

Le matin, dès l'aurore et dès les premiers chants,
De nombreux laboureurs coururent à leurs champs.
Tout fleurait bon. Et, pour louer Dieu du prodige,
Les épis s'inclinaient humblement sur leur tige,
Les oiseaux, tout joyeux, paraissaient se chercher,
Et la cloche sonnait dans le petit clocher.

La maison est fermée. Une maison bien vieille.
La mousse la verdit maintenant. Une treille
Accrochait, autrefois, ses grappes au lambris.
Tout près on voit le four—un amas de débris,
Et le puits sans margelle où la haute « brimbale »,
En tirant l'eau, chantait autant qu'une cigale.
Des sillons gazonneux creusent encor le sol ;
Le jardin désolé conserve un tournesol,
Un seul, un peu sauvage, et tout comme un vieux faune,
Avec sa tête lourde et sa couronne jaune.
C'est là qu'habitait Paul Murot. Dieu s'est vengé,
Car le grain qu'on y sème est encore mangé.

PAMPHILE LEMAY.

NOMS SAUVAGES

ÉTYMOLOGIE

(Suite)

RÉGION DE LA CHAUDIÈRE

Mégantic. — D'après M. Edmond Roy, auteur de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, ce nom viendrait d'un mot abénakis *Namesokanjik*, qui voudrait dire : « Lieu où se tiennent les poissons. »

Dans la langue des cris, *Mégantic*, mis pour *misáttik*, signifierait *gros bois*. (R. P. Lacombe.)

Kenebec (Rivière).—De l'abénakis *Kanibesek*, « qui conduit au Lac ».

Durant la grande chasse d'hiver, raconte M. J.-E. Roy, les Abénakis se rendaient en grand nombre au lac à l'Orignal en suivant la rivière Kenebec. C'est pour cela qu'ils appelaient cette rivière « le chemin qui conduit au lac ».

Dans les idiomes algonquins et cris, Kenebec veut dire « couleuvre, serpent » ; mais M. l'Abbé Maurault fait remarquer dans son *Histoire des Abénakis* que c'est une erreur de croire que ce nom vienne du mot algonquin *Kenebec*, serpent. A l'époque, dit-il, de l'établissement des Européens en Amérique, ces deux nations sauvages, Algonquins et Abénakis, ne se servaient pas du même idiome. Les Abénakis ne désignaient pas alors un serpent par le mot *kinebek*, mais bien par *shoku*.

Memphrémagog (Lac).—C'est une corruption du mot abénakis *mamhrobagak*, qui signifie « grande étendue d'eau ».

Magog est simplement un diminutif de *Memphrémagog*.

Kikokonteka.—C'est de ce nom que les Abénakis avaient baptisé la belle rivière Chaudière. Dans leur langue, cela voulait dire « rivière des champs ».

Coaticook.—Ce nom vient, d'après M. l'Abbé Maurault, du mot abénakis *Raakitels*, c'est-à-dire « rivière de la terre du pin ».

RÉGION DE L'OUTAOUAIS

Témiskaming (Lac).—De *témishkamits*, « lac profond ». (R. P. Lemoine.)

Ce nom semble avoir été donné à cause de la profondeur des eaux du lac.

Dans l'idiome des Sauteux, ce mot se décompose comme suit : *timi*w, c'est profond, et *gamé*, terminaison pour indiquer un lac. (R. P. Lacombe.)

Nominingue (Lac).—Le R. P. Lemoine, que nous avons consulté, est d'opinion qu'il n'y a qu'une racine algonquine qui puisse se rapprocher de ce mot. Celui-ci voudrait dire : *oins-le, graisse-le*. Quand à la terminaison *ingue*, elle est régulièrement algonquine (*ing*) et indique le locatif, « l'endroit où ». Peut-être alors, ajoute le révérend père, ce mot veut-il dire : « au lac, pays, etc., qui est oint », ou « où l'on se oint ».

Kiamika (Rivière).—L'étymologie de ce mot n'est pas encore clairement déterminée. Si cet endroit, nous écrit le R. P. Lemoine, est caractérisé par quelque rocher à pic, on peut dire qu'il vient de *Kiamabikak*, composé de *ka*, « celui qui, » et de *Amabikat*, « il est un rocher escarpé », et enfin de la forme subjective contractée, laquelle produit *Kiamabikak*. En ce cas, *bi* aurait été éliminé par inattention, comme il arrive souvent lorsque les blancs essaient de saisir les noms sauvages.

Kippewa (Lac).—Ce mot devrait être *Kipahowe*, tel qu'écrit et prononcé par nos Algonquins actuels. Il vient de leur dialecte : 1^o de la racine *kipa*, verbe algonquin pour *enfermer* ; 2^o de la terminaison *owe*, qui indique l'action d'un sujet inanimé, exprimée par un verbe intransitif. Ce mot veut donc dire : « Il (le lac) enferme », c'est-à-dire forme une enceinte. Ce nom semble avoir été donné à ce lac à cause des grosses pointes qui en ferment l'ouverture à plusieurs endroits. (R. P. Lemoine.)

Maniwaki.—Mot algonquin qui veut dire « terre de Marie ». ¹

AUTRES NOMS SAUVAGES

Nipissing.—(Sauteux.) « Petite eau, petit lac. » De *nipi*, eau, dont la forme diminutive fait au cas locatif *nipishing*, « dans la petite eau ». (R. P. Lacombe.)

(1) L.-N. AUGÉ, *Étude sur la région du Témiskaming*, 1898.

Moncouche.—De *muakush*, orfraie, oiseau de proie. (R. P. Lemoine.)

Dans l'idiome cris, *moncouche* est mis pour *markus*, petit ours. (R. P. Lemoine.)

Missisquoi.—(Cris.) Pour *Misi-iskwew*, « grande femme ». De *misi*, grand, et *iskwew*, femme. (R. P. Lacombe.)

Miramichi.—(Cris.) Pour *Mayamisk*, castor laid (vache marine). (R. P. Lacombe.)

Batiscan.—M. Benjamin Sulte prétend que ce mot n'a aucun sens connu des Algonquins actuels.

Ce nom a cependant une origine fort ancienne. Champlain, en 1603, mentionne la rivière Batis-can et Lescarbot le cite parmi d'autres noms sauvages.

Dans la langue crise, Batis-can, mis pour *Tabaliskan*, veut dire « corne fendue ou pendante ». (R. P. Lacombe.)

Hochelaga.—C'est vraisemblablement, écrit M. l'Abbé M. Mainville ⁽¹⁾, une corruption du mot iroquois *oserake*, qui peut vouloir dire trois choses entre lesquelles on pourra choisir : 1° A la chaussée des castors ; 2° Là où l'on fait les haches ; 3° Là où l'on passe l'hiver.

Dans la langue montagnaise, d'après le R. P. Lemoine, ce mot voudrait dire : « Là où les canots sont remisés. »

Caughnawaga.—Les Anglais, écrit M. l'Abbé J.-G. Forbes, ont introduit le nom iroquois mal orthographié de *Caughnawaga* ; ils auraient mieux fait de dire et d'écrire, comme les Iroquois eux-mêmes, *Kahnawake*, que l'on peut traduire par *au rapide*. ⁽²⁾

Madawaska.—L'on devrait écrire ce mot *Madaouaska*, dit M. l'Abbé Maurault ⁽³⁾. Ce mot vient de *moda8as8ka*, « terre du porc-épic ».

Chez les Sauteux, ce mot indique « l'embouchure d'une rivière, là où il y a des joncs ou du foin ». (R. P. Lacombe.)

Népigon (Lac).—Abréviation d'un mot sauvage signifiant « lac d'eau claire profonde ». (Robert Bell, de la Commission géologique du Canada.)

(1) *Bulletin des recherches historiques*, 1898.

(2) *Bulletin des recherches historiques*, 1899.

(3) *Histoire des Abénakis*, 1866.

Abbitibi (Lac).—*Apitaunipi* (là où se rencontre l'eau à mi-chemin. (R. P. Lemoine.)

« Les eaux mitoyennes » traduit M. l'Abbé J.-B. Proulx, mitoyennes entre le versant de la mer du Nord et celui de l'Atlantique. Même signification dans la langue des Cris. De *Abittaw*, dont la racine est *abitt*, milieu, la moitié, et *nipiy*, eau, qui fait *ipi*, d'où *abitipi*, eau du milieu, eau à mi-distance.

Le nom de ce lac, ajoute le R. P. Lacombe, vient de sa position à la *hauteur des terres* entre la baie d'Hudson et le Saint-Laurent.

Oka.—Mot algonquin signifiant « poisson doré ». (1)

En effet, il est connu de tout le monde qu'il y a beaucoup de ce poisson dans le lac des Deux-Montagnes.

Maskinongé.—(Sauteux.) Pour *mâskinongé*, poisson difforme, brochet, de *mâsk* (racine) difforme, et *kinongé*, poisson. (R. P. Lacombe.)

Mascouche.—(Cris.) Pour *maskus*, petit ours, de *maskwa*, ours, qui au diminutif fait *maskus*. (R. P. Lacombe.)

Manitoba.—(Sauteux.) Pour *manitowâpaw*, détroit surnaturel, divin. (R. P. Lacombe.)

EUG. ROUILLARD.

Dans la presse.—*Le Nationaliste* publie chaque semaine, sous la signature de « Justin », un article sur les *Anglicismes et barbarismes relevés dans la presse canadienne*. Pourquoi *le Soleil* et *l'Événement*, la *Presse*, la *Patrie* et le *Canada*, pourquoi nos grands journaux quotidiens ne consacrent-ils pas aussi une colonne par semaine au même objet ?

Concours de poésie.—La *Revue picarde et normande* (Saint-Valery, Somme) a ouvert son septième concours, auquel les littérateurs canadiens-français sont invités, aussi bien que les normands, à prendre part. Le programme comprend huit sections : *poésie, prose, patois, théâtre, orthographe réformée, musique, photographie, art décoratif*. Des sujets imposés, un seul n'est pas absolument local, et les écrivains canadiens ne pourraient entrer que dans la première section : « Une plaquette de vers réunis sous un même titre : *Les mois de l'année*, et comprenant 12 sonnets. »

(1) Cette interprétation nous est fournie par le R. P. Forbes, qui a été longtemps missionnaire à Caughnawaga.

FAÇONS DE PARLER

PROVERBIALES, TRIVIALES, FIGURÉES, ETC.

des Canadiens au XVIII^e siècle

PAR LE P. POTIER, S. J.

(Suite)

Les soldats de Montréal suivent le lac qui descend, i. e. la grosse glace.

Le P. Potier ne dit pas quelle « grosse glace » suivaient les soldats de Montréal ; mais, en 1743 comme aujourd'hui, « le lac » désignait sans doute la glace du lac Saint-Pierre.

J'ai compendié le traité de la saignée et celui des ventouses, i. e. j'en ai fait le compendium, l'abrégé.

Cotons de tabac, i. e. côtes. On ne doit pas corder le tabac avec ses cotons.

L'évêque bouqua, i. e. céda, se désista.

La même tinette pèse également, remplie d'eau ou de beurre, i. e. cuvette. P. Richet.

Ripes ou rubans, i. e. planures.

Ripée f., vins de différentes espèces raccommodés avec du levain et des ripes infusées. C'est ce que font les Capucins en France.

Épingle, i. e. droit du seigneur. Ces droits se montent au prix qu'on achète la terre.

Mon fils a perdu l'haleine, i. e. est mort.

Saigner q. en bandoulière, i. e. au bras droit et au pied gauche en même

temps. Il se fait une grande révolution.

Baliser les chemins, i. e. mettre des balises ou branches des deux côtés pour les reconnaître en temps de neige.

Bois tondreux.

Lambines f., i. e. harts qui tiennent les bâtons d'une traîne.

Feu de veuve, i. e. petit feu.

Magasinier m., i. e. qui a soin du magasin.

Reprochér les morts, i. e. c'est faire une grande injure à un sauvage que de lui parler de ses parents morts.

Mitasses de poule, de dinde, & i. e. le bas de la cuisse.

Il y a de grands harias les jours gras au collège, i. e. beaucoup de monde, bruit, empêchement.

J'ai déjà perdu 2 gueltons, i. e. festins de noces.

Charger une traîne à morte-charge, i. e. y mettre un pesant fardeau, une maîtresse charge.

Corder le bois... décorder... recorder... corde... demi-corde... cordon m., i. e. quart de corde.

Ils étaient tout prêts à se dévisager, i. e. sur le point de se battre.

Les flots **furissoient**, i. e. étoient en furie.

S'acarêmer, i. e. se faire au carême, y entrer.

Se **décarêmer**, i. e. sortir du carême.

On mena 4 **carriolées** à Beauport.

Ebrasil le feu, i. e. le remuer. * P. S. Pé.

Cette terre a été **morcionnée**, i. e. donnée par morceau. P. R.

J'ai eu une affaire qui me **tympanisa**, i. e. fit crier contre moi. P. R.

Le meunier **chomme** une bonne partie de la journée, i. e. n'a rien à faire. P. R.

Il marche comme un vieux cheval **dessolé**. * R.

Le **Pont** (devant Québec), i. e. le pont de glace.

Quand nous fûmes sur les **Caps**, i. e. les hauteurs près de Québec. P. Ferrière.

Plantureusement, i. e. abondamment. * S. Pé.

Ouran, i. e. plat d'écorce bordé de poil de porc épi de la façon des sauvages.

Dès que je le regardois il **plioit** les yeux, i. e. détournoit les yeux.

J'ai les mains **gourdes**, i. e. engourdies par le froid.

Je **couvois** cela, i. e. le tenois secret.

Grapiller a., i. e. faire de petits gains sur l'un et sur l'autre.

Regrater a., i. e. faire de petits gains sur l'un et sur l'autre.

Il passe pour un **regratier**.

Sentimenter un discours, i. e. y exprimer ses sentiments. * S. Pé.

Venter la soupe &, i. e. souffler pour la refroidir.

Tout **ébraillé**, i. e. déboutonné.

Compeller q., i. e. le presser de dire, faire q. c.

J'ai laissé cet article **irrepondu**, i. e. sans réponse. * P. S. Pé.

Le bonhomme a **de quoi**, i. e. est riche. * S. Pé.

Torrifier le café, i. e. bruler, graler, griller.

Cf. le français torréfier.

Torrification f., i. e. action de torréfier.

Cf. le français torréfaction.

Voilà le temps des **rioles**, i. e. repas, bals &. Le carnaval est le temps des riotes.

Je lui **fonçai** un écu de 6 francs dans la poche, i. e. Je lui donnai.

Vaches de Québec, i. e. pelerines.

Noctambule m., i. e. qui se promène en dormant.

S'abrier, i. e. se mettre à l'abri du froid et abrier q.

Gouline f., i. e. coureuse. * R.

Pincer q. à **vis**, i. e. le pincer en tordant les doigts.

Journalier m., i. e. ouvrier à la journée.

Après le grand froid, il vient ordinairement une **bordée** de neige.

Nous étions 6 d'un **bord** et 6 de l'autre, i. e. coté.

Elle vomit une **terrinée**, i. e. plein une terrine.

Appointir un pieux &, i. e. le rendre pointu.

Il **s'épouffa** d'abord, i. e. s'en alla prestement. * R.

Beurre bien élaîté, i. e. dont on a tiré tout le lait.

Il donna un **olographe**, i. e. un billet de la main.

Brenilles f., i. e. tripes.

Il **s'enfoûit** pour il s'enfuit. * Canadien.

Il **cala**, i. e. il céda, se rendit, baissa pavillon. * R.

J'ai **viré** la tête dans l'église, i. e. tourné.

On a **chevillé** dans la tête de l'évêque nous sommes les plus riches du Canada, i. e. mis, fourré, fait accroire à

Malocœreux m., i. e. sujet aux maux de cœur.

Atoca m., i. e., fruit rouge de la grosseur d'une cerise qu'on trouve sous la neige attaché à des plantes en Canada.

Houiller un tonneau, i. e. le remplir.

Il y a 4 sortes d'écureils en Canada... le commun... le noir... le rouge... le volant. Ce dernier a deux bourses qu'il enfle et saute d'un arbre à l'autre

Lever le chemin, i. e. y passer le premier en cariole en tems de neige... le frayer.

La neige **boulait** devant lui &, i. e. se ramassoit devant la cariole.

Carottes sauvages et cigue du Canada, i. e. poison.

Sauter une chose à pieds-joints, i. e. en venir facilement à bout. Il saute les plus grandes difficultés à pieds-joints. * R.

Morules f., i. e. petits retards.

Moruler n., i. e. retarder. * R.

Je fus **mansulé**, i. e. mis à la petite table.

S'intriguer, i. e. être intrigué.

Cette affaire l'**intrigue** beaucoup, i. e. l'exerce.

Intrigant, i. e. entreprenant.

Vanner le cerf, le bœuf, &, i. e. lancer les chiens contre. R.

Donner dans le **déponent**, i. e. faire q. incartade.

Fouler une cloche, i. e. la sonner avec les pieds.

J'ai **salé** la lettre que j'avais écrite à Mr l'Intendant, i. e. je ne la lui enverrai pas.

Embrocations f., i. e. fomentations.

Il ne fait que m'**interboliser**, i. e. me troubler, m'interrompre.

Les **tableaux** des fenêtres, i. e. les plats de pierres à côté d'une croisée.

L'**evas** d'une croisée & i. e. l'espace entre deux tableaux. * **Evaser**

Spatier, i. e. se promener.

Spatierement i. e. promenade.

Gabari, i. e. le derrière de l'autel.

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Bouscaud (*buskó*) s. m.

1° || Lourdaud, homme gros et court, trapu. *Ex.* : Je n'ai jamais vu un *bouscaud* pareil = je n'ai jamais vu pareil lourdaud.
— Un gros *bouscaud* = un homme gros et court.

2° || Butor, homme grossier et brutal.

DIAL. Dans le Bas-Maine, *bouscaud* se dit d'un homme de petite taille (terme de dédain), DORTIN ; en Normandie, *boustoc* = homme ou enfant gros et court, MOISY.

3° || Bœuf ou vache sans cornes.

Bout de canot (*bu d[t] kânó*).

|| Chacun des deux hommes qui se placent aux extrémités d'un canot d'écorce pour le diriger. *Ex.* : Nos *bouts de canot* ont fait preuve d'une grande habileté dans la descente du rapide des Cèdres.

Bout de temps (*un*) (*é bu d[t] tã*) loc. adv.

|| Quelque temps, un certain temps. *Ex.* : Un bon *bout de temps* = longtemps, assez longtemps.—Un petit *bout de temps* = peu de temps.—J'ai attendu un *bout de temps*, et je suis parti = j'ai attendu un certain temps....

DIAL. Ces diverses locutions, se retrouvent dans le Bas-Maine, DORTIN, la Normandie, MOISY, et le centre de la France, JAUBERT.

Bout pour bout (*bu pur bu*, var. : *büt pur büt*) loc. adv.

1° || Sens devant derrière, à l'envers. *Ex.* : Le cheval a viré *bout pour bout* = a tourné sens devant derrière.—Tourner un baril *bout pour bout* = à l'envers.

2° || *Fig.* : Virer *bout pour bout* = virer de bord, changer d'opinion, embrasser un parti opposé, faire une volte-face.

Bousiller (*buziyé*) v. tr. et intr.

1° || Remplir les interstices qui règnent entre les pièces de bois formant les pans d'une étable, d'une maison, avec de la bouse.

FR. *Bousiller* = construire en torchis fait de terre détrempée et de paille hachée qu'on emploie dans les constructions rustiques, DARM.

2° || Corriger, remettre en état, arranger.

Boxer (*bòksé*) v. tr.

|| Emprisonner. *Ex.* : Il s'est fait *boxer* pour la nuit = il a été emprisonné, mis au violon pour la nuit.

ÉTYM. Cf. ang. *box*, au sens populaire de prison, cachot, violon.

Boxon, bocson (*bòksō*) s. m.

|| Mauvais lieu.

FR. Ce mot appartient au langage populaire, en France, LAR., GUERIN, ÉVEILLÉ, MOISY.

Braguet (*bràgè*, var. : *bregè*), **brayet** (*bràyè*, var. : *breyè*), **braguette** (*bràgèt*, var. : *bregèt*), **brayette** (*bràyèt*, var. : *breyèt*) s. m.

|| Caleçon de bain.

FR. *Brayette*, *braguette* = petite braie, petite culotte ; ouverture du devant d'un haut de chausse, d'une culotte, DARM.

DIAL. *Braguette*, *brayette* a le sens de culotte, pantalon, dans la Normandie, Bois, dans la Saintonge, ÉVEILLÉ, dans le Bas-Maine, DOTTIN, et de pont de pantalon, dans le Châtenois, VAUTHERIN.

Brai (*brè*) s. m.

|| Poix des cordonniers.

FR. *Brai* : substance résineuse qu'on tire du pin et du sapin, DARM.

Braillard, -arde (*brá:yá:r*, *brá:yàrd*) adj. et s. m. et f.

|| Pleureur, pleureuse, celui, celle qui à l'habitude de pleurer.

FR. *Braillard* : qui a l'habitude de *brailler*, de crier, de chanter, de parler en faisant des éclats de voix qui fatiguent les oreilles, DARM.

Brailler (*brá:yè*) v. intr.

|| Pleurer.

FR. *Brailler* : crier d'une manière inopportune et ridicule, ACAD. Voir *braillard*.

FR.-CAN. *Brailler*, se dit aussi bien de celui qui répand des larmes sans crier que de celui qui crie en pleurant.

Braquette (*brà·kè·t*) s. f.

|| Broquette.

FR. *Broquette* : petit clou à tête dont se servent les tapissiers, DARM.—Cf. *Braquet* : petit clou à ferrer les souliers, DARM., LITTRÉ., LAR.

Bras (*par dessous*) (*par dèsu l brá*) loc.

|| Bras dessus bras dessous. *Ex.* : Se promener *par dessous le bras* = bras dessus bras dessous.

Bras d'escalier (*brá d'èskàlye*) s. m.

|| Rampe, main-courante.

FR. *Rampe* : balustrade qui borde un escalier, pour servir d'appui à ceux qui montent ou descendent, DARM.—*Main-courante* : partie de la rampe d'un escalier qui sert d'appui à la main, DARM.

Brassée (*brá:sé*) s. f.

|| Brassin, chaudronnée. *Ex.* : Une *brassée* de savon = un brassin de savon.—Une *brassée* de sirop = une chaudronnée, *par anal.* un brassin de sirop.

FR. *Brassin* : ce que contient la cuve où l'on fait bouillir la graisse, l'huile avec la soude, pour fabriquer le savon, DARM.; quantité de savon que l'on cuit en une seule fois, L. & F.

Brasse (*brá:s*) s. f.

|| Main (au jeu de cartes.) *Ex.* : C'est à vous la *brasse* = vous avez la main, c'est à vous de donner les cartes.

FR. Aux cartes : *Avoir la main, faire la main* : donner les cartes. *Ma main ne m'a rien valu. J'ai gagné sous votre main.* ACAD.

Brasser les cartes (*brá:sé*) v. tr.

|| Battre, mêler les cartes

DIAL. Cette locution est employée dans le langage populaire en France, GUÉRIN, spécialement dans le Bas-Maine, DOTTIN.

Brasser (*brá:sé*) v. tr.

|| Disputer (qq'un), réprimander vertement, remuer, émouvoir, *Ex.* : Il s'est fait assez *brasser* qu'il ne recommencera pas.—Le prédicateur a *brassé* ses auditeurs.

DIAL. *Brasser* s'emploie, au fig., dans le centre de la France, pour traiter sans ménagement et comme à tour de bras, JAUBERT.

Braie, braye (*brèy*) s. f.

1° || Broie.

FR. *Broie* : instrument propre à broyer la tige du chanvre et du lin pour détacher la filasse de la chènevotte, DARM.

DIAL. Dans le normand, *braie*, m. s., Bois ; dans le poitevin, *braye*, m. s., FAVRE ; dans le berrichon, *braye*, m. s. JAUBERT.

« Je me souviens d'avoir passé ainsi les premières heures de la nuit autour des *brayes* en mouvement. » G. SAND, *La Mare au diable*, ch. XVII.

2° || Personne qui jacasse, qui bavarde, qui perd son temps ; marchandeur.

Brayer (*breyé*) v. tr.

|| Broyer (écraser les tiges du chanvre, du lin, pour en séparer la matière textile, DARM.).

Vx FR. *Breier*, m. s., DU CANGE, COTGRAVE.

DIAL. *Brayer*, m. s., dans les parlers normands, MOISY, ROBIN, manseaux, DOTTIN, MONTESSON, poitevins, FAVRE, berrichons, JAUBERT.

Braverie (*bràvri*) s. f.

|| Bravade, ce qu'on dit, ce qu'on fait pour braver quelqu'un, ou par ostentation de bravoure. *Ex.* : Il a fait ça par *braverie* = par bravade.

Vx FR. *Braverie* : action de braver, GUÉRIN, LITTRÉ.

« Plus par *braverie* que pour en tirer quelque avantage. » *Carl.*, IX, 39.

« Reprenez la *braverie* de la jeunesse. » AMYOT, *P. Evn.*, 46.

FR. On dit encore : *De braverie*, par bravade, GUÉRIN, LITTRÉ.—Les dictionnaires enregistrent *braverie* (vieilli), au sens de toilette, beaux habits, parure avec laquelle on fait belle figure, DARM., LITTRÉ, etc.

DIAL. Dans le centre de la France, *braverie* : bravade, défi, JAUBERT ; dans le Poitou, *braverie* : bravoure, courage, GUÉRIN.

Brèche (*brèc*) adj. et s. m. et f.

|| Brèche-dent, qui a perdu une ou plusieurs dents de devant. *Ex.* : Cette fille serait assez jolie, mais elle est *brèche* = elle est brèche-dent.

DIAL. *Brèche*, m. s., dans les parlers du centre de la France, JAUBERT, et *brecque*, m. s., dans le patois boulonnais, HAIGNERÉ.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

SARCLURES

*. « Nous avons un *stock continu*el d'attelages neufs. »

Quelqu'un demande au Sarcleur de traduire cette réclame. Je l'ai tenté, mais j'y renonce. Je ne sais pas ce que peut être un *stock continu*el. Comment un *stock* pourrait-il avoir lieu sans interruption ?

*. Le « *Montcalm* est pris dans les glaces entre deux feux. »
Situation équivoque !

*. L'aventure du *Montcalm* au Cap-Rouge a amusé les journalistes, mais encore plus les lecteurs. Jamais ces derniers n'avaient lu tant de phrases cocasses. Qu'on relise cette période :

« Le capitaine lança la proue de son navire sur la glace, en guise d'ancrage et quelques minutes plus tard la dernière partie de la batture sud qui s'étendait jusqu'à la clef se détacha ; le courant l'entraîna obliquement, alla rejoindre la première partie bloquée par la pile d'ancrage du Pont et le fouillis de glace de la rive nord, fermant ainsi le chenal au *Montcalm* qui se trouvait libre, en eau claire, soit un espace de trois arpents de longueur sur deux de largeur. »

Je ne souligne rien, parce que je soulignerais tout. Mais l'inquiétude vous étreint : « Le courant, dites-vous, alla rejoindre ce que vous savez, ferma le chenal et accomplit divers hauts faits, nous comprenons cela un peu ; mais cette infortunée *dernière partie de la batture sud*, qui s'était détachée de tous les biens terrestres et que ce même courant se permit d'entraîner obliquement, que devint-elle ? »

Évidemment vous n'avez pas saisi encore toute l'horreur de la situation. Sachez donc que quelques instants auparavant, il s'était produit, « du côté nord, dans la direction de la rivière du Cap-Rouge, un amoncellement en ligne brisée », et « qu'une partie de la batture sud en aval du Pont de Québec, du côté gauche du chenal, pratiqué par le brise-glace, s'était dégagée de la rive et était allé s'arrêter sur la pile d'ancrage, côté sud, du Pont » ; considérez de plus qu'il était « 2 hrs p. m. lorsque s'est produit ce

phénomène qui cause, ce matin, un peu de sensation », et que « quelque temps après le capitaine Kœnig mit un canot à la disposition des passagers »... Vous voyez que cela devient clair comme l'eau dans laquelle le *Montcalm* se trouva libre dès qu'il fut emprisonné.

*. Les naufragés du *Montcalm* avaient été recueillis par M. Fairchild. Mais il fallait revenir à Québec.

« Après un copieux lunch, arrivèrent des cochers de la ville qui nous ramenèrent de nos citadines et de nos citadins égarés ! »

Sur quoi je remarque : 1° que les cochers ne paraissent pas avoir pris la chose au tragique, puisqu'ils se réconfortèrent l'estomac par un « copieux lunch » avant d'arriver ; et 2° qu'ils ne ramenèrent que quelques-uns des voyageurs... « de nos citadines et de nos citadins » ; où sont les autres ? sont-ils toujours égarés ?

*. « La position du *Montcalm* est aussi sûre que s'il était à son quai de la Basse-Ville. Il y connaît très bien les courants. »

Brave vaisseau ! Voyez-vous le *Montcalm* navigant dans les courants de la basse-ville de Québec ? Il les connaît... comme les lignes de sa main. Intelligent navire ! Osera-t-il cependant se lancer dans les courants de la rue Saint-Paul ? Dans tous les cas, les piétons sont avertis. Ces brise-glace, quand ça se met à naviguer, on ne sait jamais où ça va.

*. L'administration d'un théâtre de Québec met à l'affiche une « comédie risible ».

L'annonce n'est-elle pas aussi risible que la comédie ?

*. « Les communications télégraphiques avec les trois villes plus haut nommées sont interrompues et n'ont pas encore été rétablies... »

En effet, si elles sont encore interrompues, il est raisonnable de croire qu'elles n'ont pas été rétablies.

« ... et le public est anxieux d'avoir des nouvelles des désastres qui se sont produits en plusieurs localités qui se trouvent maintenant isolées par suite de l'interruption des communications télégraphiques. »

Tout cela fait une phrase ! J'ai déjà dit ce qu'il faut penser de l'anxiété qui chez nos journalistes prend la place du désir, de l'inquiétude, de divers mouvements de l'âme. L'auteur de cette phrase tourmentée aurait pu, sans que sa réputation souffre, éviter cet anglicisme.

LE SARCLEUR

BIBLIOGRAPHIE

(Il sera rendu compte des ouvrages dont un exemplaire sera adressé au Comité du Bulletin, casier 221, Québec.)

N.-E. DIONNE, *Les Ecclésiastiques et les Royalistes français à l'époque de la Révolution — 1791-1802*. Québec, 1905 ; in-8°, 448 pages.

Ce volume, que plusieurs de nos lecteurs connaissent déjà, s'enlève rapidement, paraît-il ; quel meilleur éloge pourrait-on en faire, quand on sait qu'ici, au Canada, les livres font rarement si bonne fortune ?

L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, purement historique, l'auteur, après avoir rappelé la proscription générale du clergé français à l'époque de la Révolution, nous fait assister à l'exode d'une portion de ce même clergé en Angleterre et au Canada. La conduite de l'Angleterre, en cette circonstance, fut vraiment digne d'éloge et nous devons savoir gré à M. Dionne de nous l'avoir fait mieux connaître et apprécier. Qui ne se sentira touché, en voyant des hommes politiques comme Buckingham et Burke, Wilmot et Wilberforce, de hauts dignitaires comme l'Archevêque de Cantorbéry, des femmes distinguées comme lady Silburne, fouler aux pieds les préjugés de race et de religion, pour ne voir dans ces réfugiés français que des malheureux, des membres souffrants de l'humanité ?

Comment, après un si bel exemple, le Canada aurait-il pu demeurer froid et indifférent ? Aussi fit-il noblement son devoir, et les émigrés, peu nombreux, à la vérité, mais choisis, furent accueillis avec joie par M^{re} Hubert, les communautés religieuses et le peuple. Prêtres et laïques retrouvèrent au Canada cette hospitalité généreuse que l'Angleterre leur avait accordée si libéralement. Et tout cela est raconté par M. Dionne dans des pages vivantes, parfois émues, qui peuvent compter, à notre humble avis, parmi les plus belles et les mieux écrites qu'il nous ait données. Et si nous voulions dire toute notre pensée, nous ajouterions que, pour le style du moins, cette première partie est bien préférable à la seconde.

« Cette seconde partie, entièrement biographique, fait connaître la vie de 45 émigrés. »⁽¹⁾ La nécessité d'être court, le manque de renseignements parfois, mais surtout la monotonie inhérente au sujet ont empêché l'auteur de donner à ces pages le charme et l'intérêt qui distinguent la première partie.

M. Dionne nous avertit lui-même que plusieurs de « ces biographies auraient mérité de plus amples proportions ». Nous partageons cette opinion.

La vie de M. Philippe-Jean-Louis Desjardins, pour ne citer qu'un nom, remplirait aisément un volume. Et ce ne sont pas les matériaux qui feraient défaut. Outre les sources où a déjà puisé M. Dionne, on trouverait des détails intéressants au Séminaire de Québec, dont M. Desjardins fut prêtre agrégé et où il demeura près de 10 ans. Son oraison funèbre, prononcée dans l'église du Monastère de Saint-Michel, le 23 octobre 1834, par l'Abbé Olivier, curé de Saint-Roch, pourrait être citée en grande partie.

Et l'historique des tableaux dont M. Desjardins a doté le Canada ne pourrait-il pas avoir sa place dans sa biographie? C'est M. Philippe-Jean-Louis Desjardins qui acheta à Paris et envoya à Québec cette collection de belles peintures, que son frère, l'aumônier de l'Hôtel-Dieu, revendit aux fabriques et aux communautés. Sans doute, et jusqu'à un certain point, on pourra toujours dire avec l'annaliste des Ursulines, citée par M. Dionne, que nous sommes redevables aux MM. Desjardins de tous ces chefs-d'œuvre; mais il n'en reste pas moins vrai que c'est le Grand Vicaire qui, après avoir fait, à vil prix, l'acquisition de ces peintures, pensa à en faire profiter le Canada.

Tous ces détails et bien d'autres qui ne pouvaient entrer dans le livre de M. Dionne, trouveraient leur place dans une biographie plus étendue et plus complète.

Enfin, la troisième partie est destinée aux gens positifs qui aiment les pièces à conviction. La plupart des documents qui la composent sont importants et complètent heureusement l'ouvrage.

Que M. Dionne nous permette, en terminant, de le féliciter; il nous a donné un beau et bon livre.

AMÉDÉE GOSSELIN, p^{re}

Eugène ROUILLARD, *Noms sauvages — Étymologie*. Québec (Édouard Marcotte), 1905; in-8° jésus, 17 pages.

(1) Introduction, p. IX.

Tirage à part (à 50 exemplaires) de l'étude parue dans le *Bulletin*. Cette plaquette n'est pas mise dans le commerce ; elle est plutôt destinée par l'auteur à susciter des observations, des additions et des corrections, en vue d'un ouvrage plus considérable.

Paul DE CAZES, *L'Instruction publique dans la province de Québec*. Québec (Dussault & Proulx), 1905 ; in-16, 67 pages.

Élégante brochure, destinée à faire connaître notre organisation scolaire à l'exposition de Liège. Précis historique de l'Instruction publique dans la Province, exposé de notre organisation scolaire, notices sur nos diverses institutions d'éducation, etc. Cette brochure donne une vue très claire de la situation. C'est un des rares ouvrages publiés par le Gouvernement et écrits en bon français.

Robert Morris PIERCE, *International French-English and English-French dictionary*. New-York (Hinds-Noble & Eldredge), 1905 ; in-8° carré, 11+637+50+602 pages. (\$2.00, franco \$2.31.)

Ce nouveau dictionnaire est le premier d'une série d'ouvrages du même genre, que M. Pierce veut publier : dictionnaires allemand-anglais et anglais-allemand, latin-anglais et anglais-latin, espagnol-anglais et anglais-espagnol, grec-anglais et anglais-grec, italien-anglais et anglais-italien, etc. Et après ces dictionnaires anglais, devront paraître des dictionnaires français-allemand, français-espagnol, etc., puis des vocabulaires en une seule langue, français, allemand, etc., et des lexiques spéciaux, mathématiques, chimie, musique, finances, etc. C'est une grande entreprise.

Si ce plan est exécuté et si les autres ouvrages sont aussi bien faits que celui qui vient de paraître, les éditeurs auront rendu un service signalé aux étudiants de tous les pays.

Le *Dictionnaire international français-anglais et anglais-français* est, des dictionnaires portatifs que nous avons pu consulter, le plus commode, le plus sûr, le meilleur. Voici quelques-uns des avantages qu'il offre :

1° Le vocabulaire. Les mots, les acceptions et les locutions ont été l'objet d'un choix judicieux. On n'y trouve pas tout : on y trouve ce qu'on cherche, ce qu'on a besoin de savoir. Le *Word book* de MM. Edgren & Burnet est plus considérable ; il est moins clair, et plus difficile à consulter. A ce point de vue, nous croyons que l'ouvrage de M. Pierce convient mieux aux élèves de nos collèges.

2° La prononciation. La partie française a été faite par M. Paul Passy, l'anglaise par M. George Hempl. L'alphabet employé dans la transcription est celui de l'*Association phonétique internationale*. Par là, le dictionnaire Pierce peut tenir lieu des meilleurs dictionnaires de prononciation française.

3° Le format. Il est tel que le livre reste ouvert, quelque page que vous consultiez. L'arrangement typographique, les dimensions de la page, la largeur des colonnes, toute la partie matérielle de l'ouvrage paraît avoir été l'objet d'un soin particulier, en vue d'une lecture facile.

Tous les dictionnaires de la série seront établis sur le même plan.

A. RIVARD-LAGLANDERIE.

Société d'Économie sociale et politique de Québec.—Le 14 avril dernier, a été fondée, à Québec, la *Société d'Économie sociale et politique de Québec*. Cette fondation est due à l'initiative de deux professeurs de l'Université Laval, M. l'Abbé S.-A. Lortie, professeur de philosophie à la Faculté des Arts, et M. J.-E. Prince, professeur d'économie politique à la Faculté de Droit. Voici les noms des personnes qui composent le premier bureau de direction de la nouvelle société : *Patrons* : Sir L.-A. Jetté et M^{rs} L.-N. Bégin ; *Président d'honneur* : Le Recteur de l'Université Laval ; *Président* : L'honorable M. François Lange-lier ; *Vice-Président* : M. J.-A. Couture ; *Secrétaire général* : M. J.-E. Prince ; *Secrétaire* : M. Joseph Sirois ; *Trésorier* : M. l'Abbé S.-A. Lortie ; *Archiviste* : M. l'Abbé Roméo Guimont ; *Directeurs* : M. l'Abbé O. Cloutier, MM. A.-B. Dupuis, J.-G. Garneau, Ludovic Brunet, Albert Jobin. Le siège social de la Société est à l'Université Laval.

Le Canada français.—M. A.-Léo Leymarie, un Français qui a passé quelques années à Montréal, où il s'occupait de journalisme, vient de faire paraître une brochure sur *le Canada Français*. (Paris, Bureau des Publications coloniales officielles, in-8, 40 pages, 1 fr.) Cette brochure, dit M. Pierre de Saint-Jean dans *la Tradition* (février, p. 56), « est un excellent aperçu sur l'histoire, la race et les traditions de ce pays ». Nous n'avons pas reçu l'étude de M. Leymarie et nous ne pouvons dire si elle est heureuse. *La Tradition* ajoute que M. Leymarie publiera prochainement plusieurs volumes qui auront pour objet de faire connaître en France le Canada français.

Mission de la langue française au Canada.—C'est le titre de la brillante conférence donnée, le 27 avril dernier, au Monument national, à Montréal, par M. l'Abbé Vignot. Cette causerie a été publiée par *La Patrie*, le 28 et le 29 avril.

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
Du <i>cash</i>	De l'argent, de l'argent monnayé, des espèces, du numéraire.
Avoir du <i>cash</i> (pour changer une pièce).....	Avoir de la monnaie, de menues pièces d'argent.
Payer <i>cash</i>	Payer argent comptant, argent sur table, à deniers comptants, comptant.
Acheter, vendre <i>cash</i>	Acheter, vendre au comptant.
A la fin de la journée, le <i>cash</i> (la somme totale des valeurs dans la caisse ou en portefeuille) était de.....	A la fin de la journée, l'encaisse était de...
Je suis au <i>cash</i>	Je suis employé à la caisse, je suis caissier, caissière.
Faire le <i>cash</i>	Faire la caisse.
<i>Cash-book</i>	Livre de caisse.
<i>Cash-box</i>	Cassette.
<i>Cashier</i>	Caissier, caissière; garçon de caisse.
<i>Casher</i> une traite	Encaisser une traite, en toucher la valeur,
<i>Casher</i> un billet.....	Changer, convertir en espèces un billet.
Veillez me <i>casher</i> ce chèque..	Veillez me le payer, m'en faire toucher la valeur.

LE COMITÉ D'ÉTUDE.

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

- 305—Étude sur l'histoire de la littérature canadienne—Nos
origines littéraires L'Abbé CAMILLE ROY.
318—Le français administratif ANTOINE.
324—Lexique canadien-français (*suite*) LE COMITÉ DU BULLETIN.
326—Congrès pour l'extension et la culture de la langue
française.
327—Bibliographie—Pierre-Georges ROY, *La famille d'Irum-
berry de Salaberry*. A. R.-L.
328—Anglicismes LE COMITÉ DU BULLETIN.
329—Table alphabétique des matières.
336—Table des matières par noms d'auteurs.
339—Index alphabétique des mots étudiés dans le *Bulletin*,
Vol. III.
-

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

Éditeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (gateau); *s* = *s* dure (sa); *œ* = *eu* français (heureux); *w* = *ou* semi-voyelle (oui); *y* = *i* semi-voyelle (pied); *û* = *u* semi-voyelle (huile); *ê* = *e* féminin (je); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (coucou); *c* = *ch* français (chez).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de agneau). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de patte), *e* (*e* de péril), *o* (*o* de botte), *œ* (*eu* de jeune). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *á* (*a* de pâte), *é* (*e* de chanté), *ó* (*o* de pot), *é* (*eu* de eux). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de il part), *è* (*e* de père), *ò* (*o* de encore), *œ* (*eu* de peur). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de sans), *ê* (*in* de vin), *ô* (*on* de pont), *œ̃* (*un* de lundi). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *a˙, i˙*, etc.; de deux points, elles sont longues: *a˙˙, i˙˙*, etc.; d'un accent, elles sont toniques: *á, é*, etc.

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *ô[o]* = *o* demi-nasal.

Les petits caractères représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.

ÉTUDE
SUR
L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE ⁽¹⁾

NOS ORIGINES LITTÉRAIRES

1760-1800.

(Suite)

La chanson est sans doute la première forme qu'ait prise ici la poésie. La gaieté, c'est une moitié de l'âme française, et qui n'abandonne jamais l'autre. Elle éclate et fredonne à toutes les heures de la vie nationale, et s'il est vrai que là-bas tout se termine par une chanson, il est facile de constater qu'ici même nous nous sommes toujours plus à rimer et à vocaliser nos impressions.

Sans parler de la chanson française que nos pères ont apportée avec eux, et dont il est inutile d'essayer de refaire l'histoire depuis que M. Ernest Gagnon s'en est mêlé, ⁽²⁾ il y eut à l'époque de nos dernières victoires sur les armées anglaises, en 1757 et 1758, toute une floraison de couplets militaires que le docteur Hubert LaRue a pieusement consignés dans son étude si attachante sur nos *Chansons historiques*. Carillon surtout fut célébré avec tout l'entrain que nos soldats avaient mis à battre les Anglais, et l'on ne manquait jamais de mêler à l'orgueil qui chante la malice qui raille et qui mord.

Le Français comme l'Anglais
Prétend soutenir ses droits,
Voilà la ressemblance ;

(1) Voir le *Bulletin* de janvier et juin 1904, avril 1905.

(2) *Chansons populaires du Canada*, par Ernest Gagnon, Québec.

Le Français par équité
L'Anglais par duplicité,
Voilà la différence.

.....

L'Anglais cherche des lauriers,
Autant en font nos guerriers,
Voilà la ressemblance ;
Les Français en font amas,
L'Anglais n'en moissonne pas,
Voilà la différence. (1)

Ce même esprit, souriant et malin, devait après 1760 s'exercer longtemps encore contre nos vainqueurs, et longtemps faire pétiller les refrains de la chanson canadienne. En 1774, au moment du siège de Québec un grand nombre de marchands anglais ayant cru devoir s'abstenir de combattre et sortir de la ville, pendant que les Canadiens français défendaient le drapeau et affirmaient si crânement leur loyauté, on fit circuler une chanson assez méchante dont voici les trois premiers couplets :

J'entends quelquefois des faquins
Qui méprisent les Canadiens,
Mais ce sont des vipères ;
Quand il a fallu batailler
Ils n'ont cherché qu'à reculer
Demi-tour en arrière ;
Et tous ces braves citadins
Sont fanfarons et bons à rien,
Bon, bon, bon,
Le bruit du canon
Leur vaut un bon clystère.

En temps de guerre ils sont cagnards,
En temps de paix ils sont bavards,
Jaloux et peu sincères.
Sans bravoure, sans loyauté
Ils déguisent la vérité
Par différent's histoires,
Et qui ne les connaîtrait pas
Les croirait tous propres aux combats,
Bon, bon, bon,
Le bruit du canon
N'est pas pour eux la gloire.

(1) Cf. *Le Foyer Canadien*, 1865. Article sur nos *Chansons historiques*, par le docteur H. LaRue, p. 17-18.

Je méprise tous ces gens-là
 Qui n'aiment point le Canada,
 Et qui voudraient fair' croire
 Que les habitants du pays
 Ne sont loyaux qu'à demi,
 Quand on sait le contraire.
 Ce sont de méchants serviteurs
 Qui cherch'nt à nous ravir l'honneur,
 Bon, bon, bon,
 Le bruit du canon
 Les chasse en Angleterre. (1)

Il ne faut à la chanson qu'une occasion, petite ou grande, pour qu'elle monte spontanément aux lèvres. Le jour de l'an, le jour anniversaire de la naissance du roi sont des dates propices. Le matin du premier janvier 1767, le petit porteur de la *Gazette de Québec* offre à ses clients une poésie qui se termine par ce significatif couplet :

Mes pratiques, bonjour, bon an ;
 Si vous m'en désirez autant
 Pour le recevoir, me voici. (2)

Au mois de juin 1797, un maître d'école qui signe Louis Labadie publie dans la *Gazette de Québec* une loyale chanson qui est une traduction libre et amplifiée du *God save the King*.

Grand Dieu ! pour Georges Trois,
 Le plus chéri des Rois,
 Entends nos voix.
 Qu'il soit victorieux,
 Et que longtemps heureux,
 Il nous donne la loi,
 Vive le Roi !

Sous le joug asservis,
 Que ses fiers ennemis
 Lui soient soumis.
 Confonds tous leurs projets,
 Tous tes loyaux sujets
 Chanteront d'une voix
 Vive le Roi !

(1) *Foyer Canadien*, idem, p. 40-41.

(2) Idem, p. 30

Daigne du haut des cieux
 Sur ce roi glorieux
 Jeter les yeux.
 Qu'il protège nos lois !
 Qu'il maintienne nos droits
 Et répétons cent fois
 Vive le Roi ! (1)

D'autre part, la révolution française, les excès auxquels se livraient les nouveaux maîtres que nos frères là-bas s'étaient donnés, la défaite de Bonaparte, battu par Nelson à l'embouchure du Nil, firent écrire ici des plaintes et des chansons où s'expriment en vers assez lourds nos sympathies pour les victimes de la terreur, et toute l'aversion que l'on éprouvait alors pour le seul nom de Bonaparte. La prose elle-même se faisait d'ailleurs l'écho de ces divers sentiments. L'on sait que la victoire de Nelson fut célébrée ici par de grandes réjouissances ; des messes d'action de grâces furent chantées, et à l'Hôpital-Général. M. l'Abbé Malavergne, aumônier de la communauté, un prêtre français qui fut exilé par la révolution, terminait le sermon de circonstance par cette exclamation enthousiaste : Vivent le roi d'Angleterre et l'amiral Nelson ! (2)

* * *

A côté de la chanson populaire, et lui tenant d'assez près par ses origines classiques autant que par les divers sentiments qui l'inspirent, se développe et s'imprime en nos journaux la poésie lyrique.

Certes, la poésie lyrique qui s'exhale en vives ou tendres émotions et se revêt toujours d'un style de grande tenue, ne fut pas tout d'abord bien florissante, si l'on en juge par cette note que l'on peut lire dans la *Gazette de Québec*, du 28 juillet 1766 :

« Nous avons reçu une pièce soussignée *La Grand'Mère Canadienne*, mais elle est trop imparfaite pour pouvoir se publier, n'y ayant presque pas un mot d'orthographe pour la recommander, et n'étant pas lisible en plusieurs endroits. . . »

Il appartenait aux élèves du Séminaire de Québec de venger l'honneur du mode lyrique, d'ouvrir de façon plus ferme et plus gracieuse les ailes de la strophe. Ils s'y essayèrent le 18 janvier

(1) Cf. *Foyer Canadien*, 1865, p. 52-53. Suivent sept autres couplets.

(2) Cf. *Les Ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada*, par M. le docteur Dionne, p. 252.

1770 au Château Saint-Louis, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine. Ils chantèrent ce jour-là, en présence du gouverneur, Carleton, une ode que publie la *Gazette de Québec* du vingt-cinq janvier. Quelque rhétoricien a-t-il composé seul cette ode où l'on célèbre tout ensemble la reine pacifique, la puissance du roi, la sagesse du gouverneur ? Son professeur ne l'a-t-il pas un peu aidé à trouver quelques rimes, et à retaper quelques vieilles métaphores ? Ce qui est certain, c'est que ni élève, ni professeur n'ont fait pâlir la gloire de Pindare, et que l'ode, toute pleine de ces allusions mythologiques qui farcissent la poésie du dix-huitième siècle, est d'une correction un peu plate qui ne s'envole guère au-dessus d'un enthousiasme officiel et bien réglé. Voici quelques-unes de ces strophes :

La discorde éteint son flambeau,
Pallas au jour de sa naissance
Nous offre à tous sa bienveillance
Et son pacifique rameau.

Ce Roi favori de Neptune,
Qui règne et sur terre et sur mer,
D'un pais dompté par le fer,
Désire assurer la fortune.

Déjà les arts en liberté
Paraissant avec allégresse
Dans le palais de la sagesse,
Y sont reçus avec bonté.

A ces traits, reconnais l'ouvrage
De ce gouverneur généreux,
Qui consacre à te rendre heureux,
Ses soins, ses biens, ses avantages.

Son nom ainsi que ses bienfaits
Seront à jamais pour sa gloire
Dédiés au temple de mémoire.
Ciel ! comble pour lui nos souhaits.

Le trente et un juillet suivant Carleton parlait pour l'Angleterre. Les élèves s'émurent encore jusqu'au degré voulu par la poésie lyrique ; et, montés sur Pégase, ils reconduisirent au quai le bon gouverneur. En langage virgilien, et parfois assez rapide et alerte, ils souhaitèrent au voyageur une mer clémentine :

Vous serez à la chaîne
Dans vos sombres cachots,
Vents fougueux dont l'haleine

Irriterait les flots ;
 Le paisible zéphyr
 Aura seul l'heureux sort
 De souffler, et conduire
 Carleton jusqu'au port.

Puis ce fut tout. Les élèves du Séminaire continuèrent sans doute avec leurs maîtres à faire de la prose, et nous ne les voyons plus guère apparaître à cette époque dans le cortège des Muses. Il ne faut excepter que ce jeune Foucher, qui dès 1778, traduisait en quelques vers un peu languissants, cette mélancolique tristesse, ce sentiment douloureux de la vie qui commençait alors à s'introduire dans la poésie française, et devait y régner avec les poètes de l'école romantique.

D'autres se chargent, à cette époque, de faire des vers, sans y réussir toujours mieux. Le mouvement littéraire de 1778 ne pouvait aller sans beaucoup d'odes, d'élégies, d'épîtres et de fables, et la *Gazette littéraire* apporte de temps à autre en ses feuilles ces fleurs fraîches écloses, dont le parfum est toujours très discret.

À côté des énigmes en vers, ou des charades, ou des logogriphes, que l'on voit si souvent proposés dans cette *Gazette littéraire* aussi bien que dans les autres *Gazettes* de l'époque, petites pièces qui piquaient sans doute agréablement la curiosité du lecteur plus qu'elles ne pouvaient intéresser le goût artistique, on s'avisa de publier des poésies où s'expriment tous les sentiments de l'âme humaine, depuis l'amour qui est la fièvre de la vie, jusqu'à la douleur qui est le cri de la mort.

Voyez quels accents peut inspirer à un berger la mort d'une jeune anglaise de Québec.

Ecoutez, Bergers, ma musette,
 Suspendez vos tendres ardeurs,
 De la belle et jeune Lisette
 Je vais vous chanter les malheurs.

Elle était au printemps de l'âge,
 L'Amour lui prêtait ses appas,
 Le Berger lui rendait hommage ;
 La rose naissait sous ses pas.

La mort sans respect pour ses charmes,
 Trancha le fil de ses beaux jours ;
 Fit verser au berger des larmes,
 Plongea dans le deuil les amours.

Pleure, rossignolet sauvage,
Arrête-toi, petit ruisseau,
Cesse, oiseau, ton tendre ramage,
Lisette descend au tombeau. (1)

Quelques semaines après (2), le *Canadien curieux* publie une très longue élegie où il essaie de faire passer tout le désespoir d'un amant délaissé ; c'est encore un berger qui regrette sa bergère infidèle, et cette pastorale ne laisse pas, comme la plupart des petits poèmes de cette nature, de mêler à un peu de sincérité beaucoup de tendresse factice.

Dorante est étendu sur un lit de fougère qu'ombrage un grand chêne ; pendant que le ruisseau murmure, que les tourterelles roucoulent, et que la brise agite les feuilles, il exhale sa plainte :

Parle, cruel objet d'une flamme éternelle,
Qui t'engage en ce jour à te rendre infidèle ?
En vain tu m'assurais que sensible à mes feux
D'une confiante ardeur tu comblerais mes vœux.
Ton cœur me le jurait, je le croyais sincère ;
Ah ! je connaissais peu le cœur d'une Bergère.
Que t'ai-je fait, Julie ? pour te faire changer ;
Je scaurai me punir si j'ai pu t'offenser.

.....
Ainsi le beau Dorante, en sa douleur extrême
Racontait aux échos son amoureuse peine.
A sa voix le zéphir cessa de soupirer,
La feuille de mouvoir, l'onde de murmurer.
Les oiseaux, habitants des paisibles bocages,
Suspendirent un instant leurs aimables ramages.
La nature en silence écoutait ses langueurs,
Et semblait s'attendrir à ses justes douleurs.

Inutile d'insister davantage sur ces essais qui traduisent à la fois la bonne volonté et l'inexpérience des auteurs. Les Épîtres en vers n'offrent guère un plus vif intérêt, qu'elles soient inspirées par la soif de boire du Madère ou du Bordeaux (3), qu'elles soient mêlées d'un peu de satire (4), ou qu'elles soient pédantesquement gonflées de l'érudition naïve d'un pédagogue (5).

(1) *La Gazette littéraire*, 22 juillet 1778.

(2) *La Gazette littéraire*, 2 septembre 1778.

(3) *Gazette littéraire*, 20 janvier 1779, Épître à M. J. J... par l'Exilé.

(4) *Ibid.*, 7 avril 1779, Au spectateur tranquille, par l'Ingénu.

(5) *Ibid.*, 27 janvier 1779, A « je veux entrer en lice Moi », par l'Ingénu.

Les Fables valent quelquefois un peu mieux. Le *Chat et la souris*⁽¹⁾ est une petite scène assez vivement racontée au début, et maître Matou y éprouve à sa courte honte la ruse de Finette ; l'amour trompeur *d'une araignée et d'une mouche*⁽²⁾, est exposé en une pièce instructive dont la versification est facile. Voici l'*Ane en habit de docteur*⁽³⁾, qui est une fable signée des initiales d'un membre de l'Académie de Montréal. C'est une sorte de petite comédie en deux actes, à la fois rapide et piquante.

Dans une publique séance
Un Singe disputait un jour.
Là maint docte animal, contre lui tour à tour
Venait essayer sa science.
Argumentait certain renard gascon,
Quand tout d'un coup l'on vit paraître
Martin Baudet, qui d'un air petit maître
Vint se placer en rang d'oignon.
A son aspect jugez si l'on dut rire.
Chacun berna le pauvre Sire
De la bonne façon ;
Mais ce fut bien une autre danse,
Quand pour venger son triste sort
On entendit Baudet, d'un air de confiance,
S'écrier *argumentabor*.
A ce grand mot, la sçavante assemblée
Fit en chorus une huée,
Chacun l'appela par son nom ;
Et jusqu'au moindre rat dont il fut la risée
L'envoya manger du chardon.
Je ne sçais si l'on eut raison ;
Mais je sçais bien que de telle avanie
Baudet outré crut devoir déloger,
Bien résolu de se venger
En pareille cérémonie.
Or donc qu'un autre jour, la docte Compagnie
Disputait sur un point avec grande chaleur,
Martin coiffé d'un bonnet de Docteur,
En longue robe retroussée,
En chausse d'hermine fourrée,
Plus fier qu'un brave sénateur
Parut au milieu du Lycée.
Tout le monde, à son arrivée,
Se lève pour lui faire honneur,
On le fait mettre à côté du Recteur.

(1) *La Gazette littéraire*, 30 déc. 1778.

(2) *Ibid.*, 3 février 1779.

(3) *Ibid.*, 23 décembre 1778.

Docteur Martin ne se sentait point d'aise,
 Et déployant une fort grande thèse
 Entonna fièrement : *Si prius jusserit* ;
 On dit qu'à ce mot-là le Professeur pâlit ;
 Mais Baudet avait l'âme bonne,
N'ayant d'ailleurs de Docteur que l'habit.
 Tant est-il qu'il ne fut personne
 Qui n'admirât son bel esprit,
 Ses grands talents, sa science profonde,
 Tant il prona, qu'enfin étonnant tout le monde
 Chacun à son voisin disait tout interdit :
 Cher Confrère, qu'il a bien dit !
 Content alors de son petit mérite
 Baudet vers la troupe susdite
 Se tourne et dit ces mots : Il faut donc un bonnet
 Pour mériter, Messieurs, votre suffrage ?
 Mais quand Martin paraît sous les traits de Baudet,
 Vous changez alors de langage.
 Or, apprenez qu'il est ce qu'il était.

Des préjugés tel est l'empire.
 Il suffit de passer pour sot
 Pour exciter à chaque mot
 Un plus grand sot à rire.
 Mais avez-vous quelque titre ou renon ?
 Vous avez le droit de tout dire.
 Que ce soit bien ou non,
 N'importe on vous admire.

L. S. P. T.

Il faudrait ajouter à ce petit tableau de la poésie au Canada vers la fin du dix-huitième siècle, les ariettes dont Joseph Quesnel a agrémenté la comédie *Colas et Colinette* qu'il fit jouer à Montréal en 1790.

Cette pièce, écrite en prose, forme la première page de notre littérature dramatique, et elle est la seule, croyons-nous, qui ait été publiée ici avant 1800. Les amours de Colas et de Colinette y sont traversées par les manœuvres d'un barbon, le bailli du village qui est en quête d'aventures galantes. Ce bailli essaie de supplanter Colas, qui est tout ensemble amoureux et jaloux, mais, grâce aux ruses malignes de Colinette, il tombe lourdement dans les pièges qu'il a lui-même tendus. Au surplus, Colas et Colinette sont les deux caractères les plus disparates que l'on puisse associer au théâtre ou dans la vie, et ils prouvent sans doute une fois de

plus que deux âmes très dissemblables se peuvent rechercher et s'éprendre pour cette raison qu'elles se complètent de toutes leurs qualités très différentes.

Mais le rôle de Colas est vraiment un peu chargé, un peu gros, et il devient presque invraisemblable que Colinette qui est très avisée, très délicate et gracieuse s'attache obstinément à ce naïf lourdaud. La langue même de Colas est trop vicieuse, trop brisée, et trop grossière pour qu'elle soit la langue du paysan canadien. Au surplus, cette pièce écrite par un Français de France, est plutôt d'inspiration française ; et bien que l'amour soit chose très cosmopolite, celui qui tourmente Colas, Colinette et le vieux bailli semble connaître surtout le langage et les mœurs des paysans et des seigneurs des provinces de France.

Ce qui n'empêche pas que parfois Quesnel n'ait introduit dans cette pièce des couplets, des duos alertes où les personnages expriment assez vivement leurs embarras, leurs inquiétudes ou leurs passions. Joseph Quesnel a plus d'une fois d'ailleurs essayé de faire de la poésie au Canada ; il y a quelquefois assez joliment réussi ; il a même exercé, après 1800 surtout, une influence considérable sur nos origines littéraires, et nous aurons l'occasion plus tard [de revenir plus longuement sur ce personnage et sur son œuvre.

* * *

Dix-sept cent quatre-vingt-dix, qui vit la première de *Colas et Colinette*, marque dans le développement de notre littérature naissante une date aussi importante que 1778. Non pas certes, pour ce seul fait que cette année rappelle les origines de notre théâtre, non pas encore pour ce que depuis quelque temps les brochures politiques se multiplient, et que l'on est à la veille de publier ce recueil littéraire qui s'appelle le *Magasin de Québec (1792)*, mais aussi et surtout parce que cette année nous reporte à une époque où l'Angleterre nous accorde enfin, sinon la réalité du régime constitutionnel et parlementaire, du moins une image déjà consolante, et parce que, enfin, les esprits, préoccupés d'utiliser avec le plus d'efficacité possible les institutions nouvelles, vont se livrer avec plus d'ardeur et plus de suite à l'étude des questions politiques. Or, ce mouvement d'étude aura son prolongement jusque dans les choses de la littérature. Au lendemain même de l'Acte de 1791, un club est fondé à Québec, le *Club constitutionnel*, qui est

en même temps un cercle où chaque semaine l'on agite tout à tour des questions politiques, commerciales, scientifiques et littéraires (1).

Puis enfin, ne sommes-nous pas à cette date précise où l'éloquence parlementaire commence à s'exprimer sur des lèvres canadiennes-françaises, et à livrer ici ses ardents et pacifiques combats ?

Dès la deuxième séance du premier parlement, Richardson (2) au nom des députés anglais que la très grande bienveillance des Canadiens français avaient envoyés à la Chambre, proposa que la langue anglaise fût seule reconnue comme officielle et légale ; il exprima aussi le désir que tout le peuple canadien, par intérêt pour la patrie commune aussi bien que par reconnaissance pour l'Angleterre, renonçât peu à peu à parler le français pour n'employer plus que la langue anglaise, la langue du roi et du peuple de la Grande-Bretagne. Avec un sang froid et une franchise qui n'avaient que le mérite de la sincérité, Richardson posait dès lors ce problème si souvent agité depuis, qui a porté bien des noms au cours de notre histoire, et que l'on appelle aujourd'hui, quand l'on veut bien masquer son intolérance, le problème de l'unité nationale. Comme si nous, qui n'avons pas été importés, nous, les premiers occupants et les plus attachés à ce sol qui nous a coûté des sueurs et du sang, nous avons besoin de nous refaire une âme et une langue, pour que nous soyons de vrais patriotes et des Canadiens authentiques !

Au mois de décembre 1792, il y avait donc ici, à Québec, en la chambre des députés, une grande question à résoudre, et une cause sacrée à défendre. Bédard, de Bonne, Antoine Panet, Joseph Papineau rivalisèrent d'une belle ardeur pour repousser la proposition de Richardson, et rendre hommage à cette langue qu'ils voulaient conserver, qui est inséparable de l'âme française parce que seule elle en peut suffisamment manifester toute la pensée subtile et toute la noblesse, qui est donc ici la gardienne de notre race : merveilleux instrument de charité et de tolérance qu'aucune violence de l'idiome saxon ne pourra briser, loyale malgré tout, franche, harmonieuse et précise comme le génie qu'elle exprime, et qui, en 1792 comme aujourd'hui, se fortifiait de

(1) Cf. Garneau, *Hist. du Canada*, III, p. 77, 4^e édit.

(2) On peut lire dans le *Magasin de Québec*, I, 384-396, et II, 53-59, exposées à peu près intégralement, les raisons boiteuses développées par Richardson et les députés anglais pour appuyer leurs injustifiables prétentions.

toute sa dignité conservée, et s'obstinait pour cela même à irriter l'impatience de ceux qui à époques fixes et périodiques veulent ici voir sur nos lèvres mourir son verbe, et avec lui la foi qu'il affirme et qu'il incarne.

Avec quelle force, avec quelle ampleur du geste et de la voix, avec quel souci de la rhétorique nos orateurs de 1792 ont-ils défendu cette cause, et toutes les autres qui intéressaient notre nationalité, nous ne le savons pas, nous ne le pouvons savoir. Leurs discours ne nous sont pas parvenus, et il ne nous reste qu'à faire des conjectures sur la valeur littéraire de ce premier chapitre de notre éloquence canadienne. Sans doute que ces discours avaient cette correction et cette justesse d'expression que l'on se plaît à rencontrer dans la prose de ce temps, et que ne paraissent pas avoir encore entamées l'anglicisme et l'impropriété des termes, ce double fléau de notre éloquence parlementaire contemporaine. Nous supposons volontiers que nos premiers orateurs politiques furent tout à la fois simples, énergiques et rudes, et qu'ils se souciaient plus de donner de bonnes raisons que de faire de belles périodes; ils s'inquiétaient peu de savoir s'ils parlaient avec grâce, et si leur phrase se déroulait avec une harmonieuse plénitude, pourvu que leurs discours fussent suivis de belles victoires. Par quoi, ils ressemblaient sans doute aussi à ces premiers orateurs des républiques grecque et romaine, dont l'éloquence se traînait bien un peu dans la poussière de l'agora ou du forum, mais faisait battre des mains le peuple qui lui devait sa liberté.

* *

Pendant cette période que nous venons d'étudier et qui va de 1760 à 1800, la littérature canadienne a donc risqué ses premières œuvres. Presque tous les genres littéraires sont nés sous ce premier souffle d'inspiration. L'ode, l'épître, la fable, l'élégie, la chanson, la comédie, la critique, l'éloquence, sans compter une sorte de journalisme timide et incolore, sont représentés dans cette première gerbe de fleurs un peu fanées que nous avons cueillies au premier jour de notre vie littéraire.

La littérature canadienne est donc née, si faible que soit encore sa vie, et si gauches parfois que soient ses premiers mouvements. L'esprit qui l'anime lui vient d'abord d'un patriotisme très actif, mais, parce que les pouvoirs publics sont susceptibles,

et qu'ils surveillent avec rigueur tout ce qui s'imprime, il se fait que notre littérature doit se préoccuper le moins possible des sentiments, des souffrances, des revendications de la conscience nationale; d'autre part, parce que ceux qui dirigent nos journaux et qui y écrivent sont très souvent des hommes nés en France, et pas tout à fait adaptés aux conditions de notre vie morale et intellectuelle, il en résulte que notre première littérature est souvent l'expression de l'esprit français plutôt que de l'esprit canadien. Longtemps encore ces deux influences, anglaise et française, vont tenir en tutelle notre enfance littéraire, l'une pour la comprimer, l'autre pour la faire grandir et se développer, mais en un sens peu original, et en des œuvres qui ne pouvaient faire de nous que de serviles imitateurs.

Ce premier tableau de la vie littéraire au Canada, si pâle qu'il soit, il fallait pourtant essayer de l'esquisser, et l'on nous pardonnera d'en avoir tenu trop longtemps peut-être, sous les yeux du lecteur, les dessins un peu grêles et les teintes un peu vieilles. En littérature, toutes les aurores ne peuvent se ressembler : la nôtre ne pouvait assurément emprunter au ciel doux et bleu de France ou d'Ionie leurs limpides lumières et leurs fraîches couleurs ; elle ne pouvait plutôt que refléter nos printemps un peu gris et souvent trop tardifs.

CAMILLE ROY, p^{re}

LE FRANÇAIS ADMINISTRATIF

NOTE.—Nous nous proposons d'examiner, dans une série d'articles, le français des brochures publiées par les gouvernements du Canada et de la province de Québec, de nos lois, de nos documents publics, de notre littérature officielle en un mot. Nous publions aujourd'hui, sur ce sujet, un article d'ANTOINE.

Il n'en est pas besoin sans doute, mais, pour prévenir des interprétations fâcheuses, nous prions nos lecteurs de vouloir bien considérer que nous ne déversons pas le blâme plus sur les gouvernants d'aujourd'hui que sur ceux d'hier. Il faut être pratique et nous étudierons surtout les textes officiels contemporains ; mais on ne trouverait pas moins de fautes à relever dans ceux d'il y a dix ou vingt ans.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

Il y a quelque temps un de mes amis recevait de France une demande de renseignements, et, prompt à vouloir servir son correspondant, lui adressait des brochures publiées par les gouvernements d'Ottawa et de Québec.

Le mois d'après, le Français retournait au Canadien une partie de l'envoi ; dans une lettre, il lui marquait d'abord sa reconnaissance, puis qu'il avait bien lu les brochures, mais qu'il avait dû renoncer à en pénétrer le secret. « Rédigées avec une négligence vraiment inexplicable, sans le moindre souci des règles les plus élémentaires de la grammaire, écrivait-il, ces pages sont incompréhensibles. Je sais quelle bonne et ferme langue parlent les Français canadiens ; l'administration, chez vous, a-t-elle donc adopté une langue spéciale et que l'on n'entend point ? » Et les traits de crayon qui soulignaient des mots, des phrases, des pages entières, dans les ouvrages renvoyés, illustraient ces observations.

Mon ami fut assez vivement piqué, et, pour se mettre en bonne posture de répondre à cette lettre, du reste courtoise, il entreprit de lire à son tour les textes maltraités par son correspondant—maltraités injustement, croyait-il. Je fis avec lui cet examen.

Hélas ! l'illusion fut brève, et nous vécûmes, à faire cette lecture, de mauvaises heures.

Dès les premières pages, nous fûmes édifiés sur notre style administratif. Le correspondant n'avait rien exagéré. Les brochures fourmillaient de barbarismes, de tournures anglaises, de fautes de grammaire et d'orthographe ; les anglicismes, grouillant sur un lit de tortillages et d'amphigouris, pullulaient ; ajoutez le phébus et le coq-à-l'âne, le rabâchage et l'enflure, vous saurez quel galimatias cela faisait.

Je me suis assuré, en parcourant quelques autres produits de notre littérature officielle, que les brochures retournées n'étaient pas, à l'endroit du français, des exceptions, et il m'est venu dans l'idée qu'il ne serait peut-être pas mauvais de relever les fautes qui déparent ces ouvrages destinés à faire connaître notre pays à l'étranger. Mais les relever toutes, c'est une trop grande entreprise ; et pourquoi soumettre le lecteur à si rude épreuve ? Je ne donnerai ici que des *raclures*.

* * *

La première brochure que j'ouvre est intitulée : *L'Ouest canadien*. Tirée à cinquante mille exemplaires, elle sera envoyée, dit-on, à l'exposition de Liège.

Lisons :

« *L'Ouest canadien est le panier de pain de l'Univers.* »

Qu'est-ce que cela ?

C'est le titre, comme dit Cyrano.

Pain au singulier, première faute ; *Univers* avec un *U* majuscule, deuxième faute ; et *l'Ouest* qui est un *panier de pains* (ou un *panier au pain*), troisième faute, qui en vaut une douzaine à elle seule.

Autre titre :

« *Vers l'Ouest l'Étoile de l'Empire trace son chemin.* »

Ce boursofflage est un texte anglais détorqué. Vraiment, on n'y tient plus, il faut rire. Voilà une étoile, *l'Étoile de l'Empire*, en train de *tracer son chemin* vers le *panier de pains de l'Univers* ! ... Quelle commotion, quand l'astre voyageur atteindra cet ustensile ! A coup sûr, l'anse dansera.

Un chapitre est intitulé :

« *La puissance d'Eau.* »

La majuscule nous dit que cette *puissance* est d'origine anglaise. « *Water power* » se traduit par... Tout le monde connaît l'expression française, hors l'écrivassier d'Ottawa, et je ne veux pas l'apprendre à ce dernier ; qu'il aille à l'école !

Sous des titres grotesques, des textes baroques. Lisez quelques phrases :

« *En alliance rapprochée du développement agricole d'un pays est son commerce domestique dans la croissance duquel s'offrent constamment d'excellentes possibilités d'affaires.* »

L'économiste qui déposa cet aphorisme sur le dessus du *panier de pains* a-t-il été grassement payé ? Il le méritait, certes ; car il ne put mettre au jour un monstre pareil sans d'atroces douleurs.

Ne cherchez pas à comprendre cette phrase extraordinaire : ce serait peine perdue. Mais apprenez ce qu'il faut entendre par *possibilités d'affaires* : des *possibilités d'affaires*, ce sont des *opportunités* et des *occasions*. . . Lisez plutôt :

« Il ne se trouve nulle part des *occasions pour les multitudes* qui se préparent aux diverses professions, mais il y aura toujours *de la place et des opportunités pour les plus aptes.* »

Et plus loin :

« Il y a dans ce nouveau pays de nombreuses *occasions* pour les hommes de profession, et ces *occasions* se multiplieront à mesure que s'accroîtra la population. »

Qu'est-ce que des *opportunités pour les plus aptes* et des *occasions pour les multitudes* ? Il est impossible d'en avoir la moindre idée. On soupçonne bien que c'est quelque chose *en alliance des possibilités d'affaires*. . . Mais tout cela est vague. Vraiment, on comprend mal le rôle des *hommes de professions* dans ce *panier au pain*, vers lequel une *étoile trace son chemin*, et où s'accroît la population, cependant que se multiplient des *occasions* qui *ne se trouvent nulle part pour les multitudes*. . .

Voici un cas moins perplexe :

« *L'activité en chemin de fer* présente un tableau frappant de l'ère d'intense *activité* dans laquelle entre l'Ouest canadien. »

A la bonne heure ! Cela s'entend d'abord et sans peine : *l'activité présente un tableau*, et un tableau *frappant, d'activité*. . . On n'est pas plus clair, ni plus logique. Pour définir *l'activité en chemin de fer*, un autre eût cherché midi à quatorze heures, et de la cave au grenier il eût entassé balivernes sur fadaïses, calembredaines sur billevesées, bourdes sur lanternes, et sornettes sur bagatelles. . . L'écrivain ministériel n'a pas connu ces laborieuses hésitations : du premier coup, il a trouvé cet apophtegme : « L'activité, c'est l'activité » ; d'où il ressort que *l'activité en chemin de fer* est une image frappante de celle qui se manifeste dans un

panier de pains ! Voyez comme, dans ce réceptacle, la pâte fermente et lève... Cela ne fait-il pas penser tout de suite à un chemin de fer ? *Tableau frappant !*

Voilà quelques-unes des horreurs, quelques-unes seulement entre mille de même farine, qui sont, par les soins du gouvernement du Canada, publiées en vue d'attirer sur nous l'attention du public français.

* *

A Québec, on donne dans un autre genre de panneaux.

Les écrivains du gouvernement de la province de Québec éclairent un peu leurs *lanternes* ; mais quel froid entre eux et la syntaxe ! Savent-ils qu'il y a de certains livres appelés grammaires, et d'autres appelés dictionnaires, où se trouvent des choses étonnantes sur la valeur des mots et sur l'art d'écrire en général ?

La préface d'un opuscule sur *les pères de douze enfants*, publié récemment, est adressée

« A Messieurs les députés,
« de l'Assemblée Législative
« pour le parlement de Québec. »

Que fait là cette virgule ? Pourquoi, de *l'Assemblée législative*, séparer ainsi *Messieurs les députés* ? C'est leur faire perdre tout le bénéfice des majuscules ! Et à quoi bon cette tautologie : « l'Assemblée Législative pour le parlement de Québec » ? C'est du datisme. Il suffisait d'écrire : *Aux membres de la législature de Québec*.

Dans le même ouvrage, on parle de l'*inauguration* de la loi Mercier en 1890, et des pères de famille qui rencontrent des *objections* insurmontables ! On *inaugure* un souverain, un monument, un ordre de choses ; on n'*inaugure* pas une loi. Sur les *difficultés*, les *obstacles* mués en *objections*, passons... C'est de l'anglais.

L'auteur de cette brochure dit en terminant :

« L'*ouvrage* de cet index alphabétique *comprend* l'examen minutieux et attentif de plus de 4,500 dossiers. »

A-t-il voulu faire entendre que pour la *préparation* de l'index il avait fallu examiner 4,500 dossiers ? Peut-être, mais lui seul le sait.

* *

Autre brochure, intitulée : *Instructions aux officiers des pêcheries*.

Ces instructions sont surprenantes. Il s'y trouve, et en nombre qui déconcerte mon arithmétique, des ravauderies d'un calibre tout à fait inattendu. C'est jusqu'où la parole humaine peut aller, eût dit La Bruyère.

« *Tous détails de violation des lois doivent être communiqués.* »

Me sera-t-il permis de *communiquer* quelques *détails de violation des lois* de la grammaire et du bon sens ?

Signalons donc, relevées au hasard dans cette œuvre extraordinaire, les expressions « *mise en force des lois* » pour *mise en vigueur*, « *le record des documents dans le département* » pour le *classement*, « *loyer de cheval* » pour *louage* de cheval, « *repas du cheval* » pour *nourriture* du cheval, etc., et cette phrase :

« *Toutes lettres doivent être écrites sur du papier foolscap.* »

Fermons, fermons le livre des *Instructions* : la vie est courte.

D'ailleurs, je n'ai plus que quelques feuilles de *papier écolier*.

**

Maintenant, je demande à ceux que cela touche : Est-il convenable que nos gouvernements écrivent en ce style incongru ? Quel avantage pouvons-nous espérer de ce baragouin ? Est-ce que ça nous glorifie de passer pour des ignorants ?

Ne peut-on trouver dans tout le Canada quelqu'un qui ait au moins une vague idée de la grammaire française ?... Mais il me paraît que plusieurs des nôtres n'écrivent pas mal. Pourquoi donc, s'il est besoin d'écrivains, choisir les plus ignares ? Espère-t-on qu'à force d'écrire mal, ils apprendront à le faire mieux ? Qu'on se détrompe : la source où ils puisent leurs barbarismes est profonde, et plus verse le vase, moins il se va vidant.

A qui la faute ? J'entends la réponse : « C'est le chat ! »

Les ministres, il est vrai, ont d'autres occupations, et ce n'est pas leur fait que la correction des épreuves. Mais la préparation des brochures officielles ne pourrait-elle être confiée, dans chaque ministère, au soin de quelque fonctionnaire, non le premier venu, mais le plus habile ? Cela ne suffirait peut-être pas. Que l'on organise donc, s'il le faut, un service spécial ; que l'on crée un emploi — et ce ne sera pas une sinécure ! Que la cabale et l'intrigue ne puissent rien faire pour le choix de ce nouveau fonctionnaire ; que, par exemple, à Québec, ce choix soit laissé au surintendant de l'Instruction publique. Et que nulle publication officielle du gouvernement de quelque importance ne soit mise sous presse sans avoir été revue par cet employé.

C'est triste à dire, mais il n'y a pas d'autre remède.

On s'en doute, la guérison ne serait pas complète. Si habile qu'il puisse être, ce fonctionnaire ne pourrait faire disparaître toutes les taches : pour tout nettoyer, pour remettre les choses à neuf, il faudrait un nouvel Hercule et un nouveau Pénée. Mais si le gros des anglicismes était enlevé, l'œuvre serait bonne.

Si ceux qui nous gouvernent entreprenaient de réaliser cette réforme, s'ils la réalisaient, il n'y aurait plus lieu de s'estomaquer si fort, quand paraîtrait, publié par le gouvernement, un livre en bon français. Aujourd'hui, quand on rencontre un document officiel écrit correctement, on suffoque d'étonnement. « Eh quoi ! s'écrie-t-on, une brochure du gouvernement qui n'est pas écrite en iroquois ! Vite, une croix à la cheminée ! »

On exagère, je le veux bien. Tout de même, cette croix au manteau de la cheminée parce qu'un employé de l'administration sait le français, n'est-ce pas humiliant pour les écrivains ordinaires du gouvernement ?

ANTOINE.

Locutions et métaphores canadiennes.—C'est le titre d'un article (s. s.) paru dans *l'Énergie française* (29 avril, p. 195).

« Les documents de cet article, dit une note de la rédaction, sont empruntés à une très intéressante et très courageuse revue de Québec, *le Bulletin du Parler français au Canada*, qui s'efforce, en dépit des anglicismes envahisseurs, à conserver pure et vive notre langue sur un sol auquel nous lient deux siècles d'histoire et dont les habitants, toujours attachés à ces communs souvenirs, méritent de nous inspirer une sympathie quasi fraternelle. »

Les locutions canadiennes qui ont attiré l'attention de notre confrère sont en effet tirées des notes du Père Potier. Le « diligent missionnaire », dit l'écrivain de *l'Énergie française*, notait souvent des façons de parler qui vraiment ne valaient pas la peine d'être retenues. Nous avons nous-mêmes déjà fait cette observation. Mais les locutions françaises relevées par le Père ne laissent pas de présenter quelque intérêt pour l'histoire de la langue au Canada ; nous aimons à savoir, par exemple, que telle expression, déjà populaire au XVIII^e siècle, ne se retrouve plus dans notre parler ou y a pris un autre sens. Mais l'auteur de l'article a surtout remarqué les termes « imprégnés de l'arôme et de la couleur du terroir » ; il en cite plusieurs, qu'il trouve vigoureux, pittoresques, saisissants, des mieux choisis et des plus proches du réel. « Le vulgaire, écrit-il, sait parfois inventer des mots simples qui passent en exactitude et en éloquence les trouvailles du lyrisme. Le mot *poudreries* pour signifier les éparpillements de neige n'est-il pas de ceux-là ? et ne rend-il pas parfaitement l'image d'un léger frimas secoué sur les champs d'hiver ?... »

Notre confrère termine son article en disant que le missionnaire « dont la vie probe et laborieuse se consuma toute entière à prendre des notes, mérite qu'on lui adresse un reconnaissant souvenir ».

LEXIQUE

CANADIEN-FRANÇAIS

(Suite)

Bref (*brèf*, var. : *brêf*) s. m. Cf. ang. *brief*, m. s.

|| **Mandat**, ordonnance, ordre. *Ex.* : *Bref de sommation* = mandat de comparution.—*Bref d'exécution* = exécutoire (acte qui donne pouvoir de contraindre au paiement des frais et dépens selon les formes judiciaires : *un exécutoire, délivrer un exécutoire*. ACAD.).—*Bref d'arrestation* = mandat d'amener, mandat d'arrêt.

Vx FR. *Bref* est un terme d'ancienne législation : *lettres de bref*, lettres de chancellerie qu'on obtenait pour intenter une action, LITTRÉ.

Bretter (*breté*) v. intr.

1° || **Musarder**, perdre le temps à des bagatelles, fainéanter. *Ex.* : Qu'est-ce que tu *brettes* ? On t'attend depuis un heure ! = Qu'est-ce que tu fais ? à quelles bagatelles t'amuses-tu ? on t'attend. . . — Passer la journée à *bretter* = musarder toute la journée.

2° || **Fureter**. *Ex.* : Qu'est-ce que tu viens *bretter* ici ? = Que viens-tu faire ici ? quelles nouvelles viens-tu fureter ?

DR. *Bretter* est un terme technique sign. *denteler*, DARM.

DIAL. *Brêter* : quêter, quémander, emprunter, mendier, dans le Berry, JAUBERT, LAPAIRE.

Bretteux, -euse (*breté*, *breté*:z) adj. et s. m. et f.

1° || **Musard**, musarde ; celui, celle qui perd son temps ; fainéant, fainéante.

2° || **Fureteur**, fureteuse.

FR. *Bretteur* : duelliste, DARM.

DIAL. Dans le Berry, *brêteux*, -euse : celui ou celle qui est dans l'habitude de mendier, de quémander, de demander sans gêne, JAUBERT.

Breumasser (*brémasé*) v. impers.

|| **Brumasser**, faire un peu de brume.

FR. *Brumasser* est un terme de marine, que l'ACAD. n'a pas encore enregistré, mais qui se trouve dans LITTRÉ, LAR., DARM.

Breume (*brɛm*) s. f.

|| Brume, brouillard.

DIAL. *Breume* est normand. Diction populaire, relevé par Moisy : « *Breumè* qui pisse, vent de bise : biau temps. »

PHON. *u* (+ nas.) ➡ *æ* dans la Normandie, GUERLIN DE GUER, *La Com. de Thaon*, et le Bas-Maine, DOTTIN, comme au Canada.

Breunante (à la) (*a la brɛ·nā:t*), * **brunante** (à la) (*a la bru·nā:t*) loc.

|| A la brune.

FR. *La brune* : le moment du jour où il commence à faire brun, LITTRÉ.

DIAL. *La breune* est la chute du jour, le crépuscule, dans les parlers du centre de la France, JAUBERT, et de la Normandie. *Bull. des P. N.*, 273.

Bricole (*brikò:l*) s. f.

|| Bretelle, bande double sur l'une et l'autre épaule et qui soutient le pantalon, la culotte.

FR. *Bricole* se dit de la lanière de cuir dont se servent les porteurs d'eau pour porter leurs seaux, les infirmiers pour transporter les malades sur des brancards, en général tous ceux qui portent des fardeaux suspendus. En ce sens, il est synonyme de *bretelle*. *Bricole* se dit encore de la large bande de cuir qui contourne le poitrail du cheval, et aussi du harnais léger en cuir qui remplace le collier. Mais *bricole* ne s'emploie pas pour la *bretelle* soutenant le pantalon. Cf. LITTRÉ, ACAD.

Brimbale (*bré:bà:l*) s. f.

1° || Perche en bascule pour tirer l'eau d'un puits, tollénon.

FR. *Tollénon* est le terme technique pour désigner cette perche en bascule, DE CHESNEL, *Dict. de Technologie*, vol. II, col. 1072. Ce mot serait tiré « du latin *tolleno*, fait de *tollere*, enlevé ». — *Brimbale* est français au sens de levier servant à faire aller une pompe, ACAD.

2° || Crémaillère (ustensile en fer qu'on scelle au fond des cheminées de cuisine et qui sert à pendre au-dessus du feu les chaudrons, les marmites, ACAD.).

LE COMITÉ DU BULLETIN.

CONGRÈS POUR L'EXTENSION ET LA CULTURE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Les organisateurs du *Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française*, qui se tiendra à Liège, durant l'Exposition, les 10, 11, 12, 13 et 14 septembre prochain, se sont trouvés d'accord sur trois idées qui ont inspiré leur initiative. « S'il est vrai, disent-ils dans le *Programme* qu'ils ont tracé à grands traits, que la civilisation, considérée dans l'ensemble des divers États, bénéficie notablement du fait que certaines orientations de ces divers États sont semblables et communes, d'autre part la civilisation générale ne reçoit pas un moins grand avantage de ce que dans chaque nation un génie particulier, une tendance propre, une culture différenciée, se trouvent réalisés. Il a paru aux initiateurs du Congrès qu'en préparant une œuvre utile aux peuples de langue française, on n'irait point à l'encontre des intérêts de la civilisation même étrangère, mais au contraire dans une voie favorable au progrès général... La seconde opinion qui a rallié l'assentiment des initiateurs du Congrès, c'est que la culture d'expression française, et ce qu'elle offre de différencié, d'unique dans son caractère général, trouverait un accroissement dans une entente des divers peuples qui la forment. Cette entente aurait pour but de développer la solidarité naturelle des nations représentées au Congrès, et leur action commune en vue de la défense et de l'extension de la langue maternelle... Le troisième jugement qui a réuni les initiateurs, c'est que les divergences d'intérêts qui peuvent se présenter entre les membres de la grande famille des peuples de langue française ne doivent pas constituer un obstacle à l'unisson conscient de leurs vœux et de leurs efforts sur le terrain linguistique, et que, d'autre part, la civilisation d'expression française, dans l'idéal commun qu'elle nous offre, ne doit, en aucune circonstance, diminuer l'originalité, sacrifier le développement local autonome des divers peuples qui collaborent à son évolution historique. »

A la suite de ces considérations, les initiateurs du Congrès adressent un pressant appel à toutes les personnes qui s'intéressent au développement de la langue française et les sollicitent d'adhérer au Congrès.

Le prix de la souscription est de 15^f par personne ; mais ne paieront que 10^f : 1^o les membres de toute société savante, de toute association littéraire sérieuse ; 2^o les professeurs et les élèves régulièrement inscrits de toute université ; 3^o les membres du personnel enseignant.

Les communications relatives aux travaux du Congrès doivent être adressées à M. Christian Beck, secrétaire général du Congrès, Institut de sociologie Solvay, parc Léopold, à Bruxelles ; les adhésions sont reçues par M. Tilkin, trésorier du Congrès, 5, rue Lambert-le-Bègue, à Liège.

Bien qu'elle ne fût pas complète, la liste était déjà longue, le 15 avril dernier, des questions qu'on avait dès lors décidé de soumettre à l'examen des diverses sections du Congrès et qui feront l'objet de mémoires, de rapports et de discussions.

Il nous est impossible de la reproduire toute. Mentionnons seulement quelques-unes des questions transcrites dans la dernière circulaire du Comité organisateur (15 avril) :

Section littéraire. Rôle des écrivains dans le maintien de la pureté et de l'unité de la langue française.—La littérature et les pouvoirs publics.—Place que les lettres pourraient occuper dans la presse quotidienne.—Rôle des périodiques dans la propagande en faveur du français.

Section historique et philologique. Étude et statistique des peuples bilingues.—Le groupe des dialectes français du nord et du nord-est.—L'orthographe d'usage et la simplification orthographique dans ses rapports avec la diffusion du français.

Section pédagogique. Les meilleures méthodes pour perfectionner l'enseignement du français.—Le rôle de l'instituteur vis-à-vis des patois.

Section sociale et juridique. La situation constitutionnelle et légale des habitants de langue française dans les pays bilingues, et spécialement en Belgique et au Canada.

BIBLIOGRAPHIE

(Il sera rendu compte des ouvrages dont un exemplaire sera adressé au Comité du Bulletin, casier 221, Québec.)

Pierre-Georges Roy, *La Famille d'Irumberry de Salaberry*. Lévis, 1905; in-8°, 200 pages.

L'infatigable chercheur qu'est le directeur du *Bulletin des Recherches historiques* continue ses études généalogiques et biographiques. Il a déjà publié : *La Famille Taschereau* (1901), *la Famille Frémont* (1902), *la Famille Juchereau Duchesnay* (1903), *la Famille d'Estimauville de Beaumouchel* (1903), *la Famille Taché* (1904), *la Famille Godefroy de Tonnancour* (1904), *la Famille Robert de la Morandière* (1905), et l'étude dont nous venons de transcrire le titre. *La Famille Panet* est sous presse; *la Famille Aubert de Gaspé*, en préparation.

Le volume sur *la Famille d'Irumberry de Salaberry* contient plus qu'une nomenclature généalogique. Des biographies, des portraits, des documents importants, dont plusieurs inédits, en font une contribution précieuse à l'histoire générale du pays. Ajoutons que les lettres de la sœur Marie-Catherine-Françoise Céloron de Blainville à son cousin, Ignace-Michel-Louis-Antoine de Salaberry, donnent à l'ouvrage une valeur littéraire singulière.

A. R.-L.

ANGLICISMES

ANGLICISMES	ÉQUIVALENTS FRANÇAIS
<i>Cap</i>	Bonnet, casquette.
<i>Scotch cap</i>	Bonnet écossais.
<i>Smoking cap</i>	Calotte, calotte grecque, bonnet, bonnet grec, toque, etc.
<i>Cap</i> (de fusil, etc.).....	Capsule, amorce.
Prendre un <i>night cap</i>	Boire un dernier verre, un dernier coup (avant de se retirer, avant de se coucher, le soir). <i>Littéralement</i> : Mettre un bonnet de nuit.
<i>Cap</i> (pièce formant la couverture d'un bouton, etc.)....	Calotte, recouvrement.
<i>Carriage</i> (plate-forme mobile portant l'objet à travailler dans une machine-outil)...	Chariot.
<i>Carriage</i> (voiture portant les échelles, à l'usage des pompiers).....	Voiture-échelle.
<i>Carriage</i> (partie d'une voiture à laquelle sont attachées les roues).....	Train (de voiture).
<i>Carriage</i>	Voiture (en général).
<i>Carried</i>	Adopté.
<i>Channel</i> (terme de cordonnier : raie pratiquée autour de la semelle d'un soulier pour y cacher le point)	Gravure.

LE COMITÉ DU BULLETIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Nota.—Les lettres *gl.*, à la suite d'un titre, indiquent que l'article est tiré des *Glanures*.

	PAGES
Abréviations et signes abrégatifs.....	6
A lire— <i>gl.</i>	29
Alphabet phonétique.....	5
Alphabet universel— <i>gl.</i>	261
Anglais (l') en Angleterre— <i>gl.</i>	186
Anglais et Normands— <i>gl.</i>	186
Anglicisme (l'), l'Abbé F.-X. BURQUE.....	197
Anglicismes, le COMITÉ DU BULLETIN..	68,99, 132, 164, 196, 232, 268, 304, 328
A propos des feux de la Saint-Jean— <i>gl.</i>	26
Art (l') des vers— <i>gl.</i>	24
Articles signalés— <i>gl.</i>	193, 260
(Voir <i>Bibliographie—Revue.</i>)	
Bas bleus— <i>gl.</i>	262
Bernard (M. Jean), émigré sans le savoir— <i>gl.</i>	26
Bibliographie, Comptes rendus, Bulletin bibliographique:	
<i>Atlas linguistique de la France</i> (Gillieron et Edmont), fasc.	
IX, X et XI, A. RIVARD-LAGLANDERIE.....	67
<i>Bibliographie des Travaux de Gaston Paris</i> (Joseph Bédier et Mario Roque)— <i>gl.</i>	259
<i>Chansons populaires et Traditions du Nivernais</i> (Achille Millien)— <i>gl.</i>	23, 87
<i>Choses d'autrefois</i> (Ernest Gagnon), A. RIVARD-LAGLAN- DERIE.....	228
<i>De la véritable nature des Diphtonges dans la langue fran- çaise</i> (Georges Saint-Mleux), A. R.-L.....	267
<i>De la formation des Noms de lieux du Poulet</i> (Georges Saint-Mleux), A.R.-L.....	265
<i>Dictionnaire de la prononciation moderne de la langue française</i> (V. Delahaye), A. RIVARD-LAGLANDERIE...	264

	PAGES
<i>Ernest Raynaud</i> (Fernand Clerget), A. RIVARD-LAGLANDERIE	189
<i>Études de Littérature canadienne</i> (Ch. Ab der Halden)— <i>gl.</i>	29
<i>Études sur le vers français</i> (Maurice Grammont)— <i>gl.</i>	24
<i>Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien</i> (E. Champion), C. R.....	162
<i>International French-English and English-French Dictionary</i> (R.-M. Pierce), A. RIVARD-LAGLANDERIE.....	302
<i>La Comtesse de Frontenac</i> (T.-P. Bédard), A. R.-L.....	189
<i>La famille d'Irumberry de Salaberry</i> (P.-G. Roy), A. R.-L.	327
<i>Le Canada français</i> (A.-Léo. Leymarie)— <i>gl.</i>	303
<i>Le Palinod de Normandie</i> , A. RIVARD-LAGLANDERIE.....	230
<i>Les Aspirations</i> (W. Chapman)— <i>gl.</i>	23, 62
<i>Les Ecclésiastiques et les Royalistes français à l'époque de la Révolution, 1791-1802</i> (N.-E. Dionne), l'Abbé Amédée GOSSELIN.....	300
<i>Les Émotions modernes</i> (Émile Lante), A. RIVARD-LAGLANDERIE.....	266
<i>Les Épousailles de Brébiqt</i> (Léon LeBerre)— <i>gl.</i>	25
<i>Les Gouttelettes</i> (P. LeMay), Jean LIONNET— <i>gl.</i>	23
<i>L'Histoire de la Seigneurie de Lauzon</i> (J.-E. Roy)— <i>gl.</i> ...	23
<i>L'Instruction publique dans la province de Québec</i> (Paul de Cazes), A. R.-L.....	302
<i>L'Intendant Talon</i> (Thomas Chapais)— <i>gl.</i>	86
<i>L'Origine et le Parler des Canadiens français</i> (l'Abbé S.-A. Lortie et Adjutor Rivard), L. VIGNON.....	190
— <i>gl.</i>	62
<i>Mission de la langue française au Canada</i> (l'Abbé Vignot) <i>gl.</i>	303
<i>Noms sauvages—Étymologies</i> (Eugène Rouillard), A. R.-L.	301
<i>Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais</i> (J. Mac-Loughlin)— <i>gl.</i>	115
<i>Propos d'art et de technique</i> (Félix Gaudin)— <i>gl.</i>	62
<i>Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale</i> (éditée par le R. P. C. de Rochemonteix, S. J.), l'Abbé Amédée GOSSELIN.....	44
<i>Reuves, Périodiques, Journaux—gl :</i>	
<i>L'Action régionaliste</i> , 185, 186.— <i>L'Ame latine</i> , 159, 260.— <i>L'Ami du Clergé</i> , 169.— <i>L'Av'nir du Nord</i> , 157, 187, 208.— <i>Annales de Philosophie chrétienne</i> , 260.— <i>Bibliothèque de l'École des Chartes</i> , 262.— <i>Le</i>	

PAGES

<i>Bouais-Jan</i> , 26, 186. — <i>Bulletin de la Caisse nationale d'économie</i> , 26. — <i>Bulletin de l'Académie royale de Belgique</i> , 260. — <i>Bulletin de la Canadienne</i> , 193. — <i>Bulletin des Recherches historiques</i> , 63, 261. — <i>Bulletin des Conférences et des Cours de la Faculté des Lettres de Poitiers</i> , 105. — <i>Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande</i> , 39, 260. — <i>Bulletin italien</i> , 24, 259. — <i>Le Canada</i> , 290. — <i>Le Correspondant</i> , 261. — <i>Le Croissant</i> , 225. — <i>La Croix</i> , 208. — <i>Le Droit d'auteur</i> , 86. — <i>L'Énergie française</i> , 283. — <i>L'Enseignement chrétien</i> , 86, 105, 226. — <i>L'Enseignement primaire</i> , 64, 208. — <i>L'Enseignement secondaire</i> , 110, 261. — <i>Études religieuses</i> , 277. — <i>L'Événement</i> , 290. — <i>Feuilles nouvelles</i> , 29, 159, 261. — <i>Le Gaulois</i> , 160. — <i>L'Hermine</i> , 86, 208. — <i>L'Informateur des gens de lettres</i> , 26, 86, 158, 277. — <i>Jérusalem</i> , 27. — <i>Le Journal de Françoise</i> , 193, 260. — <i>Le Maître phonétique</i> , 193. — <i>Le Manitoba</i> , 225. — <i>Modern Language Notes</i> , 193. — <i>Le Mois littéraire et pittoresque</i> , 24, 87, 262. — <i>Le Nationaliste</i> , 64, 208, 290. — <i>La Nouvelle France</i> , 63. — <i>Paris-Canada</i> , 86, 93, 187. — <i>La Patrie</i> , 63, 290, 303. — <i>Le Polybiblion</i> , 26, 62, 105, 260. — <i>La Presse</i> , 290. — <i>La Province (Havre)</i> , 25, 193. — <i>Questions diplomatiques et coloniales</i> , 260. — <i>Revue bleue</i> , 260, 277. — <i>Revue canadienne</i> , 86, 159. — <i>La Revue de Bretagne</i> , 25, 160, 208. — <i>Revue de la Jeunesse catholique</i> , 193. — <i>Revue de l'Enseignement des Langues vivantes</i> , 261. — <i>Revue de Linguistique et de Philologie comparée</i> , 105, 115, 261. — <i>Revue de Philologie française et de littérature</i> , 193, 277. — <i>Revue des Deux Mondes</i> , 260. — <i>Revue des Facultés de l'Ouest</i> , 261. — <i>Revue des idées</i> , 277. — <i>Revue des Langues romanes</i> , 24, 160. — <i>Revue des Poètes</i> , 23, 159, 187. — <i>Revue des traditions populaires</i> , 86, 93, 158, 185. — <i>Revue du Clergé français</i> , 226. — <i>Revue du Midi</i> , 260. — <i>Revue du Nivernais</i> , 23, 87. — <i>Revue forézienne et vellave</i> , 169, 231. — <i>Revue hispanique</i> , 260. — <i>Revue latine</i> , 160, 260. — <i>Revue pédagogique</i> , 277. — <i>La Revue picarde et normande</i> , 25, 193, 290. — <i>Revue septentrionale</i> , 193. — <i>Revue universitaire</i> , 25, 110. — <i>Romania</i> , 262. — <i>Le Saint-Laurent</i> , 208. — <i>Le Soleil</i> , 290. — <i>Le Terroir breton</i> , 25. — <i>La Tradition</i> , 25, 159, 259, 303. — <i>La Vérité</i> , 208. — <i>La Vérité française</i> , 277. — <i>La Vie normande</i> , 25. — <i>Le Volume</i> , 277. — <i>Vox</i> , 186, 231.	
<i>Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec pour l'année 1903-1904</i>	267
<i>Recherches historiques</i> , A. R.-L.....	163
<i>Scènes normandes</i> (Charles Vétel), A. RIVARD-LAGLANDERIE	162
<i>Sixième Rapport de la Rédaction du Glossaire suisse-romand</i> —gl.....	283
<i>Un Compositeur typographe de Québec</i> (l'Abbé S.-A. Lortie)—gl.....	93
<i>Un Poète maudit</i> (Ch. Ab der Halden), C. R.....	188
<i>Bretagne (la) qui chante, poésie</i> , Louis TIERCELIN.....	124
<i>Bulletin d'observations N° 2</i>	267

	PAGES
<i>Bulletin</i> (le) et la presse— <i>gl</i>	200
<i>Bulletin</i> (le) en France— <i>gl</i>	105
Bureau de direction de la Société du Parler français au Canada, 1904-1905.....	64
Capitales (les), le COMITÉ DU BULLETIN.....	89
Cartouche et Mandrin au Canada, Mgr J.-C. K.-LAFLAMME....	40
Celtes et scandinaves ou ibères et latins— <i>gl</i>	259
Cerveau normand (le).....	87
Chapman (M.) et M. Fréchette— <i>gl</i>	27
Clameur (la) de haro— <i>gl</i>	259
Classique (le) et le romantique— <i>gl</i>	115
Comptes rendus (Voir <i>Bibliographie</i>).	
Concours (un)— <i>gl</i>	26
Concours de poésie— <i>gl</i>	290
Congrès pour l'extension de la langue française.....	326
Contrefaçon littéraire (la) au Canada— <i>gl</i>	86
Cours de vacances à l'Université McGill.....	28
Cultivons notre langue— <i>gl</i>	157
Dans la presse— <i>gl</i>	290
Débitants de tabac— <i>gl</i>	158
Deux questions de phonétique française— <i>gl</i>	100
Discours de l'honorable M. P. BOUCHER DE LA BRUÈRE, président de la Société du P. F., 5 décembre 1904....	106
Discours de M ^{gr} O.-E. MATHIEU, président d'honneur de la Société du P. F., 5 décembre 1904.....	103
Droits des auteurs français au Canada— <i>gl</i>	158, 283
Échanges.....	38
École (l') de Rambouillet— <i>gl</i>	185
Élections des Directeurs de la Société du P. F., 1904-1905....	64
Émigré sans le savoir— <i>gl</i>	26
Épurons notre langue— <i>gl</i>	187
Étude sur l'histoire de la littérature canadienne — Nos origines littéraires — 1760-1800, l'Abbé Camille Roy. 233,	305
Façons de parler provinciales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIII ^e siècle, le R. P. P. POTIER, S. J.....	213, 252, 291
Fêtes de Honfleur et de Saint-Malo— <i>gl</i>	225
Feux de la Saint-Jean— <i>gl</i>	26
Figuration de la prononciation (signes conventionnels).....	5

	PAGES
Fléau (Un), <i>poésie</i> , Pamphile LEMAY.....	284
Formulettes d'enfants— <i>gl</i>	86
Français (le) administratif, ANTOINE.....	318
Français (le) chez les Canadiens anglais— <i>gl</i>	28
Fréchette (M.) et M. Chapman— <i>gl</i>	27
« Gars du Berry » (les)— <i>gl</i>	63
Genre (le) des noms communs dans notre parler populaire, Adjutor RIVARD.....	7
« Genus irritabile vatum »— <i>gl</i>	27
Glanures, le COMITÉ DU BULLETIN.. 23, 29, 62, 86, 93, 100, 105, 110, 115, 157, 169, 185, 193, 208, 225, 231, 259, 267, 283, 290, 303,	323
Glossaire des Patois de la Suisse romande— <i>gl</i>	283
Grammaire (Questions de), A. L.....	15
Heureuse coquille— <i>gl</i>	88
Honfleur (les Fêtes de)— <i>gl</i>	225
Homme (l') dans la lune— <i>gl</i>	86
Installation d'éclairage électrique, l'Abbé Henri SIMARD. 170,	278
Italique (De l'), le COMITÉ DU BULLETIN.....	89
Lamennais (Les deux)— <i>gl</i>	87
Langue française (la), Édouard FABRE-SURVEYER.....	28
Langue française (la) déformée par l'orthographe— <i>gl</i>	25
Langue nationale (la)— <i>gl</i>	88
Langue technique (la)— <i>gl</i>	62
Lauréats— <i>gl</i>	23
Lexique canadien-français, le COMITÉ DU BULLETIN.. 19, 58, 80, 125, 153, 181, 221, 256, 294,	324
Littérature régionale— <i>gl</i>	186
Locutions et métaphores canadiennes— <i>gl</i>	323
Matières à discours— <i>gl</i>	24
Mercier (Louis)— <i>gl</i>	159
Millet (Ernest), A. R.-L.....	78
Millien (Achille)— <i>gl</i>	23
Mots techniques— <i>gl</i>	157
Nationalisation (la) de la Littérature canadienne, l'Abbé Ca- mille Roy.....	116, 133
Nécrologie : M. le Chanoine Jean-Rémi Ouellette, le COMITÉ DU BULLETIN.....	64, 69
— : M. J. P. Tardivel, le COMITÉ DU BULLETIN.....	269

	PAGES
N'est-il pas mieux ?— <i>gl.</i>	25
Noms sauvages—Étymologie, Eug. ROUILLARD. 175, 209, 250, 287	287
Norrois— <i>gl.</i>	185
Notre œuvre— <i>gl.</i>	87
Notre Société— <i>gl.</i>	187
Notre Société en France— <i>gl.</i>	93
Nouvelles publications— <i>gl.</i>	93, 110
Nouvelles sociétés— <i>gl.</i>	225
Observations sur le parler canadien-français.....	92
Ouellette (M. le Chanoine J.-R.)—Nécrologie, le COMITÉ DU BULLETIN.....	64, 69
Parler français (le) à l'école, l'abbé V.-P. JUTRAS.....	145
Parler français (le) à l'école— <i>gl.</i>	231
Parler franco-canadien (le)— <i>gl.</i>	262
Petites leçons, le COMITÉ DU BULLETIN.....	89
Phonétique française (Deux questions de)— <i>gl.</i>	100
Phrases suggestives— <i>gl.</i>	161
Poésie canadienne (la)— <i>gl.</i>	262
Poésie décentralisée (la)— <i>gl.</i>	231
Poésie en province (la):	
Ernest Millet, A. R.-L.....	78
Louis Tiercelin, A. R.-L.....	124
Potier (le R. P.), <i>note</i> , le COMITÉ DU BULLETIN.....	213
Prétérits en <i>is</i> et en <i>as</i> — <i>gl.</i>	157
Prononciation du latin— <i>gl.</i>	226
Prononciation romaine du latin, Adjutor RIVARD.....	165
Prouesse d'humaniste— <i>gl.</i>	105
«Pugna porcorum»— <i>gl.</i>	105
Questions de grammaires, A. L.....	15
Questions et Réponses, le COMITÉ DU BULLETIN.....	30, 65, 94, 129, 195
Rapport du Secrétaire général de la Société du P. F. (Séance du 5 décembre 1904), Adjutor RIVARD.....	111
Reboisement— <i>gl.</i>	185
Réforme de l'orthographe— <i>gl.</i>	110
Régionalisme en littérature— <i>gl.</i>	208
Relation par lettre de l'Amérique septentrionale, l'Abbé Amé- dée GOSSELIN.....	44
—R. P. DE ROCHEMONTEIX.....	246

	PAGES
Roy (l'Abbé Camille)— <i>gl.</i>	24
Sainte-Foy ou Sainte-Foye?— <i>gl.</i>	63
Saint-Malo (les Fêtes de)— <i>gl.</i>	225
Sarclures, le SARCLEUR.....	31, 66, 98, 161, 194, 227, 263, 298
Séance de la Société du P. F., 5 décembre 1904.....	100, 101
Signes abréviatifs employés dans le <i>Bulletin</i>	6
Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation	5
Simplification (la) de l'orthographe française, Adjutor RIVARD	
	51, 270
«Société d'Économie sociale et politique de Québec»— <i>gl.</i>	303
Société du Parler français au Canada:	
Bureau de direction, 1904-1905.....	64
Discours de l'honorable M. P. BOUCHER DE LA BRUÈRE,	
5 décembre 1904.....	106
Discours de M ^{sr} O.-E. Mathieu, 5 décembre 1904.....	103
Rapport du secrétaire pour l'année 1903-1904.....	33
Rapport du secrétaire général, 5 décembre 1904.....	111
Séance publique, 5 décembre 1904.....	100, 101
Société royale— <i>gl.</i>	24
Source pieuse (la), <i>poésie</i> , Ernest MILLET.....	78
Soyons de chez nous— <i>gl.</i>	63
Sujet de composition française— <i>gl.</i>	86
Superlatif (le) dans notre parler populaire, Adjutor RIVARD...	71
Tardivel (M. J.-P.) —Nécrologie, le COMITÉ DU BULLETIN....	269
Terminer ses phrases, E. C.....	77
Tiercelin (Louis), A. R.-L.....	124
Traditions populaires— <i>gl.</i>	158
Traductions libres— <i>gl.</i>	261
Un Fléau, <i>poésie</i> , Pamphile LEMAY.....	284
Université McGill—Cours de vacances, le COMITÉ DU BULLETIN	28
Vallée d'Aoste (la)— <i>gl.</i>	159
Vive le Prince et la Princesse (extraits), l'Abbé E. RAGON—	
A. L.....	15

TABLE DES MATIÈRES

PAR NOMS D'AUTEURS

	PAGES
ANTOINE. Le français administratif	318
BOUCHER DE LA BRUÈRE (P.). La Société du Parler français au Canada, Discours prononcé le 5 décembre 1904.	106
BURQUE (l'Abbé F.-X.). L'Anglicisme	197
C. (E.) Terminer ses phrases	77
COMITÉ DU BULLETIN (le). Anglicismes... 68, 99, 132, 164, 196, 232, 268, 304, 328	
—Congrès pour l'extension de la langue française	326
—Glanures.... 23, 29, 62, 86, 93, 100, 105, 110, 115, 157, 169, 185, 193, 208, 225, 231, 259, 267, 283, 290, 303, 323	
—Lexique canadien-français.... 19, 58, 80, 125, 153, 181, 221, 256, 294, 324	
—Nécrologie :	
M. le Chanoine J.-R. Ouellette	69
M. J.-P. Tardivel	269
—Questions et Réponses	30, 65, 94, 129, 195
—Le Père Potier, <i>note</i>	213
COMITÉ D'ÉTUDE (le). Observations sur le parler canadien- français	92
DE ROCHEMONTEIX (le R. P. C.). <i>Relation par lettres de l'Amé- rique septentrionale</i>	246
GOSSELIN (l'Abbé Amédée). <i>Relation par lettres de l'Amérique septentrionale</i> , éditée et annotée par le R. P. C. de Rochemonteix	44
— <i>Les Ecclésiastiques et les Royalistes français à l'époque de la Révolution—1791-1802</i> (N.-E. Dionne)	300
JUTRAS (l'Abbé V.-P.). Le parler français à l'école	145
L. (A.). Question de grammaire	15
LAFLAMME (M ^{sr} J.-C. K.-). Cartouche et Mandrin au Canada.	40
LEMAY (Pamphile). Un Fléau, <i>poésie</i>	284
MATHIEU (M ^{sr} O.-E.). Discours prononcé le 5 décembre 1904.	103
MILLET (Ernest). La Source, <i>poésie</i>	78

	PAGES
POTIER (le R. P. P.). Façons de parler provinciales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au XVIII ^e siècle. 213, 252, 291	
RIVARD (Adjutor). Le Genre des noms communs dans notre parler populaire.....	7
—La prononciation romaine du latin.....	165
—Rapport du secrétaire de la Société du P. F., pour l'année 1903-1904.....	33
—Rapport du secrétaire général de la Société du P. F., 5 décembre 1904.....	111
—La simplification de l'orthographe française.....	51, 270
—Le superlatif dans notre parler populaire.....	71
RIVARD-LAGLANDERIE (A.). <i>Atlas linguistique de la France</i> (Gilliéron et Edmont), fasc. IX, X et XI.....	67
— <i>Choses d'autrefois</i> (Ernest Gagnon).....	228
— <i>De la véritable nature des diphtongues dans la langue française</i> (Georges Saint-Mleux).....	267
— <i>De la formation des noms de lieux du Poulet</i> (Georges Saint-Mleux).....	265
— <i>Dictionnaire de la Prononciation moderne de la langue française</i> (V. Delahaye).....	264
— <i>Ernest Raynaud</i> (Fernand Clerget).....	189
— <i>International French-English and English-French Dictionary</i> (R. M. Pierce).....	302
— <i>La Comtesse de Frontenac</i> (T.-P. Bédard).....	189
— <i>La famille d'Irumberry de Salaberry</i> (P.-G. Roy).....	327
— <i>Le Palinod de Normandie</i>	230
— <i>Les Émotions modernes</i> (Émile Lante).....	266
— <i>L'Instruction publique dans la province de Québec</i> (Paul de Cazes).....	302
— <i>Noms sauvages—Étymologie</i> (Eugène Rouillard).....	301
— <i>Recherches historiques</i>	163
— <i>Scènes normandes</i> (Ch. Vérel).....	162
—Ernest Millet.....	78
—Louis Tiercelin.....	124
ROY (l'Abbé Camille). Étude sur l'Histoire de la littérature canadienne — Nos origines littéraires — 1760-1800	233, 305
— <i>L'Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien</i> (E. Champion)..	162
—La Nationalisation de la littérature canadienne.....	116, 133

	PAGES
— <i>Un poète maudit, Émile Nelligan</i> (Ch. Ab der Halden)....	188
ROUILLARD (Eugène). Noms sauvages—Étymologie..	175, 209, 250, 287
SARCLEUR (le). Sarclures...	31, 66, 98, 161, 194, 227, 263, 298
SIMARD (l'Abbé Henri). Installation d'éclairage électrique.	170, 278
SURVEYER (Édouard Fabre-). La langue française.....	28
TIERCELIN (Louis). La Bretagne qui chante, <i>poésie</i>	124
VIGNON (L.). <i>L'Origine et le Parler des Canadiens français</i> (l'Abbé S.-A. Lortie et Adjutor Rivard).....	190

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES MOTS ÉTUDIÉS DANS LE BULLETIN, VOL. III

NOTA.—Les mots en caractères gras sont tirés du *Lexique canadien-français*. Les mots en italiques sont relevés dans les *Façons de parler*, etc., du Père Potier. *a* indique que le mot se trouve dans la série *Anglicismes*; *s*, dans les *Sarclures*; *n*, dans les *Noms sauvages* de M. Eugène Rouillard; *q*, dans les *Questions et Réponses*.

Les chiffres renvoient aux pages de ce volume.

Les mots étudiés dans les articles comme *le Genre des noms communs, la Simplification de l'orthographe*, etc., n'entrent pas dans cet index.

abbé, *q.* 129
Abbitubi, *n.* 290
abrier (*s'*), 292
absence, *q.* 95
absorber, 218
à cause que, *q.* 94
achigun, 219
à cœur jeun, *q.* 195
acoustique, *q.* 65
actuer (*s'*), 255
acarémer (*s'*), 292
adossé, 255
adresser, *s.* 161
affusion, 218
after further inquiry. *q.* 97
ahurir, 253
air-brake, *q.* 95
allégué, *q.* 30
aller de pied, 218
alouette de curé, 253
annoncer, *s.* 263
antagonistique, *s.* 31
Anticosti, *n.* 179
anxieux, *s.* 66, 299
apparenté, 217
appelable, *q.* 30
appointir, 292
appropriations, *s.* 66
Apshuamouchouan, *n.* 176
ardu, 219
aridité, 219
arieter, 255
artiste capillaire, *q.* 87
assaisonnement, 252
assaisonner, 252
Assemetquaghan, *n.* 250
assez, *q.* 96

astérique, *s.*, 32
 ataronter, 255
 atoca, 254, 293
 atours, *q.*, 95
 à travers, *s.*, 66
 attabler (*s'*), 217
 attemprance, 217
 attendre pour, *s.*, 263
 au prix, *s.*, 194
 Awantjish, *n.*, 250

B

babiche, 19
babicher, 19
babine, q, 94
baboune, 19
bachelier, 20
bachot, 20
backgammon, 21
bacon, 20
bacul, 20
bâdrage, 21
bâdrant, 21
bâdrement, 21
bâdrer, 21
bâdreux, -se, 21
bagne, 153
bagosse, 21
bagoulard, 22
bagouler, 22
baguet, 58
baise-la-piastre, 22
baiser, 155
bajos, 220

bal à gueule, 22
balai, 22
balai (petit), 58
bal à l'huile, 22
balancille, 58
balanciller, 58
balancigne, 58
balancigner, 58
balancine, 58
balanciner, 58
balestron, 19
balet, 22
balise, 59
baliser, 60, 291
balier, 58
ballures, 59
ballant, 58
banc, 60
banc de neige, 60
banc-lit, 60
band, 61
bande, 60, 61
bandoulière (en), 291
bannar, 219
banneau, 61
banque, 61
batifoler, 253
bâtisse, s, 32
Batiscan, n, 289
bar, 61
barauder, 80
barauder (se), 61
barbaudeux, 80
barbeau, 88
barbis, 81
barbot, 81
barbue, 81

- barçante, 84
 barceau, 126
 barceuse, 84
 barda, 84
 bardassement, 85
 bardasser, 85
 bardasseux, -se, 125
 bardassier, 125
 bardatter, 153
 bardeau 81
 hardi-barda, 125
 bardoisier, 153
 bârence, 128
 barène, 128
 bargagner, 82
 bargagnew, 82
 bargainer, 82
 bargou, 82
 barguiner, 82
 barlan, 125
 barlander, 256
 barlandeux, -se, 256
 barlanter, 256
 barloque, 256
 barnicles, 257
 bavassement, 83
 bavasser, 83
 bavasserie, 83
 bavasseux, -se, 83
belle-lettre (tirer à la), 255
 Belsemitis, *n.*, 178
 beluet, 126
 ber, 84
 berbis, 81
 berçante, 84
 berceau, 126
 berceuse, 84
 herda, 84
 berdassement, 85
 berdasser, 85
 berdasseux, -se, 125
 berdassier, 125
 herdi-herda, 125
 berdouiller, 256
 berlan, 125
 berlander, 256
 berlandeux, -se, 256
 berlanter, 256
 berloque, 256
 bernicles, 257
 bertelle, 257
 Bersemitis, *n.*, 178
 besoin (avoir de), 257
 besoin (pour son), 257
 besson, -ne, 257
 bestage, 257
 bester, 257
 besteux, 258
 bétasse, 258
 bétassement, 258
 bête puante, 258
 bétille, 258
 bétise, 258
 bétiser, 258
 bétiseux, -se, 258
 Betsiamis, *n.*, 178
 blanc, 126
 bleu comme la poule à Simon, 153
 bluet, 126
 bleuet, 126, 254
 bocson, 295
 boète, 126
 bogane, 153
 boile, 128
 bois franc, 126, 220
 Bois-Francis, 126
 bois mou, 126
 boisson, 127
 boisson forte, 127
 boisure, 127
 boîte, 127
 boiture, 127
 bole, 127
 bolee, 128
 bombarbe, 128
 bombarde, 128
 bombe, 128
 bon, 153
 bon, -ne, 128
 bonheurement, 154
 bonjour, 154
 bonne, 154
 bonnes (être dans ses), 154
 bonguenne, 154
 bon sang, 155
 bon sens (sans), 155
 bonus, 155
 bonyenne, 154
 book-keeping, *a.*, 196
 bord, 253, 292
 bord, 156
 bord (virer de), 255
 borda, 84
 bordage, 155
 bordassement, 85
 bordasser, 85
 bordasseux, -se, 125
 bordassier, 125
 bordée, 292
 bordée, 155
 border, 155
 bordi-borda, 125
 borlan, 125
 borlander, 256
 borlandeux, -se, 256
 borlanter, 256
 borloque, 256
 bosse, 156
 bosser, 156
 bossuse, 156
 botte (tomber en), 181
 botte malouine, 181
 botter, 182
 boucan, 181
 boucane, 181
 boucaner, 181
 boucanerie, 182
 boucanière, 182
 boucaud, 258
 boucherie, 182
 bouchonner, 182
 bouchure, 182
 boucler, 183
 boucler, 252
 Bouctouche, *n.*, 212
 boudin, 183
 boudiner, 253
 boudinerie, 182
 bouette, 126
 bouffon, *q.*, 65
 bouffre, 183
 bouffrèse, 183
 bouffole, 183
 bougon, 183
 bougon de pipe, 184
 bougrant, 184
 bougre, 184
 bougre-à-bougre, 184
 bougrèse, 184
 bougrine, 184
 bouille, 184
 bouilloire, 221
 bouillon, 254
 boujour, 184
 boulacer, 221
 boula creux, -se, 221
 boulant, 221
 boule en main, 221
 bouler, 293
 boulin, 221
 boulinant, 222
 bouquer, 291
 bouquet, 222
 boura, 222
 bouragan, 222
 bourbassière, 222
 bourdignons, 222
 bourgeois, 223
 bourgeois, 217
 bourgeoiserie, 223
 bourgot, 223
 bourgotter, 223
 bourguignons, 222
 bourguignons, 254
 bourlette, 223
 bourrasse, 223

bourrasser, 223
 bourrée, 224
 bourreur, 224
 bourrole, 223
 bourrure, 224
 bouscailler, 224
 bouscaner, 224
 bouscaud, 294
 bousiat, 258
 bousiller, 294
 bousqui, 258
 bout de canot, 294
 bout de temps (un), 294
 bout pour bout, 294
 boxer, 295
 boxon, 295
 braguet, 295
 braguette, 295
 brai, 295
 braillard, -arde, 295
 brailler, 295
 braie, 297
 brancher (se), 219
 braquette, 296
 bras (par dessous le), 296
 bras d'escalier, 296
 brasse, 296
 brassée, 296
 brasser, 296
 bravauté, s. 161
 braverie, 297
 braye, 297
 brayer, 297
 brayer, 219
 brayet, 295
 brayette, 295
 brèche, 218
 brèche, 297
 bref, 324
 bretter, 324
 bretteux, -se, 324
 breuilles, 293
 breumasser, 324
 breume, 325
 breunante, 325
 brévariser, 253
 bricole, 325
 bride-en-main, 253
 brimbale, 325
 brique, 218
 broche à tricoter, q. 195
 brulette, 223
 brulot, 254

C

cabanage, 255
 Cacouna, n. 211
 Caen, 252

caffeter, 254
 cajeu, 218
 caler, 293
 calumet, 253
 camper (se), 253
 canevette, 216
 capots bleus, 252
 carcajo, 253
 cardes, 219
 Caps (les), 292
 carottes sauvages, 293
 carriole, 254
 carriolée, 292
 carte, 253
 Cascapédiac, n. 251
 cash, a. 304
 cash-book, a. 304
 cash-box, a. 304
 casher, a. 304
 cashier, a. 304
 casseau, 254
 Causapscal, n. 250
 Caughnawaga, n. 289
 cauteleux, 217
 cerner, 220
 chanter la guerre, 254
 chatouiller, 255
 Chawinigane, n. 210
 check, a. 99, 196
 checkage, a. 99, 196
 checker, a. 99, 196
 checkeur, a. 99
 cheviller, 293
 chicot, 219
 Chicoutimi, n. 178
 chocolatier, 254
 chommer, 292
 clairance, a. 164, 196
 clairer, a. 164, 196
 clos, 218
 Coaticook, n. 287
 coigner, 217
 collet-blanc, 219
 comme bonjour (simple), q. 131
 comme de bonne, 154
 comme Judas, 217
 comme la poule à Simon (bleu), 153
 compeller, 292
 compendier, 291
 conclusions, 219
 condoler, 220
 conjugaison, 254
 conjuguer, 254
 conseil, s. 98
 continuuel (stock), s. 298
 contre-brulant, 252
 corder, 291

cordon, 291
 cotons, 291
 coup abnakis, 218
 coup de partance, 218
 coup sraphique, 218
 couvasserie, 219
 couvassière, 219
 couvée, 219
 couver, 292
 cramponner, 255
 crapet, 254
 craqueuse, 219
 créole, 253
 crocsignole, 254
 crocsignoler, 254
 croupier, 220
 curiale, 220

D

danter la guerre, 254
 dans ses bonnes (être), 154
 debater, s. 263
 de besoin, 257
 décarêmer (se), 292
 déchecker, a. 196
 dégalonné, 217
 dégradé, 254
 de part en part, 253
 déponent, 293
 de quoi, 292
 désaflleur, 255
 désarroy, 253
 désarter, 219
 dessolé, 292
 dessoudé, s. 161
 de valeur, 253
 dévisager, 291
 diau, 254
 dinatoire, 217
 dinde, 217
 divin enfant, q. 95
 dorchas, 252
 dos de chenille, 254

E

ébraillé, 292
 ébrasilier, 292
 éditorial, q. 96
 effleur, 254
 égrener, 255
 élaier, 293
 embrocatons, 293
 emphatiquement, s. 98

en bandoulière, 291
en belle, 83
enfouir, (s'), 293
engagé, 217
en main, s, 227
en main (boule), 221
en main (bride), 253
épelan, 219
épingle, 255, 291
épitaphe, 220
épouffer (s'), 292
erres, 253
ès, q, 195
Escoumains, n, 180
Escuménac, n, 251
esprit de l'escalier, q, 65
essoucher, 219
Etamamu, n, 180
être dans ses bonnes, 154
évas, 293

F

fair, a, 268
fair play, a, 268
faire flores, 253
farmers' implements, q, 97
fenouillette, 254
férace, 219
fétard, 219
fétardise, 219
feu de veuve, 291
filibuste, 219
filibuster, 219
fiston, 254
fistonner, 254
foiter (se), 216
folle-avoine, 254
foncer, 254, 292
foncure, 255
fond, 252
fondue, 219
forte (boisson), 127
fouler, 217, 293
franc (bois), 126, 220
fredoches, 219, 220
fricasser, 217
frimassé, 254
frimousse, 252
frippe, 219
fripper, 219
fronder, 220
furir, 291

G

ga, 218, 253
gabari, 293
gadelier, 219

gaillard d'oreille, 220
galère, 255
Gaspé, n, 251
goret, 220
gouine, 292
gourd, 292
gousse, 252
gradation, s, 98
graler, 252
grapiller, 292
grate, 255
gré, 218
gredin, 219
grille-boudin, 253
gripes, 219
groceries, s, 263
groceur, s, 263
gros, 253
grossir la langue, 252
gueltons, 291
guépin, 255
guépiner, 255
guidane, 219
guildive, 218

H

hache, 254
hard to deal with, q, 65
harias, 291
haut, 219
heure (une) un quart, q, 195
Hochelaga, n, 289
hontoyer, 220
hordée, 253
houiller, 293
Humqui, n, 250
huroniser, 252

I

ilois, 217
inamovible, 254
incontentable, 255
incrêper, 255
ingurgiter (s'), 255
interboliser, 293
intrigant, 292
intriguer, 293
intriguer (s'), 293
irrépondu, 292
ivrer (s'), 217

J

jarnicoton, 169
job, a, 132
jobbeur, a, 132
jombée, 255
journalier, 292

K

Kamouraska, n, 211
Kaskouïa, n, 178
Kenebec, n, 287
Kenogami, n, 176
Kenogamichiche, n, 176
Kiamika, n, 288
Kikokonteka, n, 287
Kippewa, n, 288
Kiskissing, n, 177

L

Labrador, n, 209
lac, 291
lacrimules, 255
lambines, 291
laus et vente, 219
lever le chemin, 293
libertiner, 217
litière, 220

M

machicoté, 219
Madawaska, n, 289
magasinier, 291
Maigan, n, 179
malachigan, 219
malocæreux, 293
malouine (botte), 181
maltotier, 219
mandrer, 255
manger aux mouches, 220
mangeur de maringouins, 254
Manicouagan, n, 179
Manigonice, n, 210
Manitoba, n, 290
Maniwaki, n, 288
Manouan, n, 211
mansulé, 293
marc, 253

mârence, 128
mârene, 128
maron, 254
marterière, 253
Mascouche, *n.*, 290
maskinongé, 254
Maskinongé, *n.*, 290
Matapediac, *n.*, 212
mater (se), 220
mattachier, 220
Mattawan, *n.*, 209
mauvais bord, 254
may, 218
Meccatina, *n.*, 180
médecine, 253
Mégantic, *n.*, 287
Mékinac, *n.*, 209
Memphrémagog, *n.*, 287
Metabetchouan, *n.*, 176
méticuleux, 217
micoine, 220
Milnikék, *n.*, 250
Mingan, *n.*, 179
minoter, 255
Miramichi, *n.*, 289
Miscou, *n.*, 251
Missisquoi, *n.*, 289
Mistassini, *n.*, 177
Mistigouèche, *n.*, 251
mitasses, 291
moi pour un, *s.*, 98
Moisie, *n.*, 180
Moncouche, *n.*, 289
monologue, 252
monstre sylvestre, 255
morcillonner, 292
mordache, 255
morte-charge, 291
moruler, 293
morules, 293
mou (bois), 126
mouchard, 254
moucharder, 254
mouche, 254
munusculé, 255
Musquaro, *n.*, 180
mye, 218

N

nappe d'eau, 218
Natashkuan, *n.*, 179
Nemtayé, *n.*, 212
Népigon, *n.*, 289
Népissiquit, *n.*, 250
Nipissing, *n.*, 288
noctambule, 292

Nominingue, *n.*, 288
nouvelles levées, 217
nud-pieds, 219

O

œil de bouc, 254
Oka, *n.*, 290
olographe, 293
Ouagamette, *n.*, 250
Ouananiche, *n.*, 177
Ouiatchouan, *n.*, 176
ouragan, 292

P

Pabos, *n.*, 251
paradoxe, 252
par dessous le bras, 296
parlemental, 220
Paspébiac, *n.*, 251
Patapédiac, *n.*, 212
payer (se), 217
pelotter, 254
perdre l'haleine, 291
Péribonka, *n.*, 176
peša, 253
petit balai, 58
petit banc, *q.*, 94
petitablé, 219
petun, 254
piasser (se), 254
Piakuakamits, *n.*, 176
picote, 217, 220
pieds joints (à), 293
pille-miette, 220
piloter, 218
pincer, 254
pincer à vis, 292
pisciculente, 255
pitoyer, 220
planche, 219
plantureusement, 292
plier, 292
plumitifs, 254
plus bon, 153
poche, 220
poche de pierre, 220
pocheté, 255
poitrin, 218
pomme d'amour, 218
pomme de bourasa, 254
pomme de roseau, 254
pomme d'orange, 254
pont, 292

poplite, 253
porcelaine, 256
porte-voix, 253
posté, *s.*, 263
poudrer, 217
poudrerie, 217
pourrir, *s.*, 161
pour son besoin, 257
pour un (moi), *s.*, 98
poux de bois, 254
poux d'original, 254
prêter (se) à, *s.*, 263
prévotable, 220
prière, 254
pruneaux, 220
pyrotechniste, 255

Q

Quaquakamaksis, *n.*, 177
que, *q.*, 96
quitter, 217

R

ranger, 216
ravage, 254
rayon, 218
reçus au comptant, *s.*, 31
regarder, *s.*, 263
regrater, 292
regratier, 292
relever, 253
reliques, 220
rentier, 220
reprocher les morts, 291
requinquer, 253
rhome, 218
Rimouski, *n.*, 211
rioles, 292
ripée, 291
ripes, 291
risible, *s.*, 299
Ristigouche, *n.*, 212
robbe-noire, 219
robinet, 253
rosification, 255
rosifier, 255
royal, 220

S

sacripente, 255
safety razor, *q.*, 30
Saguenay, *n.*, 178

sakakoi, 219
saler, 293
sans bon sens, 155
sas, 217
satine, *q*, 94
saussier, 252
Scatsie, *n*, 177
sentimenter, 292
set, *a*, 68, 196
Shippigan, *n*, 250
shop, *s*, 98
si, *q*, 96
simple comme bonjour, *q*, 131
simultanément, *s*, 32
sous, *s*, 227
spatiement, 293
spatier, 293
stock continuuel, *s*, 248
subiger, 220
substance, 253

T

tabagie, 255
tableaux, 293
tabler, 220
Tadoussac, *n*, 178
talmouse, 255
tambour, 253
tarir, 255
température, *s*, 31

Témiscouata, *n*, 212
Témiscaming, *n*, 288
terir, 255
terrer, 217
terrien, 220
terrinée, 292
théer, 254
Tikouapé, *n*, 176
tinette, 291
tomber en botte, 181
tondre, 219
tondreux, 291
torrification, 292
torrifier, 292
toutou, 255
Tracadicache, *n*, 251
tracasser, 218
tralne, 254
tresse, 219
tresser, 219
trivial, *q*, 97
trouble, *a*, 232
troubler, *a*, 232
truander, 254
truculent, 255
tympaniser, 292

U

un bout de temps, 244
une heure et quart, *s*, 195 *zombaie*, 255

V

vaches de Québec, 292
vanner, 293
vautrer (se), 219
venter, 292
vermiculaire, 252
vertueux pasteur, 220
veuver, 216
vexer, 217
virer, 293
virer de bord, 255
vocale, 255
voie, *q*, 97
voix, 253
vuide-bouteille, 218

W

Weymontachingue, *n*, 211
wrong move, *q*, 65

Y

Yamachiche, *n*, 211
Yamaska, *n*, 210
yeux, 220

Z

BULLETIN

DU

PARLER FRANÇAIS AU CANADA

SOMMAIRE

Pages

- 5—Alphabet phonétique.
 6—Abréviations.
 7—Étude sur l'histoire de la littérature canadienne—Nos
 origines littéraires L'Abbé CAMILLE ROY.
 21—Bibliographie du Parler français au Canada. JAMES GEDDES, jr.
 ADJUTOR RIVARD.
 29—Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc.,
 des Canadiens au XVIII^e siècle—Par le P. Potier, S. J.
 31—Lexique canadien-français (*suite*) LE COMITÉ DU BULLETIN.
 33—Livres et revues A. RIVARD-LAGLANDIERE.
 40—Aux abonnés du Bulletin et aux membres de la Société
 du Parler français au Canada. LE COMITÉ DU BULLETIN.
-

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
 LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA
 UNIVERSITÉ LAVAL
 QUÉBEC

Éditeur-dépositaire, à Paris: H. CHAMPION, libraire-éditeur, 9, Quai Voltaire.

COTISATIONS ET ABONNEMENTS pour 1905-1906 sont maintenant dus.

ALPHABET PHONÉTIQUE

(Signes conventionnels pour la figuration de la prononciation)

d'après MM. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT

LETTRES FRANÇAISES. Les lettres *a, e, i, o, u, b, d, n, f, j, k, l, m, p, r, t, v, z*, ont la même valeur qu'en français.

g = *g* dur (*gâteau*); *s* = *s* dure (*sa*); *æ* = *eu* français (*heureux*); *w* = *ou* semi-voyelle (*oui*); *y* = *i* semi-voyelle (*piéd*); *ü* = *u* semi-voyelle (*huile*); *é* = *e* féminin (*je*); *h* marque l'aspiration sonore.

LETTRES NOUVELLES. *u* = *ou* français (*concou*); *c* = *ch* français (*chez*).

SIGNES DIACRITIQUES. Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée: *ḷ* (son voisin de *l+y*, *l* mouillée italienne), *ḳ* (son voisin de *k+y*), *g̣* (son voisin de *g+y*), *ŋ* (*gn* français de *agneau*). — Un point au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est prononcée la langue entre les dents: *ṭ, ḍ* (sons voisins de *t+s, d+z*; c'est le *t* et le *d* sifflants canadiens de: *ti, du*).

Les voyelles sans signes de quantité ou de qualité sont indéterminées (tantôt ouvertes, tantôt fermées), ou moyennes: *a* (*a* de *patte*), *e* (*e* de *péril*), *o* (*o* de *botte*), *æ* (*eu* de *jeune*). — Les voyelles marquées d'un accent aigu sont fermées: *â* (*a* de *pâte*), *ê* (*e* de *chanté*), *ô* (*o* de *pot*), *ê* (*eu* de *eux*). — Les voyelles marquées d'un accent grave sont ouvertes: *à* (*a* de *il part*), *è* (*e* de *père*), *ò* (*o* de *encore*), *œ* (*eu* de *peur*). — Les voyelles surmontées d'un tilde sont nasales: *ã* (*an* de *sans*), *ê* (*in* de *vin*), *õ* (*on* de *pont*), *œ̃* (*un* de *lundi*). — Suivies d'un point supérieur, les voyelles sont brèves: *ȧ, i̇, etc.*; de deux points, elles sont longues: *ä, ï, etc.*; d'un accent, elles sont toniques: *á, í, etc.*

Deux lettres qui se suivent, et dont la seconde est entre crochets, représentent un son intermédiaire entre les deux sons marqués. Ainsi, *õ[o]* = *o* demi-nasal.

Les *petits caractères* représentent des sons incomplets.

Il n'y a pas de lettres muettes dans la prononciation figurée; chaque son n'est représenté que par une lettre, et chaque lettre ne représente qu'un son.